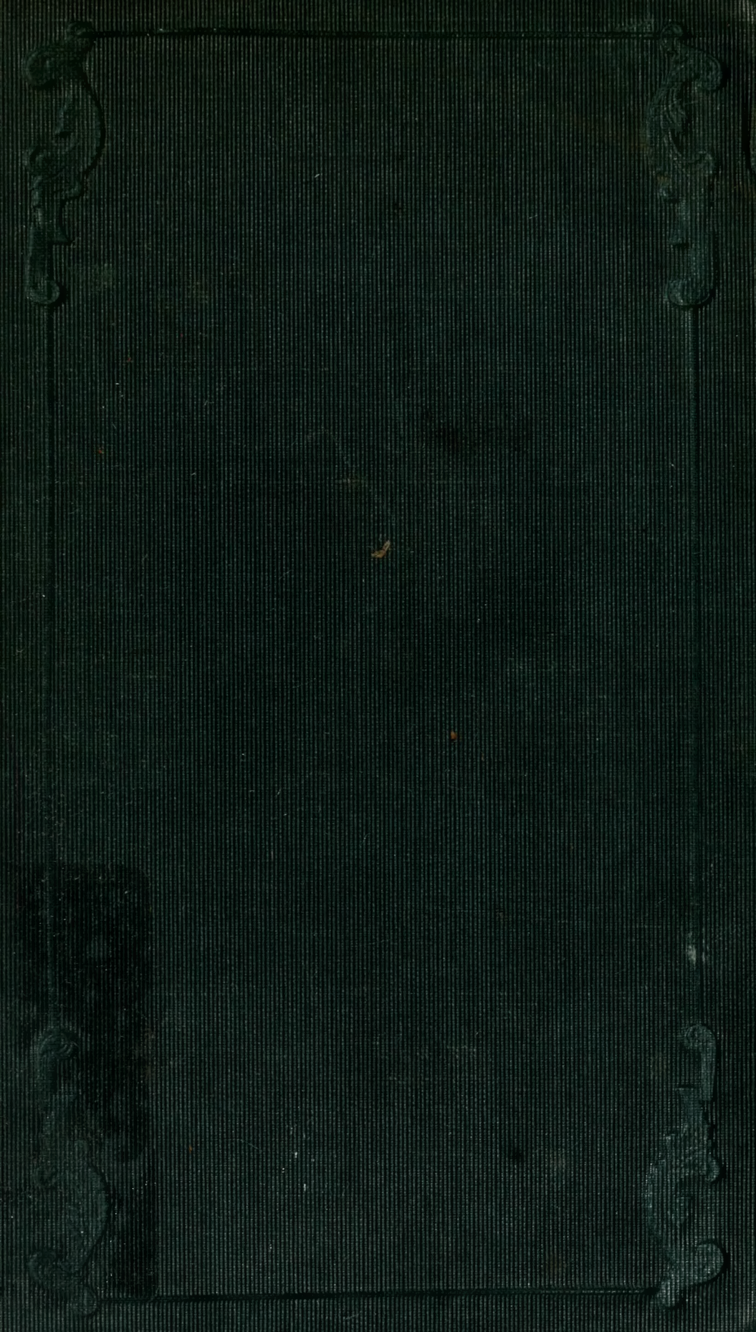
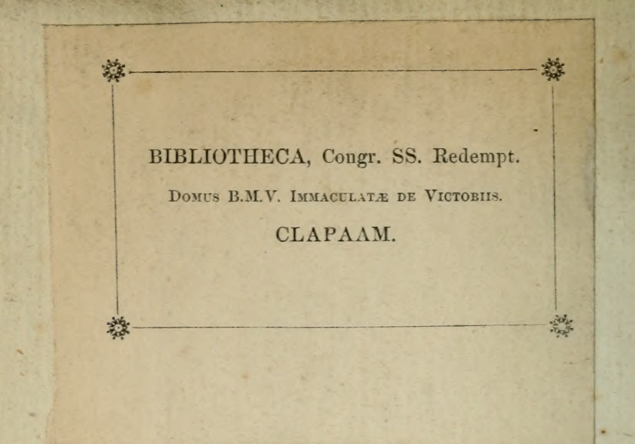




VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.





PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue du Croissant-Montmartre, 12.

VIES CHOISIES
DES
PRINCIPAUX SAINTS

TRADUITES DE BUTLER

PAR GODESCARD,

disposées

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AVEC UN PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES ARRIVÉS DANS CHAQUE SIÈCLE.

A. M. D. G.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

AU BUREAU DU MONITEUR DES VILLES

ET DES CAMPAGNES,

RUE CASSETTE, N. 20.

1837

VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.

SUITE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

S. FRANÇOIS DE PAULE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES MINIMES.

(2 avril.)

François naquit, vers l'an 1416, à Paule, petite ville de la Calabre. Ses parents, sans être riches, trouvaient dans leur industrie le moyen de subsister d'une manière honnête. Ils étaient contents de leur état par principe de religion, et ne se proposaient dans toute leur conduite que l'accomplissement de la volonté divine. Ayant vécu plusieurs années ensemble sans avoir d'enfants, ils s'adressèrent à Dieu par l'intercession de S. François d'Assise pour en obtenir un fils; ils s'engagèrent en même temps, si leurs vœux étaient exaucés, à consacrer ce fils au service du Seigneur. Ce qu'ils désiraient si ardemment leur fut accordé : ils eurent un fils, de la naissance duquel ils se crurent redevables à leurs prières; on le nomma François au baptême. Ceux qui lui avaient donné le jour prirent un soin particulier de lui inspirer de bonne heure de grands sentiments de piété, et ils avaient la consolation de

le voir entrer dans leurs vues, et aller même au-delà de ce qu'on devait naturellement attendre de son âge. Il fit paraître en effet, dès son enfance, beaucoup d'amour pour la prière, la retraite et la mortification.

Lorsqu'il eut atteint sa treizième année, son père, nommé Martotille, le mit chez les franciscains de la petite ville de Saint-Marc. Le saint apprit chez ces religieux les premiers principes des sciences, et jeta les fondements de cette vie austère qu'il mena toujours depuis. Il s'interdit dès lors l'usage du linge et de la viande; et quoiqu'il n'eût pas fait profession de la règle de Saint-François, il ne laissait pas de la suivre dans tous ses points; il y ajoutait même de nouvelles mortifications, et donnait à tous les religieux l'exemple de la plus rigoureuse pénitence. Un an se passa de la sorte.

Le saint pria ensuite ses parents de l'accompagner dans les pélerinages qu'il avait envie de faire à Assise, à Rome et à Notre-Dame-des-Anges. De retour à Paule, il se retira, avec leur consentement, dans une solitude peu éloignée de sa patrie; mais ne s'y trouvant pas assez tranquille, ni suffisamment séparé du commerce du monde, il s'avança vers la mer, et se creusa une caverne dans le coin d'un rocher. Il avait alors à peine quinze ans : il couchait sur le roc, et ne vivait que des herbes qu'il allait cueillir dans le bois voisin, ou que des ames charitables lui apportaient quelquefois.

Deux personnes pieuses se joignirent au saint ermite, qui n'avait pas encore vingt ans révolus, et embrassèrent le même genre de vie que lui. Les habitants des lieux voisins leur bâtirent à chacun une

cellule avec une chapelle, où ils s'assemblaient pour chanter les louanges de Dieu. Un prêtre de la paroisse venait leur dire la messe. Le nombre des disciples de François ayant considérablement augmenté, il entreprit, en 1454, de bâtir, avec la permission de l'archevêque de Cosenza, une église et un monastère. Lorsqu'on fut instruit de son projet on vint lui aider de toutes parts à l'exécuter. Chacun s'empressait à porter les matériaux; il y eut même des personnes distinguées par leur naissance qui voulurent mettre la main à l'œuvre. François fit plusieurs miracles en cette circonstance. Un de ces miracles fut la guérison d'une maladie qui avait été jugée incurable par les forces de la nature; celui sur lequel elle avait été opérée en attesta la vérité, avec serment, dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu.

Quand les bâtiments du monastère furent achevés le saint y logea ses disciples. Il s'appliqua d'abord à établir la régularité parmi eux, et à les assujettir à des pratiques uniformes. Pour lui, il ne diminua rien de ses premières austérités. Il est vrai qu'il ne couchait plus sur le roc, mais il n'avait d'autre lit qu'une planche ou la terre nue; une pierre ou un tronc d'arbre lui servait d'oreiller. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il consentit à coucher sur une natte. Il ne mesurait le temps du sommeil que sur les bornes étroites de la nécessité, et il n'accordait de soulagement à la nature que pour se mettre en état de reprendre ses exercices avec une nouvelle ferveur. Il ne faisait qu'un repas par jour, sur le soir, encore ne vivait-il ordinairement que de pain et d'eau. Quelquefois il passait deux jours sans

manger, surtout à l'approche des grandes fêtes.

François voulut que la charité, la pénitence et l'humilité fussent la base de sa règle. Il obligea ses disciples à observer un carême perpétuel, et à ne se permettre jamais l'usage de la viande, des œufs, du lait, du fromage, du beurre, ni généralement de toutes les choses que les anciens canons interdisaient en carême. L'observation de cette rigoureuse abstinence lui parut si essentielle à son ordre qu'il en fit la matière d'un quatrième vœu. Son but en cela était de réparer, au moins par une sorte de compensation, les abus auxquels se livraient la plupart des chrétiens durant le carême. Il gémissait sans cesse à la vue du relâchement qui s'était introduit par rapport au jeûne, et des adoucissements que la tiédeur forçait l'Église de tolérer. Il espérait que l'exemple de son ordre serait une leçon muette, mais peut-être plus efficace que tous les discours. Il prit la *charité* pour la devise de son ordre. Cette vertu devait en être l'ame et le caractère distinctif, et en unir les membres les uns avec les autres; elle devait encore les unir avec les autres fidèles par les liens d'un amour tendre pour leur salut. Entre toutes les vertus qui brillaient dans notre saint, son humilité se faisait principalement remarquer. Quoiqu'il fût honoré des papes et des rois, il se regardait comme le rebut du monde, et s'abaissait au dessous de toutes les créatures. Il eût voulu vivre caché et inconnu de tous les hommes. Son humilité était d'autant plus solide qu'il ne la connaissait pas lui-même. A l'entendre, il n'était qu'un misérable pécheur qui étudiait Jésus crucifié; et, quoiqu'il fût rempli de l'esprit de Dieu, il ne voyait

en lui qu'un abîme de bassesse et de néant. Ce fut encore par un effet de sa vertu favorite qu'il voulut que ses disciples portassent le nom de *Minimes*, comme pour marquer qu'ils étaient les derniers dans la maison du Seigneur. Le supérieur de chaque maison ne devait prendre que le titre de *correcteur*, et se souvenir sans cesse qu'il était le serviteur de tous les autres, conformément à ces paroles de Jésus-Christ : *Que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit.*

L'archevêque de Cosenza approuva le nouvel ordre en 1471. Le pape Sixte IV le confirma par une bulle datée du 23 mai 1474, et en créa François supérieur-général. Le saint ne comptait encore parmi ses disciples qu'un petit nombre de clercs et un seul prêtre. Ce dernier, nommé Balthasar de Spino, était un docteur en droit, qui devint depuis confesseur du pape Innocent VIII.

Vers l'an 1476 le saint fonda deux nouvelles maisons de son ordre, l'une à Paterno sur le golfe de Tarente, et l'autre à Spezza dans le diocèse de Cosenza. Trois ans après il passa en Sicile, où il fut reçu comme l'ange du Seigneur : il opéra dans cette île plusieurs guérisons miraculeuses, et y fonda un monastère qui donna bientôt naissance à d'autres. Etant revenu dans la Calabre l'année suivante, il jeta les fondements d'un nouveau monastère à Corigliano au diocèse de Rossano.

Quelques avis donnés par le saint à Ferdinand, roi de Naples, et à ses deux fils, Alphonse, duc de Calabre, et Jean, cardinal d'Aragon, lui attirèrent une persécution de la part de ces princes. Frédéric, prince de Tarente, troisième fils du roi, n'avait pas

de François la même idée que son père et ses frères ; il le respectait et l'aimait. Ferdinand ne cherchait plus que l'occasion de se venger du saint ; et, pour mieux cacher les motifs qui le faisaient agir, il allégua pour prétexte que François avait bâti des monastères dans son royaume sans son consentement. Ayant appris qu'il était au couvent de Paterno, il chargea un capitaine de galère d'aller se saisir de sa personne, et de le conduire dans les prisons de Naples. L'officier partit sur-le-champ pour exécuter les ordres du roi : mais lorsqu'il eut vu le saint, il fut si touché de son humilité et de la disposition où il était de le suivre qu'il n'osa rien entreprendre contre lui. Il retourna à Naples, et parla si fortement au roi en faveur du serviteur de Dieu qu'il résolut de le laisser en liberté.

L'éminente sainteté de François était encore relevée aux yeux des hommes par le don de prophétie. Il prédit la prise de Constantinople par les Turcs, plusieurs années avant l'événement ; il prédit aussi que les mêmes infidèles s'empareraient d'Otrante, qui était la plus importante place et comme la clef du royaume de Naples: mais il promit aux chrétiens, surtout au pieux Jean, comte d'Arena, l'un des généraux de Ferdinand, que les affaires prendraient l'année suivante une face nouvelle. Effectivement Otrante fut prise, et les Turcs chassés de l'Italie. Quelque incontestable que soit la vérité des autres prédictions du saint, nous ne les rapporterons point ; ce détail menerait trop loin.

Les prodiges que Dieu ne cessait d'opérer par son serviteur excitaient partout l'admiration. Le pape Paul II, voulant s'assurer de la vérité des faits,

chargea un de ses camériers, en 1469, de se rendre sur les lieux, et de s'adresser à l'archevêque de Cosenza pour avoir une connaissance exacte de tout ce que publiait la renommée. Le prélat dit au député qu'il connaissait particulièrement le saint; que c'était un homme d'une vertu extraordinaire, et que Dieu semblait l'avoir fait le dépositaire de sa puissance. « Il ne tient qu'à vous, ajouta-t-il, de le voir, de l'interroger; vous donnerez par là une nouvelle force à votre témoignage. » Le camérier suivit l'avis de l'archevêque, et fit une visite à François. Il fut accompagné par Charles Pyrrho, chanoine de Cosenza, que le saint avait guéri d'une maladie dix ans auparavant.

Lorsqu'ils arrivèrent l'un et l'autre, le saint travaillait avec les ouvriers aux fondations de son église; mais il ne les eut pas plus tôt aperçus qu'il quitta son travail pour aller au devant d'eux. Le camérier s'étant mis en devoir de lui baiser la main, comme cela se pratique en Italie à l'égard des prêtres et des religieux, il n'y voulut jamais consentir. « C'est à moi, dit-il au camérier en se prosternant à ses pieds, c'est à moi de baiser vos mains, qui sont consacrées depuis trente ans par l'oblation du saint sacrifice. » Le camérier fut fort étonné de ce discours, et comme le saint ne l'avait jamais ni vu ni connu, il comprit que Dieu seul lui avait révélé depuis combien de temps il était prêtre. Il lui dit, sans toutefois lui déclarer le sujet de son voyage, qu'il serait bien aise de l'entretenir dans son couvent. François le conduisit dans un chambre. Le député du pape, qui avait de l'esprit et qui possédait le talent de rendre plausible tout ce qu'il disait, fit tom-

ber la conversation sur le nouvel institut. Il l'accusa d'introduire une rigueur indiscrète et des singularités blâmables ; il parla aussi fort au long des illusions auxquelles exposent les grâces extraordinaires, et conclut son discours par exhorter le saint à rentrer dans la voie commune où tant de grands hommes avaient marché avec succès. Celui-ci reprit modestement les objections qu'on lui avait faites, et les réfuta toutes avec solidité; mais voyant que le camérier ne se rendait point, il prit dans sa main des charbons ardents et dépouilla le feu en sa présence de la vertu qu'il a de brûler, en disant que *Dieu obéissait à ceux qui le servaient dans la sincérité de leur cœur ;* paroles qui furent depuis insérées dans la bulle de sa canonisation. Le camérier, frappé de ce prodige, conçut pour lui une profonde vénération, et alla rendre au pape un compte fidèle de tout ce qu'il avait vu.

Puisque nous considérons ici le saint comme thaumaturge, nous rapporterons encore un des principaux miracles dont il fut l'instrument. Sa sœur, ayant perdu son fils, le vint trouver en fondant en larmes, dans l'espérance qu'il lui procurerait quelque consolation. Lorsqu'on eut achevé l'office qui se dit pour le repos de l'ame des défunts, François fit porter le corps du mort dans sa cellule et se mit en prières. Quel fut l'étonnement de la mère quand quelque temps après elle vit paraître son fils plein de vie ! Le jeune homme ressuscité entra dans l'ordre des minimes, où il se distingua par la pratique de toutes les vertus, et suivit depuis son oncle en France.

Ce fut Louis XI qui fit venir le saint en France.

Ce prince, attaqué d'une maladie de langueur, se voyait sur le point d'être dépouillé de son autorité dont il était extrêmement jaloux, en perdant la vie à laquelle il était fort attaché. La crainte de la mort faisait sur lui une si vive impression qu'il n'osait pas même y penser. Une noire mélancolie empoisonnait tous ses moments ; on tremblait de l'approcher et de lui demander une grâce. Il crut devoir intéresser spécialement son médecin à sa conservation, en lui promettant dix mille écus par mois durant tout le temps qu'il pourrait prolonger ses jours. Il était renfermé dans le château de Plessis-les-Tours, où l'on s'efforçait de le dissiper par toutes sortes de divertissements. Cela n'ayant pas réussi, il se tourna du côté de la religion. Il ordonna que l'on fît des prières, des processions et des pélerinages pour le rétablissement de sa santé, et même pour obtenir que le vent du nord qui l'incommodait ne soufflât point; il voulut encore que l'on apportât dans sa chambre les reliques d'un grand nombre de saints.

Le roi, voyant que sa maladie ne faisait qu'augmenter, résolut d'avoir recours au saint ermite de Calabre, dont la renommée publiait tant de merveilles. Il l'envoya prier de venir en France pour lui rendre la santé, avec promesse de lui procurer ainsi qu'à son ordre les plus grands avantages. Cette promesse ne toucha nullement François. Louis, en ayant été informé, mit le roi de Naples dans ses intérêts et le conjura de lui envoyer le saint; mais il dit franchement qu'on ne le déterminerait point à tenter Dieu, et qu'il n'entreprendrait point un voyage de quatre cents lieues pour un prince qui ne lui demandait un miracle que par des vues basses et pu-

rement humaines. Louis, que son mal inquiétait de plus en plus, s'adressa au pape Sixte IV pour obtenir ce qui lui avait été jusque-là refusé.

Le serviteur de Dieu, ayant reçu deux brefs du pape qui lui ordonnait de se rendre en France au plus tôt, partit sans délibérer davantage ; il passa par Naples et par Rome, où il fut traité de la manière la plus honorable. La Provence, ravagée par la peste, éprouva les effets du pouvoir que Dieu lui avait donné de guérir les maladies. Le roi fut si charmé d'apprendre qu'il était arrivé dans ses états qu'il fit présent d'une bourse de dix mille écus à celui qui lui en apporta la première nouvelle. Le dauphin son fils, et les seigneurs les plus qualifiés de la cour, eurent ordre d'aller le recevoir à Amboise et de l'amener au château du Plessis-les-Tours.

Le roi alla au devant de lui avec sa cour, et se jeta à ses pieds pour le conjurer d'obtenir que Dieu lui prolongeât la vie. Le saint lui répondit ce qu'une personne sage devait répondre à une pareille demande; il lui fit entendre que la vie des rois a ses bornes comme celle des autres hommes ; que les décrets de Dieu étaient immuables, et qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre que de se soumettre avec résignation à la volonté du ciel et de se préparer à mourir saintement. Louis le logea dans son palais et lui donna un interprète. Il eut plusieurs conférences avec lui tant en particulier qu'en présence des seigneurs de la cour. François s'exprimait avec tant de sagesse, quoiqu'il n'eût aucune teinture des lettres, qu'au rapport de Philippe de Commines, qui l'entendit plusieurs fois, tout le monde était persuadé que le Saint-Esprit parlait par sa

bouche. Enfin ses exhortations, jointes à de ferventes prières, obtinrent au roi la grâce de rentrer en lui-même. Il prit des sentiments plus chrétiens et mourut dans les bras du serviteur de Dieu le 13 août 1483, après lui avoir recommandé ses trois enfants.

Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, honora le saint encore plus particulièrement que n'avait fait le roi son père. Il le consultait dans toutes les choses qui regardaient sa conscience, et même dans les affaires de l'état. Tant qu'il resta au Plessis il n'y eut aucun jour qu'il n'allât le visiter pour recevoir ses leçons. Il voulut qu'il tînt sur les fonts, et qu'il nommât le dauphin son fils. Il lui fit bâtir un beau couvent dans le parc du Plessis, au lieu appelé *Montils*, et un autre à Amboise, à l'endroit même où il l'avait reçu n'étant encore que dauphin. Durant son séjour à Rome, où il fut proclamé empereur de Constantinople par le pape Alexandre VI, il fonda sur le mont Pincio un monastère du même ordre pour la nation française. Ce fut aussi sous le règne de Charles VIII que le saint fonda le couvent de Nigeon près de Paris. Deux docteurs, qui s'étaient fort opposés à cet établissement dans le conseil de l'évêque de Paris, n'eurent pas plus tôt vu François qu'ils changèrent de sentiment; ils se mirent même au nombre de ses disciples, et embrassèrent son institut en 1505.

La règle du saint n'avait pas reçu d'abord toute sa perfection; diverses circonstances avaient rendu quelques changements indispensables. Lorsqu'elle fut en état d'être présentée au souverain pontife, Alexandre VI l'approuva, et cette approbation fut depuis confirmée par Jules II.

Après la mort de Charles VIII, arrivée en 1498, Louis XII monta sur le trône. Le saint lui ayant demandé la permission de retourner en Italie, il la lui accorda, mais il la révoqua bientôt après. Il voulut encore enchérir sur ce que ses prédécesseurs avaient fait pour lui ; il le combla d'honneurs et de bienfaits, ainsi que ses disciples et ses parents.

Le saint, intérieurement averti de la proximité de sa mort, s'y prépara par un renouvellement extraordinaire de ferveur. Il s'enferma dans sa cellule les trois derniers mois de sa vie, et ne voulut plus avoir de communication avec les hommes. Il ne s'occupa durant tout ce temps-là que de l'éternité. Enfin il fut pris de la fièvre le dimanche des Rameaux. Le jeudi-saint il assembla ses religieux dans la sacristie qui servait de chapitre, pour leur recommander l'amour de Dieu, la charité entre eux et la fidélité à tous les points de leur règle; s'étant ensuite confessé, il reçut la sainte eucharistie en la posture qu'on la reçoit ce jour-là dans son ordre, c'est à dire nu-pieds et la corde au cou. Il mourut le lendemain, 2 avril 1503, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, et fut canonisé par Léon X en 1519.

SAINTE CATHERINE DE GÊNES,

VEUVE.

(14 septembre.)

Catherine Fieschi Adorno naquit à Gênes en 1447. Elle eut pour père Jacques Fieschi, qui mourut vice-roi de Naples, sous René d'Anjou, roi de Si-

cile. Sa raison commençait à peine à se développer qu'elle paraissait déjà un enfant de bénédiction. Elle fut, par une grâce spéciale, préservée de ces petits défauts auxquels l'enfance est sujette. On était étonné de la voir joindre la simplicité du cœur et l'obéissance à l'amour de la prière, à la mortification et à la pratique des plus héroïques vertus. Elle nous apprend elle-même qu'à l'âge de douze ans Dieu la favorisa de plusieurs grâces extraordinaires. Elle voulut, dans sa treizième année, se consacrer au Seigneur dans l'état religienx, regardant la vie contemplative comme la plus convenable à ses inclinations; mais elle fut détournée de ce dessein par l'obéissance qu'elle devait à ses parents, et par les conseils de ceux auxquels elle s'en rapportait pour connaître la volonté divine. Trois ans après on lui fit épouser un jeune seigneur de Gênes, nommé Julien Adorno. Son mari, qui était passionné pour le plaisir et entraîné par l'ambition, lui causa mille chagrins pendant les dix années qu'ils passèrent ensemble. Elle les supporta avec une patience admirable, et y trouva les moyens de se sanctifier de plus en plus. Adorno, par ses profusions, dissipa son bien et celui que sa vertueuse épouse lui avait apporté en mariage. Catherine en était bien moins touchée que de la vie déréglée de son mari; elle demandait tous les jours sa conversion. Ses prières furent à la fin exaucées. Adorno, revenu de son égarement, en fit pénitence, entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et mourut dans de vifs sentiments de piété. Catherine avait une proche parente, nommée Thomase Fieschi, qui devint veuve vers le même temps, et qui prit l'habit

chez les dominicaines, dont elle mourut prieure en 1534.

La sainte, étant affranchie des liens qui la retenaient dans le monde, résolut de ne plus vivre que pour elle et pour Dieu ; mais elle délibéra quelque temps sur la manière dont elle exécuterait son dessein. Enfin elle se décida pour la réunion de la vie active à la vie contemplative. Elle s'attacha donc au grand hôpital de Gênes, où elle servit plusieurs années les malades avec une charité et une tendresse incroyables. Elle ne se laissa point abattre par les répugnances que la nature lui faisait éprouver dans les commencements ; elle les surmonta peu à peu par sa patience, et par le désir de plaire à Jésus-Christ en le servant dans ses membres souffrants. (1) Sa charité n'était point renfermée dans l'enceinte de l'hôpital, elle embrassait tous les pauvres malades de la ville ; ils ne lui étaient pas plus tôt connus qu'elle leur faisait procurer tous les secours dont ils avaient besoin. Son amour pour eux parut surtout pendant la peste qui fit à Gênes de terribles ravages dans les années 1497 et 1501.

Ses austérités avaient quelque chose d'effrayant. Elle s'était tellement accoutumée à jeûner qu'elle

(1) Cette charité, qui a pour objet le soulagement des pauvres et le service des malades, est quelque chose de bien héroïque. Un bel esprit de nos jours, que ses écarts en matière de religion n'ont rendu que trop fameux, n'a pu lui refuser de justes éloges. Il n'y a rien, selon lui, de plus noble pour les personnes du sexe que de faire le sacrifice de leur beauté, de leur jeunesse, et souvent de la plus haute naissance, pour se consacrer dans les hôpitaux à des fonctions pénibles, et y vivre continuellement au milieu d'objets affreux dont la vue seule est si humiliante pour notre orgueil et si rebutante pour notre délicatesse.

passa vingt-trois carêmes et autant d'avents sans prendre aucune nourriture. Elle recevait seulement la communion tous les jours, et buvait de temps en temps un verre d'eau, où elle mêlait un peu de vinaigre et de sel. Les hosties que l'on donnait alors aux laïques lorsqu'on leur administrait l'eucharistie étaient beaucoup plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui. On lit aussi dans la vie de la sainte qu'immédiatement après la communion on lui présentait le calice, ce qu'on ne faisait que pour lui faciliter le moyen d'avaler les particules de l'hostie qui pouvaient être restées dans sa bouche. Ainsi Baillet se trompe, en disant que Catherine recevait l'eucharistie sous les deux espèces. Cette réception de l'eucharistie sous les deux espèces fut permise pendant plusieurs siècles ; mais les hussites ayant prétendu qu'elle était de précepte, l'Eglise catholique confirma d'abord par sa pratique, et quelque temps après par ses décrets, la coutume universelle de ne communier que sous une espèce. (1)

(1) Jean de Raguse, dans son discours *touchant la Communion sous les deux espèces*, au concile de Bâle en 1433, dit que la coutume dont il s'agit avait été générale dans l'Eglise latine pendant deux ou trois cents ans ; en sorte cependant qu'on s'en rapporta sur ce point à la discrétion des particuliers et des pasteurs, jusqu'à la défense formelle qui fut faite de communier sous les denx espèces.

Il est incroyable, selon Baillet, que sainte Catherine de Gênes ait pu passer si souvent quarante jours sans prendre de nourriture ; ceci est cependant attesté par les auteurs de sa vie, qui étaient contemporains, exacts et judicieux, notamment par Augustin Justiniani, évêque de Nebio en Corse, (*Annal. Genuens*, *l.* 6. Benoît XIV montre, *l.* 4, *part.* 1., c. 27,) par plusieurs exemples, que ces sortes de faits sont possibles relativement à ceux en qui une certaine constitution a été aidée par l'habitude.

Catherine avait un tel désir de s'unir au Sauveur par la participation à l'eucharistie qu'elle portait une sainte envie aux prêtres qui pouvaient avoir ce bonheur tous les jours. Il lui arriva quelquefois après la communion d'avoir des ravissements. Dans les transports de son amour, elle invitait les créatures même inanimées à bénir et à louer le Dieu qui s'était donné à elle. « Eh quoi, s'écriait-elle, n'êtes-vous pas toutes les créatures de mon Dieu? Aimez-le donc, bénissez-le de tout votre pouvoir et de toute votre force. O amour, s'écriait-elle d'autres fois, qui pourrait m'empêcher de vous aimer! Au milieu de tous les embarras du monde, rien ne pourra ralentir l'ardeur de mon ame. Je sais que l'amour triomphe de tout. » Quelquefois, réfléchissant sur ces paroles de Jésus-Christ : *Celui-là m'aime qui garde mes commandements*, elle s'écriait : « O amour, si les autres sont attachés à vous par une chaîne, je m'y attacherai, moi, par dix! Tout ce que vous commandez conduit à la paix et à la douce union de l'amour. Mais cette vérité n'est véritablement comprise que par ceux auxquels l'expérience en a

On rapporte du saint abbé Gérasime qu'il jeûna quarante jours, sans prendre autre chose que l'eucharistie. Théodoret, (*Hist. Relig. c.* 36,) dit la même chose de S. Siméon Stylite. On lit dans Bosius que la B. Marie d'Oignies jeûna trente jours de cette manière. Ce qui a été possible à tant d'autres peut donc aussi l'avoir été à sainte Catherine de Gênes et à la B. Angèle de Foligny. On trouve également des exemples du même genre dans l'histoire profane. (*Voyez* Gaspar de Rejes, *in jucundarum quæstionum Elysio Campo, quæst.* 58. n. 7 et 28.) Ces sortes de jeûnes peuvent quelquefois être attribués à des causes naturelles; ils peuvent aussi être miraculeux, comme dans Jésus-Christ, dans Moïse et dans Elie. On doit dans l'examen que l'on en fait avoir égard aux circonstances.

donné le sentiment. » Elle gémissait à la vue de l'insensibilité des hommes pour Dieu, et ne pouvait s'imaginer qu'il fût possible d'aimer autre chose que Dieu, surtout en considérant cette immense charité qui l'avait porté à se faire homme et à souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse pour le salut du monde. Dieu, disait-elle souvent, s'est fait homme pour m'unir à lui dans sa divinité ; je m'efforcerai donc de devenir une même chose avec lui, en passant en lui par une intime communication. Que puis-je désirer autre chose, ô mon Dieu! sinon que mon cœur puisse brûler et être consumé pour vous sur la terre! Je ne veux que vous seul; et je ne goûterai point de repos jusqu'à ce que je sois cachée et abîmée dans votre divin cœur, dans lequel toutes les formes créées disparaissent. » On lit ce qui suit dans son dialogue : « Oh ! qu'il y a peu d'hommes dans lesquels Dieu habite! O mon Dieu! vous retenez votre amour en vous-même, parceque les hommes, distraits par les choses de la terre, refusent de le recevoir ! O terre! que donneras-tu en échange à ces hommes que tu engloutis? Lorsque l'ame sera perdue et le corps réduit en pourriture, il ne restera plus que des tourments incompréhensibles dans leur longueur et dans leur rigueur. Considère ces vérités, ô mon ame! et ne laisse pas perdre un temps précieux qui t'a été donné pour éviter ces malheurs, surtout ayant un Dieu plein de bonté qui désire ton salut si ardemment, qui te cherche et t'appelle avec un amour infini. » Le pieux cardinal de Bérulle disait souvent qu'il ne pouvait assez admirer le pur amour de Catherine pour Dieu ; il recommandait fortement aux carmélites d'avoir

une tendre dévotion pour cette sainte. C'était par une suite de ces sentiments qu'il avait toujours son portrait auprès de lui.

Sainte Catherine de Gênes ne cherchait jamais à s'excuser quand on lui faisait quelque reproche; elle était au contraire toujours disposée à se condamner elle-même. L'accomplissement de la volonté divine était l'unique objet de ses désirs : aussi avait-elle pris pour devise cette demande de l'oraison dominicale, *que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Dans son traité *du Purgatoire* et dans son *Dialogue*, ouvrages qui ne sont point à la portée du commun des lecteurs, elle insiste particulièrement sur la nécessité de cette mortification universelle et de cette humilité parfaite, qui avaient porté en elle l'amour de Dieu à un degré si sublime. Elle mourut le 14 septembre 1510, à la soixante-deuxième année de son âge, après avoir souffert beaucoup d'une maladie longue et douloureuse. On lit dans l'auteur de sa vie que sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Dix-huit mois après sa mort on leva de terre son corps, qui n'avait encore aucune marque de corruption. On commença dès lors à honorer la servante de Dieu sous le titre de bienheureuse, mais le pape Clément XII la canonisa solennellement en 1737. Benoît XIV a fait insérer son nom dans le martyrologe romain, sous le 22 mars, jour auquel elle a été long-temps honorée dans plusieurs églises.

S. JEAN DE DIEU.

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA CHARITÉ.

(8 mars.)

S. Jean, surnommé *de Dieu*, naquit en Portugal, en 1495, de parents peu favorisés des biens de la fortune, mais pieux et charitables. L'envie de voyager le porta dans un âge encore tendre à quitter sa patrie et sa famille. Son départ causa tant de douleur à sa mère qu'elle en mourut au bout de trois semaines. Cependant il se trouva bientôt dépourvu de tout secours, et réduit à une telle misère qu'il fut obligé de servir pour avoir de quoi subsister. Il s'attacha au mayoral ou maître berger du comte d'Oropesa, en Castille ; il vécut dans ce nouvel état avec toute l'innocence d'un vrai chrétien.

Le comte d'Oropesa ayant levé une compagnie d'infanterie en 1522, Jean s'y enrôla, et servit dans les guerres qui divisaient alors la France et l'Espagne ; il servit aussi depuis dans les guerres que l'empereur Charles-Quint alla faire aux Turcs, en Hongrie. Malheureusement la corruption qui régnait parmi ses camarades infecta sa vertu; il perdit insensiblement la crainte de Dieu, et abandonna presque tous ses exercices de piété. La compagnie dont il était membre ayant été licenciée en 1536, il se retira dans l'Andalousie aux environs de Séville, et s'y mit au service d'une dame fort riche en qualité de berger ; il était alors âgé d'environ quarante ans. Eloigné du tumulte des armes et abandonné à ses réflexions, il se souvint de ce qu'il avait été dans

sa jeunesse, et ce souvenir fut suivi des plus vifs regrets. L'état actuel de son ame, les désordres dans lesquels il s'était plongé, les remords de sa conscience, tout le rappelait vers Dieu, et il eut le bonheur de correspondre fidèlement à la grâce. Il commença dès lors à consacrer la plus grande partie du jour et de la nuit aux exercices de la prière et de la mortification. Sans cesse il gémissait sur son ingratitude envers Dieu, et ne s'occupait plus que des moyens de la réparer par le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Il crut enfin qu'il ne pouvait rien faire de plus propre à satisfaire la justice divine que de se dévouer au service des malheureux. Pour exécuter son dessein il passa en Afrique, afin de procurer aux esclaves chrétiens toute la consolation et tous les secours qui dépendraient de lui; il espérait encore trouver dans ce pays la couronne du martyre, après laquelle il soupirait ardemment. Etant à Gibraltar, il y rencontra un gentilhomme portugais que le roi Jean III avait dépouillé de tous ses biens, et condamné à l'exil. Les officiers du prince étaient chargés de le conduire avec sa femme et ses enfants à Ceuta, en Barbarie. Jean, par charité, se mit gratuitement à son service, mais à peine fut-on arrivé à Ceuta que le chagrin et l'intempérie de l'air causèrent au gentilhomme une maladie fâcheuse; il fut bientôt réduit à une extrême nécessité, et obligé de vendre, pour sa subsistance et celle de sa famille, le peu qu'il avait apporté. Cette ressource ayant manqué, notre saint y suppléa en vendant tout ce qu'il possédait; il ne s'en tint pas là, il alla encore travailler aux ouvrages publics, et employa le salaire de ses journées au soulagement de ses malheureux maîtres.

La joie pure qu'il goûtait dans les exercices de la charité fut troublée par l'apostasie d'un de ses compagnons. Ceci, joint aux avis de son confesseur, qui lui représenta qu'il y avait de l'illusion à rechercher le martyre, le détermina à repasser en Espagne. De retour à Gibraltar, il se mit à y vendre des images et des livres de piété, ce qui lui fournissait l'occasion d'exhorter à la pratique de la vertu ceux qui s'adressaient à lui. Comme ses fonds s'étaient considérablement augmentés, il se retira à Grenade, où il établit une boutique en 1538. Il était alors âgé de quarante-trois ans. Sachant que la ville de Grenade célébrait avec beaucoup de dévotion la fête de S. Sébastien, il se transporta dans l'ermitage du nom de ce saint. La foule y fut grande cette année, parceque Jean d'Avila, prêtre d'une grande sainteté, le plus célèbre prédicateur d'Espagne et surnommé l'Apôtre de l'Andalousie, devait y prêcher. Jean, l'ayant entendu, fut si touché de son sermon qu'il versa un torrent de larmes, et remplit l'église de ses cris et de ses lamentations. Il détestait publiquement sa vie passée, se frappait la poitrine et demandait tout haut miséricorde pour les péchés qu'il avait commis. Non content de cette première démarche, il se mit à courir les rues, s'arrachant les cheveux et faisant tant d'autres choses extraordinaires que la populace le poursuivit comme un insensé à coups de pierre et de bâton. Enfin il rentra chez lui tout couvert de boue et de sang. Il donna aux pauvres tout ce qu'il avait, et se réduisit à une pauvreté universelle. Il recommença à contrefaire l'insensé et à courir dans les rues comme auparavant. Quelques personnes eurent

pitié de lui; elles l'arrêtèrent et le conduisirent au vénérable Jean d'Avila. Ce grand homme, plein de l'esprit de Dieu, découvrit bientôt que notre saint n'était point tel qu'il paraissait à l'extérieur; il lui parla en particulier, entendit sa confession générale, lui donna des avis salutaires et lui promit de l'assister en toute occasion.

Cependant notre saint, brûlé d'un ardent désir des humiliations, contrefit de nouveau l'insensé; en sorte qu'on crut devoir l'enfermer comme un frénétique. On employa les remèdes les plus violents pour le guérir de sa prétendue maladie. Il souffrait tout en esprit de pénitence et en expiation de ses péchés passés. Jean d'Avila, informé de ce qui se passait, alla le visiter. Il le trouva épuisé de forces, et tout couvert des plaies faites par les coups de fouet qu'on lui avait donnés; mais si son corps était dans un état de faiblesse son ame était pleine de vigueur et de courage, et saintement avide de nouvelles souffrances et de nouvelles humiliations. D'Avila fut extrêmement édifié d'un amour si extraordinaire de la pénitence. Cependant, après avoir donné aux motifs du saint les éloges qu'ils méritaient, il lui conseilla de changer son genre de vie, et de s'occuper désormais à quelque chose dont il pût résulter une plus grande utilité pour lui et pour le public. Jean profita des avis de son directeur, et revint aussitôt à son état naturel, ce qui surprit beaucoup les personnes qui étaient chargées de le garder. Il servit quelque temps les malades de l'hôpital où il était, et en sortit le jour de sainte Ursule de l'année 1539.

Nous n'avons garde de proposer pour modèle aux

pécheurs la conduite que notre saint tint dans la ferveur de sa conversion ; c'était une voie extraordinaire dont Dieu se servit pour guérir en peu de temps l'ame de son serviteur et pour la purifier de ses anciennes souillures, afin de l'élever ensuite par la grâce à une sublime perfection.

Le bienheureux Jean ne pensa plus qu'aux moyens d'exécuter le dessein qu'il avait formé de faire quelque chose pour le soulagement des pauvres ; mais avant que de rien entreprendre il se mit sous la protection de la sainte Vierge, et fit un pélerinage à Notre-Dame de Guadeloupe, en Estramadure. A son retour il commença par vendre du bois au marché, et il employait au soulagement des malheureux le gain qui lui en revenait. Il loua ensuite une maison pour y retirer les pauvres malades, et il pourvoyait à tous leurs besoins avec une activité, une vigilance et une économie qui étonnèrent toute la ville : ceci arriva en 1540. Telle fut la fondation de l'*ordre de la Charité*, qui, par une bénédiction visible du ciel, s'est depuis répandu dans toute la chrétienté. Le saint passait les jours auprès des malades et employait les nuits à en transporter de nouveaux dans son hôpital. Les habitants de Grenade furent si édifiés de cet établissement qu'ils s'empressèrent à l'envi de fournir toutes les choses dont les pauvres avaient besoin. L'archevêque, témoin des grands biens qui en résultaient et de l'ordre admirable qui y régnait par rapport à l'administration des secours spirituels et corporels, le prit sous sa protection, et donna des sommes considérables pour le rendre fixe et permanent. L'exemple du prélat produisit de merveilleux effets, et excita la charité de plusieurs

personnes vertueuses. Comment en effet n'aurait-on pas favorisé un institut aussi utile et dont le fondateur était un modèle accompli de charité, de patience et de modestie.

L'évêque de Tuy, président de la chambre royale de Grenade, retint un jour le saint à dîner. Il lui fit diverses questions, auxquelles Jean répondit avec tant de justesse que l'évêque conçut de lui la plus haute idée. Ce fut ce prélat qui lui donna le nom de *Jean de Dieu,* et qui lui prescrivit la forme de l'habit qu'il devait porter. Notre saint n'avait jamais eu l'intention de fonder un ordre religieux; aussi ne dressa-t-il point de règle pour ceux qui se consacreraient à son exemple au soulagement des malades; car celle qui porte son nom ne fut faite que six ans après sa mort, c'est à dire en 1556. Quant aux vœux de la religion, ils ne furent introduits parmi ses disciples qu'en 1570.

Le marquis de Tarisa voulut un jour mettre à l'épreuve le désintéressement du saint. Il l'alla trouver étant déguisé, et lui demanda de quoi poursuivre un procès qu'il disait être juste et indispensable. Jean lui donna aussitôt vingt-cinq ducats, qui étaient tout ce qu'il possédait. Le marquis fut extrêmement édifié d'une pareille générosité ; il rendit les vingt-cinq ducats, et y joignit cent cinquante écus d'or. Pendant qu'il fut à Grenade il envoya chaque jour d'abondantes provisions à l'hôpital du saint.

Jean avait une tendresse singulière pour les pauvres malades ; il en donna les preuves les plus frappantes un jour que le feu prit à son hôpital. Vivement alarmé du danger que couraient les malades, il résolut de s'exposer à tout pour les sauver. Il les

mettait sur son dos les uns après les autres, et les emportait à travers les flammes. Il éprouva bien visiblement la protection de la Providence ; car ni lui ni les malades ne furent endommagés par l'incendie.

Mais sa charité ne se concentrait pas dans l'enceinte de son hôpital, elle était trop active pour ne pas se produire au dehors. Il était percé de douleur lorsqu'il apprenait que quelques personnes étaient dans l'indigence. Il fit faire une exacte recherche de tous les pauvres de la province, afin de pourvoir à leurs besoins. Il fournissait aux uns de quoi vivre dans leurs maisons, et procurait du travail aux autres. Enfin il n'y avait point de moyens qu'il n'employât pour consoler et pour assister les membres souffrants de Jésus-Christ. Il avait un soin particulier des jeunes filles que la misère aurait pu précipiter dans le crime ; il travaillait en même temps à retirer de la débauche celles qui avaient eu le malheur de s'y laisser entraîner, et il lui arriva plus d'une fois d'aller trouver, le crucifix à la main, les pécheresses publiques et de les conjurer avec larmes d'entrer dans la voie de la pénitence. Il en convertit plusieurs et pourvut à leur subsistance, afin de leur ôter l'occasion de retomber dans leurs premiers désordres.

A une vie aussi active il joignait une prière continuelle et de grandes austérités. Il avait le don des larmes, et possédait supérieurement l'esprit de contemplation. Toute sa conduite portait l'empreinte d'une profonde humilité ; et il était si affermi dans cette vertu que rien n'était capable de l'altérer. Cela parut surtout à la cour de Valladolid, où ses

affaires l'avaient appelé. Le roi et les princes lui donnèrent à l'envi des marques éclatantes de leur estime, et lui remirent des sommes considérables, qu'il distribua avec une économie admirable dans Valladolid même et dans les environs. Quant aux honneurs dont on le combla, il les reçut avec cette sainte insensibilité qui caractérise un homme vraiment mort à lui-même. Il s'accommodait bien mieux des humiliations, qui faisaient ses délices ; il les supportait avec joie, et les recherchait même avec empressement. Une femme l'ayant un jour traité d'hypocrite et accablé de mille autres injures, il lui donna secrètement de l'argent pour l'engager à répéter dans la place publique ce qu'elle lui avait dit.

Il y avait dix ans que notre saint soutenait avec un courage invincible les grandes fatigues qu'entraînait le service de son hôpital, lorsqu'il tomba malade. On attribua principalement la cause de sa maladie aux peines qu'il s'était données dans une inondation, pour retirer de l'eau plusieurs effets appartenant aux pauvres, et pour sauver la vie à un homme qui allait se noyer. Il dissimula d'abord le mauvais état de sa santé, de peur qu'on ne l'obligeât à relâcher quelque chose de ses travaux et de ses austérités. Il travailla en même temps à faire l'inventaire de ce qui était dans son hôpital, et à revoir tous les comptes ; il revit aussi les sages réglements qu'il avait dressés pour l'administration du spirituel et du temporel. L'archevêque de Grenade lui ayant fait part d'une plainte portée contre lui, sur ce qu'il avait reçu des vagabonds et des femmes de mauvaise vie, il se jeta à ses pieds, et lui dit : « Le Fils de Dieu est venu au monde pour

le salut des pécheurs, et nous sommes obligés de travailler à leur conversion par nos soupirs, nos prières et nos exhortations. J'ai été infidèle à ma vocation en négligeant ce devoir; et j'avoue, à ma confusion, que je ne connais d'autre pécheur dans mon hôpital que moi-même, qui suis indigne de manger le pain des pauvres. » Il prononça ces paroles avec une telle candeur que tous ceux qui les entendirent en furent attendris, et que l'archevêque, plein de respect pour le saint, laissa le soin de tout à sa discrétion.

Cependant la santé du bienheureux Jean s'affaiblissait de jour en jour, et sa maladie devint si dangereuse qu'il ne lui fut plus possible de la cacher. Le bruit s'en étant répandu, une dame vertueuse, nommée Anne Ossorio, le vint voir; elle le trouva couché avec ses habits dans sa petite cellule, n'ayant d'autre couverture qu'une vieille casaque. Le saint avait seulement substitué à la pierre qui lui servait ordinairement d'oreiller le panier dans lequel il avait coutume de mettre les aumônes qu'il ramassait par la ville. Les malades et les pauvres fondaient en larmes autour de son lit. Anne Ossorio fut vivement touchée de ce spectacle, et avertit secrètement l'archevêque de l'état où était le saint. Le prélat envoya sur-le-champ dire à Jean qu'il eût à obéir à cette dame comme à lui-même. Anne, ainsi autorisée, obligea le serviteur de Dieu à quitter son hôpital; mais, avant que d'en sortir, il nomma supérieur Antoine Martin, donna quelques instructions à ses frères, et leur recommanda surtout la pratique de l'obéissance et de la charité. Il visita ensuite le saint-sacrement, et y répandit son cœur

en présence de Jésus-Christ. Sa prière fut si longue qu'Anne Ossorio se vit obligée de l'interrompre pour le faire monter dans son carrosse. Elle le conduisit à sa maison, se réservant à elle et à ses filles le soin de le servir dans sa maladie. On lui faisait souvent la lecture de la Passion de Jésus-Christ, ce qui le portait à produire des actes d'humilité, en considérant qu'il était si bien traité tandis que le Sauveur mourant l'avait été si mal.

Les progrès de sa maladie furent si rapides qu'on n'eut bientôt plus d'espérance. Tout le monde fut alarmé du danger où était l'homme de Dieu ; toute la noblesse le vint visiter, et les magistrats accoururent pour le prier de donner sa bénédiction à leur ville. Le saint répondit à ces derniers qu'ils ne devraient point demander la bénédiction d'un aussi grand pécheur que lui ; il leur recommanda ensuite les pauvres, et ses frères qui avaient soin de l'hôpital. L'archevêque lui ayant enfin ordonné de se rendre aux instances des magistrats, il donna sa bénédiction à la ville de Grenade, et fit les exhortations les plus pathétiques à tous ceux qui étaient présents. Il s'entretenait continuellement avec Dieu par une prière accompagnée des sentiments de la componction la plus vive et de l'amour le plus ardent. L'archevêque dit la messe dans sa chambre, et lui administra les derniers sacrements, après avoir entendu sa confession. Il lui promit de payer ses dettes, et de pourvoir aux besoins des pauvres dont son hôpital était chargé. Jean, étant encore à genoux devant l'autel, expira le 8 mars 1550. Il avait cinquante-cinq ans accomplis. Il fut enterré par l'archevêque avec beaucoup de solennité. Le clergé

séculier et régulier de Grenade assista à ses funérailles, ainsi que la cour et la noblesse. Dieu ayant glorifié son serviteur par plusieurs miracles, Urbain VIII le béatifia en 1630, et Alexandre VIII le canonisa en 1690. Ses reliques furent transférées, en 1664, dans l'église de ses disciples.

L'ordre des frères de la Charité, institué pour le service des malades, fut approuvé par le pape Pie V. Les frères de la Charité d'Espagne ont un général particulier ; ceux de France et d'Italie en ont un qui réside à Rome : ils suivent tous la règle de S. Augustin.

Notre saint, pour avoir entendu un sermon, brisa entièrement les fers qui l'avaient si long-temps retenu dans l'esclavage du monde et de ses passions. Pourquoi donc sommes-nous toujours les mêmes, malgré tant de sermons et de lectures pieuses ? C'est que nous ne recevons point la parole de Dieu avec les dispositions convenables. Cette divine semence ne peut prendre racine dans des cœurs indifférents et mondains ; elle ne fructifiera que dans ceux qui la recevront avec foi, avec respect, avec cette tranquillité d'ame qu'on trouve dans le silence des créatures, et qui ensuite auront soin de la nourrir et d'écarter tout ce qui serait capable de l'étouffer. Telle fut la conduite de S. Jean de Dieu ; aussi devint-il un homme tout nouveau après sa conversion. Il embrassa courageusement la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et principalement de la charité, si fortement recommandée dans l'Évangile. Il se dévoua au service du prochain, sur l'assurance que Jésus-Christ nous donne qu'il tiendra pour fait à lui-même ce que nous aurons fait aux

autres. Animons-nous à l'amour du prochain et à l'accomplissement de nos autres devoirs, en nous rappelant ces paroles que S. Jean de Dieu adressait souvent à ses disciples : « Pratiquez sans relâche toutes les bonnes œuvres qui sont en votre pouvoir, tandis que vous en avez le temps. » Entretenons-nous comme lui dans la ferveur, par la méditation des souffrances du Sauveur. Nous aurons fait bien des progrès lorsque nous pourrons dire à son exemple : « Seigneur, vos épines sont mes roses, et vos souffrances sont mon paradis. »

S. FRANÇOIS XAVIER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, APÔTRE DES INDES ET DU JAPON.

(3 décembre.)

Jésus-Christ chargea ses apôtres d'aller prêcher l'Évangile à toutes les nations. Les pasteurs de l'Église ont toujours rempli fidèlement cette importante fonction; et la Providence a suscité dans chaque siècle des prédicateurs animés de l'Esprit saint, qui, tenant leur mission des successeurs des apôtres, ont porté le flambeau de la foi dans de nouvelles contrées, pour étendre le royaume de Jésus-Christ, et augmenter le nombre des élus. Mais ce zèle pour la conversion des peuples est une prérogative qui appartient à l'Église catholique, et qu'aucune autre secte ne saurait lui disputer. Parmi ceux qui dans le seizième siècle travaillèrent avec le plus de succès à ce grand ouvrage, on doit donner la première place à S. François Xavier, ce

thaumaturge des derniers temps que le pape Urbain VIII appelle à juste titre l'*Apôtre des Indes.*

Il naquit le 7 avril 1506, au château de Xavier dans la Navarre, à huit lieues de Pampelune. Don Jean de Jasso, son père, était un des principaux conseillers d'état de Jean d'Albret, troisième du nom, roi de Navarre. Sa mère était héritière des illustres maisons d'Azpilcueta et de Xavier. Ils eurent plusieurs enfants, dont les aînés portèrent le surnom d'Azpilcueta. On donna à François, le plus jeune de tous, celui de Xavier.

Il apprit les premiers éléments de la langue latine dans la maison paternelle, et il puisa au sein d'une famille vertueuse de grands sentiments de piété. Il était dès son enfance d'un caractère doux, gai, complaisant, ce qui le faisait aimer de tout le monde. On découvrait en lui un génie rare et une pénétration singulière. Avide d'apprendre, il s'appliquait à l'étude avec ardeur, et il ne voulut point embrasser la profession des armes comme ses frères. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, ses parents l'envoyèrent à l'université de Paris, qui était regardée comme la première école du monde.

Il entra au collége de Sainte-Barbe, et commença son cours de philosophie. Son amour pour l'étude lui fit dévorer les difficultés qu'offraient les questions les plus subtiles et les plus rebutantes. Ses talents naturels se développèrent de plus en plus; son jugement se forma, et sa pénétration acquit plus d'étendue et de vivacité. Les applaudissements qu'il recevait de toutes parts flattaient agréablement sa vanité; car il ne trouvait rien de criminel dans

cette passion; il la regardait même comme une émulation louable et nécessaire pour faire fortune dans le monde. Son cours de philosophie achevé, il fut reçu maître-ès-arts, et il enseigna lui-même cette science au collége de Beauvais : mais il continua de demeurer dans celui de Sainte-Barbe.

S. Ignace, étant venu à Paris en 1528 pour finir ses études, se mit en pension dans le même collége. Il méditait alors le projet de former une société savante qui se dévouât tout entière au salut du prochain. Vivant avec Pierre le Fèvre, Savoyard, et avec François Xavier, il les jugea propres à remplir ses vues. Il ne lui fut pas difficile de gagner le premier, qui n'avait point d'attachement pour le monde. Mais François, dont la tête était remplie de pensées ambitieuses, rejeta avec dédain la proposition d'Ignace; il le raillait même en toute occasion; il tournait en ridicule la pauvreté dans laquelle il vivait, et la traitait de bassesse d'ame. Ses mépris n'affectaient point Ignace; il les supportait avec douceur et avec un air gai, se contentant de répéter de temps en temps cette maxime de l'Évangile : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers et de perdre son ame?* Tout cela ne fit point d'impression sur Xavier : ébloui par la vaine gloire, il se faisait de faux principes pour concilier l'amour du monde avec le christianisme. Ignace le prit par son faible; il se mit à louer son savoir et ses talents; il applaudissait à ses leçons, et cherchait l'occasion de lui procurer des écoliers. Ayant appris qu'il se trouvait dans le besoin, il lui offrit de l'argent, qui fut accepté.

Xavier avait l'ame généreuse, il fut très touché

de ce procédé. Considérant ensuite la naissance d'Ignace, il ne put douter qu'il n'agît par un motif supérieur dans le genre de vie qu'il avait embrassé. Il vit donc Ignace avec d'autres yeux, et il l'écouta avec attention. Les luthériens avaient alors des émissaires à Paris, pour répandre secrètement leurs erreurs parmi les étudiants de l'Université. Ces émissaires présentèrent leurs dogmes d'une manière si plausible que Xavier, naturellement curieux, prenait plaisir à les écouter. Ignace vint à son secours, et empêcha l'effet de la séduction. Trouvant un jour Xavier plus attentif qu'à l'ordinaire, il lui répéta avec encore plus de force que par le passé ces paroles de Jésus-Christ : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers et de perdre son ame?* Il lui représenta ensuite qu'une ame aussi noble ne devait point se borner aux vains honneurs du monde; qu'il fallait que la gloire céleste fût l'unique objet de son ambition, et qu'il était contraire à la raison de préférer à ce qui est éternel ce qui passe comme un songe. Xavier comprit alors le néant des grandeurs humaines, et sentit naître en lui l'amour des choses célestes. Ce ne fut cependant qu'après de violents combats qu'il se rendit aux impressions de la grâce, et qu'il résolut enfin de conformer sa vie aux maximes austères de l'Évangile. Il se mit sous la conduite d'Ignace, qui le fit avancer à grands pas dans les voies de la perfection ; il apprit d'abord à vaincre sa passion dominante, et à se défaire de la vaine gloire, son plus dangereux ennemi. Il ne chercha plus que les occasions de s'humilier, afin de délivrer entièrement son cœur de l'enflure de l'orgueil ; et comme il n'est pas possible de rem-

porter une victoire complète sur ses passions sans réprimer ses sens et sans mortifier sa chair, il couvrit son corps d'un cilice, et l'affaiblit par le jeûne et par d'autres austérités.

Lorsque les vacances furent arrivées, il fit les exercices spirituels suivant la méthode de S. Ignace. Sa ferveur fut si grande qu'il passa quatre jours sans prendre aucune nourriture. La contemplation des choses célestes l'occupa le jour et la nuit; il parut changé en un autre homme. Ce n'était plus les mêmes désirs, les mêmes vues, les mêmes affections; il ne se reconnaissait plus lui-même; l'humilité de la croix lui paraissait préférable à toute la gloire du monde. Pénétré des plus vifs sentiments de componction, il voulut faire une confession de toute sa vie; il forma le dessein de glorifier le Seigneur par tous les moyens possibles, et de consacrer le reste de sa vie au salut des ames. Après avoir enseigné la philosophie trois ans et demi, comme il se pratiquait dans ce temps-là, il se mit à l'étude de la théologie par le conseil de son directeur.

Le jour de l'Assomption de l'année 1534, Ignace avec ses six compagnons, du nombre desquels était Xavier, se rendit à Montmartre. Ils y firent tous vœu de visiter la Terre-Sainte, et de travailler à la conversion des infidèles, ou, si cette entreprise ne pouvait avoir lieu, d'aller se jeter aux pieds du pape et de lui offrir leurs services pour s'employer aux bonnes œuvres qu'il jugerait à propos de leur désigner. Trois nouveaux compagnons se joignirent bientôt à eux. Tous finirent leur théologie l'année suivante. Le 15 novembre 1536 ils partirent de Paris, au nombre de neuf, pour aller à Venise.

S. Ignace, qui s'était rendu d'Espagne en cette ville, les y attendait. Ils traversèrent toute l'Allemagne à pied, malgré les rigueurs de l'hiver qui était extrêmement froid cette année. Xavier, pour se punir de la complaisance que lui avait inspirée autrefois son agilité à la course et à de semblables exercices du corps, s'était lié les bras et les cuisses avec de petites cordes. Le mouvement lui enfla les cuisses, et les cordes entrèrent si avant dans la chair qu'on ne les voyait presque plus. La douleur qu'il en ressentit fut très sensible; il la supporta d'abord avec patience : mais il se vit bientôt dans impossibilité de marcher, et il ne put cacher plus long-temps la cause de l'état où il se trouvait. Ses compagnons appelèrent un chirurgien, qui déclara qu'il y avait du danger à faire des incisions, et qu'au reste le mal était incurable. Le Fèvre, Laynez et les autres passèrent la nuit en prières, et le lendemain matin Xavier trouva que les cordes étaient tombées. Ils rendirent tous grâces au Seigneur, et continuèrent leur route. Xavier servait ses compagnons en toutes rencontres, et les prévenait toujours par des devoirs de charité.

Ils arrivèrent à Venise le 8 janvier 1537, et eurent beaucoup de consolation en revoyant S. Ignace. Ils se distribuèrent dans les deux hôpitaux de la ville, afin d'y servir les pauvres jusqu'au moment où ils s'embarqueraient pour la Palestine. Xavier était à l'hôpital des incurables. Après avoir employé le jour à rendre aux malades les services les plus humiliants, il passait les nuits en prières. Il s'attachait de préférence à ceux qui avaient des maladies contagieuses, ou qui étaient couverts d'ulcères dé-

goûtants. Un de ces malades avait un ulcère horrible à voir, et dont la puanteur était insupportable. Personne n'osait en approcher, et Xavier sentait beaucoup de répugnance à le servir; mais se rappelant que l'occasion de faire un grand sacrifice était trop précieuse pour la laisser échapper, il embrassa le malade, puis approchant sa bouche de l'ulcère il en suça le pus : au même instant sa répugnance cessa, et cette victoire remportée sur lui-même lui mérita la grâce de ne plus trouver de peine à rien; tant il est important de ne pas écouter les révoltes de la nature, et de se vaincre une bonne fois.

Deux mois se passèrent dans ces exercices de charité. S. Ignace, qui crut devoir rester seul à Venise, envoya ses compagnons à Rome, pour demander la bénédiction du pape Paul III, avant leur départ pour la Terre-Sainte. Le souverain pontife accorda à ceux de la compagnie qui n'étaient point dans les ordres sacrés la permission de les recevoir de tout évêque catholique. De retour à Venise, Xavier fut ordonné prêtre le jour de S. Jean-Baptiste 1537, et tous firent vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance entre les mains du nonce. Xavier se retira dans un village éloigné d'environ quatre milles de Padoue, pour se préparer à célébrer sa première messe. Il y passa quarante jours dans une pauvre chaumière abandonnée, exposé à toutes les injures de l'air, couchant sur la terre, et ne vivant que de ce qu'il mendiait de porte en porte. Cependant Ignace fit partir tous ses compagnons pour Vicence. Xavier s'y rendit après sa retraite, et il y dit sa première messe, mais avec une telle abondance de larmes qu'il fit pleurer tous ceux

qui y assistèrent. Il se livra aux exercices de la charité et aux fonctions du saint ministère à Bologne, et il serait difficile d'exprimer toutes les bonnes œuvres qu'il fit dans cette ville. La maison où il demeurait fut depuis donnée aux jésuites, et convertie en un oratoire qu'on fréquentait avec beaucoup de dévotion.

Ignace fit venir Xavier à Rome, dans le carême de l'année suivante. Tous les Pères de la compagnie naissante s'y étaient rassemblés pour délibérer sur la fondation de leur ordre. Leurs délibérations furent accompagnées de prières, de larmes, de veilles, de pénitences austères. Tout leur désir était de plaire à Dieu, de chercher sa plus grande gloire et la sanctification des ames. Comme il s'était écoulé un an sans qu'ils trouvassent l'occasion de passer en Palestine, et que l'exécution de leur projet était devenue impraticable, à cause de la guerre qui venait de s'allumer entre les Vénitiens et les Turcs, ils offrirent leurs services au pape, en le priant de les employer de la manière qu'il jugerait la plus utile au salut du prochain. Leurs offres furent acceptées; ils eurent ordre de prêcher dans Rome, jusqu'à ce que sa sainteté en eût autrement décidé. Xavier exerça son ministère dans l'église de Saint-Laurent *in Damazo* : on y admira tout à la fois son zèle et sa charité.

Govéa, Portugais, qui avait été principal du collége de Sainte-Barbe à Paris, se trouvait alors à Rome : Jean III, roi de Portugal, l'y avait envoyé pour quelques affaires fort importantes. Il avait connu à Paris Ignace, Xavier et Le Fèvre, et il se ressouvenait des grands exemples de vertu qu'ils

avaient donnés. Frappé du bien qu'ils faisaient à Rome, il écrivit au roi son maître que des hommes si éclairés, si humbles, si charitables, si zélés, si infatigables, si avides de croix, et qui ne se proposaient que la gloire de Dieu, étaient propres à aller planter la foi dans les Indes orientales. Cette lettre fit grand plaisir au prince. Il chargea don Pedro Mascaregnas, son ambassadeur à Rome, de lui obtenir six de ces hommes apostoliques pour la mission dont lui avait parlé Govéa. S. Ignace n'en put accorder que deux; il désigna Simon Rodriguez, Portugais, et Nicolas Bobadilla, Espagnol. Le premier partit sans délai pour Lisbonne. Bobadilla, qui ne devait partir qu'avec l'ambassadeur, tomba malade. Cet événement, ménagé par la Providence, lui fit substituer Xavier, la veille du départ de Mascaregnas. Notre saint ressentit une grande joie du choix qu'on faisait de lui. Il alla demander la bénédiction du pape Paul III, qui présagea dès lors les fruits admirables qu'on avait droit d'attendre d'un tel missionnaire.

Xavier quitta Rome avec l'ambassadeur de Portugal, le 15 mars 1540. Il saisit sur la route toutes les occasions qui se présentèrent de pratiquer la mortification et l'humilité, de faire éclater son zèle et sa ferveur, de rendre à ceux qui voyageaient avec lui les services les plus révoltants pour l'amour-propre, et de se comporter à leur égard comme s'il eût été le serviteur de tous. Le voyage se fit par terre à travers les Alpes et les Pyrénées, et fut de plus de trois mois. L'ambassadeur, étant à Pampelune, proposa au saint d'aller au château de Xavier qui était peu éloigné, afin de dire adieu à sa mère

qui vivait encore, et à ses amis qu'il ne verrait peut-être jamais en ce monde. Le saint ne voulut point se détourner de sa route; il dit qu'il différait à voir ses parents dans le ciel; que l'entrevue qu'on lui proposait serait accompagnée de tristesse, comme il arrive dans les derniers adieux; au lieu que dans le ciel il serait réuni pour toujours aux personnes qui lui étaient chères, et que sa joie ne serait mêlée d'aucune affliction. Mascaregnas fut très édifié d'un pareil détachement du monde; touché des exemples et des instructions de Xavier, il résolut de se donner à Dieu sans réserve.

Ils arrivèrent à Lisbonne sur la fin de juin. Xavier alla joindre Rodriguez, qui logeait dans un hôpital pour instruire et servir les malades. Quoiqu'ils fissent dans ce lieu leur demeure ordinaire, cela ne les empêchait pas de faire le catéchisme et des instructions dans les différents quartiers de la ville. Les dimanches et les fêtes ils entendaient les confessions à la cour; car le roi et plusieurs personnes de la cour, qu'ils avaient engagés à tendre à la perfection, se confessaient et communiaient tous les huit jours. Rodriguez et Xavier montraient tant de zèle pour le salut des ames, et y travaillaient avec tant de succès que le roi voulait les retenir dans son royaume. Il fut décidé que le premier resterait et que le second irait aux Indes. Xavier passa huit mois à Lisbonne, parceque la flotte ne devait partir qu'au printemps prochain. Il reçut plusieurs lettres de Martin d'Azpilcueta, plus connu sous le nom de *docteur de Navarre,* qui le pressait de se rendre auprès de lui. Le docteur était son oncle maternel, et professait la théologie à Coïmbre. Xavier refusa

constamment d'aller dans cette ville. Le docteur lui ayant témoigné de l'inquiétude sur son genre de vie, il lui répondit qu'il ne devait point s'arrêter à ce qu'on disait du nouvel institut; qu'il importait peu d'être jugé par des hommes, par ceux surtout qui jugent sans connaissance de cause. Avant de quitter Rome il avait remis entre les mains du P. Laynez un acte par lequel il déclarait qu'il approuvait la règle et les constitutions que dresserait Ignace, et qu'il se consacrait à Dieu par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans la Compagnie de Jésus lorsqu'elle aurait été érigée en ordre religieux par le saint-siége.

Quand le temps du départ fut arrivé, le roi remit quatre brefs du pape au saint missionnaire. Dans les deux premiers le souverain pontife établissait Xavier nonce apostolique, et lui donnait d'amples pouvoirs; dans le troisième il le recommandait à David, roi d'Éthiopie; et dans le quatrième aux autres princes d'Orient. Il fut impossible de lui faire accepter aucune provision. Il ne prit que quelques livres de piété destinés à l'usage des nouveaux convertis. Sur la proposition qu'on lui fit d'emmener un domestique, il répondit qu'il était en état de se servir lui-même. Il ajouta à ceux qui lui représentaient qu'il serait contre la décence qu'un nonce du saint-siége préparât soi-même sa nourriture et lavât son linge sur le tillac, qu'il ne devait pas craindre de scandaliser tant qu'il ne ferait point de mal. Il s'embarqua pour les Indes avec le P. Paul de Camerino, Italien, et le père François Mansilla, Portugais. Le second n'était point encore prêtre. Le P. Simon Rodriguez les accompagna jusqu'à la

flotte. Ce fut là qu'au milieu des plus tendres embrassements Xavier lui dit : « Je veux pour votre consolation vous découvrir un secret que je vous ai caché jusqu'àprésent. Il vous souvient que, lorsque nous étions dans un hôpital de Rome, vous m'entendîtes crier une nuit : *Encore plus, Seigneur, encore plus.* Vous m'avez demandé souvent ce que cela voulait dire, et je vous ai toujours répondu que vous ne deviez pas vous en mettre en peine. Sachez maintenant que je vis, endormi ou éveillé, Dieu le sait, tout ce que je dois souffrir pour la gloire de Jésus-Christ. Notre Seigneur me donna tant de goût pour les souffrances que, ne pouvant me rassasier de celles qui s'offraient à moi, j'en désirai davantage ; et c'est le sens de ces mots que je prononçais avec tant d'ardeur, *encore plus, encore plus.* J'espère que la divine bonté m'accordera dans les Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, et que ces désirs qu'elle m'a inspirés seront bientôt satisfaits. » Xavier s'embarqua le 7 avril 1541, le jour de sa naissance, dans sa trente-sixième année. La flotte fit voile sous la conduite de D. Martin Alphonse de Sousa, nommé vice-roi des Indes, lequel voulut avoir le saint sur son bord.

Il y avait bien mille personnes dans le vaisseau du vice-roi. François-Xavier les regarda comme un troupeau confié à ses soins. Il catéchisait les matelots et prêchait tous les dimanches au pied du grand mât. Il avait un soin extraordinaire des malades et les portait dans sa chambre, dont il faisait une espèce d'infirmerie. Il couchait sur le tillac, et ne vécut que d'aumônes pendant tout le voyage. Inutilement le vice-roi le pressa de manger à sa table

ou d'accepter au moins ce qu'il lui envoyait pour sa nourriture. Xavier répondit toujours qu'il était un pauvre religieux, et qu'ayant fait vœu de pauvreté il était de son devoir de l'accomplir. S'il fut forcé quelquefois de recevoir les plats que le vice-roi lui envoyait de sa table, il les partageait entre ceux qu'il savait en avoir le plus besoin. Attentif à réprimer et même à prévenir toute espèce de désordres, il faisait cesser les murmures, apaisait les querelles et les disputes, et empêchait autant qu'il était possible les jurements, les blasphèmes et la passion du jeu. S'il était témoin de quelques mauvaises actions, il reprenait les coupables avec une telle autorité que personne ne lui résistait; et son zèle était si bien tempéré par la douceur qu'on ne pouvait s'en offenser. Les froids insupportables du cap Vert, les chaleurs excessives de la Guinée, la putréfaction de l'eau douce et des viandes sous la ligne ayant produit des maladies fâcheuses, il donna les plus grandes preuves de charité pour les besoins spirituels et corporels de l'équipage.

Après cinq mois de navigation, la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance, et aborda sur la fin d'août à Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique. Elle fut obligée d'y passer l'hiver. Les habitants de Mozambique, mahométans pour la plupart, trafiquaient avec les Arabes et les Ethiopiens; mais les Portugais avaient quelques établissements chez ce peuple. L'air du pays est malsain, et Xavier y tomba malade. Sa santé étant rétablie, il se rembarqua avec le vice-roi, qui mit à la voile le 15 mars 1542. Après trois jours de navigation on arriva à Mélinde, ville d'Afrique habitée par les Sarrasins.

Xavier pensait à parler de religion, pour faire sentir les absurdités du mahométisme, lorsqu'un des principaux de la ville le prévint, et lui demanda s'il n'y avait pas plus de piété en Europe qu'à Mélinde. Il ajouta que de dix-sept mosquées qu'ils avaient quatorze étaient entièrement abandonnées, et qu'on ne fréquentait presque plus les trois autres. Cette conversation n'eut point d'autre suite, et le saint partit en gémissant sur l'aveuglement de ce peuple. La flotte continua de côtoyer l'Afrique, et alla mouiller au bout de quelques jours à l'île de Socotora, vis-à-vis le détroit de la Mecque. Xavier y trouva quelques traces du christianisme, mais défiguré; et ce ne fut pas sans verser des larmes qu'il abandonna un peuple disposé à recevoir ses instructions. Les Socotorins l'accompagnèrent jusque sur le bord de la mer, en le priant de revenir chez eux. On s'embarqua, et la navigation fut de peu de jours. La flotte, après avoir traversé la mer d'Arabie et une partie de celle de l'Inde, arriva au port de Goa le 6 mai 1542, le treizième mois depuis sa sortie du port de Lisbonne.

Xavier n'eut pas plus tôt pris terre qu'il se rendit à l'hôpital, où il choisit son logement; mais il ne voulut exercer aucune fonction sans avoir vu l'évêque de Goa. C'était Jean d'Albuquerque, religieux de Saint-François, que ses vertus rendaient singulièrement recommandable. Le saint missionnaire lui présenta les brefs de Paul III, et lui déclara qu'il ne prétendait point en faire usage sans son approbation. Il se jeta ensuite à ses pieds pour lui demander sa bénédiction. Le prélat, frappé de la modestie de Xavier, et de certain air de sainteté que

respirait son extérieur, s'empressa de le relever Puis, après avoir baisé respectueusement les brefs du souverain pontife, il lui promit de l'aider de son autorité épiscopale; promesse qu'il tint depuis fidèlement. Xavier, pour attirer sur ses travaux la bénédiction du ciel, passa la plus grande partie de la nuit en prières.

L'état où il vit la religion dans le pays où il était envoyé fit couler ses larmes et l'enflamma de zèle. Les Portugais, livrés aux passions les plus injustes et les plus honteuses, ne se faisaient aucun scrupule de l'ambition, de la vengeance, de l'usure, du libertinage. Il semblait que tout sentiment de religion fût éteint dans la plupart d'entre eux. Les sacrements étaient universellement négligés. Il n'y avait pas quatre prédicateurs dans toutes les Indes, ni guère plus de prêtres hors de Goa. En vain l'évêque tâchait de faire rentrer les coupables en eux-mêmes; ils méprisaient ses exhortations, ses prières et ses menaces. Il n'y avait point de digue qu'on pût opposer à ce torrent d'iniquités. Les infidèles ressemblaient moins à des hommes qu'à des bêtes; si quelques-uns avaient cru autrefois à l'Évangile ils étaient retombés dans leurs premières superstitions et dans leurs anciens désordres, parce qu'ils avaient manqué d'instructions pour se soutenir, et qu'ils n'avaient eu que de mauvais exemples sous les yeux.

La vie scandaleuse des chrétiens étant un grand obstacle à la conversion des gentils, Xavier commença sa mission par les premiers; il leur rappela les principes du christianisme, et il s'appliqua surtout à former la jeunesse à la vertu. Sa coutume était de passer la matinée à servir les malades des hôpitaux et à

visiter les prisonniers. Il parcourait ensuite les rues de Goa, une sonnette à la main, pour avertir les parents et les maîtres d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme; il le leur demandait pour l'amour de Dieu. Les petits enfants s'assemblaient autour de lui, et il les menait à l'église pour leur apprendre le symbole des apôtres, les commandements de Dieu et les pratiques de la religion chrétienne. Il vint à bout de leur inspirer de vifs sentiments de piété. La modestie et la dévotion de ces enfants étonnèrent toute la ville, et la firent bientôt changer de face. Les pécheurs les plus abandonnés commencèrent à rougir de leurs désordres. Quelque temps après il prêcha en public, et se mit à faire des visites dans les maisons particulières. Sa douceur et sa charité furent des armes auxquelles personne ne résista. Les pécheurs, pénétrés d'horreur pour leurs crimes, vinrent se jeter à ses pieds pour se confesser, et les fruits de pénitence qui accompagnèrent leurs larmes fournirent des preuves certaines de la sincérité de leur conversion. On renonça aux contrats usuraires; on restitua les gains illicites; on mit en liberté les esclaves qu'on avait acquis injustement; ceux qui avaient des concubines les renvoyèrent lorsqu'ils ne voulurent point les épouser; enfin l'ordre et la décence furent rétablis dans les familles. La réformation de la ville de Goa fit connaître ce qu'on devait attendre du serviteur de Dieu.

Il apprit qu'à l'orient de la presqu'île il y avait sur la côte de la Pêcherie, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à l'île de Manar, un peuple connu sous le nom de *Parava* ou de pêcheurs; que ces

peuples, par reconnaissance pour les Portugais qui les avaient secourus contre les Maures, s'étaient fait baptiser; mais que faute d'instruction ils conservaient toujours leurs superstitions et leurs vices. Xavier se chargea d'autant plus volontiers de cette mission qu'il avait quelque connaissance de la langue malabare, qui était en usage à la côte de la Pêcherie. Il se fit accompagner par deux jeunes ecclésiastiques de Goa, qui entendaient passablement la même langue, et s'embarqua au mois d'octobre de l'année 1542. Il prit terre au cap Comorin, qui est en face de l'île de Ceilan, et environ à six cents milles de Goa. Il commença l'exercice de son ministère dans un village rempli d'idolâtres; il leur prêcha Jésus-Christ, mais ils lui dirent qu'ils ne pouvaient changer de religion sans la permission du seigneur du pays. Leur opiniâtreté cependant ne put tenir contre la force des miracles que Dieu opéra par son serviteur. Une femme était en travail d'enfant depuis trois jours, et souffrait des peines horribles sans recevoir aucun soulagement, ni des prières des bracmanes ni des remèdes naturels. Xavier l'instruisit, et la baptisa lorsqu'elle eut déclaré qu'elle croyait en Jésus-Christ. Elle fut aussitôt délivrée et parfaitement guérie, comme nous l'apprenons d'une lettre de Xavier lui-même à S. Ignace. Ce miracle convertit non seulement la famille de cette femme, mais les principaux habitants du village; et le prince ayant permis l'exercice du christianisme, tous se firent instruire et baptiser.

Encouragé par ce premier succès, il gagna la côte de la Pêcherie. Il s'attacha d'abord à ceux qui avaient reçu le baptême, et leur enseigna la doc-

trine chrétienne. Mais pour se mettre en état de faire plus de fruit, il voulut bien savoir la langue malabare, et il se donna des peines infinies pour y réussir. A force de travail il traduisit en cette langue les paroles du signe de la croix, le symbole des apôtres, les commandements de Dieu, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le *Confiteor*, le *Salve regina*, enfin tout le catéchisme. Il apprit par cœur ce qu'il put de sa traduction, et se mit à parcourir les villages. Il allait, la clochette à la main, comme il le manda lui-même à ses frères en Europe, pour rassembler tout ce qu'il rencontrait d'enfants et d'hommes; il recommandait aux enfants de répéter ce qu'ils avaient retenu à leurs pères et à leurs mères, à leurs domestiques et à leurs voisins. Les dimanches il faisait des instructions dans la chapelle, et enseignait aux néophytes les prières usitées parmi les chrétiens. Il leur faisait réciter à différentes reprises le symbole, dont il expliquait chaque article; il expliquait également les commandements de Dieu, et développait les principaux points de la morale de Jésus-Christ. Pour mieux fixer l'attention, surtout des enfants, il leur faisait réciter avec lui une courte prière, après la réponse à chaque question du catéchisme. Ordinairement il commençait chaque instruction par l'oraison dominicale, et la terminait par la salutation angélique. Il forma des catéchistes, qui lui furent d'un grand secours pour achever les conversions que ses discours avaient commencées. La ferveur de cette chrétienté naissante était admirable. La multitude de ceux qui recevaient le baptême était si grande que Xavier, à force de baptiser, ne pouvait presque

plus lever les bras. C'est ce qu'il mandait lui-même aux Jésuites de l'Europe.

Les maladies devinrent alors si fréquentes à la côte de la Pêcherie qu'on n'y en avait jamais tant vu. Dieu le permit sans doute pour vaincre l'opiniâtreté de ceux qui refusaient encore d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Tous couraient à Xavier, ou pour être guéris ou pour obtenir la guérison de leurs parents et de leurs amis. La santé était rendue aux malades qui se faisaient baptiser et qui invoquaient avec foi le nom de Jésus-Christ. Souvent le saint envoyait de jeunes néophytes avec son crucifix, son chapelet et son reliquaire ; ils les faisait toucher aux malades avec lesquels ils récitait l'oraison dominicale, le symbole et le décalogue ; et ceux-ci n'avaient pas plus tôt protesté qu'ils croyaient et voulaient être baptisés qu'ils recouvraient la santé sur-le-champ. Le zèle et la sainteté du missionnaire le rendirent vénérable aux bracmanes mêmes, qui étaient les philosophes, les théologiens et les prêtres des idolâtres ; ils s'opposèrent cependant aux progrès de l'Évangile par des motifs d'intérêt. Les conférences qu'ils eurent avec le saint ne les convertirent point ; ils refusèrent également de croire sur les miracles éclatants que Xavier opéra sous leurs yeux. On lit dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu qu'il ressuscita quatre morts dans ce temps-là. Le premier était un catéchiste qui avait été piqué par un de ces serpents dont les piqûres sont toujours mortelles ; le second était un enfant qui s'était noyé dans un puits ; le troisième et le quatrième étaient un jeune garçon et une jeune fille qu'une maladie contagieuse avait enlevés.

Le saint joignait aux travaux apostoliques les plus grandes austérités de la pénitence. Sa nourriture était celle des plus pauvres ; il ne mangeait que du riz et ne buvait que de l'eau. Il dormait tout au plus trois heures la nuit, et couchait sur la terre dans une cabane de pêcheurs. Loin de faire usage des matelas et des couvertures que le gouverneur lui avait envoyés de Goa, il s'en servit pour assister ceux qui étaient dans le besoin. Le reste de la nuit qu'il ne donnait point au sommeil, il le consacrait à la prière ou à l'utilité du prochain. Quelles que fussent ses occupations extérieures, il ne cessait de s'entretenir avec le Seigneur, et les délices qu'il goûtait dans cet exercice étaient quelquefois si extraordinaires qu'il conjurait la bonté divine d'en modérer l'excès. Il parlait de lui-même, quoique en troisième personne, lorsqu'il disait en termes généraux à S. Ignace et à ses frères de Rome : « Il m'arrive plusieurs fois d'entendre un homme dire à Dieu : Seigneur ne me donnez pas tant de consolation en cette vie ; ou, si vous m'en voulez combler par un excès de miséricorde, tirez-moi à vous et faites-moi jouir de votre gloire ; car c'est un trop grand supplice que de vivre sans vous voir. »

Il y avait plus d'un an que Xavier travaillait à la conversion des Paravas. La moisson était si abondante qu'il crut devoir partir pour Goa, sur la fin de 1543, afin de se procurer des coopérateurs. On lui confia le soin du séminaire dit de Sainte-Foi, lequel avait été fondé pour l'éducation des jeunes Indiens. Son zèle l'appelant ailleurs, il remit le gouvernement de cette maison entre les mains des membres de la Compagnie de Jésus qu'on avait envoyés

aux Indes; il agrandit le séminaire, et dressa les réglements qu'on devait y suivre pour former les jeunes gens aux lettres et à la piété. Ce séminaire prit alors le nom de Saint-Paul, de son église qui était dédiée sous l'invocation de cet apôtre. Par la même raison les jésuites furent appelés Pères de S. Paul ou Paulistes.

L'année suivante Xavier retourna chez les Paravas avec quelques ouvriers évangéliques, tant Indiens qu'Européens, qu'il distribua dans différents villages. Il en mena quelques-uns avec lui dans le royaume de Travancor, où, comme il le dit dans une de ses lettres, il baptisa de ses propres mains jusqu'à dix mille idolâtres dans l'espace d'un mois. On vit quelquefois un village entier recevoir le baptême en un jour. Le saint s'avança dans les terres; mais comme il ne savait point la langue du pays il se contentait de baptiser les enfants et de servir les malades, qui faisaient suffisamment connaître leur état par signes.

Pendant qu'il exerçait son zèle dans le royaume de Travancor, Dieu lui communiqua le don des langues, suivant la relation d'un jeune Portugais de Coïmbre, nommé Vaz, qui l'accompagna dans plusieurs de ses courses apostoliques. Il parlait la langue des barbares sans l'avoir jamais apprise, et il se faisait entendre sans avoir besoin de truchement. Il prêchait souvent dans la plaine à cinq ou six mille personnes assemblées. Ses succès animèrent les Bracmanes contre lui; ils lui tendirent des piéges et employèrent divers moyens pour lui ôter la vie; mais Dieu rendit leurs efforts inutiles, et conserva celui dont il faisait l'instrument de ses

miséricordes. Il était dans le royaume de Travancor lorsque les Badages, peuple sauvage qui vivait de rapines, y firent une incursion. Il se mit à la tête d'une petite troupe de chrétiens fervents, et, tenant en main un crucifix, il s'avança vers ces barbares, auxquels il ordonna de la part du Dieu vivant de ne point passer outre et de s'en retourner. Le ton d'autorité avec lequel il leur parla remplit les chefs de terreur: ils restèrent confondus et sans mouvement, ainsi que les autres brigands qu'ils commandaient. Ils se retirèrent en désordre et abandonnèrent le pays. Cet événement procura au saint la protection du roi de Travancor, et ce prince lui donna le surnom de *Grand-Père.*

Xavier, prêchant à Coulan, village de Travancor, près du cap Comorin, s'aperçut que la plupart des idolâtres étaient peu touchés de ses discours. Il pria Dieu d'amollir la dureté de leurs cœurs, et de ne pas permettre que le sang de Jésus-Christ eût été répandu inutilement pour eux. Il fit ensuite ouvrir un tombeau où l'on avait enterré un mort le jour précédent. Les assistants avouèrent que non seulement le corps était privé de vie, mais encore qu'il commençait à sentir mauvais. Le saint se mit alors à genoux, et, après une courte prière, il commanda au mort, par le nom du Dieu vivant, de revenir à la vie. Aussitôt le mort ressuscite et se lève plein de force et de santé. Tous ceux qui étaient présents furent si frappés de ce prodige qu'ils se jetèrent aux pieds du saint, et lui demandèrent le baptême. Xavier ressuscita sur la même côte un jeune chrétien qu'on portait en terre. Les parents de ce jeune homme, pour conserver la mémoire

du miracle, firent planter une grande croix à l'endroit où il avait été opéré. Ces prodiges touchèrent tellement le peuple que le royaume de Travancor fut chrétien en peu de mois. Il n'y eut que le roi et les personnes de la cour qui restèrent dans les ténèbres et les superstitions du paganisme.

La réputation du saint missionnaire se répandit dans toutes les Indes; les idolâtres le faisaient prier de toutes parts de venir les instruire et les baptiser. Il écrivit à S. Ignace en Italie, et au P. Simon Rodriguez en Portugal, pour leur demander des ouvriers évangéliques. Dans les transports du zèle qui l'enflammait, il aurait voulu changer les docteurs des universités de l'Europe en autant de prédicateurs de l'Évangile.

Il lui vint des députés des Manarois, qui demandaient le baptême avec de vives instances. Comme il ne pouvait encore quitter le royaume de Travancor, parcequ'il fallait affermir la chrétienté qu'il y avait établie, il leur envoya un missionnaire dont il connaissait le zèle. Il y en eut un très grand nombre qui se convertirent et reçurent le baptême. L'île de Manar, située vers la pointe la plus septentrionale de Ceilan, était alors sous la domination du roi de Jafanapatan : c'est le nom qu'on donne à la partie septentrionale de Ceilan. Ce prince, qui haïssait la religion chrétienne, n'eut pas plus tôt été instruit du progrès qu'elle faisait parmi les Manarois qu'il les attaqua les armes à la main. Il m'assacra six à sept cents chrétiens, qui confessèrent généreusement Jésus-Christ, et qui aimèrent mieux aire le sacrifice de leur vie que de la conserver en retournant à leurs anciennes superstitions. Le roi

de Jafanapatan, qui avait usurpé la couronne sur son frère aîné, fut tué depuis par les Portugais lorsqu'ils s'emparèrent de Ceilan. Des princes et princesses de sa famille embrassèrent aussi le christianisme, et eurent le courage de quitter le pays et les espérances qu'ils pouvaient y avoir, pour ne pas perdre le précieux dépôt de la foi.

Xavier fit un voyage à Cochin, pour conférer avec le vicaire-général des Indes sur les moyens de remédier aux désordres des Portugais, qui étaient un grand obstacle à la conversion des idolâtres. Il l'engagea même à repasser en Portugal pour instruire le roi de ce qui se passait ; et il lui remit une lettre pour ce prince, dans laquelle il le conjurait par les motifs les plus pressants de faire servir sa puissance à procurer la gloire de Dieu, et d'employer des moyens propres à réprimer les scandales.

Il voulut visiter l'île de Manar, qui, comme nous l'avons dit, avait été arrosée du sang des chrétiens. Par ses prières il délivra le pays des ravages d'une peste cruelle : ce qui contribua beaucoup à augmenter le nombre des fidèles et à confirmer dans la foi ceux qui avaient déjà reçu le baptême. Ayant fait un voyage à Méliapor, pour vénérer les reliques de S. Thomas, et pour implorer les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de cet apôtre, il y convertit plusieurs pécheurs qui vivaient dans des habitudes invétérées. Il résolut alors d'exécuter le projet qu'il méditait d'aller prêcher l'Évangile dans l'île de Macassar. Il s'embarqua pour Malaca, ville fameuse de la presqu'île, au-delà du Gange. Le commerce y attirait, outre les Indiens, les Arabes, les Perses, les Chinois et les Japonais. Les Sarra-

sins l'enlevèrent au roi de Siam et y établirent le mahométisme. Mais d'Albuquerque s'en empara en 1511, et elle appartenait aux Portugais dans le temps dont nous parlons. Le saint y arriva le 25 septembre 1545. Par ses instructions, auxquelles divers miracles donnèrent une nouvelle force, il retira du vice les mauvais chrétiens, et convertit un grand nombre d'idolâtres et de mahométans. Il attendit inutilement une occasion pour aller à Macassar; ce qui lui fit juger que le moment marqué par la Providence n'était point encore arrivé. Ayant pris terre à l'île d'Amboine, il y exerça son zèle avec beaucoup de succès, et y opéra un grand nombre de conversions. Il alla prêcher encore dans d'autres îles, et il fit un séjour assez considérable aux Moluques. L'endurcissement des habitants ne le rebuta point; sa patience et ses discours en touchèrent enfin plusieurs, et il forma une Église assez nombreuse de tous ceux qu'il baptisa.

Après avoir annoncé l'Evangile aux Moluques et à Ternate, il passa dans l'île du More, malgré toutes les représentations qu'on lui fit pour l'en détourner. S'il en convertit les habitants, ce fut avec des peines incroyables, et il serait difficile d'exprimer tout ce qu'il eut à souffrir dans cette mission; mais il fut bien dédommagé par les consolations intérieures qu'il reçut. Voici ce qu'il mandait à S. Ignace, après lui avoir fait une peinture du pays : « Les périls auxquels je suis exposé, et les travaux que j'entreprends pour les intérêts de Dieu seul, sont des sources inépuisables de joie spirituelle : en sorte que ces îles, où tout manque, sont toutes propres à faire perdre la vue par l'abon-

dance des larmes qui coulent sans cesse des yeux. Pour moi, je ne me souviens pas d'avoir jamais goûté tant de délices intérieures ; et ces consolations de l'ame sont si pures, si exquises et si continuelles qu'elles ôtent le sentiment des peines du corps. » Le saint fut obligé de faire un voyage à Goa, pour se procurer des missionnaires et pour régler quelques affaires qui concernaient la compagnie. Il visita sur la route plusieurs des îles où il avait déjà prêché. Il arriva à Malaca au mois de juillet de l'année 1547. Au commencement de l'année suivante il s'embarqua pour l'île de Ceilan, où il gagna à Jésus-Christ un grand nombre d'infidèles, et entre autres deux rois.

Pendant le séjour que fit Xavier à Malaca on lui présenta un Japonais, nommé Anger. Il avait tué un homme dans son pays, suivant Kæmpfer, et il n'avait pu conserver sa vie qu'en s'enfuyant sur un navire portugais. Tous les auteurs s'accordent à dire que c'était un homme riche, d'une extraction noble, et âgé d'environ trente-cinq ans. Cruellement déchiré par les remords de sa conscience, il ne pouvait goûter aucun repos. Quelques chrétiens, instruits de son état, lui conseillèrent de voir François Xavier, l'assurant qu'il trouverait en lui la consolation qui lui était nécessaire. Le saint le reçut avec bonté, et lui promit la tranquillité de l'ame qu'il cherchait ; mais il ajouta qu'on ne pouvait goûter cette tranquillité que dans la véritable religion. Le Japonais fut charmé de ce discours, et, comme il savait un peu de portugais, Xavier l'instruisit des mystères de la foi, et lui proposa de s'embarquer avec ses domestiques pour Goa, où il devait aller bientôt lui-même.

Le vaisseau que monta le saint missionnaire allait droit à Cochin. Il fut assailli dans le détroit de Ceilan de la plus violente tempête, de sorte qu'on fut obligé de jeter toutes les marchandises dans la mer. Le pilote, ne pouvant plus gouverner, abandonna le vaisseau à la merci des vagues. On eut l'image de la mort devant les yeux pendant trois jours et trois nuits. Xavier, après avoir entendu les confessions de l'équipage, se prosterna aux pieds d'un crucifix, et pria avec tant de ferveur qu'il était comme absorbé en Dieu. Le vaisseau, emporté par un courant, donnait déjà contre les bancs de Ceilan, et les matelots se croyaient perdus sans ressource. Le saint sort alors de sa chambre, où il s'était renfermé. Il demanda au pilote la corde et le plomb qui servaient à sonder la mer : il les laissa aller jusqu'au fond, en prononçant ces paroles : *Grand Dieu, Père, Fils et le Saint-Esprit, ayez pitié de nous !* au même moment le vaisseau s'arrête et le vent s'apaise. Ils continuent ensuite leur voyage, et arrivent heureusement à Cochin le 21 janvier 1548.

De Cochin, Xavier écrivit aux Pères de la Compagnie qui étaient à Rome, et leur raconta le danger qu'il avait couru dans le détroit de Ceylan. « Au fort de la tempête, disait-il, je pris pour intercesseurs auprès de Dieu les personnes vivantes de notre Compagnie, et ensuite tous les chrétiens... Je parcourus les ordres des anges et des saints, et je les invoquai tous... Je réclamai surtout la protection de la très sainte mère de Dieu, la reine du ciel. Enfin ayant mis toute mon espérance aux mérites infinis de notre Seigneur Jésus-Christ, étant

protégé de la sorte, je ressentis une joie plus grande au milieu de cette furieuse tempête que quand je fus tout à fait hors de danger. A la vérité, étant comme je suis le plus méchant des hommes, j'ai honte d'avoir versé tant de larmes par un excès de plaisir céleste, lorsque j'étais sur le point de périr. Aussi priais-je humblement notre Seigneur de ne point me délivrer du naufrage dont nous étions menacés, à moins qu'il ne me réservât à de plus grands périls pour sa gloire et pour son service. Dieu, au reste, m'a fait connaître souvent de combien de dangers et de peines j'ai été tiré par les prières et les sacrifices de ceux de la Compagnie... Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jésus, que ma main droite me soit inutile, et que j'en oublie moi-même l'usage ! »

Le saint, ayant quitté Cochin, alla visiter les villages de la côte de la Pêcherie. Il fut singulièrement édifié de la ferveur de la chrétienté qu'il y avait établie. Il demeura quelque temps à Manapar, près du cap Comorin, et retourna dans l'île de Ceilan, où il convertit le roi de Candé. Enfin il partit pour Goa, et y arriva le 20 mars 1548. Etant dans cette ville, il acheva d'instruire Anger et ses deux domestiques. Ils furent baptisés solennellement par l'évêque de Goa. Anger voulut prendre le nom de Paul de Sainte-Foi ; un de ses domestiques prit le nom de Jean, et l'autre celui d'Antoine. Ce fut alors que le saint forma le projet d'aller prêcher l'Évangile au Japon.

En attendant que la navigation devînt libre, il s'appliqua particulièrement aux exercices de la vie spirituelle, comme pour reprendre de nouvelles

forces après ses travaux passés ; c'est la coutume des hommes apostoliques qui, dans le commerce qu'ils ont avec Dieu, se délassent des fatigues qu'ils prennent pour la prochain. C'était alors que, dans le jardin du collége de Saint-Paul, tantôt se promenant, tantôt retiré dans un petit ermitage qu'on y avait bâti, il s'écriait : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Quelquefois il ouvrait sa soutane devant l'estomac, parce qu'il ne pouvait soutenir l'abondance des consolations célestes ; il faisait entendre tout à la fois qu'il aimait mieux souffrir beaucoup de tourments pour le service de Dieu que de goûter tant de douceurs ; il priait le Seigneur de lui réserver les plaisirs pour l'autre vie, et de ne lui épargner aucune peine en celle-ci. Mais ces occupations intérieures ne l'empêchaient point de travailler au salut des ames, ni de soulager les malheureux dans les hôpitaux et dans les prisons ; au contraire, plus l'amour de Dieu était vif et ardent en lui, plus il désirait de l'allumer dans les autres. La charité le faisait souvent renoncer au repos de la solitude et aux délices de l'oraison.

Dans le même temps, le père Gaspard Barzée et quatre autres jésuises arrivèrent de l'Europe. Xavier leur désigna leur emploi, et leur donna les instructions dont ils avaient besoin pour le remplir fidèlement. Il partit ensuite pour Malaca, dans la vue de passer de là au Japon. Il surmonta toutes les difficultés qu'on lui opposa pour empêcher ce voyage. Après avoir passé quelque temps à Malaca, il s'embarqua sur un vaisseau chinois, avec Paul de Sainte-Foi et ses deux domestiques, qui avaient été baptisés à Goa. Ils arrivèrent le 15 août 1549

à Cangoxima, dans le royaume de Saxuma au Japon.

La langue japonaise paraît être une langue primitive et originale, du moins n'a-t-elle point d'affinité avec celles de l'Orient; elle a seulement emprunté quelques termes du chinois. Xavier en avait appris les premiers éléments de Paul de Sainte-Foi, durant son voyage. Il continua cette étude pendant les quarante jours qu'il passa à Cangoxima. Il logeait dans la maison de Paul de Sainte-Foi, dont il convertit et baptisa toute la famille. Il n'y avait qu'une langue au Japon, mais qu'on modifiait par les accents et la prononciation, suivant la qualité des personnes auxquelles on parlait. Le saint y fit de tels progrès qu'il fut en état de traduire en japonais le symbole des apôtres, avec l'explication qu'il en avait faite autrefois. Il apprit ensuite cette traduction par cœur, et commença à prêcher Jésus-Christ.

Il était déjà connu du roi de Saxuma, qui faisait sa résidence à six lieues de Cangoxima. Paul de Sainte-Foi avait parlé à la cour de son zèle, de ses vertus et de ses miracles. Il crut que l'utilité de la religion demandait qu'il vît le roi, et il se chargea de lui procurer une audience. Le prince fit à Xavier un accueil aussi gracieux qu'honorable, et il lui permit d'annoncer la foi à ses sujets. Le saint missionnaire fit un grand nombre de conversions. Sa joie aurait été complète s'il avait pu gagner les bonzes; il employa pour réussir tous les moyens que la charité put lui suggérer : mais ses efforts furent inutiles. Il éprouva même divers obstacles de la part de ces prêtres idolâtres. La connaissance

qu'il avait de la langue japonaise contribua beaucoup à étendre le christianisme. Il distribua aux nouveaux convertis des copies de sa traduction du symbole, et de l'explication des articles qui le composent. De nouveaux miracles confirmèrent la doctrine qu'il enseignait. En bénissant un enfant dont une enflure avait rendu le corps très difforme, il le rendit à sa mère si sain et si beau qu'elle en fut toute hors d'elle-même. Par ses prières il guérit un lépreux, et ressuscita une jeune fille de qualité qui était morte depuis vingt-quatre heures.

Xavier, après un an de séjour à Cangoxima, en partit pour aller à Firando, capitale d'un autre petit royaume. Il ne pouvait plus exercer son ministère parmi les Cangoximains : le roi de Saxuma, irrité de ce que les Portugais abandonnaient ses états pour transporter leur commerce à Firando, lui avait retiré la permission d'instruire ses sujets ; il commença même à persécuter les chrétiens. Mais ceux-ci restèrent fidèles à la grâce qu'ils avaient reçue, et déclarèrent qu'ils souffriraient plutôt l'exil et la mort que de renoncer à la foi. Le saint, non content de les avoir recommandés à Paul de Sainte-Foi, leur laissa une ample explication du symbole, avec une vie de Jésus-Christ, qu'il avait tirée des évangélistes, et qu'il avait fait imprimer en langue et caractères japonais. Il emmena avec lui les deux jésuites qui l'avaient accompagné, et partit en portant sur son dos, selon sa coutume, tout ce qui était nécessaire pour la célébration du saint sacrifice de la messe.

En allant à Firando, il prêcha dans la forteresse d'un prince nommé Ekandono, et vassal du roi de

Saxuma. Plusieurs idolâtres crurent en Jésus-Christ; de ce nombre fut l'intendant du prince. C'était un homme âgé, qui joignait une grande prudence au zèle pour la religion qu'il avait embrassée. Xavier en partant lui recommanda d'avoir soin des autres chrétiens; il les assemblait tous les jours dans sa maison pour réciter avec eux différentes prières. Il leur lisait les dimanches l'explication de la doctrine chrétienne. La conduite de ces fidèles était si édifiante qu'elle convertit plusieurs autres idolâtres. Le roi de Saxuma lui-même redevint favorable au christianisme, et s'en déclara le protecteur.

Enfin le saint missionnaire arriva à Firando. Il fut bien reçu du prince, qui lui permit d'annoncer la loi de Jésus-Christ dans ses états. Le fruit de ses prédications fut extraordinaire; il baptisa plus d'idolâtres à Firando en vingt jours qu'il n'avait fait à Cangoxima en une année entière. Il laissa cette chrétienté sous la conduite de l'un des deux jésuites qui l'accompagnaient, et il partit pour Méaco avec l'autre et deux chrétiens japonais. Ils allèrent par mer à Facata, où ils s'embarquèrent pour Amanguchi, capitale du royaume de Naugato, renommé pour les plus abondantes mines d'argent du Japon. Il régnait dans cette ville une effroyable corruption de mœurs. Le saint y prêcha en public devant le roi et sa cour; mais ses prédications y produisirent peu de fruit, ou plutôt il n'en retira guère que des insultes et des affronts. Après un mois de séjour à Amanguchi, il continua sa route vers Méaco avec ses trois compagnons. On était alors à la fin de décembre. Les pluies avaient rendu les chemins impraticables; la terre était couverte de neige et

le froid très piquant. On rencontrait de toutes parts des torrents impétueux, des rochers escarpés ou des forêts immenses. Cependant les serviteurs de Dieu voulurent faire la route nu-pieds. S'ils passaient par des bourgs et des villages, Xavier y prêchait et lisait au peuple quelque chose de son catéchisme. Comme la langue japonaise n'avait point de mot propre à exprimer la souveraine divinité, il craignait que les idolâtres ne confondissent le vrai Dieu avec leurs idoles. Il leur dit donc que n'ayant jamais connu ce Dieu, il n'était pas surprenant qu'ils ne pussent exprimer son nom; mais que les Portugais l'appelaient *Deos*. Il répétait souvent ce mot, et il le prononçait avec une action et un ton de voix qui inspiraient aux païens mêmes de la vénération pour le saint nom de Dieu. Il parla dans deux bourgs avec tant de force contre les prétendues divinités du pays que le peuple s'attroupa pour le lapider, et il eut beaucoup de peine à s'échapper du danger qui le menaçait. Enfin il arriva à Méaco avec ses compagnons, au mois de février de l'année 1551.

Le dairi, le cubosama et le saço ou grand-prêtre y tenaient alors leur cour. Le saint leur fit inutilement demander audience ; on ne le flatta même de voir le saço qu'autant qu'il paierait cent mille caixes, qui font six cents écus de France : somme qu'il n'était point en état de donner. Les troubles occasionnés par des guerres civiles empêchèrent qu'on ne l'écoutât ; et il vit que les esprits n'étaient pas encore disposés à ouvrir les yeux à la vérité. Il sortit donc de Méaco au bout de quinze jours pour retourner à Amanguchi. La pauvreté de

son extérieur l'empêchant d'être reçu à la cour, il crut devoir s'accommoder aux préjugés du pays. Il se présenta donc avec un appareil et un cortége capables d'en imposer, et il fit quelques présents au roi. Il lui donna entre autres choses une petite horloge sonnante. Par là il obtint la protection du prince, avec la permission de prêcher l'Evangile. Il baptisa trois mille païens dans la ville d'Amanguchi. Ce succès le remplit de la plus grande consolation, et il l'écrivit depuis aux jésuites de l'Europe. « Je n'ai, dit-il, jamais goûté tant de consolations qu'à Amanguchi ; on venait m'entendre de toutes parts avec la permission du roi. Je voyais l'orgueil des bonzes abattu, et les plus fiers ennemis du nom chrétien soumis à l'humilité de l'Evangile. Je voyais les transports de joie où étaient ces nouveaux chrétiens quand, après avoir surmonté les bonzes dans la dispute, ils retournaient tout triomphants. Je n'étais pas moins ravi de voir la peine qu'ils se donnaient à l'envi l'un de l'autre pour convaincre les gentils, et le plaisir qu'ils avaient à raconter leurs conquêtes. Tout cela me causait une telle joie que j'en perdais le sentiment de mes propres maux. »

Lorsque le saint était à Amanguchi Dieu le favorisa de nouveau du don des langues. Il se faisait entendre des Chinois que le commerce attirait dans cette ville, quoiqu'ils ne sussent que leur langue et qu'il ne l'eût jamais apprise ; mais sa sainteté, sa douceur et son humilité touchèrent souvent plus que ses miracles. Les païens les plus opiniâtres ne pouvaient y résister. Un trait arrivé à Fernandès, un de ses compagnons, contribua aussi beaucoup à

faire respecter la religion chrétienne. Un jour qu'il prêchait dans la ville un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui parler, et lui cracha au visage. Le père, sans dire un seul mot, ni sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer, et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris d'une modération aussi héroïque. Ceux qu'une telle insulte avait d'abord fait rire furent saisis d'admiration. Un des plus savants docteurs de la ville, qui était présent, se dit à lui-même qu'une loi qui inspirait un tel courage, une telle grandeur d'ame, et qui faisait remporter sur soi-même une victoire si complète, ne pouvait venir que du ciel. Le sermon achevé, il confessa que la vertu du prédicateur l'avait touché. Il demanda le baptême après, et fut baptisé solennellement. Cette illustre conversion fut suivie d'un grand nombre d'autres.

Xavier, après avoir recommandé les nouveaux chrétiens aux deux jésuites qu'il laissait à Amanguchi, partit de cette ville vers la mi-septembre de l'année 1551. Suivi de deux chrétiens japonais qui avaient sacrifié tous leurs biens pour embrasser l'Evangile, il se rendit à Fucheo; c'était là que le roi de Bungo faisait sa résidence. Il avait entendu parler du P. François Xavier, et il désirait ardemment le voir. Aussi le reçut-il de la manière la plus honorable. Le saint, dans des conférences publiques, confondit les bonzes qui, par des motifs d'intérêt, cherchaient partout à le traverser. Il en convertit cependant quelques-uns. Ses prédications et ses entretiens particuliers touchèrent le peuple, et on venait en foule lui demander le baptême. Le roi

lui-même fut convaincu de la vérité du christianisme, et renonça à des impuretés contre nature auxquelles il s'abandonnait : mais un attachement criminel à quelques plaisirs sensuels l'empêcha de se convertir. Il se rappela depuis les instructions que le saint lui avait données : il quitta ses désordres et reçut le baptême. Xavier, ayant pris congé du roi, s'embarqua pour retourner dans l'Inde, le 20 novembre 1551. Il était resté au Japon deux ans et quatre mois. Comme il fallait veiller à la conservation de cette chrétienté naissante, il y envoya trois jésuites, que d'autres suivirent bientôt après.

On lui avait souvent objecté que les sages et les savants de la Chine n'avaient point embrassé la foi. Il conçut le projet de faire connaître Jésus-Christ dans ce vaste empire, et il s'occupait des moyens de l'exécuter en quittant le Japon. Les accidents qui lui arrivèrent pendant son voyage ne ralentirent point son zèle. Le vaisseau qu'il montait fut assailli de la plus violente tempête; mais il le sauva par ses prières. On lui fut aussi redevable de la conservation de la chaloupe qu'un coup de vent avait séparée du vaisseau, et où étaient quinze personnes. Lorsqu'il fut arrivé à Malaca, les habitants de cette ville le reçurent avec les plus grandes démonstrations de joie. Il pensait toujours à la mission de la Chine; mais il ne savait comment passer dans cet empire. Indépendamment de la difficulté de l'entreprise, les Chinois n'aimaient pas les Portugais, et il était défendu aux étrangers d'entrer dans le pays sous peine de mort ou de prison perpétuelle. Quelques marchands portugais y avaient passé secrètement pour trafiquer; on les découvrit, et quelques-

uns d'entre eux perdirent la tête; ceux qu'on épargna furent chargés de fers et destinés à mourir en prison. Xavier s'entretint sur ces objets avec don Pedro de Sylva, l'ancien gouverneur de Malaca, et avec don Alvarès d'Atayda, qui l'avait remplacé. Il fut arrêté qu'on pourrait envoyer à la Chine une ambassade au nom du roi de Portugal, pour demander la permission de faire le commerce dans cet empire, parceque si on l'obtenait les prédicateurs évangéliques n'éprouveraient plus les mêmes difficultés. Les choses en restèrent là pour le moment. Cependant le saint s'embarqua pour aller à Goa. Il arriva à Cochin le 24 janvier 1552. Il y trouva le roi des Maldives, que ses sujets révoltés avaient forcé de prendre la fuite, et de se réfugier auprès des Portugais. Il baptisa ce prince, que le Père Hérédia avait instruit. Le roi des Maldives, désespérant de recouvrer jamais ses états, épousa une Portugaise, et mena une vie privée jusqu'à sa mort; heureux toutefois en ce que la perte de sa couronne lui valût le don de la foi et la grâce du baptême.

Xavier arriva à Goa au commencement de février. Après avoir visité les hôpitaux il se rendit au collége de Saint-Paul, où il guérit un malade agonisant. Il y trouva la plupart des missionnaires qu'il avait envoyés dans les Indes avant son départ pour le Japon, et qui avaient porté le flambeau de la foi chez différents peuples. Le P. Gaspard Barzée avait converti l'île et la ville d'Ormuz. Le christianisme était très florissant sur la côte de la Pêcherie, et il avait fait de grands progrès à Cochin, à Coulan, à Bazaïn, à Méliapor, aux Moluques, dans les îles du More, etc.

Le roi de Tanor, dont les états sont sur la côte de Malabar, avait reçu le baptême ainsi que le roi de Trinquemale, un des souverains de Ceilan.

Mais si Xavier eut à se réjouir des progrès que faisait l'Évangile, il fut affligé de la conduite que tenait le P. Antoine Gomez, recteur du collége de Goa. C'était un homme fort instruit et un habile prédicateur; mais il avait un attachement singulier à ses propres idées. Il gouvernait arbitrairement, et il avait introduit de telles innovations que le saint fut obligé de le renvoyer de la société. Il lui donna pour successeur le P. Gaspard Barzée, qu'il fit aussi vice-provincial. Il envoya en même temps de nouveaux prédicateurs dans toutes les missions de la presqu'île en-deçà du Gange, et il obtint du vice-roi don Alphonse de Norogna une commission qui nommait Jacques Pereyra pour l'ambassade de la Chine. Lorsqu'il eut mis ordre à tout, il fit les adieux les plus tendres à ses frères, et leur donna les instructions qu'il jugea leur être les plus nécessaires. Il partit de Goa le 15 avril 1552; et quand il eut abordé à Malaca, il trouva une ample matière à sa charité. Il régnait dans cette ville une maladie contagieuse qui emportait beaucoup de monde, et qu'il avait prédite avant son arrivée.

Dès qu'il eut mis pied à terre il alla chercher les malades. Il courait avec ses compagnons de rue en rue pour ramasser les pauvres qui languissaient sur le pavé sans aucun secours: il les portait aux hôpitaux et au collége de la Compagnie. Il fit construire le long de la mer des cabanes pour servir de logement au reste de ces malheureux; il leur procura ensuite les remèdes et les aliments dont

ils avaient besoin. Ce fut dans le même temps qu'il ressuscita un jeune homme nommé François Ciavos, qui depuis prit l'habit de la Compagnie. La contagion ayant presque entièrement cessé; il traita de l'ambassade de la Chine avec le gouverneur de Malaca, auquel don Alphonse de Norogna s'en rapportait sur cette affaire.

Don Alvarez d'Atayda Gama avait alors le gouvernement de cette ville. Il avait succédé à don Pedro de Sylva Gama. Cet officier, mécontent de Fereyra, traversa le projet de l'ambassade. Xavier allégua inutilement l'autorité du roi et l'ordre du vice-roi. Alvarez entra en fureur et le traita de la manière la plus outrageante. Le saint continua ses sollicitations pendant un mois sans pouvoir rien obtenir. Enfin il menaça le gouverneur de l'excommunication s'il persistait à s'opposer à la propagation de l'Évangile. Il produisit les brefs de Paul III qui l'établissaient nonce apostolique, et dont il n'avait rien dit par humilité depuis son arrivée dans les Indes. Le gouverneur se moqua de ses menaces, en sorte que le grand-vicaire de l'évêque lança contre lui une sentence d'excommunication. Xavier, voyant que le projet de l'ambassade ne pouvait avoir lieu, résolut de s'embarquer sur un vaisseau portugais qui partait pour l'île de Sancian, près de Macao, sur la côte de la Chine. Le gouverneur fut depuis déposé pour ses extorsions et pour d'autres crimes, et conduit chargé de fers à Goa par l'ordre du roi.

Xavier, durant son voyage, opéra plusieurs miracles et convertit plusieurs passagers mahométans. Le vaisseau arriva à Sancian le vingt-troisième jour

après son départ de Malaca. Les Portugais avaient la permission d'aborder à cette île pour s'y pourvoir des choses qui leur étaient nécessaires.

Le projet de l'ambassade à la Chine ayant échoué, le saint avait envoyé au Jupon les trois jésuites qu'il avait pris pour l'accompagner. Il n'avait retenu qu'un jeune Indien et un frère de la Société, qui était Chinois et qui avait pris l'habit à Goa. Il espérait trouver le moyen de passer secrètement avec eux à la Chine. Les marchands portugais de Sancian tâchèrent de le détourner de ce dessein. Ils lui représentèrent la rigueur des lois de l'empire chinois, la vigilance des officiers qui gardaient les ports, et qu'il était impossible de gagner; ils ajoutèrent qu'il devait s'attendre à être battu au moins cruellement et à être condamné à une prison perpétuelle. Rien ne put ébranler sa résolution. Il répondit à toutes les objections qu'on lui fit, et déclara que les plus grandes difficultés ne l'empêcheraient point d'entreprendre l'œuvre de Dieu, et que la crainte seule de ces difficultés lui paraissait plus insupportable que tous les maux dont on le menaçait. Il prit donc des mesures pour le voyage de la Chine, et commença par se procurer un bon interprète. Le Chinois qu'il avait amené avec lui de Goa n'entendait point la langue de la cour; il avait même oublié en partie celle que parlait le peuple. Un marchand chinois s'offrit de conduire le saint pendant la nuit à un endroit de la côte éloigné des habitations maritimes, et il demanda pour récompense deux cents pardos. Il exigea de plus que, dans le cas où Xavier serait arrêté, il lui promît de ne jamais découvrir le nom ni la maison de celui qui l'aurait débarqué.

Cependant les Portugais de Sancian, qui craignaient de devenir eux-mêmes les victimes des Chinois, mirent tout en œuvre pour empêcher le voyage que le saint méditait. Pendant ces délais le serviteur de Dieu tomba malade. Tous les vaisseaux portugais étant partis à l'exception d'un seul, il manquait des choses les plus nécessaires à la vie. D'un autre côté, l'interprète chinois rétracta la parole qu'il avait donnée. Xavier ne perdit point courage, et guérit de sa maladie. Ayant appris que le roi de Siam se préparait à envoyer une ambassade magnifique à l'empereur de la Chine, il résolut de faire tous ses efforts pour obtenir la permission d'accompagner l'ambassadeur siamois; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, et voulut l'appeler à lui.

La fièvre le reprit le 20 novembre, et il eut en même temps une claire connaissance du jour et de l'heure de sa mort, comme il le déclara à un ami, qui l'attesta depuis avec un serment solennel. Dès ce moment il sentit un dégoût étrange pour toutes les choses de la terre, et ne pensa plus qu'à la céleste patrie où Dieu l'appelait. Étant fort abattu de la fièvre, il se retira dans le vaisseau qui était l'hôpital commun des malades, afin de pouvoir mourir dans la pauvreté. Mais comme l'agitation du vaisseau lui causait de grands maux de tête et l'empêchait d'être aussi appliqué à Dieu qu'il le désirait, il demanda le jour suivant à être remis à terre, ce qui lui fut accordé. On le laissa sur le rivage, exposé aux injures de l'air, et surtout à un vent du nord très piquant qui soufflait alors. George Alvarez, touché de compassion pour son état, le fit porter dans sa cabane, qui ne valait guère mieux

que le rivage, parcequ'elle était ouverte de toutes parts. La maladie, accompagnée d'une douleur de côté fort aiguë et d'une grande oppression, faisait de jour en jour de nouveaux progrès. On saigna deux fois Xavier; mais le chirurgien, peu expérimenté dans son art, lui ayant piqué le tendon, il tomba en faiblesse et en convulsion. Il lui survint un dégoût horrible, en sorte qu'il ne pouvait rien prendre. Son visage était toujours serein et son esprit calme. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les fixait sur son crucifix. Sans cesse il s'entretenait avec Dieu en répandant beaucoup de larmes. Enfin le 2 décembre, qui était un vendredi, ayant les yeux baignés de pleurs et tendrement attachés sur le crucifix, il prononça ces paroles : *Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance ; je ne serai jamais confondu ;* et en même temps, transporté d'une joie céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit, en 1552. Il avait quarante-six ans, et il en avait passé dix et demi dans les Indes. Ses travaux continuels le firent blanchir de bonne heure, et il était presque tout blanc la dernière année de sa vie.

On l'enterra le dimanche suivant ; son corps fut mis dans une caisse assez grande, à la manière des Chinois, et cette caisse fut remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plus tôt consummées on pût emporter les os à Goa. Le 17 février 1553 on ouvrit le cercueil pour voir si les chairs étaient consumées, mais lorsqu'on eut ôté la chaux de dessus le visage, on le trouva frais et vermeil comme celui d'un homme qui dort doucement. Le corps était aussi très entier et sans aucune marque de corruption. On coupa pour s'en assurer davan-

tage un peu de chair près du genou, et il coula du sang. La chaux n'avait point non plus endommagé les habits sacerdotaux avec lesquels on l'avait enterré. Le saint corps exhalait une odeur plus douce et plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Il fut mis sur le vaisseau et porté à Malaca, où on aborda le 22 mars. Les habitants de cette ville le reçurent avec le plus grand respect. La peste, qui y faisait sentir ses ravages depuis quelques semaines, cessa tout à coup. Le corps du saint missionnaire fut enterré dans le cimetière commun. Ayant été trouvé frais et entier le mois d'août suivant, on le transporta à Goa, et on le déposa dans l'église du collége de Saint-Paul le 15 mars 1554. Il s'opéra en cette occasion plusieurs guérisons miraculeuses.

On dressa par ordre de Jean III, roi de Portugal, des procès-verbaux de la vie et des miracles du serviteur de Dieu, non seulement à Goa, mais dans d'autres contrées des Indes ; et ces procès-verbaux furent dressés par des personnes éclairées, habiles et d'une probité reconnue. Les prodiges opérés aux Indes et en Europe par l'intercession de Xavier furent si frappants que plusieurs protestants ne purent en contester la vérité. Tavernier, en parlant du saint, le compare à S. Paul, et lui donne le titre de véritable apôtre des Indes.

S. François Xavier fut béatifié par Paul V en 1619, et canonisé par Grégoire XV en 1621.

En 1744 l'archevêque de Goa, accompagné du marquis de Castel-Nuovo, vice-roi des Indes, fit, par ordre de Jean V, roi de Portugal, la visite des reliques de S. François Xavier. Il trouva son corps parfaitement conservé, n'exhalant aucune mauvaise

odeur, et paraissant même environné d'une splendeur extraordinaire. Le visage, les mains, la poitrine et les pieds n'offrirent pas la moindre marque de corruption. En 1747 le même prince obtint de Benoît XIV un bref, portant que le serviteur de Dieu serait honoré comme patron et protecteur de toutes les contrées des Indes orientales.

Le zèle formait comme le caractère distinctif de S. François Xavier. Il brûlait, si l'on peut parler de la sorte, d'une soif ardente du salut des ames et de la propagation du royaume de Jésus-Christ sur la terre. Sans cesse il priait avec larmes le Père céleste de ne pas laisser périr des créatures qu'il avait créées à son image, qu'il avait rendues capables de le connaître et de l'aimer, et qu'il avait rachetées par le sang adorable de son fils. Comme un autre Paul, il se faisait tout à tous; il regardait comme un gain les fatigues, les souffrances, les dangers. Dans les transports de son zèle il invitait les uns, il pressait les autres de travailler à la conversion des pécheurs et des infidèles. Voici comment il s'exprimait dans une lettre qu'il écrivait en Europe : « Il me vient souvent en pensée de parcourir les académies de l'Europe, principalement celle de Paris, et de crier de toutes mes forces à ceux qui ont plus de savoir que de charité : Ah ! combien d'ames perdent le ciel et tombent dans les enfers par votre faute !.... Plusieurs sans doute, touchés de cette pensée, feraient une retraite spirituelle, et vaqueraient à la méditation des choses célestes pour entendre la voix du Seigneur. Ils renonceraient à leurs passions ; et, foulant aux pieds les vanités de la terre, ils se mettraient en état de

suivre les mouvements de la volonté divine. Ils diraient même de toute leur ame : Me voici, Seigneur, envoyez-moi où il vous plaira. Mon Dieu, que ces savants vivraient beaucoup plus contents qu'ils ne vivent ! Avec combien plus d'assurance verraient-ils arriver le moment de la mort !.... Des millions d'idolâtres se convertiraient sans peine, s'il y avait plus de personnes qui cherchassent non leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. »

Mais le saint exigeait des missionnaires qu'ils fussent prudents, charitables, remplis de douceur, parfaitement désintéressés, et d'une si grande pureté de mœurs que leur vertu ne pût être ébranlée par aucune occasion de péché. « En vain, dit-il, confierait-on cet important emploi à un homme habile et doué de grandes qualités, s'il n'est pas laborieux, patient et mortifié, s'il n'est pas dans la disposition de souffrir volontairement, et même avec joie, la faim, la soif et les plus cruelles persécutions. » On voyait en lui l'assemblage des vertus qu'il exigeait des autres. Il était tellement maître de ses passions qu'il n'éprouvait jamais la plus légère émotion de colère ou d'impatience, et que dans tous les événements il était parfaitement résigné à la volonté de Dieu ; de là cette égalité d'ame, cette gaieté continuelle, cette tranquillité d'esprit qui ne se démentait jamais. Il se réjouissait dans les afflictions et les souffrances, et il disait que quand on avait goûté combien il est doux de souffrir pour Jésus-Christ, on aimerait mieux mourir que de vivre sans croix. Son humilité n'était pas moins admirable ; il écoutait avec docilité les avis des autres, et il attribuait ses succès à leurs prières, dont il

implorait toujours le suffrage. Il parlait de lui comme du dernier des hommes, et on voyait à la simplicité avec laquelle il s'exprimait qu'il en était persuadé. L'union constante de son ame avec Dieu l'élevait au dessus du monde. Son oraison était si sublime qu'on le trouva quelquefois suspendu en l'air et le visage rayonnant de gloire, comme l'attestèrent plusieurs témoins oculaires.

S. THOMAS DE VILLENEUVE,

ARCHEVÊQUE DE VALENCE, EN ESPAGNE.

(18 septembre.)

S. Thomas de Villeneuve est né en 1488, à Fuenlana en Castille. Il reçut le surnom de Villeneuve de la petite ville où il fut élevé, et dont son père, Alphonse-Thomas Garcias, et sa mère Lucie Martinez, étaient originaires ; l'un et l'autre recommandables par leurs vertus, et surtout par leur charité envers les pauvres, pour lesquels leur fils montra dès son enfance un attachement qui, dès l'âge de sept ans, lui faisait sacrifier pour eux tout ce dont il pouvait se passer lui-même, sans être aperçu dans ces petits sacrifices. Il fit avec succès ses premières études à Villeneuve, et fut envoyé à l'âge de quinze ans à l'université d'Alcala. Ses progrès rapides et ses talents lui méritèrent une place au collége de Saint-Ildefonse. Il fut reçu maître-ès-arts, et nommé professeur de philosophie. Après un cours de deux ans, on l'attira à Salamanque pour y remplir une chaire de philosophie dans cette université célèbre.

Pendant sa jeunesse il fut toujours occupé de ses propres études, ou de l'instruction de ses disciples dans les sciences. Sa piété fut toujours fervente et exemplaire, et la pureté de ses mœurs intacte. Il gagna à Dieu plusieurs de ses disciples, qui tous eurent pour lui l'estime et la vénération la plus sincère. Il s'occupait depuis deux ans des moyens de suivre l'attrait qui le portait à fuir entièrement le monde; et, après avoir long-temps prié et examiné la nature de différents ordres religieux, il se détermina pour celui des ermites de Saint-Augustin; il en prit l'habit à Salamanque, et commença son noviciat, pendant lequel son humilité, sa pénitence, et son assiduité à l'oraison firent l'étonnement de ses supérieurs et de ses frères. Il fut ordonné prêtre en 1520, et dit sa première messe le jour de Noel, avec une dévotion si tendre qu'il fut obligé de faire une pause, étant comme ravi hors de lui-même et inondé de ses larmes. Il éprouva souvent dans la suite de semblables impressions. Ses supérieurs l'employèrent bientôt à prêcher la parole de Dieu et à administrer le sacrement de pénitence. Dieu bénit tellement son zèle qu'on le surnomma l'apôtre de l'Espagne. Il fut élu prieur de plusieurs couvents, et deux fois provincial. Toujours uni à Dieu, il fut dans ses emplois conduit par cette vraie sagesse dont la grâce seule est le principe.

L'empereur Charles-Quint le choisit pour un de ses prédicateurs; il le consulta souvent, et se conduisit dans plusieurs circonstances par ses conseils et ses vues, qu'il préférait à ceux de son conseil et aux siens propres. Il le nomma à l'archevêché de Grenade; le saint, ayant été informé de sa nomina-

tion, se rendit promptement à Tolède auprès de l'empereur, et lui fit agréer, par ses représentations, son refus à l'épiscopat. Quelque temps après le siége de Valence étant devenu vacant, Charles-Quint ordonna d'en expédier le brevet de nomination pour un religieux de l'ordre de Saint-Jérôme : le brevet fut fait sous le nom de Thomas de Villeneuve, et présenté à l'empereur, qui demanda au secrétaire d'état pourquoi il avait mis un autre nom que celui qu'on avait ordonné d'écrire. Le secrétaire répondit qu'il n'avait entendu que le nom de Thomas de Villeneuve, mais qu'il était aisé de rectifier sa méprise. « Non, non, dit le prince, je reconnais là un trait de la Providence; conformons-nous à sa volonté. » Il signa le brevet, et l'envoya à notre saint, qui était alors prieur du couvent de Valladolid. Il fut consterné de cet événement, et se hâtait d'employer tous ses efforts pour ne point accepter lorsque l'archevêque de Tolède lui fit ordonner par son provincial, sous peine de désobéissance et d'excommunication, de se soumettre à la volonté de l'empereur.

Les bulles du pape Paul III arrivèrent bientôt, et Thomas fut sacré par l'archevêque de Tolède. Il partit dès le lendemain matin pour Valence, à pied, avec son habit religieux, accompagné d'un religieux de son ordre et de deux domestiques, et ne voulut même point s'arrêter sur la route pour voir sa mère qui vivait encore. En arrivant à Valence, il se logea chez les Augustins. Il prit possession de son siége le premier jour de l'an 1545. Son chapitre, qui connaissait sa pauvreté, lui ayant fait présent de quatre mille ducats pour subvenir à ses premiers besoins,

il lui en témoigna la plus vive reconnaissance, mais donna cette somme à l'hôpital, dont la nécessité était presque extrême. Il se hâta d'aller habiter le palais archiépiscopal, pour être plus à portée de remplir tous les devoirs de pasteur; mais il y fut toujours dans la simplicité la plus pauvre et la plus religieuse : on ne voyait chez lui ni meubles précieux ni tapisseries; sa table frugale n'avait jamais de mets extraordinaires; il observait les jeûnes et les abstinences de la règle de Saint-Augustin. En avent, en carême, les mercredis et vendredis, ainsi que les veilles des fêtes, il jeûnait au pain et à l'eau jusqu'au soir, ne portait de linge qu'étant malade, couchait sur la paille ordinairement, et continuait de porter son habit monastique. Il fut bientôt regardé comme l'apôtre et le père de son peuple dans les visites régulières de son diocèse, après lesquelles il assembla un concile provincial, dont les sages réglements réformèrent plusieurs abus. Il passait souvent les nuits en prières; et à toutes les heures du jour il voulait qu'on laissât entrer chez lui tous ceux de son diocèse qui demandaient à lui parler.

Son assiduité à prêcher la parole divine avec l'onction du véritable zèle eut les plus grands succès par la conversion des pécheurs de tous les états. Il avait tous les jours à sa porte cinq cents pauvres à qui l'on donnait, par ses ordres, le nécessaire. Les orphelins, les enfants trouvés, les pauvres honteux étaient les objets de sa sollicitude pastorale. Quoique le revenu de l'archevêché de Valence fût annuellement de dix-huit mille ducats, le saint prélat ne gardait pour son usage que le plus étroit nécessaire, employant tout le reste aux be-

soins des églises et à ceux des pauvres, pour lesquels il ne cessait de solliciter la charité des riches. Il fut invité, avec la distinction dont sa réputation le rendait digne, de se rendre au concile de Trente; mais sa mauvaise santé ne le lui permit pas. Dieu lui fit même connaître que la fin de sa vie approchait, et qu'il mourrait le jour de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, à laquelle il avait été toute sa vie dévoué.

Depuis qu'il eut eu cette connaissance d'une manière surnaturelle sur sa fin, son amour pour Dieu et son désir pour sa gloire l'absorbaient tout entier. Il fut attaqué le 29 d'août de l'an 1555 d'une esquinancie, accompagnée de fièvre violente. Il fit dès les premiers jours une confession générale, en versant des larmes; et, après avoir reçu le saint viatique avec les plus vifs sentiments de respect, d'amour et de confiance, il fit distribuer aux pauvres de sa ville tout ce qu'il lui restait d'argent, donna ses autres biens pour le soutien de son collége, disposa du lit sur lequel il était couché en faveur des prisonniers, en priant leur geôlier de lui en permettre l'usage jusqu'à sa mort. Et le 8 septembre au matin, sentant ses forces diminuer, il demanda qu'on lui lût la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ, selon S. Jean; on célébra ensuite la sainte messe dans sa chambre. Il récita le psaume 30, et expira après la communion du prêtre, lorsqu'il eut prononcé ces paroles du psaume : *Seigneur, je remets mon ame entre vos mains.* Il était dans la soixante-septième année de son âge, et la onzième de son épiscopat. Il fut enterré, selon son désir, dans l'église des Augustins de Valence, béatifié par

Paul V en 1618, et canonisé par Alexandre VII, en 1658.

S. IGNACE DE LOYOLA,

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(31 juillet.)

S. Ignace naquit en 1491, dans cette partie de la Biscaye espagnole qui s'étend vers les Pyrénées, et qui est présentement connue sous le nom de Guipuscoa. Don Bertram, son père, seigneur d'Ognez et de Loyola, tenait un des premiers rangs parmi la noblesse du pays. Sa mère, Marine Saez de Balde, n'était pas d'une naissance moins illustre. Il fut le dernier de trois filles et de huit garçons : il était bien fait; il donna dès son enfance des preuves d'une grande vivacité d'esprit. Quoiqu'il fût naturellement affable et officieux, on remarquait en lui beaucoup de penchant à la colère, et surtout une passion ardente pour la gloire.

Il fut élevé à la cour de Ferdinand V, auquel il s'attacha en qualité de page. Son père l'avait mis sous la conduite d'Antoine Mauriquez, duc de Najare, grand d'Espagne, qui était son parent. Le duc, voyant les dispositions d'Ignace pour le métier de la guerre, lui fit apprendre tous les exercices propres à former un officier. Le jeune page s'ennuya bientôt du séjour de la cour; il ne soupirait qu'après le moment où il pourrait entrer au service. L'amour de la gloire était encore augmenté en lui par l'exemple de ses frères, qui s'étaient signalés dans les guerres de Naples.

Lorsqu'il fut à l'armée il ne le céda en courage à aucun officier. Il se fit beaucoup d'honneur par la conduite qu'il tint à la prise de Najare, ville située sur la frontière de Biscaye. Quoiqu'il eût eu le plus de part à la victoire il ne voulut point en avoir au butin, se contentant d'avoir fait une belle action. Il haïssait le jeu comme une source d'avarice, de querelles et de plusieurs autres maux. Il ne manquait point d'habileté pour les affaires, et tout jeune qu'il était il avait un talent singulier pour apaiser les disputes qui s'élevaient parmi les soldats. Il se montrait fort généreux envers ses ennemis. Il aimait la poésie, et sans avoir aucune teinture des lettres il faisait d'assez bons vers espagnols ; on dit qu'il composa un petit poème à la louange de S. Pierre.

Mais sa conduite n'était guère édifiante ; il ne pensait qu'à la galanterie et au plaisir ; il ne suivait dans toutes ses actions que les fausses maximes du monde. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, que Dieu lui ouvrit les yeux de la manière que nous l'allons rapporter.

Charles-Quint, qui avait succédé à Ferdinand, et qui venait d'être élu empereur, passa en Allemagne pour prendre possession de la couronne impériale. François Ier, roi de France, qui avait aussi prétendu à l'empire, devint l'implacable ennemi de Charles, qui lui avait été préféré. Il lui déclara la guerre dans le dessein de reprendre Navarre, dont Ferdinand avait dépouillé Jean d'Albret, et que Charles retenait toujours, quoique, par le traité de Noyon, il se fût obligé à le rendre dans les six mois. Il fit donc marcher en 1521 une armée nombreuse contre les Es-

pagnols. Elle était commandée par André de Foix, frère du fameux de Lautrec. Ce général, ayant passé les Pyrénées, entra dans la Navarre et vint mettre le siége devant Pampelune. Ignace avait été laissé dans cette place par le vice-roi, non pour commander, mais pour encourager la garnison. Il fit tout ce qu'il put pour engager les assiégés à se défendre, mais ses efforts furent inutiles, il eut même la douleur de les voir ouvrir les portes de la ville ; alors, pour sauver son honneur, il se retira dans la citadelle avec un brave soldat qui eut le courage de le suivre. La garnison de cette forteresse délibérant si elle ne se rendrait point, il l'exhorta à faire une vigoureuse défense. Cependant les Français déchargèrent toute leur artillerie, firent une large brèche à la muraille et montèrent à l'assaut. Ignace parut sur la brèche à la tête des plus braves, et reçut les ennemis l'épée à la main ; mais dans la chaleur du combat un éclat de pierre le frappa à la jambe gauche, et un boulet de canon au même moment lui cassa la jambe droite. Les Navarrois le voyant blessé perdirent cœur et se rendirent à discrétion. Les Français traitèrent bien les prisonniers, et surtout Ignace, dont ils admiraient la valeur ; ils l'emportèrent au quartier de leur général, puis l'envoyèrent dans une litière au château de Loyola, qui n'est pas fort éloigné de Pampelune.

A peine y fut-il arrivé qu'il sentit de grandes douleurs. On trouva qu'il y avait des os hors de leur place, ou parcequ'ils avaient été mal rejoints, ou parceque le mouvement les avait empêchés de se bien reprendre. Les chirurgiens jugèrent donc qu'il fallait casser la jambe de nouveau. Ignace se mit

entre leurs mains, et ne fit paraître aucune faiblesse durant une si cruelle opération; mais il lui vint une fièvre violente et accompagnée de symptômes dangereux. Bientôt il tomba dans une extrême langueur, et les médecins lui déclarèrent qu'il ne lui restait plus que peu de jours à vivre. Il reçut les sacrements la veille de la fête de S. Pierre et de S. Paul, et l'on crut qu'il ne passerait pas la nuit. Il guérit cependant contre toute apparence; il regarda comme miraculeux le rétablissement de sa santé, et l'attribua à l'intercession de S. Pierre, pour lequel il avait toujours eu beaucoup de dévotion.

Mais cette guérison inespérée ne lui fit pas perdre l'esprit du monde. Sa jambe, qui avait été mal pansée la première fois, ne le fut pas si bien la seconde qu'il n'y restât une difformité notable. C'était un os qui avançait trop au dessous du genou et qui l'empêchait de porter la botte bien tirée. Comme il aimait la bonne grâce, il résolut de se faire couper cet os. Les chirurgiens lui représentèrent inutilement que l'opération serait douloureuse ; il ne voulut ni qu'on le liât ni qu'on le tînt. On lui coupa l'os jusqu'au vif sans qu'il changeât de visage. Une de ses cuisses s'étant aussi retirée depuis sa blessure, il se mit comme à la torture durant plusieurs jours en se faisant tirer violemment la jambe avec une machine de fer, mais il fut impossible de l'étendre à la longueur de l'autre ; ainsi sa jambe droite demeura toujours un peu plus courte.

Après l'opération faite à son genou il fut obligé de garder le lit, quoique jouissant d'ailleurs d'une bonne santé. Comme il s'ennuyait beaucoup, il de-

manda quelques romans pour s'amuser. Il avait toujours été passionné pour ces sortes de livres, ainsi que pour ceux qui traitaient de la chevalerie errante. Ceux qui étaient auprès de lui, n'ayant point trouvé de romans sous leurs mains, lui apportèrent la vie de Jésus-Christ et celle des saints. Il les lut d'abord uniquement pour passer le temps, mais il y prit goût peu à peu, et s'y attacha de telle sorte qu'il y employait les journées entières. Il ne pouvait se lasser d'admirer dans les saints l'amour de la solitude et de la croix. Il considérait avec étonnement parmi les anachorètes des hommes de qualité couverts de cilices, exténués de jeûnes, ensevelis tout vivants dans des cabanes et dans des grottes; il se disait ensuite à lui-même : « Ces hommes étaient de la même nature que moi; pourquoi ne ferai-je pas ce qu'ils ont fait? » En même temps il formait la résolution de les imiter; il se proposait de visiter les lieux saints et de s'enfermer dans un ermitage; mais ces bons mouvements s'évanouissaient bientôt; sa passion pour la gloire revenait; il était encore distrait par une inclination secrète qu'il se sentait pour une dame de la cour de Castille. Il s'occupait à ce sujet de mille pensées ambitieuses. Lorsqu'il était las de rêver il se remettait à lire. Enfin, à force de réfléchir sur ce qu'il lisait, il comprit que rien n'était plus frivole que cette gloire mondaine dont il était si épris, et qu'il n'y avait que Dieu qui pût contenter le cœur humain.

Cette perplexité et cette agitation durèrent quelque temps. Il observa cependant que les diverses pensées dont il était combattu avaient des effets

différents. Celles qui venaient de Dieu le remplissaient de consolation, et laissaient dans son ame la paix et la tranquillité ; les autres à la vérité lui causaient d'abord un plaisir sensible, mais elles portaient ensuite dans son cœur le trouble et l'amertume. Il apprit de là à distinguer l'esprit de Dieu de l'esprit du monde, et il en tira une règle sûre pour la vie spirituelle, qu'il mit depuis dans ses *Exercices*.

Il prit donc une dernière résolution de marcher sur les traces des saints. Il commença à traiter son corps avec la plus grande rigueur. Il se levait toutes les nuits pour pleurer ses péchés dans l'obscurité et dans le silence. Étant une nuit prosterné devant une image de la Vierge avec des sentiments extraordinaires de ferveur, il s'offrit à Jésus-Christ par la sainte Vierge même, se consacra au service du Fils et de la Mère, et leur jura une fidélité inviolable. Sa prière finie, il entendit un grand bruit, la maison trembla, toutes les vitres de sa chambre se cassèrent, et il se fit dans la muraille une assez large ouverture, qu'on y voit encore, dit le dernier auteur de sa vie. Dieu a pu marquer par là qu'il agréait le sacrifice de son serviteur; peut-être était-ce un effet de la rage du démon qui se voyait enlever sa proie. Une autre nuit, Ignace vit en songe la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras et tout environnée de lumière, Cette vision qui le remplit de joie, purifia son cœur et effaça de son esprit toutes les images de voluptés sensuelles.

Don Martin Garcias, son frère aîné, qui, par la mort de don Bertram, était devenu seigneur de Loyola, fit tous ses efforts pour le retenir dans le

monde, et pour lui persuader de ne point renoncer aux avantages qu'il pouvait s'y promettre; mais Ignace avait pris définitivement son parti. Lorsqu'il fut guéri, il monta à cheval sans autre dessein en apparence que d'aller voir le duc de Najare, qui avait souvent envoyé demander des nouvelles de sa santé, et qui demeurait à Navarret, petite ville voisine. Il renvoya de là sous quelque prétexte deux domestiques qui l'avaient accompagné, et sa visite faite il s'en alla seul à Monserrat. C'est une célèbre abbaye de bénédictins, bâtie sur une montagne escarpée, qui a environ quatre lieues de circonférence sur deux lieues de largeur, et éloignée d'environ une journée de Barcelone. Elle avait été fondée en 880 pour des religieuses par les comtes de Barcelone, mais on y mit des moines en 990. Plusieurs rois d'Espagne l'ont depuis considérablement augmentée; on y voit une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui y attire beaucoup de pélerins.

Il y avait dans ce monastère un religieux d'une éminente sainteté, qui se nommait Jean Chanones. Il était Français de nation, et avait été grand-vicaire de Mirepoix avant sa retraite; il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans dans une rigoureuse mortification. Jamais il ne mangeait de viande; il donnait à la prière une grande partie des nuits, et partageait le reste de son temps entre les exercices de la contemplation et le service du prochain. Enfin l'Espagne admirait en lui un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Ce fut à ce docteur expérimenté qu'Ignace s'adressa; il lui fit une confession générale de ses péchés, qu'il interrompit souvent par ses soupirs et par ses lar-

mes. Il se consacra ensuite spécialement au Seigneur par le vœu de chasteté perpétuelle.

En arrivant au village qui est au pied de la montagne de Monserrat, il avait acheté un habit de grosse toile, une ceinture et des sandales de corde, avec un bourdon et une calebasse. Son dessein, après avoir satisfait sa dévotion, était de faire un pélerinage à Jérusalem. Il parut à l'abbaye déguisé sous son habillement de pélerin. Son confesseur, auquel il communiqua le plan d'austérités qu'il s'était formé, l'approuva et le confirma dans ses saintes résolutions. Ayant communié de grand matin le jour de l'Annonciation de l'année 1522, il partit de Monserrat dans la crainte d'être reconnu. Il pendit son épée à un pilier proche de l'autel, pour marque qu'il renonçait à la milice séculière. Il laissa son cheval au monastère, et n'emporta avec lui que les instruments de pénitence qu'il avait demandés à son confesseur.

Il marchait le bourdon à la main, la calebasse au côté, la tête découverte et un pied nu; il avait chaussé son autre pied, qui se sentait encore de la blessure dont nous avons parlé. Il se réjouissait de ne plus porter les livrées du monde et d'être revêtu de celles de Jésus-Christ. Il avait donné ses habits à un pauvre, mais celui-ci fut arrêté et mis en prison comme s'il les eût volés. Il fut obligé, pour procurer l'élargissement de ce malheureux, de confesser la vérité, mais il ne voulut dire ni son nom ni sa qualité.

A trois lieues de Monserrat est une petite ville nommée Manrèze, où il y a un couvent de dominicains, avec un hôpital pour les pélerins et les ma-

lades. Ignace alla droit à cet hôpital; il eut une grande joie de se voir au nombre des pauvres, et de pouvoir faire pénitence sans être connu. Il commença par jeûner toute la semaine au pain et à l'eau, excepté le dimanche qu'il mangeait un peu d'herbes cuites, auxquelles il mêlait de la cendre. Il ceignit ses reins d'une chaîne de fer, et prit un cilice sous l'habillement de toile dont il était revêtu. Trois fois par jour il se donnait la discipline; il dormait peu, se couchait à terre. Chaque jour il entendait le service divin, priait plus de sept heures à genoux, et participait tous les dimanches au sacrement de l'eucharistie. L'amour de l'humiliation égalait en lui l'amour des austérités. Il affectait dans sa conduite toutes les manières d'un homme de la lie du peuple; il mendiait son pain de porte en porte avec un extérieur négligé et dégoûtant. Les enfants le montraient au doigt, lui jetaient des pierres, et le suivaient dans les rues avec de grandes huées. Il souffrait les outrages et les moqueries sans dire un seul mot, se réjouissant en son cœur d'avoir part aux opprobres de la croix. Il triompha d'une tentation causée par un dégoût étrange qui lui vint des ordures de l'hôpital, et par la honte qu'il ressentit intérieurement de se voir en la compagnie des gueux. A la longue, on prit d'autres sentiments pour cet homme extraordinaire. La connaissance de ce qui était arrivé à ce pauvre auquel il avait donné ses habits, jointe à sa piété et à cette patience avec laquelle il supportait les plus indignes traitements, lui attirèrent l'admiration et le respect de tous les habitants de Manrèze.

Pour éviter le piége de la vaine gloire, il alla se

cacher à six cents pas de la ville dans une caverne obscure creusée dans le roc, et ouverte du côté d'une vallée solitaire qu'on appelle la vallée de Paradis; il ne put y entrer qu'en perçant les broussailles qui en fermaient les avenues et qui en bouchaient l'ouverture : là, il redoubla ses austérités, et il les porta si loin que sa santé ne put y résister. On le trouva un jour à demi mort à l'entrée de sa caverne, et on le mena à l'hôpital de Manrèze.

Ignace avait joui depuis sa conversion d'une paix profonde; mais Dieu l'éprouva de la manière la plus terrible. Il fut agité par mille craintes intérieures et dévoré de scrupules; il ne trouva plus ni douceur dans la prière, ni goût dans les pratiques de la pénitence, ni remèdes dans l'usage de la discipline, ni consolation dans les sacrements. Son ame, accablée de tristesse, se trouva comme inondée d'amertume. Les dominicains, touchés de compassion pour son état, le retirèrent chez eux par charité; mais il tomba dans une noire mélancolie. Il s'imaginait pécher à chaque pas qu'il faisait. Souvent il était près de s'abandonner au désespoir. Il priait cependant toujours, dans la pensée que les épreuves sont des moyens de salut dans la main de Dieu. Pour obtenir plus sûrement le secours du ciel, il passa sept jours sans prendre aucune nourriture, et il aurait poussé son jeûne encore plus loin si son confesseur ne l'en eût empêché. Peu de temps après le calme et la paix revinrent dans son ame, et il recommença à goûter ces douceurs spirituelles dont la privation l'avait laissé dans une sécheresse désolante. Cet état d'épreuve par lequel il avait passé lui fit acquérir un talent singulier pour guérir les consciences scrupuleuses.

Depuis qu'Ignace eut recouvré la tranquillité intérieure, il fut comblé de plusieurs grâces extraordinaires. Il lui arriva souvent d'avoir des ravissements et des extases dans la prière; il y reçut aussi de grandes lumières, qui furent accompagnées d'une connaissance sublime des mystères de la religion. Il cachait aux hommes ces différentes faveurs; mais il découvrait à ses directeurs ce qui se passait dans son ame, afin de se prémunir contre le danger de l'illusion. Cependant le peuple admirait sa conduite et le révérait comme un saint; ce qui parut surtout par les sentiments qu'il fit éclater dans trois différentes maladies où le serviteur de Dieu était tombé à cause de ses austérités. On voyait alors que le genre de vie qu'il avait d'abord embrassé, et que les humiliations volontaires qu'il avait pratiquées, n'étaient venus ni de faiblesse d'esprit ni d'amour de la singularité; on reconnaissait qu'en marchant par une voie extraordinaire il n'avait fait que suivre les mouvements de l'esprit de Dieu.

Les connaissances surnaturelles qui lui furent communiquées dans l'oraison avaient principalement pour objet la beauté et l'ordre admirables qui éclatent dans le création de l'univers, le mystère de la sainte Trinité, et cet amour incompréhensible que Jésus-Christ nous témoigne dans le sacrement de l'eucharistie. Il avait été jusque-là peu instruit des vérités de la religion; et quand il renonça au monde il ne savait que très imparfaitement quels devoirs lui imposait la qualité de chrétien. Nous en avons une preuve dans ce qui lui arriva lorsqu'il se retira à Monserrat. Ayant entendu un mahométan parler de la sainte Vierge d'une ma-

nière injurieuse, il délibéra si, étant officier, il n'avait pas le droit de le tuer : mais durant son séjour à Manrèze l'Esprit saint l'instruisit infiniment mieux que n'auraient pu faire tous les livres, et le mit bientôt en état de servir de guide aux autres.

Nous avons observé qu'il ne s'en rapportait point à lui-même sur les faveurs qu'il recevait de Dieu. Il ne se conduisait en tout que par les avis d'un saint religieux dominicain de Manrèze qui dirigeait sa conscience, et par ceux de son ancien confesseur de Monserrat, qu'il allait voir toutes les semaines. Il fut sans doute heureux de tomber dans des mains aussi habiles. L'Espagne avait de son temps, et eut encore après lui, un grand nombre de pareils guides spirituels, comme on peut s'en convaincre par la lecture des œuvres de S. Pierre d'Alcantara, de Jean d'Avila, de sainte Thérèse, de Barthélemi des Martyrs et de Louis de Grenade.

Ignace, qui ne s'était d'abord proposé que sa perfection particulière, se sentit embrasé d'un désir ardent de travailler à la sanctification des autres. Touché de compassion pour l'aveuglement des pécheurs, et considérant que c'est dans le salut des ames rachetées par le sang de Jésus-Christ que la gloire de la majesté divine éclate davantage, il se dit à lui-même : « Ce n'est point assez que je serve le Seigneur, il faut que tous les cœurs l'aiment et que toutes les langues le bénissent. »

Dès qu'il eut tourné ses pensées vers le prochain il sortit de sa solitude, quelque chère qu'elle lui fût; et, de peur d'éloigner ceux qu'il voulait attirer à Dieu, il corrigea ce que son extérieur avait d'affreux et de rebutant. Il modéra aussi ses austérités

excessives; il se mit ensuite à exhorter les pécheurs à la pénitence et à la pratique de la vertu. Ce fut alors qu'il composa son livre des *Exercices spirituels*, qu'il retoucha dans la suite, et qu'il publia à Rome en 1548. (1)

Les personnes pieuses avaient jusque-là aimé la retraite à l'exemple de Jésus-Christ et des saints de tous les siècles. De tout temps on avait connu la nécessité de la méditation, et la manière de la faire; mais Ignace, par une méthode nouvelle et facile, a mis cet exercice à la portée de tous les hommes. Il a réduit comme en art la conversion du pécheur, qu'il conduit par degrés à la plus haute perfection. Il dit dans son livre qu'on ne doit jamais quitter la méditation, ni en abréger le temps à cause de la

(1) S. Ignace donne pour fondement à ses *Exercices* une méditation fort touchante sur la fin de l'homme, pour montrer que l'on ne doit rien estimer ou rechercher que ce qui peut contribuer à la gloire et au service de Dieu. Il fait connaître les effets généraux du péché, par les méditations sur la chute des anges et de l'homme, sur le châtiment futur du péché et sur les dernières fins. Pour montrer les désordres particuliers des passions, et pour en purifier le cœur, il nous représente deux étendards, l'un de Jésus-Christ, l'autre du démon, et tous les hommes qui se rangent sous ces différents étendards. Son but est encore en cela de nous exciter à nous attacher au parti de Jésus-Christ avec les ames généreuses; il propose ensuite ce que ce choix exige, et fait voir combien nous sommes obligés d'exprimer en nous la parfaite ressemblance du Sauveur par les trois degrés d'humilité, par les méditations sur les mystères de la vie de Jésus-Christ, par le choix d'un état de vie, et le réglement des fonctions qui y sont attachées. Dans la méditation sur les souffrances de Jésus-Christ, il enseigne la douceur, la charité, la patience dans les contradictions, etc.; dans celles qui ont pour objet ses mystères glorieux et le bonheur du divin amour, il nous apprend à unir intimement nos cœurs à Dieu. (*Voyez* Bartoli, Bouhours, etc.)

sécheresse qu'on y éprouve; qu'il ne faut point faire de vœux dans les mouvements d'une ferveur subite; qu'il est nécessaire d'attendre et de consulter avant que de s'y déterminer; qu'outre l'examen général de conscience qui se fait tous les jours, on doit en faire un particulier sur sa passion dominante, ou sur les meilleurs moyens d'acquérir quelque vertu que l'on n'a pas. Il établit cette excellente maxime : « Quand Dieu nous a marqué une voie, nous devons la suivre fidèlement sans penser à une autre, sous prétexte qu'elle est plus facile et plus sûre. C'est un des artifices du démon de représenter à l'ame quelque état, saint à la vérité, mais qui lui est impossible, ou du moins différent du sien, afin qu'elle se déplaise ou se relâche dans l'état où Dieu l'a placée, et qui est le meilleur pour elle; de même il lui représente d'autres actions comme plus saintes et plus utiles, pour qu'elle se dégoûte de ses occupations présentes. » En 1548 le pape Paul III approuva les *Exercices spirituels* de S. Ignace, comme un livre plein de l'esprit de Dieu, et fort utile tant pour l'édification que pour l'avancement spirituel des fidèles.

Ignace, après avoir demeuré dix mois à Manrèze, résolut d'en sortir. Les larmes de ses amis ne furent point capables de l'y retenir. Il voulut partir seul, et refusa l'argent qu'on lui offrit pour son voyage. Etant arrivé à Barcelone, il s'embarqua pour l'Italie, et, après cinq jours de navigation, il aborda à Gaëte. Il alla successivement à Rome, à Padoue et à Venise. Il voyageait seul, à pied, jeûnant tous les jours, et mendiant selon sa coutume. Il célébra la fête de Pâques à Rome; de là il se rendit à Venise. Il s'y embarqua sur la capitane, qui faisait voile pour

l'île de Chypre, où la république envoyait un nouveau gouverneur. Il y avait dans le vaisseau des gens d'une vie fort débordée, qui commettaient des péchés énormes presqu'à la vue de tout le monde. Les matelots ne faisaient nul exercice de religion, et l'on n'entendait parmi eux que des paroles sales et impies. Ignace, ayant inutilement employé les voies de douceur pour les corriger, leur fit de sévères réprimandes et les menaça de la rigueur des jugements de Dieu. Cette liberté leur déplut, et, pour se défaire d'un censeur si importun, ils résolurent tous ensemble de gagner une île déserte, et de l'y laisser; mais leur dessein ne réussit pas : car lorsqu'ils approchaient de la côte où ils voulaient le débarquer, il vint un coup de vent qui repoussa le vaisseau. Lorsqu'on eut abordé dans l'île de Chypre, on trouva dans le port un navire rempli de pélerins qui était prêt à faire voile. Ignace y entra, et, après quarante-huit jours de navigation depuis son départ de Venise, il arriva enfin à Jaffa le dernier août 1523; il prit de là le chemin de Jérusalem, et s'y rendit le 4 de septembre avec les autres pélerins.

La vue des lieux saints le remplit de la plus grande joie, et en les visitant il éprouva les plus vifs sentiments de piété et de componction. Il eût bien voulu ne les quitter jamais, et s'y occuper à travailler à la conversion des mahométans; mais le provincial des franciscains, à qui le saint-siége avait donné une pleine autorité sur tous les pélerins, lui ordonna de renoncer à son dessein. Il obéit, après avoir toutefois visité de nouveau quelques-uns des lieux saints, et revu, au mont des Olives, les ves-

tiges que notre Seigneur laissa sur la pierre en montant au ciel. S'étant rembarqué pour l'Europe, il arriva à Venise sur la fin du mois de janvier de l'année 1524; il en partit pour aller à Gênes, d'où il se rendit à Barcelone.

Animé du désir de se consacrer au service des autels et de travailler au salut des ames, il forma le dessein d'étudier la grammaire. Il s'adressa pour ce sujet à Jérôme Ardebale, qui enseignait publiquement à Barcelone. Une dame vertueuse, nommée Isabelle Rosel, se chargea de pourvoir à sa subsistance. Il avait alors trente-trois ans. Il est incroyable combien il lui en coûta de peines pour dévorer les difficultés attachées à l'étude des premiers éléments. Les occupations de sa jeunesse et les exercices de la vie contemplative le rendaient peu propre à plier son esprit aux bagatelles de la grammaire. Comme il était tout absorbé en Dieu, il oubliait aussitôt ce qu'il avait lu. Par exemple, au lieu de conjuguer le verbe *amo*, il faisait des actes d'amour de Dieu. « Je vous aime, mon Dieu, disait-il, vous m'aimez; aimer, être aimé, et rien davantage. » Cependant à force de se vaincre, il vint à bout de faire quelques progrès. Quelques personnes lui conseillèrent de lire les ouvrages d'Erasme, et surtout le *Soldat chrétien* (1). Il le fit; mais il trouvait que cette lecture laissait son cœur dans

(1) Erasme écrivit le *Soldat chrétien* à la prière d'une dame vertueuse qui le lui avait demandé pour son mari engagé dans l'état militaire, et d'une vie très corrompue. On sait que cet auteur est célèbre pour sa belle latinité. Il y a dans ses ouvrages, surtout dans sa paraphrase de l'oraison dominicale, et dans ses traités de piété, d'excellentes maximes : mais on n'y trouve

la sécheresse. Il ne laissait passer aucun jour sans lire quelque chose du livre de l'*Imitation*. C'était là qu'il trouvait de quoi nourrir et augmenter la ferveur de son ame. L'utilité qu'il retira de ce livre admirable le lui fit recommander fortement à tous ceux qui avaient du zèle pour leur sanctification.

Ignace logeait chez une femme vertueuse, nommée Agnès Paschal. Jean, fils de cette femme, encore jeune, mais sage et dévot, se levait quelquefois la nuit pour observer ce que faisait Ignace dans sa chambre ; et il le voyait tantôt à genoux, tantôt prosterné, le visage toujours en feu, et souvent baigné de larmes. Il l'entendait soupirer profondément et répéter ces paroles : « O Dieu ! mon amour et les délices de mon ame, si les hommes vous connaissaient ils ne vous offenseraient jamais ! Mon Dieu, que vous êtes bon de supporter un pécheur comme moi ! »

Il ménageait si bien son temps qu'il en trouvait encore pour travailler à la conversion des pécheurs. Il rétablit la réforme parmi les religieuses du monastère des Anges, dont la conduite était fort scandaleuse. Ceux du dehors qui avaient part au désordre en furent extrêmement irrités ; ils s'en vengèrent sur Ignace, en le maltraitant de la manière la plus cruelle.

Le saint, ayant étudié deux ans à Barcelone, alla faire son cours de philosophie à l'université d'Alcala, qui avait été fondée depuis peu par le cardinal

point le langage du cœur ; on doit observer d'ailleurs qu'il n'est pas toujours exact, et qu'on doit le lire avec précaution. S. Ignace l'avait cette précaution, et il la recommanda depuis à ses disciples.

de Ximenès, et qui était très florissante. L'envie d'apprendre lui fit embrasser plusieurs matières à la fois; mais cette multiplicité mit de la confusion dans ses idées, et il ne retenait rien, quoiqu'il étudiât avec la plus grande ardeur. Il se logea dans un hôpital, où il ne vivait que d'aumônes. Il était vêtu pauvrement, ainsi que les quatre compagnons qu'il s'était associés dans ses bonnes œuvres. Il catéchisait les enfants, et avait beaucoup de talent pour leur inspirer l'amour de la vertu. Il tenait dans l'hôpital des assemblées de charité, et convertissait par ses discours des pécheurs endurcis dans le crime depuis long-temps. Une des plus célèbres conversions qu'il opéra fut celle d'un homme fort libertin qui possédait une des premières dignités de l'Église d'Espagne.

Si les choses extraordinaires qu'il faisait lui attirèrent des admirateurs, elles lui suscitèrent aussi des ennemis. Quelques personnes l'accusèrent de magie; d'autres le représentèrent comme un hérétique et comme un homme attaché au parti de certains visionnaires qui s'appelaient *Illuminés*, et qui venaient d'être condamnés en Espagne. Les choses en vinrent à un point qu'il fut déféré à l'inquisition : mais son affaire ayant été mûrement examinée, les inquisiteurs le trouvèrent innocent, et le renvoyèrent absous. Peu de temps après il fut cité devant le grand-vicaire de l'évêque comme un homme qui s'arrogeait le droit de catéchiser, quoiqu'il n'eût ni science ni mission. On le mit en prison, où il resta quarante-deux jours. Il en sortit enfin pleinement justifié par une sentence rendue le 1er juin 1527; on lui défendit cependant, ainsi qu'à ses

compagnons, de porter l'habit particulier, et de se mêler désormais de donner aucunes instructions relatives à la religion, comme étant des hommes sans lettres. Il n'eut pas plus tôt été élargi qu'il alla mendier de quoi s'acheter un habillement d'écolier, afin de se conformer à tous les articles portés dans la sentence.

Il alla trouver ensuite Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède. Ce prélat fut charmé de le voir; il lui conseilla de quitter Alcala, et d'aller à Salamanque, l'assurant qu'il lui accorderait sa protection. Lorsque Ignace fut arrivé dans cette ville, il commença par travailler au salut des ames. La sainteté de sa vie et la solidité de ses instructions firent qu'en peu de temps il fut suivi d'une grande multitude de peuple. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer à de nouveaux soupçons. Sur la crainte qu'il n'introduisît des pratiques dangereuses, le grand-vicaire de Salamanque le retint vingt-deux jours en prison; mais ayant connu son innocence, il le déclara publiquement, et ajouta même qu'Ignace était un homme d'une vraie vertu. Le serviteur de Dieu souffrait avec joie toutes les épreuves que le Seigneur lui envoyait pour purifier son ame, et le faire parvenir à une haute perfection.

Après son élargissement il prit la résolution de quitter Salamanque, et même de sortir d'Espagne; il forma aussi le projet de passer en France et d'aller continuer ou plutôt recommencer ses études à Paris.

Ce fut alors qu'il se mit à faire usage de certaines choses qu'il s'était d'abord interdites : il reçut aussi l'argent que lui envoyèrent ses amis pour son voyage.

Il savait d'ailleurs qu'il lui fallait de quoi subsister dans un royaume étranger, surtout ayant dessein d'y faire ses études. Il partit au milieu de l'hiver, et arriva à Paris au commencement du mois de février de l'année 1528. Il employa deux ans à se perfectionner dans la langue latine, après quoi il fit son cours de philosophie. Il demeura d'abord au collége de Montaigu; mais un voleur lui ayant dérobé tout son argent, il fut contraint de se retirer à Saint-Jacques-de-l'Hôpital, où les Espagnols étaient reçus. Comme il n'y avait que le couvert, il était obligé pour vivre de mendier son pain chaque jour de porte en porte. Les vavances venues, il fit un voyage en Flandre, afin de recevoir quelques secours des marchands espagnols qui y étaient établis. Ses amis de Barcelone l'assistèrent aussi.

Il étudia la philosophie au collége de Sainte-Barbe pendant trois ans et demi. Par une suite de son zèle pour le salut des ames il travailla sérieusement à la sanctification des écoliers qui fréquentaient le même collége; il en engagea plusieurs à passer les dimanches et les fêtes dans la prière, et à ne s'occuper ces jours-là que de la pratique des bonnes œuvres. Le professeur Pégna crut que tous ces jeunes gens négligeaient leurs études; il s'en prit à Ignace, et, voyant que ses avertissements produisaient peu d'effet, il demanda justice au docteur Govéa, principal du collége. Govéa, prévenu contre Ignace, résolut de lui faire subir un châtiment honteux, pour empêcher que désormais personne ne se joignît à lui.

On avait coutume en ce temps-là, pour punir les écoliers qui débauchaient leurs compagnons, d'as-

sembler tout le collége au son de la cloche. Les régents venaient avec des verges à la main, et frappaient l'un après l'autre le coupable. Ce châtiment se nommait *la salle*. Ignace était disposé à tout souffrir; mais il lui vint ensuite dans l'esprit que les jeunes gens qu'il avait mis dans la bonne voie pourraient être scandalisés de son humiliation, et quitter ensuite leurs saintes pratiques par respect humain. Il alla donc trouver le principal dans sa chambre pour lui exposer modestement ses raisons. Il lui dit qu'il était prêt à souffrir la perte de sa réputation; mais qu'il le priait de considérer le mal qui en résulterait pour les jeunes gens qu'il avait tâché de gagner à Dieu, et qui étaient encore novices dans la vertu. Govéa, sans lui rien répondre, le conduisit dans la salle où tout le monde était assemblé : mais lorsqu'on entendit le signal pour commencer, il se jeta aux pieds d'Ignace, et lui demanda pardon d'avoir cru légèrement de faux rapports. Se levant ensuite, il dit tout haut : « C'est un saint qui n'a en vue que le bien des ames, et qui souffrirait avec plaisir les plus infâmes supplices. » Une satisfaction si solennelle fit revenir les esprits, et rendit le nom d'Ignace fameux. Les personnes les plus considérables de l'université voulurent le connaître, et des docteurs habiles vinrent le consulter sur des matières de piété. Pégna lui-même devint son admirateur et son ami, et il le fit exercer en particulier par un écolier qui était fort avancé dans ses études, et qui réunissait une rare vertu à une grande capacité. Cet écolier était Pierre Le Fèvre, savoyard de naissance, et du diocèse de Genève. Ignace passa maître ès-arts après sa philo-

sophie, et commença ensuite sa théologie chez les dominicains.

Pierre Le Fèvre, dont nous venons de parler, avait fait vœu de chasteté dès son enfance, et il l'avait toujours fidèlement gardé; mais il éprouvait de violentes tentations d'impureté dont il ne lui était pas possible de se délivrer, quoiqu'il affaiblît son corps par des jeûnes rigoureux et continuels. Il fut aussi tenté de vaine gloire : de là beaucoup d'inquiétudes et de perplexités, ce qui le conduisit enfin à de grands scrupules. Accablé sous le poids de ses peines, il les découvrit à Ignace, qui par ses avis le tranquillisa parfaitement. Le saint lui prescrivit ensuite un cours d'exercices spirituels; il lui enseigna la méthode de faire la méditation et la pratique de l'examen particulier, après quoi il le conduisit par degrés dans les différentes routes qui mènent à la perfection.

François Xavier, quoique jeune, enseignait alors la philosophie. Il avait de grands talents; mais il était en même temps rempli de vanité. Ignace entreprit sa conversion, et il y réussit en lui faisant sentir le vide de la gloire mondaine, et en lui persuadant que nous ne devons nous attacher qu'à ce qui est éternel.

Il convertit aussi plusieurs pécheurs abandonnés, entre autres un jeune homme qui entretenait un commerce criminel avec une femme du voisinage de la ville. Sachant le chemin par où il passait, il alla l'y attendre, puis, quand il l'aperçut, il se mit dans un étang glacé, et lui cria : « Où allez-vous, malheureux? N'entendez - vous pas la foudre qui gronde sur votre tête? Ne voyez-vous pas le glaive

de la justice divine prêt à vous frapper? Allez assouvir votre passion brutale ; je souffrirai ici pour vous, afin d'apaiser la colère du ciel. » L'impudique, effrayé de ces paroles, ouvrit les yeux, retourna sur ses pas et changea tout à fait de vie. Ce ne fut pas la seule fois qu'Ignace eut recours à de pieux stratagèmes pour retirer les pécheurs de leurs désordres.

Il s'occupait encore aux œuvres de miséricorde dans les hôpitaux. Il aida un jour à panser un malade tout couvert d'ulcères, et qui avait une espèce de maladie contagieuse. Il craignit que sa main n'eût pris le mal ; mais, ayant reconnu sa faiblesse, il se mit dans la bouche cette main qui venait de toucher à l'ulcère, en se disant à lui-même : « Puisque tu es si en peine pour une partie que ne feras-tu point pour tout le corps ? » Il surmonta ainsi sa peur, et retourna aux actions de charité avec une ardeur toute nouvelle.

Quatre étudiants en théologie de l'université s'associèrent à Ignace, qui avait déjà pour disciples Pierre Le Fèvre et François Xavier. Trois étaient Espagnols et avaient une rare capacité. Le premier, qui se nommait Jacques Laynez, était né à Almazan, au diocèse de Siguenza, et avait vingt-un ans ; le second n'en avait que dix-huit, et se nommait Alphonse Salmeron. Nicolas Alphonse, surnommé *Bobadilla* du lieu de sa naissance, était le troisième. Simon Rodriguez, né à Azévédo, en Portugal, était le quatrième. Animés tous par l'exemple et les exhortations d'Ignace, ils s'engagèrent à renoncer au monde, à aller prêcher l'Évangile dans la Palestine, ou, si ce projet de la Terre-Sainte éprouvait

des difficultés, à aller offrir leurs services au vicaire de Jésus-Christ pour travailler à la gloire de Dieu de la manière qu'il jugerait la plus convenable.

Comme la plupart d'entre eux n'avaient pas achevé leur théologie, Ignace marqua un certain temps pour le reste de leurs études ; il leur donna depuis le mois de juillet de l'année 1534 jusqu'au 25 de janvier de l'année 1537, et jugeant aussi qu'il était à propos de ne pas laisser refroidir leur ferveur, il arrangea tout pour qu'ils fissent au plus tôt le vœu qu'il leur avait proposé.

Il choisit pour le lieu de leur consécration au Seigneur la chapelle souterraine de Montmartre, où l'on croit que fut décapité S. Denis, l'apôtre de la France. Le jour de la cérémonie fut fixé à la fête de l'Assomption de l'année 1534. Pierre Le Fèvre, nouvellement ordonné prêtre, dit la messe, à laquelle ils communièrent tous; après quoi ils firent tous vœu, d'une voix haute et distincte, de passer dans la Palestine au temps prescrit ; et, au cas qu'ils ne pussent y entrer, d'aller se jeter aux pieds du pape ainsi qu'ils en étaient convenus. Ils s'obligèrent aussi à ne rien recevoir pour les fonctions de leur ministère.

Ignace faisait souvent des conférences à ses compagnons pour les entretenir dans la ferveur. Il leur prescrivit des exercices réglés, et tâcha de les unir ensemble par les liens d'une étroite charité ; mais il fut bientôt obligé de se séparer d'eux. Sa santé se trouva si notablement dérangée que les médecins lui interdirent le séjour de Paris ; ils jugèrent même qu'il devait aller respirer l'air natal pour obtenir

une parfaite guérison. Ignace promit de faire ce qu'on exigeait de lui; mais avant que de partir il exhorta ses compagnons à persévérer dans leurs premiers sentiments, et leur recommanda d'obéir à Pierre Le Fèvre, qui seul était prêtre parmi eux, et qu'ils honoraient tous comme leur aîné.

Ayant ainsi pourvu à tout, il partit pour l'Espagne au commencement de l'année 1535. On le reçut dans la province de Guipuscoa de la manière la plus honorable. Sa famille le revit avec grande joie, et le pressa fortement de venir au château de Loyola; mais il fut impossible de l'y déterminer. Il alla loger dans l'hôpital de la ville d'Azpétia. La vue des lieux où il avait mené une vie mondaine lui inspira la pensée de renouveler ses anciennes pénitences. Il prit un rude cilice, se ceignit les reins d'une grosse chaîne de fer, et maltraita son corps toutes les nuits avec d'autant plus de rigueur que sa santé était rétablie : mais, pour n'être pas inutile au prochain, il se mit à enseigner la doctrine chrétienne aux enfants. Il avait dans son enfance dérobé des fruits dans un jardin où il était entré avec ses camarades. Un pauvre homme avait été faussement accusé de ce larcin, conduit en prison et condamné à réparer le dommage. La première fois qu'Ignace parla au peuple il déclara publiquement que c'était lui qui était le coupable; il demanda pardon de sa faute, et, pour dédommager le pauvre homme qui entendait son discours, il lui abandonna deux métairies qui lui appartenaient. Il ajouta que cette réparation avait été une des principales causes de son voyage.

Tandis qu'il travaillait ainsi dans son pays, ses compagnons poursuivaient leurs études à Paris,

sans se relâcher dans leurs pratiques de piété. Leur nombre s'augmenta alors de trois autres théologiens que Le Fèvre trouva propres pour l'œuvre de Dieu après les avoir éprouvés par les exercices spirituels. Le premier fut Claude le Jay, qui était d'Annecy; le second Jean Codure, et le troisième Pasquier Brouet, tous deux Français, l'un du diocèse d'Embrun, et l'autre du diocèse d'Amiens : par là ils se trouvèrent au nombre de dix, en y comprenant Ignace.

Le serviteur de Dieu, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire en Espagne, partit pour l'Italie, et arriva à Venise sur la fin de l'année 1536, après avoir essuyé de grands dangers tant sur terre que sur mer. Ses compagnons le joignirent dans cette ville au commencement de l'année suivante : là ils s'occupèrent principalement à des œuvres de miséricorde et d'humilité. Ils allaient dans les hôpitaux instruire les ignorants, servir les malades, assister les moribonds et enterrer les morts.

Ignace crut devoir envoyer ses compagnons à Rome. Le pape Paul III les reçut avec bonté, et permit à ceux qui n'étaient pas prêtres de recevoir les ordres sacrés de quelque évêque que ce fût. Ignace fut compris dans la permission. Ils furent tous ordonnés à Venise par l'évêque d'Arbe; ils se retirèrent ensuite dans un lieu solitaire près de Vicence, afin de se préparer à la célébration de leur première messe par le recueillement, le jeûne et la prière. Ils la dirent tous dans les mois de septembre et d'octobre, à l'exception d'Ignace, qui attendit jusqu'au jour de Noel, tant la majesté des divins mystères le remplissait de frayeur; ils se dispersèrent ensuite aux environs de Vicence et de Véronne

pour prêcher au peuple la nécessité de faire pénitence. Ils n'avaient pour vivre que le pain qu'on leur donnait par charité.

L'empereur et les Vénitiens ayant déclaré la guerre aux Turcs, il fut impossible aux serviteurs de Dieu de passer dans la Palestine. Comme il n'y avait pas d'apparence que la mer devînt libre de long-temps, Ignace, Le Fèvre et Laynez allèrent à Rome ; ils se jetèrent aux pieds du pape, et s'offrirent à lui pour s'employer à toutes les bonnes œuvres dont il voudrait les charger. Plusieurs personnes demandant souvent aux compagnons d'Ignace qui ils étaient, il leur déclara ce qu'ils avaient à répondre là dessus. Il leur dit donc que, puisqu'ils s'étaient tous joints ensemble pour combattre les hérésies et les vices sous la bannière de Jésus-Christ, leur société n'avait point d'autre nom à prendre que celui de *Compagnie de Jésus.*

Ayant rencontré sur le chemin de Sienne à Rome une chapelle ruinée, il y entra pour prier; mais à peine eut-il commencé sa prière qu'il fut ravi en esprit. Il vit le Père éternel qui le présentait à son fils, et Jésus-Christ chargé d'une pesante croix qui lui promit de lui *être propice à Rome.* Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il alla se présenter au pape avec ses deux compagnons, et tous en furent reçus avec bonté. Sa sainteté chargea Le Fèvre et Laynez d'enseigner dans le collége de la Sapience : l'un donnait des leçons de théologie scolastique, et l'autre expliquait l'Écriture sainte. Ignace entreprit, sous l'autorité apostolique, la réformation des mœurs par la voie des exercices spirituels et des instructions chrétiennes.

Au retour du Mont-Cassin, où il avait fait un voyage, il acquit un nouveau compagnon dans la personne de François Strada, Espagnol. Il crut alors qu'il était temps d'établir son institut, et de former un ordre religieux de ceux qui avec lui s'étaient consacrés à la gloire du Seigneur. Il manda donc à Rome tous ceux de ses compagnons qui se trouvaient dispersés dans l'Italie; ils s'y rendirent tous sur la fin du carême de l'année 1538. Ignace leur ayant communiqué son projet, ils l'approuvèrent unanimement, après toutefois qu'ils eurent consulté Dieu pour connaître sa volonté : ainsi ils résolurent que outre les vœux de pauvreté et de chasteté qu'ils avaient faits à Venise, ils en feraient un d'obéissance perpétuelle pour se conformer au Fils de Dieu, qui a été obéissant jusqu'à la mort; que pour cela ils éliraient un supérieur général, auquel ils obéiraient tous comme à Dieu même; que ce supérieur serait perpétuel, et qu'il aurait une autorité absolue. A ces trois vœux ils en ajoutèrent depuis un quatrième, par lequel ils s'engageaient à aller partout où le vicaire de Jésus-Christ les enverrait pour travailler au salut des ames, à y aller même sans provisions et en demandant l'aumône s'il le jugeait à propos. Ils arrêtèrent aussi que les profès ne posséderaient rien, ni en particulier ni en commun, mais que les colléges pourraient avoir des revenus et des rentes pour la subsistance des écoliers de la compagnie.

Govéa, principal du collége de Sainte-Barbe, sachant que le roi de Portugal cherchait des missionnaires pour travailler à la conversion des Indiens, lui fit représenter que les compagnons d'Ignace

seraient très propres à se bien acquitter de cette fonction importante. Ce prince demanda donc à Ignace six ouvriers évangéliques; mais il ne put en obtenir que deux, qui furent Simon Rodriguez et François Xavier : le premier resta en Portugal, et le second s'embarqua pour les Indes, dont il devint l'apôtre.

Ignace, après avoir triomphé des calomnies par lesquelles on avait tâché de noircir sa réputation et celles de ses compagnons, présenta au pape Paul III le projet de son institut. Trois cardinaux furent nommés pour l'examiner; ils le rejetèrent d'abord dans la pensée que les ordres religieux étaient en trop grand nombre; ils changèrent ensuite d'avis, et, sur leur rapport, le pape approuva le nouvel ordre, sous le titre de *Compagnie de Jésus*, par une bulle datée du 27 septembre 1540. Ignace en fut élu supérieur général; mais il ne se rendit à ce choix qu'après une longue résistance. Il prit le gouvernement de la Compagnie le jour de Pâques de l'année 1541; il fit sa promesse immédiatement au souverain pontife, et ses compagnons lui firent la leur comme à leur général et à leur chef.

Le nouveau général commença par faire le catéchisme dans l'église de Sainte-Marie de Strata, qui lui fut depuis donnée. Il s'appliquait encore à diverses autres œuvres de piété et de miséricorde; mais ces saintes occupations ne lui laissaient pas oublier sa société naissante. Il rédigea ses constitutions ou règles, d'après lesquelles chacun devait se conduire par rapport à sa propre sanctification, à celle du prochain, et à l'éducation de la jeunesse. Il ne prescrivit point d'habit particulier à ses reli-

gieux; il leur fit porter celui que les ecclésiastiques portaient de son temps; il ne les assujettit point au chœur, afin qu'ils pussent se livrer uniquement aux fonctions du ministère.

Le zèle dont brûlait Ignace pour la gloire de Dieu, lui inspira le projet de ces pieux établissements dont la ville de Rome lui est redevable. Il fonda une maison pour recevoir les Juifs qui voudraient se convertir durant le temps qu'on employait à les instruire, et une autre pour retirer les courtisanes qui désiraient quitter leurs désordres, sans être appelées toutefois à l'état religieux, dans le monastère des *Repenties*. Quelqu'un lui ayant représenté qu'il était rare que la conversion de ces sortes de femmes fût sincère, il lui répondit qu'il s'estimerait très heureux d'empêcher un seul péché, quelque chose qu'il lui en dût coûter. Il fit encore établir d'autres maisons, la première pour les pauvres orphelins, la seconde pour les jeunes filles que la misère mettait en danger de perdre leur innocence.

Pendant qu'il s'occupait dans Rome de toutes ces bonnes œuvres, on lui demandait de toutes parts des ouvriers formés de sa main. François Xavier, comme nous l'avons dit, fut envoyé aux Indes orientales sous les auspices et la protection de Jean III, roi de Portugal; Jean Nugnez et Louis Gonzalez passèrent dans les royaumes de Fez et de Maroc pour instruire les esclaves chrétiens. En 1547 quatre partirent pour le Congo en Afrique; quelques années après treize furent envoyés dans l'Abyssinie: du nombre de ces derniers étaient Jean Nugnez que le pape Jules III fit patriarche d'Ethiopie; deux de ses compagnons furent sacrés évêques. Enfin le roi

de Portugal demanda plusieurs membres de la même société pour aller annoncer l'Évangile aux habitants des pays qu'il possédait dans l'Amérique méridionale.

Le pape Paul III ayant demandé deux théologiens de la Compagnie qui assistassent en son nom, avec ses légats, au concile qui devait se tenir à Trente, Ignace choisit Jacques Laynez et Alphonse Salmeron : mais, quelque connaissance qu'il eût de leur capacité et de leur vertu, il ne laissa pas de leur donner diverses instructions relatives à la conduite qu'ils devaient tenir ; il leur recommanda surtout de parler avec modestie et humilité, d'éviter les disputes inutiles, et de s'abstenir d'un vain étalage de savoir. Claude Le Jay assista au même concile, en qualité de théologien du cardinal Othon, évêque d'Augsbourg. Ferdinand, roi des Romains, crut rendre service à l'Église en le nommant évêque de Trieste. Cette nomination remplit l'humble religieux de la plus vive douleur ; il écrivit à son général pour le prier de s'employer de toutes ses forces, afin qu'on ne le chargeât pas d'un fardeau si pesant. Ignace fut alarmé lui-même; et, comme il craignait que la promotion aux dignités ecclésiastiques ne fût préjudiciable à sa société naissante, il conjura Ferdinand, dans une lettre aussi pressante que respectueuse, de se désister de sa nomination et de procéder à une autre. Le prince, touché de ces raisons, lui accorda ce qu'il demandait. Il fit valoir les mêmes raisons auprès du pape et du sacré collége, dans le dessein d'obtenir que tous les Pères de la Société fussent exclus des dignités ecclésiastiques ; il représenta surtout que c'était le plus sûr moyen de conserver parmi eux l'esprit d'humilité et de pau-

vreté, qui était l'ame de leur état ; et que d'ailleurs, étant missionnaires, il serait bien plus utile à l'Église qu'ils restassent toute leur vie simples religieux, parcequ'alors ils seraient prêts à voler d'un bout du monde à l'autre quand la gloire de Dieu l'exigerait. Ayant obtenu ce qu'il sollicitait, il obligea les jésuites profès à s'engager, par un vœu simple, à ne jamais rechercher les dignités ecclésiastiques, et même à les refuser quand on les leur offrirait, à moins que le pape ne les forçât de les accepter.

Ce fut en 1546 que les jésuites commencèrent à enseigner dans l'Europe, et François Borgia, que l'Église a depuis honoré comme saint, leur fit bâtir à Candie le premier collége qu'ils aient eu, en y attachant les priviléges dont jouissent les universités. Nous avons dit en Europe, car l'année précédente ils avaient été mis en possession du séminaire de Goa, fondé par Jean III, roi de Portugal, et avaient commencé à y enseigner les principes de la langue latine à la jeunesse indienne. Le second collége qu'ils eurent en Europe fut celui de Coïmbre, dont la fondation est aussi de l'année 1546. Cet établissement, ainsi que plusieurs autres semblables tant en Portugal que dans l'Espagne et au Brésil, fut conduit et dirigé par le P. Simon Rodriguez, qui mourut à Lisbonne, en 1579, avec une grande réputation de science et de sainteté.

Entre autres règles qu'Ignace prescrivit à ceux qui enseignaient dans les colléges, il leur ordonna de s'appliquer surtout à donner des leçons de piété, de modestie et d'humilité ; de faire entendre tous les jours la messe à leurs écoliers ; de les obliger à se confesser chaque mois ; de commencer toujours

leurs exercices publics par la prière ; de saisir toutes les occasions d'inspirer l'amour des biens célestes à ceux qui fréquenteraient leurs classes ; d'avoir recours à la méditation, aux pieuses lectures, et à d'autres semblables pratiques de religion, pour ne pas laisser éteindre en eux-mêmes l'esprit de ferveur et de recueillement. Il leur recommanda de se conduire tellement qu'eux et leurs écoliers ne fissent rien que pour la plus grande gloire de Dieu. Il traitait fort durement ceux qu'il voyait enflés de leurs connaissances, et moins fidèles qu'auparavant aux exercices de religion. Il ôtait l'enseignement à ceux dans lesquels il découvrait du penchant pour les opinions singulières. Il prit aussi diverses mesures pour procurer l'avancement des maîtres et pour exciter l'émulation des écoliers.

Dans l'intérieur de sa Compagnie il recommandait à tous, et principalement à ceux qui étaient chargés de la conduite des novices, les conférences, la lecture des vies et des écrits des Pères du désert, ainsi que des autres ouvrages ascétiques qui pouvaient les faire tendre à la perfection. On peut juger des succès qu'eut cet avis, du moins relativement à plusieurs de ses enfants, par le livre du P. Alphonse Rodriguez, intitulé : *Pratique de la perfection chrétienne.* On y trouve un recueil des plus belles maximes des anciens moines, présentées d'une manière claire et méthodique (1). Rodriguez

(1) Nous avons plusieurs traductions françaises de cet excellent ouvrage. La plus estimée, tant pour la fidélité que pour l'élégance, est celle de M. l'abbé Regnier Desmarais, de l'académie française ; elle a été imprimée plusieurs fois.

ne fut pas le seul des premiers disciples d'Ignace qui se distingua par des écrits marqués au coin d'une solide piété. (1)

En 1551 François Borgia donna une somme considérable destinée à bâtir pour les jésuites le collége Romain. Le pape Jules III contribua aussi beaucoup à cet établissement. Paul IV, son successeur, le fonda à perpétuité en 1555 avec une grande magnificence; Grégoire XIII en augmenta encore depuis les bâtiments et les revenus. Ignace pourvut ce collége de tout ce qui pouvait le rendre florissant, afin qu'il fût comme le modèle de tous les autres. Il fit alors une règle par laquelle il fut ordonné à chaque membre de la Société d'apprendre à parler et à écrire correctement la langue du pays dans lequel il vivait. Il s'y détermina dans la persuasion qu'on ne peut sans cela réussir, soit dans la prédication, soit dans l'exercice des autres fonctions du ministère. Il établit dans le collége Romain des leçons pour la langue italienne, qu'il étudia lui-même avec beaucoup de soin, et il demanda comme une grâce qu'on l'avertît de toutes les fautes qu'il ferait en la parlant. Il dirigea aussi la fondation du collége Germanique, qui fut commencé à Rome par Jules III, et achevé par Grégoire XIII.

La sagesse et la charité avec lesquelles il se conduisait à l'égard de ses religieux lui gagnaient tous les cœurs. Il priait plutôt qu'il ne commandait; il

(2) On peut voir les méditations du P. Louis Dupont, qui mourut en 1624, et dont les rois d'Espagne ont souvent sollicité la canonisation; les écrits d'Alvarez de Paz, qui mourut au Pérou en 1620; les ouvrages et la vie du P. Balthasar Alvarez, qui mourut en Espagne, en odeur de sainteté, dans l'année 1580.

savait s'accommoder à tous les esprits, et tempérer si bien la fermeté par la douceur que ceux qu'il reprenait ne pouvaient s'empêcher de l'aimer. Voulant un jour avertir quelqu'un de son peu de soin à veiller sur ses yeux, il se contenta de lui dire avec un ton de tendresse : « J'ai souvent admiré la modestie de votre conduite ; j'observe cependant que quelquefois vous ne gardez point assez bien vos yeux. » Un autre étant tombé dans une faute à peu près semblable, il lui dit d'en faire le sujet de son examen particulier. Il regardait la modestie extérieure comme un moyen absolument nécessaire pour réprimer les saillies des sens et des passions. Les malades étaient encore un des principaux objets de sa tendresse, et il avait une attention extrême à leur fournir tous les secours dont ils avaient besoin pour l'ame et pour le corps.

Les deux premières vertus dont il recommandait la pratique aux novices étaient l'obéissance et le renoncement à soi-même. Il disait à ceux qui se présentaient pour entrer dans la Société qu'ils ne devaient plus avoir de volonté propre. Dans sa lettre aux jésuites portugais *sur l'obéissance* il explique la nécessité, l'étendue et les avantages de cette vertu. Ayant appris que le P. Araos, qui faisait beaucoup de bien à la cour d'Espagne, paraissait rechercher la conversation des grands, sous prétexte de concilier leur faveur à son ministère, il l'en reprit très sévèrement, et lui représenta que les ministres de la parole de Dieu n'ont besoin que de l'autorité qui s'acquiert par l'esprit de recueillement et par les exercices de l'humilité chrétienne. Pour faire éviter plus sûrement le danger qui se rencontre dans la

fréquentation des femmes, il défendit à chaque religieux d'en voir aucune étant seul; et celui qui allait confesser une femme malade avait toujours avec lui un compagnon tellement placé qu'il pût voir tout ce qui se passait. En assignant les places que devaient occuper les différents membres de la Société, il avait ordinairement égard aux inclinations de chacun ; il exigeait cependant qu'ils fussent tous dans une parfaite indifférence, et dans la disposition d'accepter ou de quitter toutes sortes de places.

Malgré l'application constante qu'exigeait le gouvernement de son ordre, qui tous les jours s'étendait de plus en plus, et les fatigues qui étaient inséparables de sa place, il était encore tout de feu quand il s'agissait de trouver des moyens de procurer la gloire de Dieu par l'extirpation du vice et par l'accroissement de la vertu dans les ames. Sa santé s'affaiblissait tous les jours, mais il ne diminuait rien pour cela de ses travaux ordinaires. Il avait une force intérieure qui le soutenait, et qu'il entretenait par les pratiques de la vie spirituelle. Une tendresse singulière de dévotion lui attirait des grâces extraordinaires, et il avait coutume de dire que Dieu lui accordait ces grâces par compassion pour sa faiblesse et ses misères, qu'il assurait être plus grandes en lui qu'en tout autre homme. Lorsqu'il célébrait la messe, ou qu'il récitait l'office divin, il éprouvait des consolations ineffables, et les larmes coulaient de ses yeux avec une telle abondance qu'il était quelquefois obligé de s'arrêter un temps assez considérable. Dans les affaires il ne se déterminait jamais qu'après avoir consulté Dieu, quelque évidentes que lui parussent les raisons

qu'il avait d'agir d'une manière plutôt que d'une autre. Il n'était pas une heure chaque jour sans se recueillir intérieurement et sans examiner sa conscience, et alors il bannissait de son esprit toute autre pensée. Jamais il ne perdait de vue la présence de Dieu. Chaque objet était comme un miroir qui lui représentait les perfections divines, et il prenait de là occasion d'élever son ame vers le Seigneur. Il recommandait cette sorte de prière à ceux surtout qui sont occupés des fonctions spirituelles pour le service du prochain. Avant de commencer la prière publique ou particulière il préparait son ame avec une grande ferveur, et descendait dans son cœur pour en purifier et en échauffer les affections, en sorte que le feu intérieur dont il était embrasé paraissait sur son visage.

Ignace prescrivit aux prêtres de la Société de mettre environ une demi-heure à dire la messe : par là, leur disait-il, vous éviterez une précipitation indécente, et vous ne causerez point d'ennui au peuple. Pour lui, il n'observait pas cette règle ; il était près d'une heure à l'autel, parceque son extrême dévotion l'obligeait de s'arrêter de temps en temps. Sa messe finie, il restait deux heures en prières, sans parler à qui que ce soit, à moins qu'il n'y eût une nécessité pressante de le faire. On raconte des choses extraordinaires des faveurs qu'il reçut dans ses entretiens avec Dieu, et dont le détail nous menerait trop loin.

Cet esprit de prière fut accompagné dans S. Ignace d'un parfait renoncement à lui-même. Il savait que l'Esprit saint ne se communique qu'aux ames entièrement crucifiées au monde. Ayant entendu dire

de quelqu'un que c'était un homme doué du don de contemplation dans un haut degré, et qui possédait éminemment l'esprit de prière, il corrigea ces expressions, en disant qu'on devait l'appeler un homme d'un parfait renoncement : c'est que l'esprit de prière ne peut se trouver que dans une ame entièrement dégagée de toutes les affections terrestres. Ignace parvint à ce renoncement par la pratique habituelle de la mortification de ses sens, par la patience, la résignation, la confiance en Dieu; par ce courage avec lequel il souffrit les plus rudes épreuves, tant intérieures qu'extérieures.

Son obéissance égalait son renoncement. Il soumettait sa volonté à celle de ses supérieurs et de ses directeurs. Il répétait continuellement aux novices de son ordre : « Sacrifiez, par l'obéissance, votre volonté et votre jugement. Tout ce que vous faites sans le consentement de votre guide spirituel ne vous sera point imputé à vertu, quand bien même vous épuiseriez les forces de votre corps par le travail et les austérités. » Ce que nous avons dit jusqu'ici montre assez jusqu'à quel point Ignace portait la vertu d'humilité. Il conserva toute sa vie un grand amour pour l'abjection, parcequ'il se méprisait souverainement lui-même, qu'il se regardait comme le dernier des pécheurs, et qu'il se jugeait digne d'être le rebut de toutes les créatures ; et s'il renonça à la conduite qu'il avait tenue dans les premiers temps de sa conversion, ce fut uniquement dans la vue de se rendre utile au prochain. Tout son extérieur portait l'empreinte de l'humilité la plus profonde. Jamais il n'avait de plus grand plaisir que lorsqu'il exerçait les plus bas emplois de la maison.

Il dérobait aux autres, autant qu'il était en lui, la connaissance de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Quoique supérieur, il se soumettait humblement à ses inférieurs; il déférait à leurs avis en plusieurs occasions, et ne prenait jamais un ton d'autorité, à moins que le bien de la Société ne l'y obligeât. Si l'on disait devant lui quelque chose qui pouvait tourner à sa louange il témoignait une grande confusion, qui ordinairement était accompagnée de larmes. Il ne parlait de lui-même que quand cela était absolument nécessaire. Il gardait un profond silence sur les faveurs extraordinaires dont le ciel le favorisait, ou il ne les découvrait aux autres que lorsque la gloire de Dieu y était intéressée. A l'entendre, personne ne le scandalisait que lui-même. Il ne croyait pas, disait-il, qu'il y eût quelqu'un au monde qui eût reçu plus de grâces que lui, ni qui y eût si mal répondu. Il désirait qu'après sa mort on traitât son corps ignominieusement, en punition des péchés qu'il avait commis en l'idolâtrant. S'il parlait de son ordre, il ne l'appelait que la *petite Société*, voulant faire entendre par là que ses enfants devaient se mettre à la dernière place dans l'Église de Jésus-Christ. Son mépris pour le monde était sans bornes. Quand il levait les yeux au ciel il avait coutume de s'écrier avec transport : « Que la terre me paraît méprisable à la vue des cieux ! »

La charité couronnait toutes ses autres vertus. Il répétait souvent ces paroles, qu'il prit pour devise : *A la plus grande gloire de Dieu*. C'était là qu'il rapportait toutes ses actions et toutes celles de sa Société. On lui entendait dire fréquemment ces autres paroles : « Que désiré-je, Seigneur, ou que

puis-je désirer, sinon vous ! » La charité n'étant jamais oisive, il travaillait continuellement à prouver à Dieu qu'il brûlait d'amour pour lui : de là ce désir des souffrances. Il n'y avait, selon lui, de véritable consolation que celle que l'on goûte en souffrant pour Jésus - Christ. Comme on lui demandait un jour quel était le moyen le plus sûr et le plus court pour arriver à la perfection, il répondit : « C'est de souffrir beaucoup pour l'amour de Jésus - Christ. Demandez cette grâce à notre Seigneur. Tous ceux auxquels il accorde cette faveur en reçoivent plusieurs autres qui en sont comme à la suite. » Il ne soupirait qu'après le moment où son ame serait séparée de son corps. Toutes les fois qu'il pensait à la mort il répandait des larmes de joie, dans l'espérance qu'il verrait Dieu face à face, qu'il le louerait et l'aimerait pendant toute l'éternité. De cet ardent amour pour Dieu naissait le plus grand désir du salut des ames. Ce fut pour contribuer à la sanctification du prochain qu'Ignace forma tant d'entreprises, qu'il fit des prières si ferventes, qu'il répandit tant de larmes, et qu'il essuya tant de travaux. Quand il envoyait quelque part des missionnaires, il leur disait ordinairement : « Allez, mes frères, allez embraser le monde, et répandre partout ce feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre. » Il avait personnellement un talent admirable pour retirer les pécheurs du désordre. Il recevait les vrais pénitents avec une douceur extraordinaire, et se chargeait souvent en partie du soin de satisfaire pour eux à la justice divine. Non content d'avoir converti les pécheurs il les portait à se consacrer sans réserve au service de Dieu, et

les exhortait à se servir, pour leur consécration, de cette prière qu'il récitait souvent : « Recevez, Seigneur, l'offrande que je vous fais de ma liberté, de ma mémoire, de mon entendement et de ma volonté. Vous m'avez donné tout ce que j'ai, tout ce que je possède ; je vous le rends, et le soumets à votre divine volonté, afin que vous disposiez de moi. Accordez-moi seulement votre amour et votre grâce ; avec cela je suis assez riche, et je ne demande plus rien. »

S. Ignace était général de la Société depuis quinze ans ; mais ses infirmités devinrent si considérables qu'il voulut qu'on lui donnât un assistant, sur lequel il pût se reposer des plus pénibles fonctions de sa place, que le pape lui avait ordonné de garder toute sa vie. On choisit pour l'aider le P. Jérôme Nadal. Se voyant plus libre, il consacra tout son temps à la prière, afin de se préparer plus particulièrement à la mort. Avant de quitter ses enfants il leur laissa une nouvelle marque de sa tendresse, en leur dictant quelques maximes sur les principaux devoirs de la vie religieuse. La veille du jour où il devait sortir de ce monde il envoya demander au pape la bénédiction en article de mort. Le lendemain matin, ayant levé les yeux et les mains au ciel, il prononça le nom sacré de Jésus, et expira tranquillement le 31 de juillet 1556, dans la soixante-cinquième année de son âge. L'opinion universelle que l'on eut de sa sainteté avant et après sa mort fut confirmée par un grand nombre de miracles.

On enterra S. Ignace dans la petite église des jésuites, dédiée sous l'invocation de la Mère de Dieu. En 1587 on transporta son corps dans l'é-

glise de la maison professe, nommée *il Giesu*, que la cardinal Alexandre Farnèse avait fait bâtir. On le mit, en 1637, sous l'autel de la chapelle qui porte le nom de S. Ignace ; il est renfermé dans une châsse extrêmement précieuse. L'église dont nous parlons est une des plus belles du monde, après celle du Vatican ; on y admire la richesse de la matière, qui est encore de beaucoup relevée par les chefs-d'œuvre de l'art.

Le serviteur de Dieu fut béatifié par Paul V en 1609, et canonisé en 1622 par Grégoire XV ; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée que l'année suivante.

Nous apprenons de l'exemple des saints que le moyen de parvenir à la perfection chrétienne c'est de nous détacher de toute affection aux choses terrestres, et de converser beaucoup dans le ciel par l'union constante de nos ames avec Dieu. Il faut que ceux qui s'emploient aux fonctions de la vie active sachent le grand art de se tenir toujours en la présence du Seigneur ; qu'ils imitent les anges gardiens qui, en remplissant le ministère dont ils ont été chargés à l'égard des hommes, ne cessent jamais de contempler la majesté divine, ni de lui rendre un hommage continuel d'amour et de louanges. Sans cette précaution, la sécheresse que produit l'étude, l'embarras des affaires, l'exercice même du ministère éteindront dans le cœur l'esprit de piété et de ferveur, et les fonctions les plus sacrées deviendront toutes profanes, du moins par rapport à ceux qui les exerceront.

S. PIERRE D'ALCANTARA,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

(19 octobre.)

Le saint que l'Église honore en ce jour naquit en 1499 à Alcantara, petite ville de la province d'Estramadure en Espagne. Son père, nommé Alphonse Garavito, était magistrat de la ville. Sa mère sortait d'une famille noble, et se distinguait, comme son mari, par ses vertus et sa piété. La fidélité du jeune Pierre à remplir ses devoirs, sa ferveur et son application à la prière le faisaient admirer. La mort lui ayant enlevé son père lorsqu'il finissait son cours de philosophie à Alcantara, on l'envoya à Salamanque pour y étudier le droit canonique. Les deux ans qu'il y passa furent employés à l'étude, à la prière et au service des pauvres.

En 1513 il fut rappelé dans sa patrie. Après avoir délibéré sur le genre de vie qu'il embrasserait, il résolut d'entrer dans l'état religieux. Il fixa son choix sur l'ordre de Saint-François, et il en prit l'habit à seize ans, dans le couvent de Manjarez. On le distingua bientôt de ses confrères par son goût pour les humiliations, les veilles, les jeûnes et pour toutes les pratiques de la pénitence. On lui donna divers emplois, dont il s'acquitta à la plus grande satisfaction de ses supérieurs. Depuis son entrée dans l'état religieux, il veillait sur ses sens avec tant d'attention que pendant trois ans qu'il passa dans une maison il ne connaissait ses frères que par

leur voix. Il eut de violentes tentations, mais il en triompha par la prière et l'humilité.

Quelques mois après sa profession, Pierre fut envoyé dans un couvent situé dans un lieu solitaire. Il s'y construisit, à quelque distance de la communauté, une cellule avec des branches d'arbre et de la terre ; il y pratiqua des austérités extraordinaires qui ne furent connues que de Dieu. Trois ans après, on le fit supérieur d'un petit couvent qui venait d'être fondé à Badajos, quoiqu'il n'eût encore alors que vingt ans. Le temps de sa supériorité expiré, son provincial lui dit de se préparer à recevoir les saints ordres. Il fut ordonné prêtre en 1524, et peu de temps après on le chargea d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante il fut fait gardien du couvent de Placentia. Dans toutes les places qui lui furent confiées, il se regarda toujours comme le dernier de ses frères.

Son amour pour la retraite l'engagea à demander à ses supérieurs la permission d'aller vivre dans quelque couvent solitaire ; il obtint ce qu'il désirait. On le mit dans le couvent de Saint-Onuphre à Lapa, près Soriana. Cette maison était dans une solitude affreuse. Ce fut là qu'il composa son traité de l'*Oraison mentale*. Ce traité a été regardé comme un chef-d'œuvre par plusieurs saints illustres. Nous avons de notre saint un autre traité qui n'est pas moins excellent que le premier; il est intitulé, *De la paix de l'ame*. Pierre d'Alcantara était un grand contemplatif; son union avec Dieu était habituelle. Il célébrait la messe avec une dévotion extraordinaire, et souvent avec des torrents de larmes. Il aimait surtout à méditer sur l'incarnation et sur le

saint sacrement de l'autel; le nom seul de ces mystères suffisait quelquefois pour lui causer des ravissements. Aussi Dieu le comblait-il de douceurs et de consolations dans l'oraison.

Jean III, roi de Portugal, informé de la réputation de sainteté dont jouissait le serviteur de Dieu, voulut le consulter sur quelques difficultés relatives à sa conscience. Il pria donc son provincial de le lui envoyer à Lisbonne. Le roi fut si édifié de sa conduite et de ses discours qu'il le demanda une seconde fois. Dans ces deux visites, le saint convertit un grand nombre de seigneurs de la cour. L'infante Marie, sœur du roi, renonça aux pompes du monde, et fonda à Lisbonne un monastère de pauvres clarisses pour des dames de qualité. Elle se joignit au roi pour retenir le saint, mais il trouvait trop d'inconvénients pour accepter cette proposition.

Une grande division s'étant élevée parmi les habitants d'Alcantara, il se rendit dans cette ville pour y rétablir la paix. Sa présence fit cesser les troubles, et les semences de discorde furent étouffées. A peine cette affaire était-elle terminée qu'on l'élut, en 1538, provincial de la province de Saint-Gabriel ou d'Estramadure. Il ne fut pas plus tôt revêtu de cette dignité qu'il profita de l'autorité que lui donnait sa place pour établir une réforme sévère. Il dressa des réglements relatifs à ce projet, et ils furent reçus de toute sa province, dans un chapitre qui se tint à Placentia en 1540. Le temps de son provincialat étant expiré, il retourna l'année suivante à Lisbonne pour joindre le P. Martin de Sainte-Marie, qui jetait les fondements d'une réforme austère, et qui était occupé à bâtir un ermitage sur

des montagnes arides appelées Arabida. S. Pierre anima la ferveur des religieux qui avaient embrassé la réforme, et leur proposa divers réglements qu'ils adoptèrent. Le P. Jean Calas, général de l'ordre, étant venu en Portugal, voulut voir Pierre d'Alcantara; il lui fit une visite dans son ermitage. Il fut si édifié de ce qu'il avait vu qu'il permit au P. Martin de Sainte-Marie de recevoir des novices. Le couvent de Palhaës fut désigné pour servir de noviciat.

Pierre d'Alcantara fut chargé du noviciat pendant deux ans, c'est à dire jusqu'en 1544, que ses supérieurs le rappelèrent en Espagne. Ses frères de la province de l'Estramadure lui témoignèrent la plus grande joie en le revoyant. Quatre ans après il fut rappelé en Portugal; il s'y occupa de donner la dernière perfection à la réforme d'Arabida; et en 1550 il fonda un nouveau couvent près de Lisbonne. Dix ans après la Custodie fut érigée en province de l'ordre. Les vertus éminentes de Pierre lui attirèrent beaucoup d'admirateurs; il se hâta de retourner en Espagne, où il espérait être moins connu. Il arriva à Placentia en 1551. Deux ans après il fut élu custode dans un chapitre général qui se tint à Salamanque.

En 1554 il forma le plan d'une congrégation qui suivrait une réforme encore plus austère que celle qui existait déjà. Son projet reçut l'approbation générale. Le pape lui ayant accordé un bref, par lequel il lui permettait de bâtir un couvent conformément à son plan; ce couvent fut bâti tel qu'il le désirait, près de Pédroso, dans le diocèse de Palencia. On en met la fondation en 1555; et c'est

de là que l'on date la réforme des franciscains déchaussés, ou de l'étroite observance de Saint-Pierre d'Alcantara. Les cellules du couvent dont il s'agit étaient extrêmement petites; le lit du religieux, qui consistait en trois planches, en occupait la moitié. Celle du saint était la plus petite et la plus incommode de toutes. Il suffisait à chaque religieux pour s'exciter à la pénitence de considérer sa cellule, qui ressemblait à un vrai tombeau.

Le comte d'Oropéza fit bâtir au saint deux nouveaux couvents sur ses terres; la réforme y fut établie. En 1561 ces différentes maisons furent érigées en province. Pierre régla par des statuts particuliers les dimensions que devaient avoir les cellules, l'infirmerie et l'église de chaque maison. Notre saint était commissaire de l'ordre lorsqu'on le fit provincial de sa réforme. Il se rendit à Rome peu de temps après pour demander la confirmation de son institut. Le pape Paul IV, par une bulle du mois de février 1562, affranchit la congrégation du saint de la juridiction des franciscains-conventuels, et la soumit au ministre général des observantins, avec la clause qu'elle suivrait toujours les réglements donnés par le saint réformateur.

L'empereur Charles-Quint, après son abdication, s'était retiré dans le monastère de Saint-Juste. Il voulut avoir Pierre d'Alcantara pour son confesseur; mais le saint allégua diverses raisons pour ne point accepter la place qui lui était offerte, et il vint à bout d'obtenir le désistement de l'empereur. Il faisait la visite de son ordre lorsqu'il arriva à Avila en 1559. Sainte Thérèse, qui demeurait dans cette ville, éprouvait alors une dure persécution. Elle

était aussi tourmentée par des scrupules et par d'autres peines intérieures. Le saint eut bientôt connu son état ; il dissipa ses inquiétudes, et l'assura que tout ce qui se passait en elle venait de l'esprit de Dieu. Il se déclara hautement contre ses calomniateurs, et parla en sa faveur au directeur de sa conscience. Après lui avoir suggéré les plus puissants motifs de consolation, il l'exhorta fortement à établir sa réforme dans l'ordre des Carmes. Pour augmenter la confiance qu'elle prenait en ses conseils, il lui fit diverses confidences sur le genre de vie qu'il menait depuis quarante-sept ans.

Tandis que le saint faisait la visite des maisons qui avaient embrassé la réforme, il tomba malade dans le couvent de Viciosa. Le comte d'Oropéza n'en fut pas plus tôt instruit qu'il le força de venir chez lui, afin de lui procurer les secours dont il avait besoin ; mais les remèdes qu'on lui donna ne servirent qu'à augmenter sa maladie. La fièvre redoubla, et il se forma un ulcère à une de ses jambes. Le serviteur de Dieu, voyant que sa fin approchait, se fit porter au couvent d'Arénas, afin de mourir entre les bras de ses frères. A peine y fut-il arrivé qu'il demanda les sacrements de l'Église. Il ne cessa d'exhorter ses religieux à chérir les vertus de leur état, et surtout la pauvreté. Il expira tranquillement le 19 octobre 1562, dans la soixante-troisième année de son âge.

S. STANISLAS KOSTKA,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(13 novembre.)

La jeunesse est comme la fleur de l'âge, où la sainteté a des charmes et des avantages particuliers. Cette circonstance doit surtout exciter notre admiration pour le saint dont nous allons parler, et qui, dès ses premières années, surpassa les personnes les plus favorisées des dons de la grâce.

Stanislas, fils de Jean Kostka, sénateur de Pologne, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, naquit au château de Rostkou le 28 octobre 1550. Sa mère lui inspira de bonne heure de tendres sentiments de piété. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu avec une ferveur au dessus de son âge. On confia son éducation et celle de Paul, son frère aîné, à un gouverneur nommé Jean Bilinski, qui les suivit depuis au collége des jésuites de Vienne. Stanislas avait alors quatorze ans. Comme il n'avait jamais eu de goût que pour la piété, il donnait tout son temps à la prière et à l'étude. Son amour pour la pureté, et la crainte de tomber dans quelque péché, l'avaient rendu fort circonspect dans le choix de ses amis. Les pensionnaires du collége de Vienne ne purent voir sans admiration sa modestie, sa ferveur et son recueillement en la présence de Dieu; il avait quelquefois des ravissements, et les larmes coulaient de ses yeux, même en public, avec une telle abondance qu'il ne pouvait les retenir. Lorsqu'il sortait

de ses communications avec Dieu il était si rempli de son esprit qu'il inspirait ses sentiments à ceux avec lesquels il conversait. Le feu de la divine charité brûlait dans son cœur avec tant d'ardeur qu'il en embrasait ses compagnons; il aimait à les entretenir de Dieu et des choses célestes, et ses discours avaient alors tant d'énergie qu'il communiquait comme une partie de son ame à ceux qui l'écoutaient; mais il fallait que sa vertu fût perfectionnée par les épreuves.

L'empereur Ferdinand mourut en 1564. Maximilien II, son successeur, ne montra pas le même zèle pour la religion. Il enleva aux jésuites de Vienne la maison que Ferdinand leur avait prêtée pour loger leurs pensionnaires. Paul Kostka, qui avait deux ans plus que son frère, ne fut pas fâché de trouver cette occasion de jouir de sa liberté. Il engagea son gouverneur à prendre un logement dans la maison d'un luthérien. Comme il trouvait la condamnation de sa conduite dans celle de son frère, il conçut de l'aversion pour lui : bientôt il passa des injures aux mauvais traitements. Stanislas fut encore plus exposé de la part de Bilinski. Celui-ci, non content de se déclarer en faveur de Paul de Kostka, employait les discours les plus insidieux et les plus plausibles pour détourner Stanislas de son genre de vie. Il prétendait qu'il devait plus donner au monde, et qu'un homme de sa qualité pouvait se sauver sans porter la dévotion si loin.

Stanislas découvrit le piége; il se tint sur ses gardes plus que jamais, et triompha par un redoublement de ferveur des assauts qu'on lui livrait. Il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles, et se préparait à la communion en jeû-

nant la veille. Il n'allait jamais en classe le matin ou le soir sans entrer dans l'église pour y adorer le saint-sacrement; chaque jour il entendait deux messes, et faisait la méditation; il dormait peu, et se levait toujours à minuit pour prier; il portait souvent le cilice, et prenait de fréquentes disciplines; il ne voyait de compagnie qu'à table, et s'il échappait à quelqu'un des paroles contraires à la pudeur il se retirait sur-le-champ. Lorsqu'il n'était ni à l'église ni au collége, il se renfermait dans sa chambre pour prier ou pour étudier, excepté quelques instants après les repas. On peut juger, d'après une telle conduite, quelles lumières et quelles faveurs il reçut du Saint-Esprit. Il apprit à se convaincre de plus en plus combien les maximes du siècle sont opposées à celles de l'Évangile, et combien se trompent grossièrement ceux qui prétendent se sauver en suivant les premières.

Il y avait deux ans qu'il souffrait les persécutions dont nous venons de parler, lorsqu'il tomba malade. Sa maladie devenant dangereuse, il demanda à recevoir le saint viatique; mais le luthérien chez lequel il logeait ne voulut point consentir qu'on le lui apportât. Il mit même dans ses intérêts Bilinski et Paul de Kostka. Stanislas, pénétré de douleur, réclama l'intercession de sainte Barbe, qu'on est dans l'usage d'invoquer dans les royaumes du nord, pour obtenir une bonne mort, et la grâce de recevoir les derniers sacrements. Sa prière fut exaucée. Il eut une vision où il lui sembla que deux anges lui donnaient la communion. Dans une autre vision la sainte Vierge lui apparut, et lui dit que l'heure de sa mort n'était point encore venue, et qu'il de-

vait se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Depuis un an il avait la pensée d'embrasser cet état; mais il n'avait osé s'en ouvrir à personne.

A peine eut-il recouvré la santé qu'il fit part de son dessein au P. Magius, provincial d'une partie de l'Allemagne, lequel se trouvait pour lors à Vienne. Mais celui-ci n'osa le recevoir, de peur d'encourir l'indignation du père du saint, qui avait formellement déclaré qu'il ne consentirait jamais que son fils fût religieux. Le cardinal Commendon était aussi à Vienne, en qualité de légat de Pie V; Stanislas le pria de s'intéresser pour lui auprès du provincial; mais il refusa de se mêler de cette affaire par les même motifs que Magius. Le saint, abandonné des hommes, eut recours à Dieu. Il consulta son confesseur, et partit secrètement, après avoir toutefois écrit à son frère et à son gouverneur une lettre aussi tendre qu'édifiante. Il se rendit à Augsbourg, puis à Dillingen, où il conjura le P. Canisius, provincial de la Haute-Allemagne, de le recevoir. Canisius, pour éprouver sa vocation, lui ordonna de servir à table les pensionnaires du collége, et d'avoir soin de leurs chambres. Stanislas le fit avec tant de zèle et d'humilité que les pensionnaires, qui ne le connaissaient pas, ne pouvaient revenir de leur étonnement. Trois semaines après, Canisius l'envoya à Rome. Stanislas s'y jeta aux pieds de S. François de Borgia, qui était alors général des jésuites, et le conjura avec beaucoup d'instance de le recevoir : ce qui lui fut accordé. Au lieu de chercher à voir les curiosités de Rome il fit sa retraite sans délai sous le maître des novices, et il y fut favorisé de plusieurs grâces extraordinaires.

Il prit l'habit le jour de S. Simon et de S. Jude, en 1567 : quelques jours après on lui remit une lettre que lui écrivait son père, et qui annonçait un homme transporté de colère. Son père lui mandait que sa conduite déshonorait sa famille, que les jésuites se repentiraient d'avoir concouru à ce déshonneur, et qu'il les ferait chasser de Pologne. La réponse du fils fut modeste et respectueuse; mais il ne dissimula pas la résolution sincère où il était de suivre sa vocation. Loin de témoigner le moindre trouble, il continua de remplir le devoir d'un fervent novice, et se reposa tranquillement de tout sur les soins de la Providence.

Sa principale attention était de faire chacune de ses actions de la manière la plus parfaite, de remplir avec la plus exacte fidélité la volonté de Dieu, et de ne manquer à aucun point de sa règle. Il ne mettait d'autres bornes à ses mortifications que celles que lui prescrivait l'obéissance qu'il devait à son directeur. Il avait la même obéissance pour tous les supérieurs, et pour ceux qui les représentaient. Sa simplicité lui faisait exagérer ses propres fautes, et il les jugeait toujours plus grandes qu'elles ne l'étaient dans la réalité; en sorte qu'on disait de lui qu'il était son propre calomniateur. Il n'aimait point à paraître en public, et on ne pouvait lui causer une plus grande peine que de le louer. Son humilité était d'autant plus admirable qu'il évitait toutes les occasions d'être réputé humble par les autres. Toute sa vie était une prière continuelle. Son union avec Dieu était si intime qu'au jugement de ses directeurs il n'était jamais inquiété par les distractions. Les autres novices se recom-

mandaient à ses prières, et il obtint à plusieurs des grâces signalées. Son amour pour Jésus-Christ dans l'eucharistie était si ardent que son visage paraissait tout en feu lorsqu'il entrait dans l'église. On le vit souvent en extase à la messe et après la communion. Les jours où il communiait il ne pouvait parler que de l'excès d'amour que Jésus-Christ nous témoigne dans son adorable sacrement, et les discours qu'il tenait alors étaient si touchants que les Pères qui avaient le plus d'expérience dans les voies intérieures de la piété ne se lassaient point de l'entendre.

Stanislas fut intérieurement averti que sa dernière heure approchait. Il dit à plusieurs personnes, au commencement du mois d'août, que tous les hommes étaient obligés de veiller, parcequ'ils pouvaient mourir chaque jour; mais que cette vigilance le regardait plus particulièrement, parcequ'il mourrait certainement avant la fin du mois. Quatre jours après, s'entretenant avec le P. Emmanuel Sa, sur la fête de l'Assomption, il répéta la même chose. « O mon père! s'écria-t-il dans un transport de dévotion, que ce fut un jour heureux pour les saints que celui auquel la sainte Vierge entra dans le paradis! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire aussi bien que nous par quelques réjouissances extraordinaires, et j'espère que je verrai la première fête qu'ils en feront. » Sa jeunesse et sa bonne santé empêchèrent qu'on ne remarquât cette prédiction. On s'aperçut cependant qu'il agissait comme devant bientôt faire le grand voyage de l'éternité. Le jour de Saint-Laurent il se trouva indisposé vers le soir. Il ne put contenir la

joie que lui causait déjà la vue de l'éternité bienheureuse. On le porta à l'infirmerie; en y entrant il fit le signe de la croix sur son lit, et dit qu'il n'en releverait point. Quoiqu'il n'eût d'abord qu'une fièvre intermittente, il continua d'assurer qu'il touchait à la fin de sa carrière mortelle. Le 14 août il dit le matin qu'il mourrait la nuit suivante. Un peu après midi il perdit connaissance, et fut couvert d'une sueur froide. Lorsque la connaissance lui fut revenue, il demanda le saint viatique et l'extrême-onction : il les reçut couché sur la terre, comme il l'avait désiré. Ensuite il pria tous les assistants de lui pardonner les fautes qu'il pouvait avoir commises envers eux, et fit de fréquents actes de contrition et d'amour. Enfin, après avoir dit qu'il voyait la sainte Vierge accompagnée d'une troupe d'anges, il expira tranquillement un peu après trois heures du matin, le 15 août 1568, sur la fin de la dix-huitième année de son âge, et dans le dixième mois depuis son entrée au noviciat.

Sa sainteté et plusieurs miracles opérés par son intercession le firent béatifier par le pape Clément VIII, en 1604. Paul V approuva un office en son honneur pour les églises de Pologne ; Clément X permit aux jésuites de réciter cet office, et fixa la fête du serviteur de Dieu au 13 novembre, jour auquel son corps trouvé sans aucune marque de corruption fut transféré de l'ancienne chapelle dans l'église du Noviciat, fondée par le prince Pamphili. S. Stanislas est, conjointement avec S. Casimir, patron du royaume de Pologne. Il est patron particulier des villes de Varsovie, de Posna, de Lublin et de Léopold. Les Polonais attribuent à son inter-

cession le bonheur qu'ils ont eu d'être délivrés une fois de la peste, ainsi que plusieurs victoires remportées sur les Turcs, les Tartares et les Cosaques. On compte aussi plusieurs guérisons miraculeuses opérées par le même moyen. Nous en rapporterons une avec ses principales circonstances. Un novice de la maison des jésuites de Lima eut une fièvre maligne au mois d'octobre. A la suite de cette maladie il fut attaqué d'une paralysie qui le rendit perclus de la moitié de son corps, en sorte que la main et le pied du côté droit n'avaient plus aucun mouvement. Il lui vint un dégoût accompagné de fièvre et de symptômes si fâcheux que les médecins jugèrent le mal incurable. Le 13 novembre, jour où l'on célébrait la fête de S. Stanislas, on appliqua une image du saint sur le côté malade du novice, qui fut guéri à l'instant. D'autres novices, qui étaient présents, appelèrent tous les religieux de la maison, afin qu'ils fussent témoins du miracle. Celui qui venait de recouvrer la santé se leva, prit ses habits, et alla remercier Dieu avec les autres dans une chapelle de S. Stanislas. Le lendemain on chanta solennellement le *Te Deum* en actions de grâces. La vérité du miracle fut attestée, d'après une information, par le vicaire-général de l'archevêché, par cinq médecins et un chirurgien, ainsi que par tous les jésuites de Lima qui avaient vu le novice pendant sa maladie, et qui avaient été témoins de sa guérison.

S. PIE V,

PAPE.

(5 mai.)

Michel Ghisléri, qui fut depuis pape sous le nom de Pie V, naquit, le 27 janvier 1504, dans la petite ville de Bosco, au diocèse de Tortone. Il sortait d'une famille noble et distinguée du Bolonais, mais qui, par le malheur des temps, se trouvait alors peu favorisée des biens de la fortune, et qui, par cette raison, avait beaucoup perdu de son ancien lustre. Les leçons de piété qu'on lui donna dans sa jeunesse firent sur lui une vive impression; il ne les oublia jamais, et il y conforma sa conduite tant qu'il vécut. Il étudia la grammaire chez les dominicains de Voghéra. Le goût qu'il prit sous les mêmes maîtres pour les exercices de religion le détacha parfaitement du monde. Il résolut de s'éloigner du commerce des hommes, et d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il exécuta sa pieuse résolution.

Persuadé que les ames lâches ne sont point faites pour la vraie vertu, et qu'il n'y a qu'une ferveur soutenue qui puisse sûrement y conduire, il s'occupa tout entier des moyens de remplir ses devoirs de la manière la plus parfaite. Il travaillait chaque jour à l'emporter sur les autres frères en modestie, en humilité et en obéissance. Un désir sincère de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté dirigeait toutes ses démarches; par là chacune de ses actions devenait un sacrifice agréable au Seigneur, et celles

qui paraissaient les moins importantes acquéraient un très grand prix. La prière, le jeûne, les veilles et les différentes pratiques de la mortification faisaient ses plus chères délices. Malgré la fatigue du jour, il employait encore plusieurs heures de la nuit à prier et à méditer, ou devant l'autel, ou dans sa cellule.

Le fervent religieux se prépara par de longues retraites à la réception des saints ordres. Il fut ordonné prêtre à Gênes en 1528. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la philosophie et la théologie, il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de succès durant l'espace de seize ans. Il fut longtemps maître des novices, et prieur dans plusieurs maisons de son ordre. Il s'appliqua partout à faire revivre l'esprit de son saint fondateur. Toutes les fois qu'on l'élut prieur, il eut recours aux prières et aux larmes pour se délivrer du fardeau qu'on lui imposait, et il n'y avait que l'obéissance qui pût l'obliger à se rendre. Jamais il ne s'absentait du chœur, et il fallait des raisons bien pressantes pour qu'il sortît du couvent. Il apprenait aux autres, par son exemple, à ne point séparer l'étude de la piété. C'était, selon lui, l'unique moyen qu'eussent les religieux de s'entretenir dans l'amour de Dieu et dans le mépris du monde. Son détachement des choses créées était admirable. Il pratiquait la pauvreté évangélique dans un degré éminent. Lorsqu'on l'exhortait à acheter un manteau pour se garantir de la pluie quand il allait à Milan confesser le marquis de Guast, gouverneur du Milanais, il avait coutume de répondre : « De pauvres disciples de Jésus-Christ doivent se contenter d'une seule tunique. »

Il allait à pied dans tous ses voyages; il y gardait un profond silence, ou s'il s'entretenait avec ses compagnons ce n'était que pour leur parler des choses de Dieu.

En 1556 le pape Paul IV le fit, malgré lui, évêque de Nepi et de Sutri : ces deux siéges, situés dans l'état ecclésiastique, avaient été unis ensemble et n'en faisaient plus qu'un. Le nouvel évêque renouvela en peu de temps la face de ses diocèses. L'année suivante il fut créé cardinal du titre de *Sainte-Marie sur la Minerve*, mais il prit le nom de cardinal *Alexandrin*, de la ville d'Alexandrie, en Lombardie, qui était peu éloignée du lieu de sa naissance.

Toutes ces dignités ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à ses vertus; elles ne produisirent aucun changement dans ses exercices de piété. Il n'avait qu'un très petit nombre de domestiques, et il n'en admettait aucuns qui ne fussent d'une conduite exemplaire. Il avait pour eux des sentiments de père, et il les traitait comme ses enfants.

Le pape Paul IV étant mort en 1559, Pie IV, qui était de la famille des Médicis, lui succéda. Il transféra le cardinal Alexandrin à l'évêché de Mondovi, en Piémont. Personne ne lui avait paru plus digne de gouverner un diocèse que les ravages de la guerre avaient réduit à l'état le plus déplorable. Le saint se hâta d'aller joindre son troupeau. Ses travaux et ses exemples furent si efficaces qu'il rétablit partout l'union et la paix. Il réforma aussi les divers abus qui s'étaient glissés dans son Église, et lui rendit son ancienne splendeur.

Ayant été rappelé à Rome par le pape, il en

beaucoup de part aux affaires qui furent alors agitées, et il se montra toujours fort zélé pour l'observation des lois et de la discipline de l'Église. Lorsque Pie IV voulut agréger au sacré collége Ferdinand de Médicis, qui n'était âgé que de treize ans, notre saint représenta que la dignité de cardinal ne pouvait être conférée à un enfant, et il parla avec tant de vigueur et de sagesse qu'il s'attira l'admiration de tout le consistoire.

L'empereur Maximilien II avait écrit au pape, afin de l'engager de permettre aux prêtres de se marier. Il apportait pour raison que cette condescendance contribuerait merveilleusement à la réunion des sectaires. Tous les cardinaux furent d'avis qu'il ne fallait rien relâcher de l'ancienne discipline : mais il n'y en eut point qui montrât plus de zèle que le saint pour l'observation des saints canons, ni qui fît mieux sentir les inconvénients qui résulteraient de l'abolition d'une loi dont l'origine était si sacrée. La charité exige sans doute que les premiers pasteurs aient des ménagements pour les hérétiques, et qu'ils leur accordent tout ce qu'ils peuvent, afin de les gagner à Jésus-Christ ; mais ces ménagements ne pouvaient avoir lieu dans le cas dont il s'agissait. On avait affaire à des hommes qui ne voulaient point de réconciliation, et qui s'étaient séparés de l'Église, non pas précisément à cause de la loi qui ordonnait la continence aux prêtres, mais à cause de leur attachement à des dogmes contraires à la foi catholique.

Après la mort de Pie IV, qui arriva le 9 décembre 1565, le pieux cardinal Sirlet fut d'abord proposé pous lui succéder ; mais S. Charles Borromée,

voyant que celui-ci ne pouvait être élu, réunit tous les suffrages en faveur du cardinal Alexandrin. Ce choix fut universellement approuvé. Pour le pape élu, il eut recours aux prières et aux larmes, afin de n'être pas chargé du gouvernement de toute l'Église, qu'il regardait comme un fardeau beaucoup au dessus de ses forces. Il n'y eut que la crainte de résister à la volonté de Dieu qui lui fit donner son consentement le 7 janvier 1566. Il prit le même nom que son prédécesseur. Les papes, à leur couronnement, avaient coutume de faire de grandes largesses au peuple de Rome; elles étaient employées à des réjouissances publiques, et souvent elles fournissaient matière à plusieurs désordres. Le saint voulut que les sommes qui se dépensaient en pareilles circonstances fussent converties en aumônes et distribuées aux pauvres; il envoya aussi aux couvents de la ville ce qui était destiné à l'entretien des cardinaux, des ambassadeurs, et de toutes les personnes qualifiées qui assistaient à la cérémonie. Son premier soin fut de régler sa famille, afin qu'elle pût servir de modèle. Il engagea les cardinaux à établir aussi le bon ordre dans leurs maisons. Il proscrivit les combats de bêtes, comme contraires à l'humanité; il porta de sages réglements pour arrêter les débauches qui se commettaient dans les cabarets, et, pour bannir la médisance des assemblées publiques, il remit en vigueur les lois que le non-usage avait en quelque sorte abolies; il décerna des peines corporelles contre un grand nombre de femmes de mauvaise vie si elles étaient trouvées dans Rome; il relégua les autres dans un quartier obscur, et leur défendit, sous les

mêmes peines. de se montrer en quelque lieu que ce fût. Tous les jours il disait la messe, et faisait deux méditations à genoux devant son crucifix. Sa maxime était qu'un pasteur trouvait dans la prière la force et la consolation dont il avait besoin au milieu de l'embarras et du tumulte des affaires. Son humilité avait quelque chose d'admirable. Un seigneur anglais, protestant de religion, se convertit en le voyant baiser les pieds d'un pauvre tout couvert d'ulcères. Son amour pour la mortification était si grand qu'il ne diminuait rien de ses jeûnes et de ses abstinences, même en maladie.

Pour réussir plus facilement dans le pieux dessein qu'il avait de réformer l'Eglise, il publia les décrets du concile de Trente, et travailla de toutes ses forces à le faire exécuter. Ce fut aussi à son zèle que l'on dut la publication du catéchisme du même concile. Enfin il prit les plus sages mesures pour abolir les abus dans toute la chrétienté, et pour y substituer l'amour et l'observation des vraies règles. Il étendit sa sollicitude jusqu'en Amérique, aux Indes et aux extrémités du Nouveau-Monde, en s'appliquant à faciliter le succès des travaux apostoliques des missionnaires.

Non content de travailler à la propagation de la foi, il mit aussi tout en œuvre pour arrêter les progrès que faisait l'ennemi commun du nom chrétien. Il envoya des secours puissants aux chevaliers de Malte pendant qu'ils étaient assiégés par une armée formidable de Turcs. Ses libéralités suffirent pour remettre l'île des pertes qu'elle avait faites, et pour bâtir la nouvelle ville, qui prit le nom du grand-maître de La Valette. Il ne s'oublia pas non plus

durant les troubles qui agitèrent la France sous le règne faible de Charles IX. Il vint à bout par sa vigilance de sauver la ville et le territoire d'Avignon de tous les stratagèmes de Coligni. Ses soins purgèrent l'état ecclésiastique des voleurs et des assassins qui l'infestaient. On lui proposa de se délivrer, par la voie de la perfidie, du principal chef de ces malfaiteurs; mais il rejeta une pareille proposition comme contraire à toutes les lois de la probité, de l'honneur et de la religion.

Il est vrai qu'il employa quelquefois la sévérité; mais les circonstances la lui rendaient nécessaire, et le rétablissement de la tranquillité publique fut toujours l'unique mobile de sa conduite. D'ailleurs son inclination le portait à cette douceur qui caractérise le vrai disciple de Jésus-Christ, et il en donna des preuves en plusieurs occasions. Un Espagnol, ayant publié contre lui un écrit plein d'invectives et de calomnies, avait été dépouillé de ses biens, et condamné à mort par une sentence du magistrat; le saint lui pardonna généreusement, en lui disant avec bonté qu'il le priait de l'avertir désormais des fautes dans lesquelles il le verrait tomber.

Michel Baïus, docteur de Louvain, s'étant mis à dogmatiser sur les matières de la grâce, on déféra au saint-siége plusieurs propositions où était contenue la doctrine qu'il enseignait. Pie V les proscrivit par une bulle le 1er octobre 1567.

Deux ans après le saint pape récompensa le zèle de Cosme de Médicis, duc de Florence, en lui donnant par une bulle le titre de *grand-duc*, qui emportait avec lui une autorité véritablement souveraine. Il le couronna à Rome en cette qualité. L'em-

pereur refusa quelque temps de reconnaître ce nouveau titre; mais à la fin les choses s'arrangèrent de sorte qu'il n'y eut plus de contestation.

Le saint pape tenait vigoureusement la main à l'observation des réglements qu'il avait portés dès le commencement de son pontificat; il donna aussi un bref pour faire revivre les anciens canons, qui ont pour objet la vénération due aux temples du Seigneur. Il y défendit, entre autres choses, de mendier et de donner l'aumône dans les églises; il permit seulement aux pauvres de se tenir à la porte, afin d'y recevoir les charités des fidèles. Cette défense était appuyée sur l'autorité de plusieurs conciles. Il serait à souhaiter qu'elle fût fidèlement observée; on supprimerait par là plusieurs sujets de distraction, et l'on ne verrait pas dans nos églises violer si souvent, et d'une manière si scandaleuse, le silence et le respect qui sont dus au lieu saint.

L'attention que le saint était obligé de donner aux affaires publiques ne l'empêchait pas de vaquer aux exercices de la vie intérieure. Il donnait le plus de temps qu'il pouvait à la prière et à la méditation, afin d'entretenir dans son cœur la divine charité. A la prière il joignait la pratique de la mortification et l'amour des pauvres. Les hôpitaux ressentirent plus d'une fois les effets de sa libéralité; souvent il les visitait en personne; il lavait les pieds des pauvres, baisait leurs ulcères, les consolait dans leurs peines, et les disposait lui-même à mourir chrétiennement. Une sage économie dans l'usage de ses revenus, le mettait en état non seulement de faire chaque jour d'abondantes aumônes,

mais encore de former de pieux établissements, qui avaient surtout pour objet l'instruction de la jeunesse : ce dernier article lui paraissait si important qu'il donna une bulle en 1571 pour le recommander à tous les pasteurs; il assigna aussi des fonds considérables pour marier un certain nombre de pauvres filles. Ce fut par une suite de cette tendresse pour les malheureux qu'il prit un si vif intérêt à la triste situation où se trouvait la reine Marie Stuart. Ne pouvant la mettre sur le trône, il lui écrivit pour l'exhorter à la patience. et pour la consoler durant le long emprisonnement qu'elle souffrit à cause de son zèle pour la foi catholique. Dans une famine qui affligea la ville de Rome, il fit venir à ses dépens une grande quantité de blé; une partie fut distribuée gratuitement aux pauvres, et l'autre fut vendue à très bas prix.

En même temps qu'il s'efforçait de faire fleurir la vertu, il travaillait aussi à exciter l'émulation parmi les savants. Les hommes de mérite étaient sûrs de trouver en lui un protecteur. C'est à lui qu'on est redevable de l'édition des œuvres de S. Thomas, qui parut en 1570, et qui est la plus exacte que nous ayons.

Sélim II, fils et successeur de Soliman, empereur des Turcs, enivré du succès de ses armes, ne pensait à rien moins qu'à la conquête de toute la chrétienté. Il commença par sommer les Vénitiens, qui venaient de perdre leur arsenal par un incendie, de lui rendre l'île de Chypre. Il n'avait aucun droit de faire une pareille demande; aussi allégua-t-il des prétextes chimériques. Les Vénitiens n'ayant pas répondu d'une manière conforme à ses désirs, il

tourna toutes ses forces contre l'île de Chypre. Il prit d'assaut Nicosie en 1570, après un siége de quarante-huit jours. L'année suivante il attaqua Famagouste, qui fit la plus vive résistance pendant près de trois mois. Cette place fut à la fin obligée de capituler et d'ouvrir ses portes. Les infidèles ratifièrent solennellement les articles de la capitulation, qui était fort honorable aux assiégés : mais le bacha Mustapha, par la plus indigne perfidie, traita indignement tous les officiers vénitiens. Le gouverneur de la place eut le nez et les oreilles coupés, fut appliqué à diverses tortures pendant plusieurs jours, et fut enfin écorché vif. Il expira au milieu de ce supplice, qu'il souffrit avec une patience admirable et avec les plus grands sentiments de piété.

Pie V, alarmé du danger que courait la chrétienté, forma une ligue avec les Vénitiens et Philippe II, roi d'Espagne, pour s'opposer aux progrès des mahométans. Il voulut aussi y engager les autres princes chrétiens; mais ils refusèrent de le faire, alléguant pour raison qu'ils étaient occupés à étouffer les semences de divisions qui troublaient leurs états. Le traité d'alliance dont nous venons de parler fut ratifié au mois de mai de l'année 1571. Pour entretenir la bonne intelligence parmi les confédérés, on déclara le pape chef de la ligue. Pie V nomma Marc-Antoine Colonne général de ses galères, et don Juan d'Autriche généralissime de toute l'armée. En envoyant sa bénédiction au général il l'assura de la victoire; il lui ordonna en même temps de se défaire de tous les soldats qui ne semblaient animés que par l'espoir du pillage, ainsi que de toutes les personnes qui avaient des mœurs

déréglées, de peur que leurs crimes n'attirassent la colère divine sur l'armée.

Les chrétiens, s'étant embarqués, partirent de Corfou pour aller chercher les Turcs. Ils trouvèrent leur flotte à l'ancre dans le port de Lépante. La bataille qui se donna eut des suites trop importantes pour que nous ne la décrivions pas avec une certaine étendue. Le centre de l'armée chrétienne était commandé par don Juan d'Autriche, qui avait sous lui Colonne et Vénièri. A l'aile droite était André Doria, et à la gauche Augustin Barbarigo. Pierre Justiniani, qui commandait les galères de Malte, et Paul Jourdain, étaient postés aux extrémités de cette ligne. Le marquis de Sainte-Croix, à la tête de soixante vaisseaux, formait un corps de réserve prêt à porter du secours aux endroits où l'ennemi paraîtrait avoir l'avantage. Jean de Cordoue, avec huit autres vaisseaux, était chargé d'aller à la découverte, afin de donner avis de tout ce qui se passerait. La flotte avait pour avant-garde six galéasses vénitiennes.

Peu de temps après le lever du soleil, les Turcs se rangèrent en bataille presque dans le même ordre que les chrétiens ; mais ils donnèrent à leur flotte la forme d'un croissant, conformément à un usage qui s'observe chez eux. Comme ils n'avaient point de corps de réserve leur ligne avait beaucoup plus de largeur que celle des chrétiens, ce qui était un grand avantage. Hali était au centre avec Petauch; Louchali et Siroch commandaient chacun une aile.

Don Juan d'Autriche donna le signal en élevant la bannière que le pape lui avait envoyée, et sur laquelle était l'image de Jésus-Christ. Les officiers

chrétiens ayant harangué leurs soldats en peu de mots, ceux-ci se mirent à genoux devant un crucifix, et prièrent jusqu'à ce que les deux flottes se fussent approchées l'une de l'autre. On leur donna un second signal, et la bataille commença.

Les Turcs chargèrent l'armée chrétienne avec fureur. Tout semblait leur promettre la victoire. Le vent leur était favorable ; ils avaient l'avantage du nombre ; leur front avait aussi plus d'étendue que celui de leurs ennemis, mais le vent changea tout à coup et leur devint entièrement contraire. Comme il était très fort, il portait le feu et la fumée de l'artillerie des chrétiens sur les infidèles, et leur ôtait presque l'usage de la vue. Après trois heures de combat, l'aile gauche des chrétiens, commandée par Barbarigo, coula à fond la galère que montait Siroch. Les Turcs effrayés, et vigoureusement pressés par les Vénitiens, s'enfuirent vers la côte. Don Juan d'Autriche, que ce succès anima d'un nouveau courage, doubla son feu, tua Hali, se rendit maître de sa galère, en arracha le pavillon, et cria victoire. Ce ne fut plus qu'une boucherie au centre de l'armée turque. Louchali résistait toujours à Doria ; mais à l'arrivée du marquis de Sainte-Croix il prit la fuite avec trente galères. Les autres furent prises ou coulées à fond. Cette victoire est une des plus complètes qui aient été jamais remportées sur les Turcs. La bataille se livra le 7 octobre 1571, et dura depuis six heures du matin jusqu'au soir. Les chrétiens, qui craignaient l'obscurité de la nuit et le gros temps, se retirèrent dans les ports voisins. Ils firent un butin immense, et

mirent en liberté quinze mille captifs qui étaient sur les galères des infidèles.

Cette défaite jeta les Turcs dans une grande consternation. La ville de Constantinople s'imaginait voir l'ennemi à ses portes. La frayeur porta plusieurs des habitants à donner leurs trésors en garde aux chrétiens. Les infidèles apprirent enfin qu'ils n'étaient point invincibles; qu'il est un Dieu suprême qui donne des limites aux empires, et dont la Providence règle toutes les révolutions; que si ce Dieu punit ses enfants coupables, il leur fait aussi miséricorde lorsqu'ils reviennent à lui; qu'il sait déconcerter les projets ambitieux de leurs ennemis, et les arrêter au milieu du cours de leur prospérité. Depuis ce temps là les Turcs se sont affaiblis par leur propre politique, et ils craignent aujourd'hui ces mêmes chrétiens auxquels leur nom seul causait autrefois de la terreur.

Dès le commencement de cette expédition Pie avait ordonné des jeûnes et des prières publiques. Comme un autre Moïse, il avait toujours eu les mains levées au ciel, afin d'attirer la bénédiction du Seigneur sur les armes des chrétiens. Il était à travailler avec les cardinaux tandis que la bataille se donnait; mais il les quitta tout à coup, puis, après avoir regardé le ciel quelques moments, il ferma la fenêtre qu'il avait ouverte, et dit : « Il ne s'agit plus de parler d'affaires; nous ne devons plus penser qu'à rendre grâces à Dieu pour la victoire qu'il vient d'accorder à l'armée chrétienne. » Le saint, en reconnaissance de cette victoire, voulut que l'on célébrât la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre; il inséra aussi les mots de *secours des chrétiens*

dans les litanies de la sainte Vierge. Il décerna un triomphe à don Juan d'Autriche, et récompensa tous les officiers chrétiens avec beaucoup de libéralité.

L'année suivante il se préparait à profiter de la victoire remportée sur les infidèles, mais il mourut de la pierre le 1[er] mai 1572. Il était âgé de soixante-huit ans trois mois et quinze jours. Il fut béatifié par Clément X en 1672, et canonisé par Clément XI en 1712. Son corps est dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Ce que l'on doit craindre le plus dans les postes éminents, disait S. Bernard au pape Eugène, son disciple, c'est d'oublier le soin de son ame au milieu des affaires publiques, et de se perdre soi-même en se laissant emporter par le tumulte des distractions; mais que dire de ceux qui, pouvant disposer de tout leur temps, ne se considèrent jamais, et vivent comme s'ils étaient sans eux-mêmes? Ne méritent-ils pas à juste titre le nom d'insensés? Notre principale, notre plus importante affaire, c'est de nous renfermer dans notre propre cœur. Nous avons beau l'étudier, jamais nous ne pourrons en percer toutes les profondeurs. Au lieu de nous occuper des querelles qui divisent les princes et les particuliers, appliquons-nous à apaiser cette guerre intestine qui est entre la chair et l'esprit, afin que Dieu règne souverainement dans nos cœurs. Il n'est pas aussi aisé que bien des gens se l'imaginent de maintenir l'ordre dans ce petit royaume qui est en nous, et de gouverner avec sagesse le peuple nombreux qui l'habite, cette foule de pensées, d'affections, de préjugés, de passions qui jettent si souvent

nos cœurs dans le trouble. Que ceux surtout qui sont chargés de la conduite des autres aient soin de s'appliquer à ces maximes. Il n'y a point d'hommes plus obligés qu'eux d'avoir souvent recours à la prière et à la méditation, d'examiner ce qui se passe dans leur intérieur, et de veiller sur leurs ames avec le plus grand soin. *A qui pourrait être bon celui qui est méchant à lui-même?*

S. FRANÇOIS DE BORGIA,

TROISIÈME GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(10 octobre.)

La plupart des chrétiens sont effrayés par la sévérité des maximes de l'Évangile, et vivent de manière à faire croire qu'ils veulent pour ainsi dire composer avec Dieu et le monde. Cela vient de ce qu'ils se forment une idée fausse de la vertu, et qu'ils mesurent sur leur lâcheté l'étendue de leurs devoirs. Si, fermement résolus de se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ, ils ouvraient leurs cœurs à la grâce ils verraient bientôt évanouir leurs prétendues difficultés. C'est ce qu'éprouva dans le monde, à la cour, dans l'état religieux et dans les fonctions apostoliques du ministère le saint dont nous allons donner la vie.

François de Borgia eut pour père Jean de Borgia, troisième duc de Gandie et grand d'Espagne, et pour mère Jeanne d'Aragon, fille d'Alphonse, fils naturel de Ferdinand V, roi d'Aragon, qui, outre ses propres états, gouvernait encore ceux de la reine Jeanne de Castille sa fille, et de Charles son petit-

fils, qui fut depuis empereur. La famille de Borgia florissait en Espagne depuis long-temps; mais elle reçut un nouveau lustre du cardinal Alphonse de Borgia, qui en 1455 fut placé sur le saint-siége sous le nom de Calixte III. François naquit en 1510 à Gandie, ville du royaume de Valence, où était le principal établissement de sa maison. Sa pieuse mère avait une grande dévotion à S. François d'Assise, et elle fit vœu que si elle mettait heureusement un fils au monde elle lui donnerait le nom de ce grand saint. Sa prière fut exaucée, et elle tint la promesse qu'elle avait faite à Dieu.

Son fils était à peine en état d'articuler quelques sons qu'elle lui apprit à prononcer les noms sacrés de Jésus et de Marie. Il savait dès l'âge de cinq ans les premiers principes de la religion, et il paraissait déjà pénétré de la sainteté du christianisme. Il se montrait doux, modeste, affable envers tous ceux qui vivaient avec lui. Les sentiments de gratitude et de générosité dont il donnait des marques firent juger dès lors qu'il avait l'ame naturellement grande. En effet la gratitude a sa source dans la bonté du cœur, et la générosité, si elle est réglée par la prudence et par la charité, est la plus belle vertu d'un prince, qui n'est placé au dessus des autres que pour leur faire du bien. Lorsqu'il eut atteint sa septième année. on lui donna pour précepteur le docteur Ferdinand, qui réunissait à la piété le savoir et la prudence. On lui choisit en même temps un excellent gouverneur pour le former aux exercices convenables à sa naissance, et proportionnés à son âge. Ses parents ne se décidèrent dans le choix des personnes qu'ils mirent au-

près de lui que par les vues les plus pures de la religion, persuadés que les premiers principes influent puissamment sur toute la suite de la vie.

Le jeune François fit de rapides progrès dans les lettres et dans la vertu; l'amour de l'étude ne prenait rien sur ses exercices de piété; il aimait à entendre la parole de Dieu; il avait surtout une tendre dévotion pour les souffrances de Jésus-Christ, qu'il honorait chaque jour par certaines pratiques. Sa pieuse mère étant tombée dangereusement malade il allait souvent se renfermer dans sa chambre, quoiqu'il n'eût que dix ans; et là il priait pour elle avec beaucoup de larmes, après quoi il prenait une rude discipline. Il ne quitta plus dans la suite cette pratique de mortification. Dieu permit cependant que la duchesse de Gandie ne relevât point de sa maladie; elle mourut en 1520. Cette perte fut extrêmement sensible à François; mais la foi surmontant la nature, il modéra sa douleur et se soumit avec résignation à la volonté divine. Il se rappelait sans cesse les sages conseils que sa mère lui avait donnés, et il forma la résolution d'en faire toujours la règle de sa conduite.

L'Espagne était alors en proie aux troubles qu'avaient excités les mécontentements occasionnés par la régence. Les rebelles, profitant de l'absence du jeune roi (Charles-Quint), qui venait d'être élu empereur, et qui était alors en Allemagne, pillèrent les maisons des seigneurs du royaume de Valence et se rendirent maîtres de la ville de Gandie. Le duc s'enfuit avec toute sa famille. Lorsqu'il fut à Saragosse il remit François son fils, âgé de douze ans, entre les mains de l'archevêque Jean d'Aragon, son

beau-frère. Le prélat se chargea de l'éducation de son neveu, et lui donna d'excellents maîtres pour lui apprendre les sciences et le former aux exercices convenables à sa naissance. Le jeune François s'appliqua surtout à faire des progrès dans la vertu. Ayant entendu deux sermons, l'un sur le jugement dernier et l'autre sur la passion de notre Seigneur, il en fut si vivement touché qu'il conserva le reste de sa vie une grande crainte de la justice divine et un grand désir de mourir pour celui qui l'avait racheté au prix de son sang. Quelque temps après il fit un voyage à Baëza pour aller voir son aïeule; c'était dona Marie de Luna, femme de D. Henriquez, oncle du roi Ferdinand, et grand général de Léon. François tomba malade à Baëza; il y souffrit de grandes douleurs pendant six mois, mais il les sanctifia par sa patience et son humilité. Sa santé étant rétablie, ses parents l'envoyèrent à Tordésillas et l'attachèrent à l'infante Catherine, sœur de Charles-Quint, laquelle fut mariée en 1525 à Jean III, roi de Portugal. Le duc de Gandie, qui avait de plus grandes vues par rapport à son fils, le rappela lorsque la princesse partit pour le Portugal, et pria l'archevêque de Saragosse de reprendre le soin de son éducation.

François avait alors quinze ans. Sa rhétorique achevée, il fit son cours de philosophie sous un maître habile. Il ne prit de cette science que ce qu'elle a d'utile; et sut se précautionner contre certains abus de la méthode scolastique, plus communs alors qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ses maîtres ne se contentèrent pas de lui former le goût et le jugement, ils étendirent encore ses connaissances en

mettant de la variété dans l'objet de ses études. Enfin ils lui inspirèrent l'amour du travail et lui apprirent le moyen de le rapporter à la pratique de la vertu.

A l'âge de dix-huit ans il se sentit une forte inclination pour l'état religieux, et il l'aurait suivie s'il eût été maître de disposer de sa liberté. Vers le même temps il fut tourmenté par de violentes tentations d'impureté, mais il en triompha par l'usage fréquent de la confession, par des prières ferventes, par des lectures pieuses, par la pratique de la mortification et de l'humilité, par la défiance de soi-même et par une ferme confiance en Dieu, qui peut seul accorder le trésor inestimable de la chasteté. Son père et son oncle, qui voulaient le distraire du dessein où il était de se faire religieux, l'envoyèrent à la cour de Charles-Quint en 1528; ils espéraient que le nouveau genre de vie qu'il allait mener lui donnerait d'autres pensées.

François fit paraître à la cour une prudence qu'on remarquait à peine dans les personnes les plus âgées. Son assiduité à ses devoirs, relevée par l'éclat de sa vertu, l'eut bientôt distingué. Il avait le cœur noble, généreux et reconnaissant. Il honorait Dieu dans le prince, et c'était au Seigneur qu'il rapportait ses actions, et les marques de faveur qui étaient la récompense de ses services. Il faisait observer le plus bel ordre dans son domestique. Chaque jour il entendait la messe, et il avait ses heures réglées pour la lecture et la prière. Il assistait aux sermons autant qu'il lui était possible; il aimait à converser avec les personnes pieuses, et s'approchait du sacrement de pénitence presque

tous les dimanches et les principales fêtes. Il voulait aussi que ces jours fussent célébrés dignement par tous ceux qui lui étaient attachés ; mais, quoiqu'il ne goûtât de vrai plaisir que dans la compagnie des personnes pieuses, il était affable envers tout le monde, et s'empressait d'obliger tous ceux auxquels il pouvait rendre service. La médisance lui était en horreur, et il ne permettait jamais que l'on blessât la réputation du prochain en sa présence. Son ame ne fut jamais souillée d'aucune de ces passions qui sont si communes dans les cours. Le jeu lui paraissait indigne d'un chrétien ; on y perd, disait-il, son argent, son temps, sa piété et sa conscience, Par les précautions qu'il prenait lorsqu'il était obligé de se trouver avec des femmes, on découvrait jusqu'à quel point il portait l'amour de la pureté ; son exemple prouva que la pratique du christianisme est le plus sûr moyen de se faire aimer et estimer universellement. Rien en effet ne touche plus la vue d'un homme qui, bien pénétré de l'esprit de la religion, ne s'occupe que de l'accomplissement de ses devoirs, et cherche uniquement dans toutes ses actions la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. Les méchants eux-mêmes qui le persécutent quelquefois, parceque sa conduite est la censure de leurs déréglements, lui rendent justice tôt ou tard, et c'est à lui qu'ils s'adressent pour trouver quelque consolation dans leurs peines. La vertu a bien plus de pouvoir encore lorsqu'elle est jointe à la naissance et aux grandes places. L'empereur avait une telle vénération pour François de Borgia qu'il l'appelait *le miracle des princes*.

L'impératrice avait conçu pour lui les mêmes

sentiments ; aussi forma-t-elle le dessein de lui faire épouser Éléonore de Castro qu'elle avait amenée avec elle de Portugal, qu'elle honorait de toute sa confiance, et qui réunissait à une naissance illustre une rare piété avec toutes les qualités de l'esprit et du cœur. L'empereur approuva ce dessein, et le fit approuver au duc de Gandie. François consentit au mariage qu'on lui proposait, parcequ'il était agréable au prince et à sa famille, et parcequ'il connaissait l'éminente vertu d'Éléonore ; c'était d'ailleurs un moyen de s'avancer à la cour. Tout étant arrêté pour la cérémonie de ce mariage, François et Éléonore s'y disposèrent par les actes de religion les plus fervents, afin d'attirer sur eux les bénédictions du ciel. L'empereur donna au saint, en cette occasion, une nouvelle preuve de son estime en le faisant marquis de Lombay et grand-écuyer de l'impératrice. Comme il connaissait sa prudence et sa fidélité, il l'admit dans son conseil, et conférait souvent avec lui sur les affaires les plus importantes de l'état.

Le marquis préférait à tous les amusements celui de la musique ; il jouait de plusieurs instruments et chantait avec beaucoup de grâce ; mais il ne lui arrivait jamais de chanter des airs profanes. Il composait lui-même, et il fit divers motets que l'on chantait dans quelques églises d'Espagne, et que l'on appelait les *œuvres* du duc de Gandie. Il accompagnait aussi l'empereur à la chasse ; il se rendit fort adroit dans cet exercice, auquel il prenait d'ailleurs beaucoup de plaisir ; mais il avoua depuis qu'il avait alors recours à de fréquentes aspirations pour se prémunir contre les dangers inséparables

de la dissipation. Les différents spectacles de la nature qui s'offraient à ses yeux le ravissaient en admiration pour les perfections infinies du créateur de l'univers; il ne pouvait penser à l'obéissance et à la docilité des animaux sans gémir sur l'ingratitude des hommes envers un Dieu qui les comble tous les jours de bienfaits. Les réflexions qu'il faisait alors le touchaient vivement, et il se cachait quelquefois dans des lieux solitaires pour s'y livrer avec plus de liberté. Ayant remarqué que l'empereur aimait les mathématiques, il les étudia sous le même maître, et il se rendit habile dans la partie de cette science qui a pour objet l'art militaire. Le prince, instruit de sa capacité, voulut qu'il l'accompagnât dans la guerre qu'il fit à Barberousse en 1535, et dans celle qu'il fit à la France l'année suivante. Ce fut lui qu'il chargea d'aller porter à l'impératrice des nouvelles de sa santé et de ses succès.

Dans une maladie dangereuse que le marquis essuya en 1535, il forma la résolution de ne plus lire que des livres de piété, tels que les Vies des saints, et surtout l'Écriture. Il portait toujours avec lui le nouveau Testament, et un bon commentaire qui lui donnait l'intelligence des textes difficiles. Il le lisait attentivement, et se pénétrait par la méditation des vérités salutaires qui y étaient contenues. En 1537 il eut une nouvelle maladie à Ségovie, où la cour s'était rendue; elle fut si dangereuse que les médecins désespérèrent de sa vie. Comme il avait perdu l'usage de la parole, il priait dans son cœur pour obtenir la grâce de mourir saintement; mais sa dernière heure n'était point encore arrivée, il recouvra la santé. Ces diverses maladies cepen-

dant étaient autant de moyens que Dieu employait pour le purifier; il se détachait de plus en plus du monde. Quoiqu'il eût mené à la cour une vie vertueuse, il n'était point encore mort parfaitement à lui-même; il y avait toujours dans son cœur une certaine affection pour les choses créées. Il craignait que le poison du péché ne se fût glissé dans son ame et ne l'eût privé de la grâce; mais le moment de son entière conversion arriva bientôt.

Il perdit en 1537 son aïeule, nommée en religion mère Marie-Gabrielle. On l'appelait avant sa retraite dona Marie Henriquez. Elle était cousine-germaine du roi Ferdinand, et avait épousée Jean de Borgia, second duc de Gandie. Elle resta veuve dans sa dix-neuvième année, avec deux enfants, Jean, père de notre saint, et Isabelle, qui devint abbesse du monastère des clarisses de Gandie, où elle avait pris l'habit, et qui passa le reste de sa vie dans les pratiques austères de la pauvreté et de la pénitence. Lorsqu'elle eut marié son fils, et qu'elle le vit père de François de Borgia, elle embrassa le même institut à l'âge de trente-quatre ans. Les médecins lui représentèrent inutilement que sa santé ne lui permettait point de suivre la règle, et qu'elle mourrait certainement dans l'année: elle ne voulut point déférer à leurs conseils; elle fit profession, et vécut trente-trois ans sous la conduite de sa propre fille. Les vertus qu'elle avait pratiquées lui donnèrent tant de consolations dans sa dernière maladie qu'elle pria ses sœurs de chanter le *Te Deum*, immédiatement après sa mort, en actions de grâces de son heureux passage à l'éternité.

François fut singulièrement touché de la mort

de son aïeule, et il disait depuis qu'elle lui avait inspiré une nouvelle ardeur de se consacrer au service de Dieu. Cependant le ciel bénit son mariage d'une heureuse fécondité; il en sortit cinq garçons et trois filles, savoir : Charles, qui était duc de Gandie lorsque Ribadeneïra écrivait la vie du saint; Jean, Alvarez, Fernandez, Alphonse et Isabelle, Jeanne et Dorothée. Cette dernière se retira chez les clarisses de Gandie, où elle mourut fort jeune. Tous les autres enfants de François se marièrent, furent élevés à des places très considérables, et laissèrent des héritiers de leur nom et de leurs dignités.

Les épreuves dont nous avons parlé ne furent pas les seules par lesquelles passa le marquis de Lombay; Garcilas de Vega, célèbre poète espagnol, et son intime ami, fut tué au siége d'une place de Provence en 1537. Cette perte lui fut extrêmement sensible. Deux ans après il vit mourir l'impératrice. Elle fut enlevée de ce monde dans le temps que les états de Castille se tenaient à Tolède. Le marquis et la marquise de Lombay furent chargés de garder le corps de la princesse, et de le conduire à Grenade, où il devait être enterré. Quand le convoi fut arrivé dans cette ville on ouvrit le cercueil selon l'usage, afin que le marquis jurât que le visage que l'on voyait était celui de l'impératrice; mais ce visage était si défiguré qu'il ne fut pas possible de le reconnaître; le cadavre d'ailleurs exhalait une odeur si infecte que personne ne pouvait la supporter. François cependant fit le serment ordinaire, parceque ses soins lui répondaient que c'était véritablement le corps de la princesse. Frappé du hideux spectacle dont il avait été témoin, il se disait à

lui-même : « Où sont ces yeux si brillants? Qu'est devenue cette beauté que nous admirions il y a peu de temps? Est-ce-vous, dona Isabelle? Est-ce l'impératrice, ma souveraine, ma maîtresse? » L'impression que ce spectacle avait faite sur son ame fut aussi durable que sa vie. Il passa la nuit suivante sans dormir. Prosterné dans sa chambre et fondant en larmes, il se disait à lui-même : « O mon ame! que puis-je chercher dans le monde? Jusqu'à quand poursuivrai-je une ombre vaine? Qu'est devenue cette princesse qui nous paraissait si belle, si grande, si digne de nos respects? La mort, qui a traité de la sorte le diadème impérial, est toute prête à me frapper? N'est-il pas de la sagesse de prévenir ses coups en mourant au monde dès ce moment, afin qu'à ma mort je puisse vivre en Dieu?» Ensuite il pria le ciel de le tirer de l'abîme de ses misères, de l'éclairer, de le fortifier par sa grâce, et de lui faire constamment aimer un maître dont rien ne pourrait jamais le détacher.

Le lendemain étant allé au service de l'impératrice, il entendit son éloge funèbre. Le prédicateur, qui était le célèbre Jean d'Avila, peignit avec autant d'onction que d'énergie la vanité des biens du monde et le néant des grandeurs humaines qui nous échappent à la mort; il s'étendit ensuite sur les suites formidables de la mort, et fit sentir toute la folie de ceux qui n'emploient point une vie passagère à s'assurer ce qui est pour eux d'une conséquence infinie. Ce discours acheva la conversion du marquis de Lombay, et le jour même il envoya chercher Jean d'Avila pour lui découvrir le fond de son ame, et le désir qu'il avait de quitter le monde pour

toujours. Le serviteur de Dieu le confirma dans la résolution où il était de renoncer au séjour de la cour pour se livrer à la piété avec plus de ferveur. François ne balança plus de faire ce que la grâce lui inspirait, et peu de temps après il s'engagea par vœu à entrer dans quelque ordre religieux, s'il survivait à sa femme.

Mais l'empereur, loin de consentir à sa retraite, le fit vice-roi de Catalogne, et le créa chevalier et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, le plus honorable des ordres militaires d'Espagne. Le vice-roi faisait ordinairement sa résidence à Barcelone. A peine François y fut-il arrivé que toute la province prit une face nouvelle. Les grands chemins ne furent plus infectés par les bandits; le vice-roi marcha lui-même contre eux; il fit punir les plus coupables selon la rigueur des lois; mais il leur procura en même temps tous les secours spirituels, afin qu'ils pussent mourir saintement. Il veillait sur la conduite des magistrats, et réprimait, autant qu'il était en lui, tous les abus inventés par la chicane pour rendre les procès interminables. Les écoles publiques furent plus fréquentées, et la jeunesse mieux instruite. Des aumônes abondantes soulagèrent les malheureux, et mirent les pauvres débiteurs en état de payer leurs dettes; mais quelque temps que lui emportassent les fonctions de sa place, ses exercices de piété n'en souffrait jamais. Il donnait tous les matins quatre à cinq heures à la prière ou à la méditation. Chaque jour il récitait l'office divin, et chaque heure était suivie d'une méditation sur quelque point de la Passion. Il récitait aussi le rosaire tous les jours, et méditait sur les vertus et les prin-

cipaux mystères de la vie de la sainte Vierge. Dans le temps où il donnait audience et où il s'appliquait aux affaires, Dieu était toujours présent à son esprit. Quand sa dignité l'obligeait de se trouver à quelque cérémonie publique, il en était si peu frappé qu'il ne savait souvent ce qu'on y avait dit ou ce qu'on y avait fait. Il avait une si grande tendresse de dévotion que ses yeux se remplissaient fréquemment de larmes malgré lui, même au milieu des fonctions extérieures de sa place. « Qui pourra, disait-il souvent à Dieu, amollir la dureté de mon cœur? Il est plus dur que la pierre et le diamant; il ne sera amolli que par vous, ô Dieu des miséricordes! vous qui pouvez faire couler d'un rocher des sources d'eau vive, et changer les pierres en enfants d'Abraham?»

Ses austérités étaient incroyables. Il se priva du souper pour toujours, afin d'avoir plus de temps pour la prière. Après avoir passé deux carêmes sans autre nourriture qu'un plat de légumes et un verre d'eau qu'il prenait chaque jour, il forma le projet de jeûner de la sorte pendant toute l'année. Ce n'était pas que sa table ne fût servie d'une manière convenable à son rang; il intéressait ses convives par une conversation fort agréable, afin que personne ne l'observât; et il détournait, autant qu'il lui était possible, le discours sur des objets de piété. Un genre de vie aussi austère le rendit excessivement maigre dans l'espace d'un an. Il n'avait en vue que l'éternité; il ne cherchait qu'à plaire à Dieu, sans s'inquiéter du jugement qu'on porterait de ses actions. Il s'appliquait sans cesse à mourir au monde par la pratique des humiliations et du mépris de lui-même. Jusqu'à son entière conversion il n'avait

communié qu'une fois par mois; mais, lorsqu'il se fut donné à Dieu sans réserve, il contracta la sainte habitude de se confesser toutes les semaines, et de communier les grandes fêtes en public, et les dimanches en particulier. Il aimait à comparer la différence infinie qu'il y a entre les folles joies du monde et les délices que l'on goûte dans les communications du Saint-Esprit; et on l'entendait quelquefois s'écrier: « O vie de misères et d'aveuglement! comment se peut-il faire que nous connaissions assez peu notre bonheur, que nous soyons assez ennemis de nous-mêmes, pour sacrifier à des plaisirs frivoles une félicité pure, solide et permanente? »

Pendant que le pieux vice-roi menait le genre de vie dont nous venons de parler, le P. François Araoz, le premier profès de la Compagnie de Jésus, après les dix qui l'avaient d'abord formée, vint prêcher à Barcelone : par là le saint fut à portée de conître le nouvel institut. Frappé de tout ce qu'on lui avait dit des vertus et des lumières du fondateur des jésuites, il lui écrivit pour le consulter sur ses communions, parceque plusieurs docteurs espagnols prétendaient qu'on ne devait point permettre aux personnes engagées dans le monde de communier si fréquemment. S. Ignace, qui était alors à Rome, lui répondit que la fréquente communion était le moyen le plus efficace de purifier l'ame de ces fautes qui sont une suite de la fragilité humaine, et de parvenir à la perfection; mais il ajouta en même temps qu'il ne pouvait donner de règles absolues à cet égard; que chacun devait se conduire d'après ses dispositions particulières, et suivre en

cela les conseils d'un directeur pieux et éclairé. Le vice-roi continua de communier toutes les semaines, observant d'employer les trois jours précédents à produire des actes d'amour et de désir de s'unir à Jésus-Christ, et les trois jours suivants, en actions de grâces. Depuis ce temps là il ne cessa presque plus de confier aux jésuites la direction de sa conscience, et il mit tout en œuvre pour étendre leur institut, qui venait d'être approuvé par le pape Paul III.

Sur ces entrefaites la mort lui enleva le duc de Gandie, son père. C'était un seigneur d'une vertu éminente; les pauvres le pleurèrent comme leur père. Lorsqu'on lui faisait des représentations sur l'abondance de ses aumônes il répondait : « Si j'avais dépensé pour mes plaisirs une somme encore plus considérable personne n'y trouverait à redire; mais j'aime mieux que l'on me blâme, et me priver même du nécessaire que de laisser dans la misère les membres souffrants de Jésus-Christ.

François ressentit une vive douleur de la mort de son père; mais il profita de cette occasion pour demander à l'empereur la permission de quitter son gouvernement. Le prince ne la lui accorda qu'à condition qu'il reviendrait à la cour, et qu'il accepterait la place de grand-maître de la maison de l'infante Marie de Portugal, qui était sur le point d'épouser Philippe son fils. Le mariage n'ayant point eu lieu, parceque la princesse mourut peu de temps après, il eut une entière liberté de suivre son inclination pour la retraite. Il se rendit donc à Gandie en 1543. Son premier soin fut de fortifier cette ville pour la mettre à l'abri des incursions des cor-

saires d'Afrique. Il répara l'hôpital de Lombay, et y fonda un couvent de dominicains.

La duchesse Eléonore, qui partageait toutes ses bonnes œuvres, fut alors attaquée de la maladie dont elle mourut. François, qui lui était tendrement attaché, n'omit rien pour obtenir sa guérison: il redoubla ses jeûnes, ses prières et ses aumônes. Un jour que, prosterné dans sa chambre, il priait pour elle avec beaucoup de ferveur, il entendit comme une voix au dedans de lui-même qui lui disait : « Si vous voulez que je laisse plus longtemps votre femme en cette vie elle guérira ; mais je vous avertis que ce ne sera ni votre avantange ni le sien. » Il fut toujours persuadé depuis que cette voix avait été un avertissement du ciel. Frappé de ce qui se passait, rempli de confusion et brûlant d'amour pour Dieu, il fondit en larmes, et s'écria : « Qui êtes-vous, ô mon Dieu ! et qui suis-je pour que ma volonté se fasse plutôt que la vôtre ? Qui sait mieux que vous ce qui m'est convenable, et qu'ai-je à désirer hors de vous ? » Il offrit en même temps à Dieu la vie de la duchesse, la sienne, celle de ses enfants, et tout ce qu'il avait au monde. Depuis ce jour là la maladie de la duchesse augmenta de plus en plus, et elle mourut le 27 mars 1546. François avait alors trente-six ans. Il se consola d'une perte aussi sensible par le souvenir des héroïques vertus qu'Eléonore avait pratiquées, et par celui des sentiments de la piété tendre avec lesquels il l'avait vue faire le sacrifice de sa vie.

Quelques jours après, le P. Le Fèvre, le premier compagnon de S. Ignace, alla voir le duc de Gandie en quittant l'Espagne pour passer en Italie.

Le saint fit une retraite sous sa conduite, conformément aux exercices spirituels de S. Ignace. Ils convinrent ensemble des moyens d'exécuter le projet qu'il avait conçu de fonder un collége de jésuites à Gandie, et cette fondation fut commencée le 5 mai 1546. Le duc, pour honorer le nouveau collége, fit accorder à Gandie, par le pape et l'empereur, les priviléges dont jouissent les universités. Le P. Le Fèvre étant parti pour Rome, y mourut le 1er août de la même année, peu de temps après son arrivée en cette ville. François, pour conserver le fruit qu'il avait retiré de ses fréquents entretiens avec ce saint homme, composa plusieurs petits traités de piété, Deux ont pour objet le moyen d'acquérir une parfaite connaissance de soi-même et une véritable humilité.

Il résolut en même temps de se consacrer à Dieu dans quelque ordre religieux, comme il le désirait depuis long-temps; mais, avant de se décider sur le choix de l'ordre, il pria le ciel de lui faire connaître sa volonté, et il consulta plusieurs personnes pieuses et éclairées. Il se détermina enfin pour la Société de Jésus, dont la règle lui parut mieux convenir aux vues de zèle qui l'animaient, et à l'éloignement qu'il se sentait pour les dignités ecclésiastiques. A peine eut-il fait son choix qu'il envoya un courrier à Rome pour prier S. Ignace de le recevoir. Le saint fondateur lui manda de différer l'exécution de son dessein jusqu'à ce qu'il eût pourvu à l'établissement de ses enfants, et qu'il eût achevé les fondations qu'il avait commencées; il lui conseilla en même temps de faire un cours réglé de théologie à Gandie, et d'y prendre le degré de

docteur en cette science. Le duc obéit avec la plus parfaite ponctualité.

Mais en 1547 il fut obligé de se rendre à Monson pour assister aux états-généraux des trois royaumes, dont celui d'Aragon était alors composé. Il s'agissait dans cette assemblée de réconcilier la noblesse avec son souverain, et cette affaire était aussi délicate qu'elle était importante. L'empereur, qui connaissait par expérience la capacité du duc de Gandie, avait recommandé à Philippe son fils, qui tenait les états, de l'y faire venir, et de le faire même tratador ou président. La vertu et la prudence de François furent très utiles au prince : les choses s'arrangèrent à la satisfaction de toutes les parties.

La même année le duc fit les premiers vœux des jésuites dans la chapelle du collége qu'il venait de fonder à Gandie. S. Ignace, qui savait combien il lui était difficile de rompre tout à coup les liens qui le retenaient dans le monde, lui obtint un bref du pape, par lequel il lui était permis de rester en core quatre ans dans le monde après l'émission de ses premiers vœux. Le sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même fut sans réserve. Ayant marié son fils aîné, il lui laissa son château, et se retira dans une maison voisine de son collége. Il y étudia la théologie positive et scolastique sous le docteur Perez, qu'il avait fait venir de Valence à Gandie. Voici quel fut le genre de vie qu'il se prescrivit : Il se levait tous les matins à deux heures, et priait jusqu'à huit ; il se confessait ensuite, entendait la messe, et communiait dans sa chapelle ou dans celle du monastère de Sainte-Claire ; les dimanches et les fêtes il allait communier à l'église. A neuf heures, il étu-

diait la théologie à peu près jusqu'à midi. Quelque temps avant son dîner il donnait audience aux officiers de justice, et terminait les affaires qui étaient survenues. Après son dîner, qui était fort frugal, il s'entretenait pendant une heure avec ses enfants, et réglait tout ce qui concernait son domestique ; il reprenait ensuite l'étude, et lorsque le soir était venu il s'occupait de pieuses lectures, et vaquait à ses autres exercices de religion. Dans son examen du soir il se rendait à lui-même le compte le plus exact de toute la journée, et se punissait rigoureusement des plus petites fautes. Il fit son testament, et il acquitta lui-même toutes les charges qui y étaient portées ; il recommanda seulement à ses héritiers de protéger les jésuites, les dominicains et les clarisses de Gandie.

Les affaires qui le retenaient dans le monde ayant été terminées dès l'an 1549, il partit pour Rome avec le second de ses fils et plusieurs domestiques ; il fut aussi accompagné par quelques jésuites de Gandie, qui étaient mandés pour assister à une assemblée générale des profès de leur ordre, qui devait se tenir dans la même ville. En sortant de Gandie il se rappela le bonheur qu'avaient eu les Israélites d'être délivrés de la servitude d'Egypte. *Voilà donc*, disait-il, *mes chaînes enfin brisées ; mon ame est comme l'oiseau échappé des piéges du chasseur.* Durant le voyage il observa, autant qu'il était en lui, le genre de vie qu'il suivait depuis trois ans. Il se confessait et communiait tous les jours comme à Gandie. Son humilité eut beaucoup à souffrir des honneurs avec lesquels on le reçut à Ferrare, à Florence et à Rome. Il arriva dans cette dernière

ville le 31 août 1550. Le pape voulut inutilement le retenir dans son palais ; il aima mieux loger dans la maison des jésuites. S. Ignace étant venu le recevoir à la porte, il se prosterna à ses pieds et lui demanda sa bénédiction. Malgré son amour pour la retraite il fut obligé de faire et de recevoir plusieurs visites. Rendu à lui-même, il se prépara à gagner le jubilé, et ses dispositions furent proportionnées à sa ferveur. Les sommes considérables qu'il avait apportées d'Espagne furent employées à la construction de la maison professe et à la fondation du collége romain, qui a produit depuis un si grand nombre d'excellents ouvriers évangéliques. Le pape Grégoire XIII mit la dernière main à ces pieux établissements, et les acheva avec une magnificence digne du chef de l'Église.

François écrivit de Rome à l'empereur pour lui demander la permission de faire passer son duché à son fils aîné. Il s'accuse, dans sa lettre à ce prince, d'avoir scandalisé la cour par une vie peu réglée. J'ai, dit-il, mérité d'être précipité dans le plus profond des abîmes de l'enfer. Je ne puis assez remercier la divine miséricorde de ce qu'elle m'a supporté si long-temps. J'ai de grandes obligations aux Pères de la Société de Jésus, qui, par pitié pour mon ame, ont bien voulu me recevoir parmi eux pour que je puisse expier par la pénitence mes péchés passés. Je promets à votre majesté de prier le Dieu qui vous a rendu vainqueur de vos ennemis de vous accorder aussi la grâce de remporter la victoire sur vos passions, de vous embraser d'amour pour lui, et de vous faire chérir la croix de Jésus-Christ. Cette lettre est du 15 janvier 1551.

Sur le bruit qui s'était répandu que le pape Jules III avait dessein d'élever notre saint à la dignité de cardinal, il obtint de S. Ignace la permission de sortir de Rome, où il était depuis quatre mois; il s'enfuit secrètement en Espagne, et après avoir passé quelque temps au château de Loyola, dans la province de Guipuscoa, il se retira chez les jésuites d'Ognate, petite ville qui est environ à quatre lieues du château. Ce fut là qu'il reçut la réponse de l'empereur à la lettre qu'il lui avait écrite. Le prince lui témoignait la peine qu'il avait de le perdre, mais il le félicitait en même temps sur son courage qui lui avait fait abandonner le monde. Il acquiesçait aussi à la demande qu'il lui avait faite en faveur de son fils aîné, et lui promettait de mettre ses autres enfants sous sa protection. La lecture de cette lettre remplit François de consolation, parcequ'elle lui annonçait sa prochaine délivrance. Il se retira dans une chapelle, où, humblement prosterné par terre, il renouvela le sacrifice de lui-même, et pria Dieu de l'embraser de son amour, de le faire mourir parfaitement à lui-même, et de lui accorder la grâce de porter sa croix par la pratique de la mortification et de la pauvreté. Sa prière finie il revint dans sa chambre, et fit une renonciation légale à tout ce qu'il possédait dans le monde en faveur de son fils aîné; on lui coupa ensuite les cheveux, et il se revêtit de l'habit que portaient les jésuites, après quoi il retourna dans la chapelle pour ratifier les promesses qu'il avait faites à Dieu. Tout ceci se passa en 1551. François reçut la prêtrise au mois d'août de la même année, et dit sa première messe dans la chapelle du château de Loyola.

Animé d'un désir ardent de ne plus vivre que pour Jésus-Christ, il pria les magistrats d'Ognate de lui donner un petit ermitage voisin de la ville, lequel était dédié à sainte Marie-Madeleine; l'ayant obtenu, il s'y retira avec la permission de son supérieur. Quelques Pères de la Société l'y suivirent, afin de se perfectionner avec lui dans la pratique de toutes les vertus particulières à leur état. Son humilité paraissait dans toutes ses actions. Il se regardait comme le dernier de tous, et recherchait les plus vils emplois de la maison. Il aimait surtout à aller demander l'aumône de porte en porte dans les bourgades voisines. Souvent il parcourait les villages une sonnette à la main, afin d'appeler les enfants pour les catéchiser, et leur apprendre à faire leurs prières. Il instruisait les personnes de tout état; mais il s'attachait principalement aux pauvres. Don Bernardin de Cardenas, duc de Maqueda et vice-roi de Navarre, fut un de ceux qui profitèrent le plus des instructions du saint; il régla, d'après ses conseils, sa conduite et ses plus importantes affaires.

L'empereur Charles-Quint, rempli de vénération pour les vertus de François, forma le dessein de le faire élever au cardinalat. Le pape Jules III entra dans ses vues, et la promotion fut arrêtée. Lorsque S. Ignace eut appris cette nouvelle, il alla se jeter aux pieds du souverain pontife pour le prier de ne pas porter à son ordre un coup si dangereux, en exigeant la dérogation à l'une de ses règles les plus essentielles. François, de son côté, employait les larmes, les prières et les austérités de la pénitence pour écarter le danger dont il était menacé. Lors-

que cet orage fut passé, il fut obligé, par l'ordre de S. Ignace, d'aller prêcher dans les différentes parties de l'Espagne, où l'on désirait l'entendre depuis long-temps. Le succès de ses discours répondit à l'espérance qu'on en avait conçue. Plusieurs personnes de la première qualité se mirent sous sa conduite, et l'on vit des familles entières suivre le plan de vie qu'il leur avait tracé. Après avoir opéré des prodiges de zèle dans la Castille et dans l'Andalousie, il passa en Portugal, où il parut encore se surpasser, surtout à Evora et à Lisbonne. Don Juan III, roi de Portugal, s'était déclaré dès son enfance le protecteur des jésuites. L'infant don Louis, son frère, avait formé le dessein d'entrer dans la Société; mais S. François et S. Ignace l'avaient empêché de l'exécuter : ils pensaient qu'il serait plus utile à la gloire de Dieu en restant dans le monde, et qu'il était d'ailleurs nécessaire au roi pour l'aider dans l'administration de ses états. François lui donna des règles de conduite, qu'il suivit avec exactitude. On ne se lassait point d'admirer la sagesse du saint, qui s'était instruit, non à l'école des hommes, mais à celle de Dieu même.

Les provinces de la Société s'étant multipliées en Espagne, François en fut établi supérieur-général. Les jésuites de Portugal et des Indes orientales lui furent aussi soumis; mais comme ses austérités faisaient craindre pour sa vie, S. Ignace lui ordonna d'obéir sur ce point à un autre; cette précaution parut nécessaire pour modérer la ferveur de son zèle. François fut encore chargé de la fondation de plusieurs maisons, ce qui, joint à ses autres travaux, lui laissait à peine le temps de respi-

rer. Il n'en était pas moins fidèle à ses pratiques ordinaires; il trouvait encore des moments pour aller viviter les pauvres dans les hôpitaux et dans les prisons. Il avait un talent merveilleux pour exciter les autres à la pénitence. Quand il savait que quelqu'un était tombé dans une faute, il lui disait : « C'est à cause de mon indignité que Dieu a permis que vous tombassiez dans cette faute. Nous nous réunirons ensemble pour faire pénitence. De mon côté, je ferai tel jeûne, telle prière, telle mortification; que ferez-vous du vôtre? » Les pécheurs étaient si touchés de sa patience et de son humilité qu'ils ne pouvaient lui résister.

S. Ignace étant mort en 1556, le P. Laynez fut élu général des jésuites. François ne put se rendre à Rome pour cette élection. Le mauvais état de sa santé, joint aux besoins de la Société, le retint en Espagne.

La même année Charles-Quint, dépris des vanités du monde et las des fatigues qu'entraînait le gouvernement d'une vaste monarchie, abdiqua l'empire, et se retira chez les hiéronymites de Saint-Just, dans l'Estramadure. On lit dans plusieurs historiens qu'il y mena une vie fort édifiante, s'occupant sans cesse de la lecture, de la prière et de la méditation de la mort; qu'il travaillait des mains et se donnait la discipline comme les moines, et qu'il recevait souvent la sainte communion. En traversant l'Espagne pour se rendre au lieu de sa retraite, il ne put s'empêcher de se plaindre de ce que plusieurs personnes de distinction qu'il avait comblées de faveurs semblaient oublier à son égard les devoirs de la reconnaissance; il se plaignait

aussi de la lenteur avec laquelle on lui payait la petite pension qu'il s'était réservée. François, qui savait que le prince avait envie de le voir, se hâta de l'aller trouver. Il le trouva dans de grandes préventions contre les jésuites. Charles en vint jusqu'à lui dire qu'il était étonné qu'il eût préféré leur société à tant d'ordres aussi anciens que respectables. Le saint lui répondit qu'il avait fait ce choix parce-qu'il s'était senti appelé de Dieu à un état où l'on pût joindre ensemble les fonctions de la vie active et de la vie contemplative; qu'un autre motif de son choix avait été le désir d'éviter le danger qui accompagne les dignités ecclésiastiques. Il réfuta ensuite les raisons alléguées contre le nouvel institut par les ennemis de la Société. Le prince, satisfait de ses réponses, quitta ses préventions et rendit justice à des religieux qu'il avait mal connus. Le saint, après avoir passé trois jours avec l'empereur, continua la visite des colléges et des maisons nouvellement fondés en Espagne pour son ordre.

La Société fit une grande perte dans la personne de Juan III, roi de Portugal, qui mourut d'apoplexie en 1557. Ce prince avait succédé en 1521 à Emmanuel-le-Grand, son père. Il montra, pendant un règne de trente-six ans, beaucoup de zèle pour la propagation de la foi en Asie et en Afrique, et il fonda un grand nombre de colléges et de monastères. Après sa mort la couronne de Portugal passa à Sébastien son petit-fils, qui n'était âgé que de trois ans, et qui n'avait déjà plus ni son père ni sa mère. La reine Catherine, son aïeule, fut déclarée régente du royaume. François écrivit à cette princesse pour la consoler, et pour l'exhorter à se

soumettre avec résignation à la volonté divine, et à se proposer uniquement de faire de nouveaux progrès dans la vertu. Quelque temps après l'empereur le chargea d'aller trouver la même princesse de sa part, pour lui témoigner combien il était sensible à sa douleur et pour traiter avec elle de certaines affaires de grande importance. Il resta long-temps en Portugal, parceque la régente eut une maladie dangereuse, et il ne put revenir en Espagne que sur la fin de l'année. A son arrivée il alla trouver l'empereur pour l'informer du résultat de sa commission. Il avait à peine quitté ce prince qu'il l'envoya chercher, afin de s'entretenir avec lui sur diverses matières de piété. Il lui avoua que depuis l'âge de vingt et un ans il n'avait passé aucun jour sans faire l'oraison mentale; il lui demanda, entre autres choses, s'il croyait qu'il se fût rendu coupable de vanité en écrivant lui-même plusieurs actions de sa vie, ce qu'il avait fait non dans la vue de s'attirer les applaudissements des hommes, mais de venger les droits de la vérité, que plusieurs historiens avaient violés. Quoiqu'on ignore ce que répondit François, on ne peut douter que sa réponse n'ait été celle d'un saint. Il quitta Charles-Quint pour aller à Valladolid; mais il apprit la nouvelle de sa mort quelque temps après. Ce prince reçut les sacrements de l'Eglise avec beaucoup d'édification avant sa mort, qui arriva le 21 septembre 1558. Le saint prononça son oraison funèbre à Valladolid, et insista particulièrement sur le bonheur qu'il avait eu de quitter le monde, afin de remporter une victoire complète sur lui-même.

Ce fut surtout par son humilité que François de

Borgia se rendit admirable. Il recherchait avec une sainte avidité les occasions de pratiquer cette vertu; le P. Bustamance le voyant affligé, et même rempli d'une confusion extraordinaire au milieu des honneurs qu'on lui rendait à Valladolid, lui en demanda la raison. « Je considérais, dit-il, dans mon oraison de ce matin, que j'ai mérité l'enfer, et je m'imagine que les hommes et les autres créatures me crient : L'enfer est ta place; l'enfer doit être le partage de ton ame. » Frappé de cette pensée, il s'humilia profondément, et se porta vers Dieu par une tendre confiance en sa miséricorde. Après avoir médité sur les actions de Jésus-Christ, il se mit en esprit pendant six ans aux pieds de Judas; mais venant ensuite à considérer que le Sauveur avait lavé les pieds de ce traître, il n'osait plus en approcher; il se jugea dès lors indigne d'occuper une place dans le monde, et se crut inférieur à toutes les créatures. Lorsqu'on lui donnait des louanges ou des applaudissements, il se rappelait le compte que chacun doit rendre à Dieu, qui est la sainteté même, et qui ne trouvera peut-être qu'hypocrisie dans les vertus les plus brillantes aux yeux des hommes; il conjura D. Philippe, pendant qu'il était régent d'Espagne, de ne l'élever à aucune dignité ecclésiastique. Vous ne pouvez, lui disait-il, m'accorder une plus grande faveur. D'autres auront assez d'humilité pour se sanctifier dans les grandes places, qui ont pour objet l'établissement de la subordination dans le monde; mais pour moi je ne suis point capable d'un tel effort; je dois renoncer au monde, et je ne ferai mon salut que dans l'état d'un pauvre religieux. Son plus grand plaisir était d'instruire les pauvres

dans les lieux où il était inconnu. Partout il cherchait à exercer les emplois que les hommes jugent les plus humiliants. Tandis qu'il était occupé à fonder une maison de son ordre à Porto, il apprit que l'inquisition avait défendu la lecture de quelques-uns des traités qu'il avait composés étant encore duc de Gandie, et cela sous prétexte qu'il y avait des erreurs. Quoique l'accusation fût mal fondée, il garda un modeste silence, ce qui enhardit encore ses ennemis; mais on examina ses ouvrages, et la doctrine qu'ils contenaient fut trouvée orthodoxe. On voulut encore lui faire un crime de son ancienne liaison avec Barthelemi Caranza. C'était un savant dominicain qui fut fait archevêque de Tolède, et que des ennemis puissants firent mettre dans les prisons de l'inquisition. Ce prélat cependant triompha de la calomnie; le pape se déclara en sa faveur, et il mourut tranquillement à Rome. Les adversaires de la Société lui causèrent plusieurs autres mortifications en Espagne; mais il sut, avec l'aide du pieux Louis de Grenade, rendre leurs efforts impuissants. Le haut degré de perfection où il porta l'humilité peut servir à donner une juste idée de ses autres vertus.

Personne ne porta plus loin que lui l'amour de la pauvreté. Cette vertu paraissait dans toutes ses actions; il évitait de se mêler de toute affaire où il s'agissait d'argent, et il s'estima heureux de ce qu'on ne lui avait jamais donné dans son ordre aucun de ces emplois qui ont le temporel pour objet. Il se servait toujours du même habit, et le portait jusqu'à ce qu'il fût entièrement usé. La chambre la plus pauvre et la plus incommode était celle qu'il

recherchait par préférence. La sœur de l'ambassadeur d'Espagne à Rome lui ayant dit un jour qu'il serait bien malheureux si, après avoir échangé ses richesses contre la pauvreté, il n'obtenait pas le ciel à la fin : « Oui, répondit-il, je serais bien malheureux; mais quant à l'échange, j'y ai déjà beaucoup gagné. »

Son obéissance pour ses supérieurs était extraordinaire. Il regardait le moindre signe de leur volonté comme la voix du ciel. Lorsqu'on lui apportait en Espagne des lettres de S. Ignace, il les recevait à genoux; et, avant de les ouvrir, il demandait à Dieu la grâce d'exécuter ponctuellement ce qu'elles contenaient. Pendant tout le temps qu'il fut obligé d'obéir à un frère dans toutes les choses qui concernaient sa santé et sa nourriture, il ne mangeait ni ne buvait que par son ordre. « Trois choses, avait-il coutume de dire, soutiendront et feront fleurir la Société pour la gloire de Dieu : 1° l'esprit de prière et l'usage fréquent des sacrements; 2° l'opposition du monde et les persécutions; 3° la pratique de la parfaite obéissance. »

François appelait la pénitence le grand chemin du ciel; il tremblait de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ avant de s'être rendu digne du bonheur de le posséder : de là ses prières continuelles accompagnées de larmes pour obtenir la grâce du salut. Il faisait usage de divers instruments de pénitence dont il dérobait la vue, et qui n'étaient connus que de Dieu. Il imaginait mille pieux artifices pour faire souffrir son corps. Le cuisinier ayant mis par mégarde de l'absynthe dans son bouillon, il le prit sans se plaindre; et comme on lui demandait ce

qu'il en pensait, il répondit qu'il n'avait jamais rien pris de meilleur pour lui. On ne se fut pas plus tôt aperçu de la méprise que le cuisinier confus vint le prier de lui pardonner sa faute. « Que Dieu vous en récompense, lui dit le saint, vous êtes le seul de tous les frères qui sachiez ce qui me convient. » Un jour qu'il entendait la comtesse de Lerma, sa fille, se plaindre d'une maladie, il lui dit : « Dieu envoie des peines à ceux qui ne veulent point les supporter, et il les refuse à ceux qui désirent de souffrir quelque chose pour pratiquer la patience et pour expier leurs péchés. » Il disait un jour à celle de ses sœurs qui était clarisse à Gandie : « C'est un devoir dans l'état religieux de mourir à soi-même vingt-quatre fois par jour, afin que l'on puisse dire avec l'apôtre : *Je meurs tous les jours*; et que l'on soit du nombre de ceux dont le même apôtre dit : *Vous êtes morts*. » Dans la maladie, il prenait sans répugnance, et même avec joie, les remèdes les plus dégoûtants, et il disait à ceux qui en marquaient de l'étonnement qu'il devait expier par là son ancienne délicatesse, et se souvenir d'ailleurs que Jésus-Christ avait été abreuvé de fiel sur la croix.

Que n'aurions-nous pas à dire de ses autres vertus, et surtout de cet esprit de prière qu'il possédait dans un si haut degré ! Mort au monde et à lui-même, intimement pénétré de la bassesse de son néant et de la grandeur de la bonté divine, il soupirait vers Dieu avec une ferveur continuelle. Au milieu des affaires les plus dissipantes il ne perdait point de vue la présence du Seigneur. Il regardait comme un instant les cinq ou six heures qu'il don-

nait le matin à la prière, et quand il sortait de cet exercice on remarquait sur son visage je ne sais quoi d'extraordinaire. Sa préparation à la messe était fort longue; et pendant son action de grâce il était tellement abîmé en Dieu qu'on se trouvait obligé d'aller le chercher à l'église; son recueillement et sa modestie inspiraient la ferveur à tous ceux qui le voyaient ou qui conversaient avec lui. Pour acquérir une pureté plus parfaite il se confessait deux fois par jour; pratique toutefois qui ne peut être généralement conseillée, à cause du danger qu'il en résulterait si l'on n'y apportait pas les mêmes dispositions que le serviteur de Dieu. Enivré en quelque sorte des douceurs ineffables qu'il goûtait dans les communications de son ame avec Dieu, il déplorait amèrement l'aveuglement des mondains qui ne connaissent point le bonheur de la vie spirituelle, et qui ne soupirent qu'après les plaisirs des sens. Ayant appris dans les rues de Valladolid la nouvelle de la mort subite de la comtesse de Lerma, celle de ses filles qu'il aimait le plus tendrement et qui était encore plus recommandable par sa piété que par ses belles qualités, il s'arrêta, pria quelques instants pour elle, et continua son chemin. Il allait pour lors à la cour; lorsqu'il y fut arrivé il s'entretint avec la princesse comme à son ordinaire, et en la quittant il recommanda à ses prières l'ame de la comtesse. Eh quoi! dit la princesse, a-t-on jamais vu quelqu'un aussi peu touché de la mort de sa fille? Madame, répondit le saint, elle ne m'avait été que prêtée. Le maître l'a appelée à lui, ne dois-je pas le remercier de me l'avoir laissée si long-temps, et de l'avoir ensuite fait entrer dans la

gloire, comme je l'espère de sa miséricorde ?» Il dit encore dans une occasion semblable : « Depuis que le Seigneur m'a fait la grâce de m'appeler à son service, et qu'il a exigé de moi que je lui donnasse mon cœur, j'ai tâché de me résigner si parfaitement à sa volonté qu'aucune créature morte ou vivante ne pût jamais me jeter dans le trouble. »

Le P. Laynez, second général des jésuites, étant mort en 1565, François fut élu pour lui succéder le 2 juillet de la même année. On avait su déconcerter les précautions qu'il avait prises pour empêcher son élection. Il fit de tendres exhortations à tous les Pères qui composaient l'assemblée générale de la société, et voulut leur baiser les pieds avant qu'ils se séparassent. Son premier soin fut de fonder à Rome une maison pour le noviciat. Il soutint avec tant de succès les intérêts de la Société dans toutes les parties du monde qu'on peut à juste titre l'en regarder comme le second fondateur. Il montra tant de zèle à étendre les missions et à former des ouvriers évangéliques qu'il eut devant Dieu beaucoup de part au mérite des prédicateurs qui annoncèrent la foi dans les pays les plus éloignés. Il n'en avait pas moins pour former ceux des Pères qui étaient destinés à rester en Europe, et pour les bien pénétrer de l'esprit de leur institut, qui a pour objet la réformation des mœurs des chrétiens. La prédication étant le principal moyen dont Dieu se sert pour la conversion des ames, il recommandait fortement de s'appliquer à ce genre de ministère, et il traça lui-même les règles qu'il fallait suivre pour y réussir.

Durant la peste qui causa de grands ravages à

Rome en 1566, il vola avec ardeur au secours de ceux qui étaient attaqués de ce fléau; il obtint et des magistrats et du pape des aumônes abondantes pour les pauvres. Il envoya les Pères de la Société dans les différents quartiers de la ville, et ceux-ci secondèrent son zèle aux dépens de leur propre vie.

En 1570, l'année qui précéda la journée de Lépante, il accompagna le cardinal Alexandrin, neveu de Pie V, en France, en Espagne et en Portugal. Le but de cette légation était de solliciter le secours des princes chrétiens contre les mahométans. Le saint était malade depuis quelque temps, et il eût renoncé au généralat si on le lui eût permis. Sa santé se dérangea de plus en plus durant la légation du cardinal Alexandrin. En revenant à Rome il se trouva fort mal à Ferrare, et il eut besoin d'une litière pour continuer sa route. Tant que dura sa maladie il ne reçut point de visites, et ne voulut voir que les médecins. Les Pères de la Société le prièrent de nommer son successeur et de leur permettre de le faire peindre, mais il ne consentit ni à l'un ni à l'autre. Un peintre étant entré pendant son agonie, il s'en aperçut, témoigna son mécontentement et tourna le visage d'un autre côté, en sorte qu'on ne put le tirer. Il termina sa sainte vie la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1572, dans la soixante-deuxième année de son âge. On l'enterra dans l'ancienne église de la maison professe; mais en 1617 le cardinal duc de Lerma, son petit-fils, premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fit transporter son corps dans l'église de la maison professe des jésuites de Madrid. François de Borgia fut béatifié par Urbain VIII en 1624, et

canonisé par Clément IX en 1671; Innocent XI fixa, en 1683, sa fête au 10 octobre.

Un ministre de l'Évangile doit allier la vie contemplative à la vie active; ce sont comme deux sœurs qui doivent toujours aller ensemble et s'aider mutuellement. Quelle que soit l'exactitude d'un pasteur dans l'accomplissement des fonctions extérieures de sa charge, il manque dans un point essentiel s'il cesse un instant de recommander au ciel les besoins de son peuple, puisqu'il est établi médiateur entre Dieu et les hommes. Le recueillement, la prière et la méditation sont l'ame de l'état ecclésiastique. Qu'un ministre de Jésus-Christ passe sa vie dans une dissipation habituelle, non seulement il ne remplit pas ses devoirs, mais il se rend encore incapable de remplir dignement ses fonctions. Sans l'esprit de prière un pasteur n'est plus qu'une ombre de pasteur; c'est un corps privé de l'ame qui doit l'animer; il ne mérite plus le nom d'ecclésiastique, ou celui de religieux, s'il a embrassé cette sainte profession.

S. LOUIS BERTRAND,

DOMINICAIN.

(9 octobre.)

Louis était fils de Jean-Louis Bertrand, notaire ou greffier à Valence en Espagne, et il naquit dans cette ville le 1er janvier 1526. Il était l'aîné de neuf enfants qui se rendirent tous recommandables par leur piété, et prouvèrent par leur conduite quelle est l'efficacité des instructions des parents, lors-

qu'elles sont soutenues par l'exemple. Louis, dès ses premières années, aimait singulièrement la retraite; il faisait ses prières avec ferveur et pratiquait des austérités bien au dessus de son âge. Il était extrêmement sobre dans ses repas; les amusements et les plaisirs lui étaient à charge, et lorsqu'il pouvait tromper la vigilance de sa mère il couchait sur la terre nue. On le trouvait souvent à genoux dans quelque lieu secret de la maison, et tout retraçait en lui l'esprit de S. Vincent Ferrier dont il était parent. Quand il allait aux écoles publiques, il redoublait de vigilance sur lui-même, de peur que le commerce qu'il avait avec le monde n'affaiblît en lui les sentiments de piété dont il voulait toujours être animé. Jamais il ne perdait de vue la présence de Dieu, et comme il cherchait le Seigneur dans la simplicité de son cœur, il méritait d'entendre sa voix dans les pieuses lectures et dans les prières, qui faisaient ses plus chères délices.

A l'âge de quinze ans il témoigna un grand désir de prendre l'habit chez les dominicains de Valence, mais son père lui représenta que son tempérament n'était point encore formé, et le prieur même des dominicains lui dit d'examiner encore sa vocation. Ces délais ne firent qu'augmenter le désir du pieux postulant. Quelque temps après le gouvernement de la maison des dominicains de Valence fut confié au célèbre P. Jean Micon. Il avait dans sa jeunesse gardé les troupeaux, et dans cet emploi, vil aux yeux du monde, il avait appris à contempler les perfections divines dans les œuvres de la création. Il répétait à ses compagnons les instructions qu'il puisait dans ses lectures et dans les sermons qu'il

entendait, et par là il vint à bout d'en engager plusieurs à mener un genre de vie très parfait. Il entra depuis dans l'ordre des dominicains, où il introduisit une réforme, se fit une grande réputation par ses prédications, et retira de l'infidélité une grande partie des Maures d'Espagne. Il composa plusieurs ouvrages de piété, entre autres des méditations qui annoncent un homme très consommé dans la science des saints. Ce fut ce grand serviteur de Dieu qui donna l'habit de son ordre à Louis Bertrand. Il lui servit lui-même de guide dans les voies intérieures de la perfection; il lui apprit à aimer les croix et les humiliations, à mépriser toutes les choses créées, à pratiquer les vertus convenables à sa vocation. Il lui répétait souvent que la patience dans les sécheresses et les privations contribue souvent plus à la sainteté d'une ame que les consolations et les autres faveurs surnaturelles.

Lorsque Louis Bertrand eut été ordonné prêtre il se fit un devoir de dire la messe tous les jours. Il se préparait à cette grande action par des prières longues et ferventes; souvent il se purifiait par le sacrement de pénitence des moindres souillures. On ne pouvait le voir à l'autel sans se sentir pénétré des sentiments d'amour et de respect dont il était animé, et qui rejaillissaient jusque sur son extérieur. En 1551 on le fit maître des novices. Il enseignait par ses discours et ses exemples à ceux qui lui étaient confiés de quelle manière ils devaient renoncer au monde et à leur volonté, et s'unir à Dieu par l'exercice de la prière. Il ne paraissait pas d'abord avoir de talent pour la chaire; mais il vainquit toutes les difficultés et prêcha avec beaucoup

de fruit, parcequ'il avait toutes les vertus nécessaires pour réussir dans le ministère de la parole. Le royaume de Valence ayant été affligé de la peste en 1557, il se montra supérieur à la crainte qu'inspire ce redoutable fléau; il vola au secours des pestiférés, et après les avoir aidés à mourir saintement il leur rendait les derniers devoirs. Dieu lui ayant conservé la vie, il demanda à ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Évangile aux sauvages de l'Amérique.

Il s'embarqua à Séville en 1562 avec un religieux de son ordre. Durant le voyage il faisait des instructions aux personnes qui étaient dans le vaisseau pour les exhorter à conformer leur vie aux maximes de l'Évangile. Ayant abordé dans la Castille-d'Or, province de l'Amérique méridionale, il y répara le couvent des dominicains qu'il trouva en fort mauvais état, et il se prépara par le jeûne et la prière à l'ouverture de sa mission. Malgré les fatigues du ministère il ne prenait presque aucun repos; il couchait souvent à l'air, et ordinairement sur la terre nue ou sur des pièces de bois. Il ne portait point de provisions comme les autres missionnaires, ce qui l'exposait à souffrir les rigueurs de la faim et plusieurs incommodités. On lit dans l'histoire authentique de sa vie et dans la bulle de sa canonisation que Dieu lui communiqua le don des langues avec celui des miracles. Dans l'espace de trois ans il convertit plus de dix mille ames dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago et dans la province de Carthagène; il baptisa les habitants de la ville de Tubara et de plusieurs autres lieux adjacents, ses prédications produisirent le même fruit

à Cipacoa. Les sauvages de Paluato, encore plus attachés à leurs infâmes passions qu'à leurs idoles, refusèrent d'abord d'ouvrir les yeux à la lumière du christianisme. Mais les prières, les larmes et les mortifications que Louis Bertrand offrit pour leur conversion, leur obtinrent miséricorde, et ils reçurent enfin l'Évangile avec une grande docilité. Le saint entreprit ensuite une mission chez les Caraïbes, qui passent pour le peuple le plus grossier et le plus barbare que l'on connaisse; il alla les chercher dans leurs forêts et sur leurs montagnes. La semence de la parole divine fructifia parmi eux, et il y en eut un grand nombre qui se convertirent. Les habitants des montagnes de Sainte-Marthe le reçurent comme un ange envoyé du ciel, et il en baptisa environ quinze cents. Un égal nombre d'Indiens de Paluato vinrent le trouver pour lui demander le baptême, qu'il leur administra après les avoir instruits avec ses compagnons. Il eut le même succès dans les pays de Montpaïa et dans l'île de Saint-Thomas. Tous les barbares à la conversion desquels il travailla attentèrent souvent à sa vie; mais Dieu le délivra de tous les dangers auxquels il fut exposé.

L'avarice et la cruauté de plusieurs aventuriers espagnols, qui ne pouvaient que rendre le christianisme odieux à des peuples qui le connaissaient à peine, lui inspirèrent de vifs sentiments de douleur. Voyant qu'il ne pouvait remédier aux maux sur lesquels il gémissait, il résolut de retourner en Espagne, où ses supérieurs le rappelèrent vers le même temps. Il arriva à Séville en 1569, et prit la route de Valence. Ayant été élu successivement

prieur de deux maisons de son ordre, il y fit revivre l'esprit primitif de la règle.

Aux dons surnaturels dont nous avons parlé Louis Bertrand joignait celui de prophétie. Il prédit que Jean Adorno, noble Génois, deviendrait un grand serviteur de Dieu, et qu'il instituerait une nouvelle congrégation religieuse, ce qui fut vérifié dans l'institution de l'ordre des clercs réguliers appelés Mineurs, qu'Adorno fonda dans la suite. Sainte Thérèse l'ayant consulté sur plusieurs difficultés, elle reçut de ses avis autant de lumières que de consolation. Il fit la réponse suivante à la lettre qu'elle lui avait écrite au sujet de la réforme qu'elle projetait d'établir parmi les carmes. « Comme il s'agit de la gloire de Dieu dans votre entreprise, j'ai pris quelque temps pour la lui recommander dans mes faibles prières, et c'est ce qui m'a empêché de vous répondre plus tôt. Vous devez prendre courage au nom du Seigneur, qui favorisera votre entreprise. C'est de sa part que je vous assure que votre réformation se fera dans l'espace de cinq ans, et qu'elle deviendra un des plus beaux ornements de l'Église.

Louis Bertrand prêcha pendant douze ans avec autant de zèle que de fruit dans plusieurs diocèses d'Espagne; il forma en même temps d'excellents prédicateurs, qui lui succédèrent dans le ministère de la parole et qui eurent le même succès; il leur recommandait surtout l'humilité et l'amour de la prière. Les paroles, disait-il, sans les œuvres ne touchent ni ne changent les cœurs; il faut que l'esprit de prière les anime; c'est de là qu'elles tirent leur force et leur efficacité, autrement elles ne se-

ront qu'un vain son. Quand un prédicateur ne sent rien il ne remue point ses auditeurs, quoiqu'il flatte les oreilles par son éloquence. Ceux qui ne recherchent que les applaudissements révoltent par leur affectation on par leur vanité ceux qui les écoutent; mais on ne résiste guère au langage du cœur. On ne doit, ajoutait-il, juger du fruit du sermon que par les larmes et le changement des auditeurs. On a réussi quand on a détruit les inimitiés, inspiré l'horreur du péché, ôté la cause du scandale, réformé les vices; encore faut-il dans ces occasions rapporter à Dieu seul le bien dont on a été l'instrument, et se regarder comme un serviteur inutile. (1) Au reste il ne recommandait rien aux autres qu'il ne le pratiquât le premier. On admirait surtout son humilité au milieu des plus grands honneurs. Il se préservait du venin de la vaine gloire par la pensée des jugements de Dieu. Sans cesse il conjurait le ciel de bénir les travaux de son zèle, et il exhortait toutes les personnes pieuses à demander avec lui la conversion des pécheurs. Il invitait toutes les créatures à se joindre à lui, à unir leurs cris aux siens, afin de toucher la divine miséricorde en faveur de tant d'ames qui sont sur le bord du précipice sans penser au danger qu'elles courent. Rien ne lui paraissait pénible dès qu'il s'agissait de concourir à leur salut. Il trouvait un sujet de joie dans les croix les plus pesantes et dans les plus rigoureuses austérités. Les deux dernières années de sa vie il fut

(1) L'ordre des dominicains en Espagne possédait dans le même temps deux hommes célèbres par leur zèle, leur savoir, et leur expérience dans les voies intérieures de la piété, le P. Louis de Grenade et le P. Barthélemi des Martyrs.

affligé de diverses maladies; et on l'entendait souvent répéter avec S. Augustin : « Coupez, brûlez, Seigneur, ne m'épargnez point sur la terre, pourvu que vous me fassiez miséricorde dans l'éternité. » Il ne diminuait rien pour cela de sa pénitence ni de ses travaux.

En 1580 il prêcha encore l'avent à Xativa, et le carême dans la cathédrale de Valence, mais il se trouva mal dans la chaire de cette dernière ville, et on fut obligé de l'emporter chez lui. Sa maladie étant devenue dangereuse, tous ses amis fondant en larmes s'empressaient de le visiter. Il voyait arriver tranquillement le jour de sa mort, et il l'avait prédit un an auparavant à quelques-uns de ses amis, entre autres à l'archevêque de Valence et au prieur des chartreux. L'archevêque le servait lui-même, et il ne le quitta point tant qu'il vécut. Enfin Dieu l'appela à lui le 9 d'octobre 1580, dans la cinquante-cinquième année de son âge. Plusieurs guérisons miraculeuses attestèrent sa sainteté. Paul V le béatifia en 1608, et Clément X le canonisa en 1671.

SAINTE THÉRÈSE,

FONDATRICE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES, VIERGE.

(15 octobre.)

Si la vie de sainte Thérèse fait les délices des ames pieuses c'est que tout y respire l'amour divin, et que tout y porte l'empreinte d'une ame pure et tendre, dont l'énergie étonne et dont les charmes intéressent.

Sainte Thérèse naquit à Avila, dans l'ancienne

Castille, le 28 mars 1515. Son père, Alphonse Sanchez de Cepède, était un des bons gentilshommes du pays, et sa mère, Béatrix d'Ahumade, appartenait aussi à une famille distinguée. Alphonse avait déjà eu trois enfants d'un premier mariage; Béatrix lui en donna neuf autres. Il les éleva tous dans les sentiments de la plus tendre piété.

« Mon père, dit sainte Thérèse, aimait beaucoup la lecture des bons livres; il en avait plusieurs en langue vulgaire, afin que ses enfants pussent les lire; et ma mère secondait ses desseins en prenant soin de nous faire prier Dieu, en nous inspirant la dévotion à la sainte Vierge et aux saints; ce qui commença à m'y exciter dès l'âge de six ou sept ans. J'avais encore un grand avantage, celui de ne voir jamais mes parents estimer ou favoriser autre chose que la vertu; ils en avaient l'un et l'autre beaucoup. Mon père était fort charitable envers les pauvres, et plein de compassion pour les malades; il traitait ses domestiques avec une bonté singulière; jamais il ne voulut d'esclaves dans sa maison... Il était d'une grande sincérité dans ses paroles; jamais personne ne l'entendit jurer ni médire; et pour l'honnêteté, il y était exact au dernier point.

« Ma mère était aussi très vertueuse: quoiqu'elle fût extrêmement belle, elle faisait si peu de cas de sa beauté qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, une personne fort âgée n'aurait pu vivre d'une manière plus édifiante. Son humeur était extrêmement douce. Elle avait beaucoup d'esprit, mais si peu de santé qu'elle eut de fréquentes maladies. Sa vie fut traversée de grandes

peines, et elle la finit chrétiennement. » Sainte Thérèse n'avait alors que douze ans.

Son cœur naturellement tendre ne tarda point à s'ouvrir aux impressions que les premiers objets y firent naître. La lecture des Vies des Saints, entre autres, l'enflamma d'un singulier zèle.

« Quoique j'aimasse fort tous mes frères, et que j'en fusse tendrement aimée, il y en avait un cependant que j'aimais plus tendrement que les autres. Il était à peu près de mon âge, et nous lisions ensemble les Vies des Saints. Il me parut, en pensant au martyre que quelques-uns d'entre eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avaient acheté à grand marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence; et il me prit un désir ardent de mourir comme eux, non que ce désir fût excité en moi par l'impression de l'amour divin ; je n'avais alors d'autre motif que celui de hâter la possession d'une aussi grande félicité que celle dont je lisais qu'on jouissait dans le ciel. Mon frère entra dans les mêmes sentiments, et nous délibérions ensemble sur les moyens de satisfaire eet ardent désir. Nous n'en imaginâmes point de plus propre à produire cet effet que de passer ches les Maures, en demandant l'aumône, afin d'y mourir par leurs mains. Et quoique nous ne fussions que des enfants, il me semble que Dieu nous donnait assez de courage pour exécuter cette résolution, au cas qu'il nous fût possible d'en trouver l'occasion. Notre plus grand embarras était de quitter nos parents. Mais l'éternité de la gloire ou de tourments, dont ces livres nous faisaient la peinture, frappait notre esprit d'un si étrange étonnement que nous répétions à plusieurs

reprises : *Pour toujours, pour toujours ;* en sorte que, toute jeune que j'étais, Dieu me faisait la grâce, lorsque je prononçais ces paroles, d'imprimer dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité. »

Cette idée fermenta tellement dans l'esprit de ces deux enfants qu'ils s'échappèrent un jour de la maison pour passer en effet chez les Maures. Ils priaient Dieu, chemin faisant, de les pénétrer de plus en plus de son saint amour, et d'agréer le sacrifice de leur vie. Heureusement pour eux ils furent rencontrés au sortir de la ville par un de leurs oncles, qui les ramena à leur mère, déjà fort alarmée de leur évasion. On les gronda beaucoup l'un et l'autre, et le frère ne manqua pas de rejeter toute la faute sur sa sœur.

« Lorsque nous vîmes, mon frère et moi, qu'il nous était impossible de réussir dans notre dessein de souffrir le martyre, nous résolûmes de vivre en ermites, et nous travaillâmes à faire de petits ermitages dans le jardin ; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes sur les autres tombant continuellement faute de liaison, nous ne pûmes en venir à bout. Je ne saurais penser encore sans être bien touchée que Dieu me faisait alors des grâces dont j'ai si peu profité. »

Dès son enfance, Thérèse avait déjà tant de goût pour la prière qu'on la voyait presque toujours chercher la solitude pour vaquer plus librement à ce saint exercice. Là, elle s'écriait souvent : *Éternité, éternité !* Souvent aussi, jetant de tendres regards sur le Sauveur conversant avec la Samaritaine, dont elle avait un tableau dans sa chambre, elle lui

disait du fond du cœur : « Seigneur, donnez-moi de cette eau. »

Née avec une ame généreuse, elle se faisait un plaisir de soulager les pauvres suivant ses facultés. « Je donnais l'aumône, dit-elle, autant que je pouvais ; mais mon pouvoir était petit. » Elle se portait avec le même zèle à tout ce qui annonce un cœur compatissant et sensible aux malheurs d'autrui.

Lorsque sa mère mourut elle se prosterna toute fondante en larmes devant une image de la sainte Vierge, qu'elle supplia de vouloir bien lui tenir lieu de mère. Cette action, faite avec une grande simplicité, lui parut dans la suite une des plus avantageuses de sa vie, car elle ne doutait pas que l'intercession d'une aussi puissante protectrice n'eût été le canal des grâces sans nombre dont le ciel l'avait comblée, surtout dans le temps où elle courut risque de perdre tout à la fois son innocence et l'amour de ses devoirs.

Ce temps fut celui de sa jeunesse, époque si critique pour les mœurs par les lectures dangereuses et par les mauvaises compagnies. « Lorsque je fus, dit-elle, un peu plus avancée en âge, je commençai à connaître les dons de la nature dont Dieu m'avait favorisée, et que l'on disait être grands. Mais, au lieu d'en rendre grâce à Dieu, je m'en servis pour l'offenser. » La lecture des romans fut le principe de ses premières fautes, et sainte Thérèse remarque à ce sujet combien sont blâmables les pères et les mères qui n'éloignent pas de leurs enfants tout ce qui ne les porte pas à la vertu. Elle cite sa mère pour exemple, avouant que toutes ses bonnes qualités firent peu d'impression sur son esprit en comparaison de ses défauts.

« Elle prenait plaisir à lire des romans, ce qui ne l'empêchait pourtant pas de prendre tout le soin qu'elle devait à sa famille; et peut-être ne lisait-elle ces sortes de livres que pour faire diversion à ses douleurs et pour retenir par cette lecture ses enfants auprès d'elle, de peur qu'ils ne se perdissent ailleurs. Cela déplaisait si fort à mon père qu'il fallait toujours se tenir sur ses gardes pour n'en être point aperçu. Je m'appliquai donc à cette dangereuse lecture; et cette faute, que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs qu'elle me fit commettre beaucoup d'autres fautes..... Je pris d'abord plaisir à me parer, et je sentis naître dans mon cœur le désir de plaire. Mes mains et ma coiffure devinrent l'objet de mes soins; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités, et comme j'étais fort recherchée, je n'en manquais pas. Dans tout cela cependant mon intention n'était pas mauvaise, et je n'aurais pas voulu être cause que personne eût offensé Dieu à mon sujet. Plusieurs années se passèrent ainsi dans cet amour extrême de parure et de propreté sans que je me doutasse qu'il y eût le moindre mal; mais je vois maintenant combien il devait y en avoir.

« Comme mon père était d'une grande prudence, il ne permettait l'entrée de sa maison qu'à mes cousins-germains; et plût à Dieu qu'il la leur eût refusée ainsi qu'aux autres! car je conçois à présent quel est, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, le péril de converser avec des personnes qui non seulement ne comprennent pas combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent encore les autres à l'aimer. Ces parents n'étaient qu'un peu plus âgés que moi; nous étions

toujours ensemble; ils m'aimaient extrêmement, et prenaient beaucoup de plaisir à causer avec moi; ils me parlaient du succès de leurs inclinations et de leurs folies; je les écoutais avec intérêt, et voilà la cause de mon malheur. »

« Si j'avais à donner conseil aux pères et aux mères, je leur recommanderais surtout de ne pas permettre que leurs enfants, à cet âge, voient d'autres personnes que celles dont la compagnie peut leur être utile, rien n'étant plus essentiel, parceque nous sommes naturellement plus portés au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience, car je ne profitai point des bons exemples d'une de mes sœurs, qui était fort sage et fort vertueuse, au lieu que je reçus beaucoup de préjudice des mauvaises qualités d'une parente qui venait souvent me voir... Lorsque ma liaison avec elle commença j'avais quatorze ans, et je crois même un peu davantage.... Jusque-là il me semble que je n'avais point offensé Dieu mortellement; sa crainte avait toujours été gravée dans mon cœur; mais je craignais encore davantage de manquer à ce que l'honneur du monde exige. J'avais pour la conservation de ce faux honneur un attachement extrême, et cependant je ne m'apercevais pas que je l'exposais de plusieurs manières, en ce qu'au lieu de me servir des vrais moyens de le conserver je me bornais seulement à bien prendre garde de ne pas tomber tout à fait.

« Mon père et ma sœur voyaient avec peine l'amitié que j'avais pour cette parente, et ils me le témoignèrent plusieurs fois; mais comme ils ne pouvaient guère lui défendre l'entrée de la maison, leurs sages remontrances furent inutiles, et mon adresse, qui était grande, particulièrement pour le

mal, me fournissait les moyens de les tromper... Je souhaiterais que mon exemple pût servir aux pères et aux mères pour les faire veiller attentivement sur leurs enfants. Les conversations de cette parente me changèrent tellement que l'on ne reconnaissait plus en moi aucune des inclinations vertueuses que j'avais reçues du ciel ; elles avaient fait place aux mauvaises qualités de cette parente et d'une de ses amies.... Ayant ainsi perdu la crainte du Seigneur, il ne me restait plus que celle de manquer à mon honneur ; ce qui me donnait bien des inquiétudes. Mais comme j'avais naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes, je fus toujours très éloignée de ce qui pouvait nuire à ma réputation, ne cherchant qu'à passer le temps en des conversations agréables. Il est vrai qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à perdre son innocence, et que je courus risque de perdre la mienne. Heureusement Dieu m'en garantit par un effet de sa bonté, quoique pourtant ma conduite ne pût être si secrète que mon honneur n'en souffrît quelque atteinte, et que mon père n'en prît quelque soupçon. »

Il s'aperçut en effet que Thérèse n'avait plus la même piété, et que ce relâchement venait de la liaison intime qu'il y avait entre elle et sa parente. En homme prudent et en bon père, il voulut éviter l'éclat d'une rupture forcée. Il profita du mariage de sa fille aînée pour mettre Thérèse dans un couvent, sous prétexte de ne pas la laisser seule dans sa maison à l'âge de quinze ans. « Mon père, reprend sainte Thérèse, m'aimait si tendrement, et moi j'étais si dissimulée, qu'il était bien loin de me croire aussi mauvaise que je l'étais. Ainsi je ne perdis point ses bonnes grâces, malgré les bruits sourds

qui se répandirent sur des entretiens trop libres que j'avais eus. Il est vrai qu'on n'en pouvait parler avec certitude, tant parcequ'ils durèrent peu, qu'à cause du soin extrême que ma passion pour l'honneur m'avait fait prendre afin de les cacher, sans considérer, ô mon Dieu! qu'ils ne pouvaient être cachés à vos yeux qui pénètrent toutes choses. »

Il y avait environ trois mois que Thérèse cultivait cette liaison dangereuse lorsqu'elle fut confiée aux religieuses augustines d'Avila. Les huit premiers jours qu'elle y passa lui furent assez pénibles, moins par le déplaisir d'être au couvent que par la crainte que l'on n'eût connaissance de sa conduite. Au bout de huit jours ses inquiétudes se dissipèrent, et elle se trouva mieux au couvent que dans la maison de son père.

« Toutes les religieuses, dit-elle, parurent fort satisfaites de moi, et me témoignèrent beaucoup d'affection, parceque Dieu me faisait la grâce de contenter toutes les personnes avec lesquelles je me trouvais. J'étais alors très éloignée de vouloir être religieuse; mais j'avais de la joie de me voir avec de si bonnes filles; car celles de cette maison avaient beaucoup de vertu, de piété et de régularité. Je commençai dès lors à rentrer dans les bons sentiments que Dieu m'avait donnés dès mon enfance, et je connus combien grande est la grâce qu'il fait à ceux qu'il met en la compagnie des gens de bien. Il me semble qu'il n'y avait point de moyen dont son infinie bonté ne se servît pour me rappeler à lui. »

Parmi les religieuses du monastère il y en avait une surtout que Thérèse prit singulièrement en amitié : elle lui ouvrit son cœur, lui donna toute sa confiance, et ne se conduisit plus que par ses con-

seils. C'était la maîtresse des pensionnaires, fille également recommandable par sa discrétion et par sa piété. Elle parlait de Dieu avec beaucoup d'onction : Thérèse ne se lassait pas de l'entendre. Un jour elle lui raconta comment ces paroles de l'Évangile, *il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*, l'avaient portée à se faire religieuse, et lui parla des récompenses réservées à ceux qui renoncent à tout pour leur salut. De si saints entretiens commencèrent à bannir de l'esprit de Thérèse les mauvaises habitudes, à y rappeler le désir des biens éternels, et en ôter l'extrême éloignement où elle était d'embrasser l'état religieux. Elle ne pouvait plus voir quelqu'une des sœurs pleurer en priant Dieu, ou faire quelques autres actions de piété, sans lui porter envie, parcequ'elle avait, dit-elle, le cœur si dur à cet égard qu'elle aurait entendu lire toute la Passion de notre Seigneur sans verser une seule larme, ce qui l'affligeait beaucoup.

Elle passa dix-huit mois dans ce monastère, et y profita beaucoup de la bonne éducation que l'on y donnait. Elle offrit au Seigneur des prières ferventes, dans le dessein d'en obtenir les lumières nécessaires pour le choix d'un état où elle pût le servir fidèlement. Elle désirait cependant que sa volonté ne fût pas de l'appeler à l'état religieux, quoiqu'elle ne redoutât guère moins celui du mariage. A la fin elle eut quelques désirs de se faire religieuse ; mais ils s'effacèrent bientôt de son esprit.

Quoique alors, dit-elle, je ne négligeasse pas entièrement ce qui regardait mon salut, notre Seigneur veillait beaucoup plus que moi à me faire embrasser la profession qui m'était la plus avantageuse. Il m'envoya une grande maladie, qui m'obli-

gea de retourner chez mon père. Quand je fus guérie, on me mena voir ma sœur, qui demeurait à la campagne, et qui avait une telle affection pour moi qu'elle souhaitait de tout son cœur que je demeurasse toujours avec elle. Son mari me témoignait aussi beaucoup d'amitié; et j'ai cette obligation au Seigneur d'avoir été chérie partout où j'ai été, quoique je ne le méritasse pas, étant aussi imparfaite que je le suis. »

Sur la route qui conduisait à la maison de sa sœur était la demeure de Pierre Sanchez de Cepède, son oncle. Thérèse y passa quelques jours, et en retira de grands avantages par les entretiens qu'elle eut avec lui. C'était un homme d'une vertu éminente, qui profita de cette courte entrevue pour inspirer à sa nièce l'amour de la piété. Comme il aimait à lire de bons livres, il engagea Thérèse à prendre part à ses lectures; et, quoiqu'elle n'y trouvât pas grand plaisir, elle ne fit paraître aucun dégoût, par égard pour son oncle, et par une suite naturelle de son extrême complaisance. Elle la poussait si loin que ce que l'on aurait dû regarder comme une vertu dans les autres était souvent en elle, selon ses propres termes, un grand défaut, parcequ'elle manquait souvent de la discrétion nécessaire.

Quoique Thérèse n'eût demeuré que quelques jours auprès d'un si saint homme, ce qu'elle avait lu et entendu, joint à l'avantage de converser avec des personnes vertueuses, fit quelque temps après une telle impression sur son cœur qu'elle comprit mieux que jamais que le monde n'est que vanité, et qu'il passe comme un songe.

L'esprit tout occupé de ces pensées, lorsqu'elle fut de retour dans la maison de son père, elle dé-

libéra sérieusement sur les moyens de s'occuper de son salut. Il fallut d'abord combattre cette ancienne répugnance qu'elle avait pour l'état religieux; et trois mois se passèrent dans une grande perplexité. De plus, sa santé continuait d'être fort mauvaise, et tout semblait lui annoncer qu'elle ne pourrait jamais supporter les austérités du cloître. Une seule chose la soutenait au milieu de ses peines, c'était le plaisir qu'elle goûtait en lisant de bons livres. Les épîtres de S. Jérôme surtout ranimèrent tellement son courage qu'elle résolut de déclarer à son père le dessein où elle était de se consacrer au Seigneur. Cette ouverture une fois faite, rien ne lui paraissait devoir en suspendre l'effet. « C'était pour moi, dit-elle, presque la même chose que de prendre l'habit de religieuse, parceqne j'étais si glorieuse, qu'ayant une fois annoncé ma résolution, il me semble que je n'aurais jamais pu consentir à me dédire. Mais comme mon père avait pour moi une tendresse extraordinaire, il me fut impossible d'en obtenir la permission que je lui demandais, malgré toutes les instances que je pus lui faire, et malgré toutes les sollicitations des personnes que j'employai pour le fléchir. Il répondit constamment que je ferais après sa mort tout ce que je voudrais. Cependant la connaissance que j'avais de ma faiblesse me faisant sentir combien ce retardement pouvait m'être préjudiciable, je tentai une autre voie pour venir à bout de mon dessein. »

Elle sortit un jour de grand matin, et alla se présenter aux carmélites de l'Incarnation, pour y être admise au nombre des novices. Cette démarche coûta cher à son cœur, par les regrets qu'elle éprouva en quittant un père si bon. Mais la grâce

surmontant la nature, Thérèse entra dans le couvent, et ne tarda pas à y prendre l'habit. Il y avait dans ce monastère une de ses intimes amies, nommée Jeanne Suarez. Quelque affection que Thérèse eût pour elle, la disposition de son cœur l'eût portée à entrer dans tout autre monastère si elle eût cru y mieux servir Dieu, parceque n'ayant alors devant les yeux que son salut, elle ne pensait plus à chercher sa propre satisfaction. Au moment où elle prit l'habit, Dieu changea en une très grande tendresse la sécheresse de son ame. Tous les exercices de la maison lui devinrent agréables ; elle se prêtait à tout avec autant d'empressement que de gaieté, trouvant même plus de plaisir dans les fonctions qu'elle remplissait par obéissance qu'elle n'en avait jamais éprouvé à satisfaire sa vanité. Elle était si contente d'être délivrée des vains amusements et de la folie du siècle qu'elle ne pouvait comprendre comment un tel changement avait pu s'opérer en elle avec tant de promptitude. « Ce souvenir, disait-elle bien des années après, fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il pût être, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu ; car je sais par diverses expériences que quand c'est son amour seul qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions ; mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie et notre récompense d'autant plus grandes que nous aurons eu plus à combattre. Il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie, par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. »

Au milieu de la joie qui faisait son partage Thérèse eut cependant quelques chagrins. On l'accusait souvent sans raison sur des choses qui étaient de peu de conséquence, et elle avait de la peine à le souffrir, à cause du désir extrême qu'elle avait d'être généralement estimée. Les sœurs s'imaginaient aussi qu'elle n'était pas contente, parce-qu'elle aimait la solitude, et qu'on l'avait surprise quelquefois versant des larmes. Mais comme elle n'en avait versé que sur ses péchés, et que son cœur était tout entier à ses devoirs, elle se consola facilement; et quand le moment fut arrivé elle prononça ses vœux avec une ferveur singulière; ce fut au mois de novembre 1534.

Le changement de nourriture, joint aux mortifications de la règle, altéra de nouveau sa santé. Ses défaillances augmentèrent; elle fut prise de violents maux de cœur, qu'une complication de divers autres maux rendait encore plus dangereux. Son père en fut si touché qu'il n'épargna rien pour sa guérison. Il consulta d'abord les médecins d'Avila : mais ils ne connurent rien à cette maladie; il fit ensuite transporter sa fille à Bazéda, où il y avait des médecins qui passaient pour fort habiles; et comme les carmélites de l'Incarnation ne faisaient point vœu de clôture, Thérèse eut pour compagne de voyage cette même Jeanne Suarez pour laquelle elle avait une si tendre amitié. Elles passèrent près d'un an à Bazéda. Le père de Thérèse y épuisa toutes les ressources des médecins du pays. On multiplia les remèdes pendant les deux premiers mois; et par là on aigrit tellement ses maux qu'elle se trouva peu de temps après réduite au plus triste état. La fièvre ne la quittait plus; et le feu qui dévorait ses en-

trailles fit retirer ses nerfs avec tant de douleur qu'elle n'avait pas un seul moment de repos ni le jour ni la nuit. Enfin elle tomba dans une profonde mélancolie; et c'en était fait d'elle si le Seigneur, qui la destinait à bien d'autres épreuves, n'eût ralenti les progrès de cet étrange maladie.

« L'histoire de Job, dit-elle, que j'avais lue dans les morales de S. Grégoire, me servait beaucoup, et il paraît que Dieu, pour me donner la force de supporter tant de douleurs, m'y prépara par cette lecture et par le secours que je tirais aussi de ce que je commençais à faire oraison. Tous mes entretiens n'étaient alors qu'avec lui seul, et j'avais presque toujours dans l'esprit et dans la bouche ces paroles de Job, qui me fortifiaient et me consolaient beaucoup : *Puisque nous avons reçu tant de biens de la main de Dieu, pourquoi ne supporterions-nous pas les maux qu'il nous envoie?* »

Son père, ne sachant plus quel parti prendre pour lui rendre la santé, l'avait déjà ramenée à Avila, où il consulta de nouveau les médecins. Ils désespérèrent tous de pouvoir la guérir; et après quatre mois de douleurs incroyables, que la contraction des nerfs dont nous avons parlé lui faisait souffrir depuis la tête jusqu'aux pieds, il survint le 15 août 1537 une crise si forte qu'on la crut morte. Elle eut une faiblesse qui lui dura près de quatre jours, sans qu'il lui restât aucun sentiment; et l'on doutait si peu de sa mort que lorsqu'elle revint à elle-même elle trouva sur ses paupières des gouttes de cire, tombées de la bougie dont on s'était servi pour s'assurer qu'elle ne vivait plus. La fosse pour l'enterrer était restée ouverte un jour et demi, et on avait fait un service pour le repos de son ame dans un cou-

vent de religieux de son ordre. A la fin cependant elle sortit de cette profonde léthargie ; et ses premières paroles furent pour demander les sacrements. Elle se confessa et communia en répandant beaucoup de larmes.

« Dieu seul, dit-elle, sait jusqu'à quel point je souffris à la suite de cette faiblesse. Ma langue était toute déchirée à force de l'avoir mordue ; et mon gosier était si serré que, l'eau même ne pouvant plus passer, j'étais comme étranglée. Il me semblait que mes os n'étaient plus liés ensemble : j'avais des étourdissements incroyables, et j'étais toute ramassée en peloton, sans pouvoir remuer la tête ni les bras, ni les jambes. Je ne pouvais souffrir que l'on me touchât....., et je restai dans cet état jusqu'au dimanche des Rameaux, après lequel je souffris un peu moins, quoique les frissons de la fièvre double-quarte que j'avais encore fussent presque insupportables. »

Thérèse cependant désirait avec tant d'ardeur de retourner à son monastère que ne pouvant se résoudre de différer plus long-temps, elle s'y fit transporter malgré son extrême faiblesse. Huit mois se passèrent ainsi entre la vie et la mort. Elle resta percluse de ses membres pendant les trois années qui suivirent; et lorsqu'elle commença à pouvoir se traîner, elle rendit de grandes grâces à Dieu. Sa résignation et sa piété soutinrent tellement sa constance au milieu de ses douleurs qu'on ne l'entendit jamais se plaindre ; au contraire, plus elle souffrait plus on voyait croître sa soumission à tout ce qu'il plaisait au Seigneur d'ordonner. Les autres religieuses ne concevaient pas comment elle pouvait supporter tous ces maux avec tant de douceur et de patience.

Thérèse relevait ce courage héroïque par les qualités les plus aimables; elle ne disait jamais de mal de qui que ce fût; elle excusait au contraire les personnes dont on se plaignait. Elle en apporte elle-même la raison : « J'avais, dit-elle, fort présent à l'esprit que je ne devais pas dire d'autrui ce que je n'aurais pas voulu qu'on eût dit de moi. » Elle inspira ces sentiments aux personnes qui la fréquentaient le plus; et l'on fut bientôt persuadé que partout où elle se trouvait on était à l'abri de la médisance. Penser à Dieu, parler de Dieu, faisait ses plus chères délices; elle n'était jamais plus contente que lorsqu'elle pouvait s'en entretenir avec quelqu'un.

Son zèle à cet égard prit de nouvelles forces par la pratique de l'oraison mentale, qui déjà commençait à lui être familière. Elle en avait puisé les principes dans un ouvrage du P. Ossuna, intitulé : *Le troisième Alphabet*, que Pierre de Cepède, son oncle, lui prêta lorsqu'elle fit un second séjour dans sa maison en allant à Bazéda. Ce livre lui apprit la manière de faire oraison, et lui indiqua les moyens de se recueillir. Elle fut fort touchée de la lecture qu'elle en fit, et mit tout en œuvre pour en profiter. La solitude lui devint plus agréable, la fréquentation des sacrements eut plus d'attraits pour sa piété : et, comme Dieu l'avait favorisée du don des larmes, elle goûta plus que jamais les consolations promises à ceux qui pleurent.

Toujours fidèle à suivre ce premier guide, elle avançait de jour en jour dans le chemin de la perfection. Mais ses progrès furent d'abord assez lents, faute de directeurs assez éclairés pour la conduire dans une route aussi peu fréquentée. Le Seigneur

avait déjà commencé de répandre dans son ame les grâces qui font les grands saints, celle entre autres d'une oraison que les ascétiques appellent l'oraison de *quiétude*, celle même d'*union*. La première consiste dans un état de contemplation qui élève l'ame au dessus de toutes les choses de la terre, qui la fixe pendant un certain temps sur le seul objet de son amour. La seconde est un état encore plus sublime : toutes les puissances de l'ame y sont absorbées en Dieu. Mais Thérèse, à peine âgée de vingt ans, ne comprenait encore rien à cette double faveur. Les larmes même qu'elle répandait quelquefois avec abondance, par l'impression de l'amour divin, l'affligeaient au lieu de la consoler, quand elle considérait le peu de fruit qu'il lui semblait en retirer à cause de ses rechutes fréquentes dans ce qu'elle appelait ses péchés. Personne n'était plus ingénieux qu'elle pour aggraver ses fautes ; elle y revient continuellement dans l'histoire de sa vie. On dirait, à l'en croire, qu'elle a été une grande pécheresse. « Oui, dit-elle, dussé-je être blâmée par celui qui, en m'ordonnant d'écrire ma vie, exige que je me modère en ce qui regarde l'aveu de mes péchés, dans lesquels je ne me flatte que trop, je le conjure au nom de Dieu de trouver bon que je les fasse connaître, sans en rien dissimuler, afin de mieux faire voir combien la miséricorde du Seigneur est admirable, et avec quelle patience elle supporte nos offenses. » Ce n'était pas sans raison que son confesseur lui avait prescrit d'être réservée sur cet article ; il connaissait le penchant qu'elle avait à exagérer ses fautes, quoique ses confesseurs Ribéra et Yepez assurent qu'elle n'avait pas commis dans toute sa vie un seul péché mortel.

Cependant Thérèse se voyant percluse dès sa jeunesse, et n'espérant aucun soulagement des médecins, implora avec une nouvelle ferveur le secours du ciel. Elle fit dire des messes; elle invoqua les saints, et surtout S. Joseph, pour lequel elle conserva toujours la plus tendre dévotion, le regardant en toutes choses comme son patron et son plus puissant intercesseur. Elle n'oubliait rien de tout ce qui dépendait d'elle pour qu'on célébrât sa fête avec beaucoup de solennité. Mais, quoique son intention fût bonne en cela, elle déclara qu'elle agissait fort imparfaitement, parcequ'il y entrait plus de vanité que de cet esprit de piété, qui est simple et tout intérieur. « J'étais, dit-elle, si imparfaite que je mêlais toujours de grands défauts aux biens que notre Seigneur m'inspirait de faire. »

En attendant l'effet de ses prières elle continuait de supporter avec patience tous ses maux; quelquefois même elle pensait que si le retour de sa santé devait être la cause de sa perte, il lui serait plus avantageux de rester toujours infirme. Elle s'imaginait cependant qu'elle servirait mieux le Seigneur si elle se portait bien; en quoi elle remarque qu'elle se trompait fort, rien ne nous étant plus utile que de nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous convient. Enfin, après trois ans de douleurs, de vœux et de sacrifices, elle recouvra passablement la santé.

Les qualités de l'esprit et du cœur, qui avaient rendu Thérèse si aimable avant sa maladie, brillèrent d'un nouvel éclat après sa guérison. Tout le monde la chérissait pour la douceur de son caractère et la maturité de son jugement; et comme elle

était naturellement sensible elle ne put se défendre de l'empressement général qu'on témoignait pour la voir et pour l'entendre. « Je me rengageai, dit-elle, dans tant d'occasions périlleuses que, passant d'un divertissement à un autre, et de vanité en vanité, mon ame retomba dans une singulière dissipation. Je n'osais plus m'unir à Dieu avec cette familiarité qu'inspire l'oraison; et à mesure que mes péchés se multipliaient je sentais s'affaiblir en moi le goût de la vertu. »

Quoique assez régulières d'ailleurs, les carmélites de son monastère ne gardaient point la clôture, comme nous l'avons déjà dit, et il régnait parmi elles trop de liberté pour les visites des personnes du monde. Thérèse suivit peu à peu l'exemple de ses compagnes; elle s'engagea dans certaines conversations, qui d'abord ne lui parurent pas dangereuses; elle se flattait que ces passe-temps agréables n'auraient pas plus de danger pour elle que pour les autres religieuses qu'elle voyait être exactes à remplir leurs devoirs. « Mais je ne pensais pas, dit-elle, que comme elles étaient beaucoup meilleures que moi, il y avait moins de péril pour elles; je dis moins de péril, parceque je suis persuadée que, pour qui que ce soit, il y a toujours quelque chose à dire, ne fût-ce que la simple perte du temps. »

Insensiblement elle en vint au point de discontinuer son oraison, sous prétexte d'humilité, ne se croyant pas digne de vaquer à un si saint exercice. D'ailleurs, se jugeant plus imparfaite que les autres, elle n'eut pas de peine à se persuader qu'il fallait s'en tenir aux prières vocales prescrites par la règle du couvent, ce qui la fit tomber dans un état de tiédeur dont elle pensa être la victime.

Parmi les personnes du dehors qui allaient la voir le plus souvent il y en avait une pour qui elle conçut beaucoup d'amitié. Un jour qu'elles causaient ensemble, Dieu lui ouvrit les yeux pour lui faire voir le danger qu'elle courait. « Jésus-Christ, dit-elle, se présenta à moi avec un visage sévère, et me fit connaître ce qui lui déplaisait dans cette liaison. Je ne l'aperçus que des seuls yeux de l'ame, mais plus clairement que je n'aurais pu le voir des yeux du corps ; et, quoiqu'il y ait plus de vingt-six ans que cela m'est arrivé, l'impression en fut si profonde que j'en conserve encore le sentiment comme d'une chose présente ; le trouble et l'épouvante que cela fit naître dans mon ame furent si grands que je ne voulais plus voir cette personne. »

Mais Thérèse revint peu à peu de sa frayeur, et finit par se persuader que ce qu'elle avait vu n'était qu'un fantôme de son imagination ou un artifice du démon ; en sorte que, malgré la voix intérieure qui lui disait de rompre pour toujours cette chaîne, elle céda aux instances qu'on lui fit pour renouer ces conversations, et à l'assurance qu'on lui donna que non seulement cela ne pouvait nuire à sa réputation, mais que de pareils entretiens lui étaient honorables. Ce n'était pas cependant la façon de penser d'une sainte religieuse de ses parentes, qui était fort ancienne dans le monastère. Elle lui donnait quelquefois de bons avis, mais Thérèse ne les suivait point. « Je rapporte ceci, dit-elle, pour faire voir l'extrême bonté de Dieu, et ma malice, qui me rendait digne de l'enfer par mon ingratitude ; comme aussi, afin que si Dieu permet que quelques religieuses lisent un jour ceci, elles apprennent par mon exemple à ne pas tomber dans de pareilles

fautes. Je les conjure, au nom du Seigneur, d'éviter tous ces amusements. »

Quoique Thérèse eût renoncé, pour ainsi dire, à l'oraison, elle n'en sentait pas moins les avantages; et comme elle aimait extrêmement son père, elle désirait fort de lui en inspirer le goût. Elle lui prêta des livres propres à l'instruire; elle l'aida de ses conseils, et il fit en cinq ou six ans de si grands progrès que sa fille ne pouvait se lasser d'en louer Dieu. Cela ne contribua pas peu à adoucir les chagrins qu'il eut sur la fin de sa vie; il les supporta tous avec une parfaite soumission à la volonté du ciel. « Il venait souvent me visiter, dit Thérèse, pour se consoler avec moi par des entretiens de piété; mais je ne pus m'empêcher de le détromper, car il me croyait toujours la même qu'auparavant, quoique je fusse alors si dissipée que je ne faisais plus d'oraison. Je demeurai pendant plus d'un an dans cet état, m'imaginant témoigner en cela plus d'humilité; mais ce fut la plus grande tentation que j'aie eue; elle eût été capable de me perdre si elle eût continué.... Je dis donc à mon père que je ne faisais plus d'oraison; et, sans lui en dire la véritable cause, j'alléguai pour prétexte mes infirmités..... . Mais cela même ne devait pas m'en dispenser, puisqu'on n'a pas besoin de forces corporelles pour prier; l'amour suffit; et, pourvu qu'on le veuille et qu'on ne se décourage pas, Dieu donne toujours le moyen de s'occuper utilement de la prière.... Mon père cependant m'aimait de telle sorte, et il avait si bonne opinion de moi, qu'il ne doutait point de la vérité de ce que je lui disais, et me plaignait extrêmement. Comme il était déjà arrivé à un haut degré de perfection, il ne demeurait plus si long

temps avec moi, disant que c'était du temps perdu. Mais pour moi, qui en perdais tant en d'autres amusements, je n'étais pas si scrupuleuse. »

Thérèse avait vingt-quatre ans lorsqu'elle perdit son père. A la première nouvelle de sa maladie, elle était accourue auprès de lui pour veiller de plus près à sa conservation; mais tous ses soins furent inutiles : ce bon père mourut au bout de quelque jours de la mort la plus sainte, laissant tous ses enfants dans les larmes. Des souffrances très aiguës lui avaient d'abord arraché quelques plaintes; mais Thérèse lui ayant rappelé la dévotion particulière qu'il avait pour Jésus-Christ souffrant sous le poids de sa croix, on ne l'entendit plus gémir ni se plaindre. Il expira dans un calme profond, suite ordinaire d'une piété solide. Thérèse, qui raconte avec attendrissement les derniers adieux qu'il fit à ses enfants, leur disant d'implorer pour lui la miséricorde du Seigneur, et de demander pour eux-mêmes la grâce de persévérer dans son service, ajoute qu'il leur témoigna, fondant en larmes, le regret qu'il avait de n'avoir pas mieux servi un si bon maître. « Mais je ne sais, continue-t-elle, pourquoi j'ai dit tout ceci, si ce n'est pour condamner davantage mes égarements, puisque après avoir été témoin d'une telle mort et d'une telle vie, je devais songer à mieux régler ma conduite, afin d'avoir au moins quelque ressemblance avec un si bon père. »

Elle en tira du moins l'avantage de faire connaissance avec un saint religieux de l'ordre de Saint-Dominique, auquel son père s'était confessé pendant les dernières années de sa vie. C'était le P. Vincent Baron. Les lumières qu'il avait acquises dans les voies intérieures ne tardèrent pas à lui mé-

riter la confiance de Thérèse ; elle lui fit connaître son état ; et ce bon religieux fut le principal instrument dont Dieu se servit pour la ramener à la pratique de l'oraison.

« Je commençai, dit-elle, à reprendre ce saint exercice, et depuis ce moment je ne l'ai plus abandonné ; mais je n'évitai pas les occasions qui m'étaient si préjudiciables. Ainsi je passais une vie très pénible, parceque l'oraison me donnait la connaissance de mes fautes. Dieu m'appelait d'un côté; le monde m'entraînait de l'autre. Je me sentais attirée par les biens célestes, ceux de la terre me retenaient captive; et j'aurais bien voulu allier deux choses aussi opposées que les douceurs de la vie spirituelle et les amusements extérieurs. Cette espèce de guerre intestine me faisait beaucoup souffrir dans mon oraison, parceque ma manière de la faire étant de me recueillir intérieurement, je ne pouvais renfermer mon esprit en moi-même sans enfermer avec lui mille vanités. Je passai plusieurs années dans cette peine, et je suis encore tout étonnée d'avoir pu y résister sans prendre le parti ou de me corriger de ce défaut, ou de renoncer entièrement à l'oraison. Il est vrai qu'il n'était plus en mon pouvoir de quitter ce saint exercice, étant soutenue de la main toute puissante de celui qui me réservait encore de plus grandes faveurs. »

Mais le souvenir de tant de bienfaits affligeait son cœur : elle ne pouvait supporter de recevoir de nouvelles grâces après s'être rendue indigne des premières ; c'était, à son avis, une espèce de martyre. Elle en pleurait amèrement ; elle entrait dans une sainte indignation contre elle-même de ce que, malgré tant de faveurs du ciel et malgré tant de

bonnes résolutions de sa part, elle était encore à chaque instant sur le point de faire de nouvelles chutes.

Elle revient encore à son ingratitude envers Dieu, au commencement du huitième chapitre de sa vie; elle y regrette de n'avoir pu obtenir la permission de rapporter en détail tous les péchés que lui fit commettre le peu de soin qu'elle avait de vaquer à l'oraison, et elle peint avec une nouvelle énergie le trouble de son ame. « Je passai, dit-elle, près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages : mes chutes étaient grandes; je ne me relevais que faiblement, et je retombais aussitôt... Je ne goûtais ni la joie qu'il y a à servir Dieu fidèlement ni les plaisirs que l'on trouve dans le monde. Lorsque je m'occupais de ces plaisirs mon ame était troublée par le souvenir de ce que je devais à Dieu; et quand j'étais avec Dieu dans l'oraison toutes ces affections mondaines me donnaient de l'inquiétude. C'était une guerre si pénible que je ne comprends pas comment je pus la soutenir, je ne dis pas pendant vingt ans, mais seulement pendant un mois. » Elle avoue cependant que dans cet intervalle de vingt années il y eut plusieurs mois et même une année entière qu'elle passa dans une grande ferveur. Elle dit que c'est l'amour de la vérité qui l'oblige à faire cet aveu; qu'au surplus il lui reste peu de souvenir de ces jours heureux : d'où elle conclut qu'ils doivent avoir été en petit nombre en comparaison des autres. Il y en avait peu cependant où elle n'employât beaucoup de temps à l'oraison, à moins qu'elle ne fût malade ou fort occupée. Mais elle ajoute que c'était dans ses maladies qu'elle était le mieux avec Dieu, et qu'elle

travaillait davantage à porter les autres à se donner entièrement à lui. Elle les y exhortait souvent, et elle priait le Seigneur de leur toucher le cœur.

Il y avait vingt-huit ans que Thérèse avait commencé les exercices de la vie intérieure lorsqu'elle écrivait ce que nous venons de rapporter. Les dix-huit premières années avaient été fort orageuses; les dix dernières ne le furent pas moins, quoique le sujet de ses peines ne fût plus le même. Il est vrai que Thérèse ayant alors bien compris toute la vanité du monde, et, redoublant ses efforts pour servir Dieu fidèlement, ne trouvait plus rien de difficile. Nous apprenons du pieux évêque Yepez que, pendant ces dix-huit ans, elle éprouva des alternatives fréquentes d'une désolation intérieure, causée par tous ces combats, et de douceurs ineffables qu'elle goûta dans la prière. La connaissance intime qu'il avait du fond de son ame le mit à portée de juger les fautes qu'elle pleurait alors si amèrement. Elles consistaient surtout dans le plaisir qu'elle avait trouvé à converser avec certaines personnes, pour qui la douceur de son caractère et la bonté de son cœur lui avaient inspiré plus d'affection. Les confesseurs qu'elle avaient eus dans cet intervalle n'avaient rien trouvé de blâmable dans ces conversations; mais son expérience lui en fit connaître le danger. Thérèse sentit enfin que toutes ces liaisons mondaines retardaient ses progrès dans la vertu. Une ame consacrée au Seigneur ne saurait trop éviter un tel piége.

Comme elle fut principalement redevable de son salut au saint exercice de l'oraison, elle en parle aussi avec les plus vifs transports de reconnaissance; et comme son zèle pour le salut des ames n'avait

pas moins de vivacité que de reconnaissance, il lui a suggéré les exhortations les plus touchantes pour porter les autres à suivre la même route. Elle les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un aussi grand avantage, les assurant que pourvu qu'ils persévèrent dans la prière ils en éprouveront tôt ou tard les plus heureux effets.

Elle ajoute que rien ne doit faire renoncer à cet exercice, quelque dégoût que l'on puisse y avoir d'abord, quelques distractions que l'on y ait, quelques fautes que l'on y commette. On doit toujours s'appuyer sur la vérité des promesses du Seigneur, et croire fermement que, pourvu que l'on se repente avec sincérité, le pardon et l'assistance du ciel ne manqueront jamais.

Cette illustre amante de Jésus-Christ ne dissimule pas les aridités et la sécheresse que l'on éprouve souvent dans la prière. Elle raconte avec cette candeur qui règne dans toute l'histoire de sa vie le dégoût et l'ennui qu'elle eut plus d'une fois à surmonter. « Il m'est, dit-elle, arrivé quelquefois, durant plusieurs années où je consacrais une heure à l'oraison, de souhaiter avec tant d'ardeur d'en voir arriver la fin, que j'étais plus attentive à écouter quand l'horloge sonnerait qu'à poursuivre le sujet de ma méditation ; et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent préférée à la peine que je ressentais lorsqu'il fallait me retirer pour prier. La tristesse que j'éprouvais alors en entrant dans l'oratoire était si grande que j'avais besoin pour m'y résoudre de tout le courage que Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup au-delà de mon sexe, quoique j'en aie fait un si mauvais usage. Mais enfin notre

Seigneur m'assistait; car, après m'être fait cette violence, je me trouvais dans un plus grand calme et dans une jouissance plus douce et plus paisible que bien des fois où j'avais senti de l'attrait pour la prière. Que si Dieu m'a soufferte pendant si longtemps, moi qui suis si imparfaite et si coupable, et s'il paraît clairement que c'est par l'oraison qu'il a remédié à tous mes maux, quelle autre créature, quelque méchante qu'elle soit, pourra craindre d'en pratiquer les exercices, puisque je ne crois pas qu'il s'en trouve qui, après avoir reçu tant de grâces, ait été aussi ingrate que je l'ai été! »

Les bons désirs que Thérèse conservait toujours, joints à la pratique constante de l'oraison, avaient persuadé à ses confesseurs que ces amusements et ces entretiens, qui lui donnaient souvent de l'inquiétude, ne portaient aucun préjudice à son salut; mais elle sentait bien dans le fond de son cœur qu'elle ne faisait point assez d'efforts pour répondre aux grâces dont Dieu l'avait comblée. Elle cherchait cependant tous les moyens de ranimer sa vertu, et elle se tourmentait beaucoup pour les trouver, ne considérant pas que tout serait inutile tant qu'elle ne renoncerait point à la confiance qu'elle avait en elle-même, pour n'avoir recours qu'à Dieu seul. Elle désirait vivre de la véritable vie, comprenant bien que ce n'était pas vivre que de combattre ainsi sans cesse contre une espèce de mort. « Mais personne, dit-elle, ne pouvait me donner cette vie après laquelle je soupirais; je ne pouvais me la donner moi-même, et le Seigneur, de qui seul je pouvais la recevoir, me la refusait avec justice, puisque après m'avoir fait la grâce de me ramener tant de fois à lui, je l'avais toujours abandonné.

« Dans un état si déplorable mon ame se trouvait lasse et abattue, et je cherchais inutilement du repos dans mes mauvaises habitudes. Un jour enfin, entrant dans l'oratoire, j'y vis un tableau que l'on avait emprunté pour une fête qui se célébrait dans notre maison. Il représentait notre Sauveur tout couvert de plaies ; et cette représentation me parut si touchante que j'en fus toute pénétrée de douleur. J'eus alors tant regret d'avoir si mal reconnu les souffrances que Jésus-Christ avait endurées pour mon salut, que mon cœur semblait vouloir se fendre en deux. Je me jetai aux pieds de ce divin Sauveur toute fondant en larmes, et je le conjurai de me fortifier tellement qu'il ne m'arrivât plus de l'offenser. »

Depuis cette époque, son amour pour Jésus souffrant devint si vif et si tendre qu'elle ne pouvait se lasser de méditer la Passion. Thérèse se plaisait surtout à considérer le Sauveur dans les lieux où il avait été le plus abandonné et le plus souffrant, parcequ'il lui semblait qu'en cet état il était encore plus touché des prières de ceux qui, comme elle, avaient tant besoin de son assistance.

Même avant de se faire religieuse elle avait contracté l'habitude de penser tous les soirs en se couchant à la prière de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers, parcequ'on lui avait dit qu'on pouvait gagner par là des indulgences. Cette pratique lui servit beaucoup, en ce qu'elle l'accoutuma insensiblement à faire oraison. Thérèse y était si accoutumée qu'elle n'y manquait non plus, dit-elle, qu'à faire le signe de la croix.

Elle avait aussi une tendre dévotion pour sainte Madeleine. Elle pensait souvent à sa conversion,

surtout en communiant. Ses délices étaient d'imiter en esprit cette illustre pénitente, de se prosterner comme elle aux pieds du Sauveur, de les arroser de ses larmes, et de chercher à mériter ainsi le pardon de ses péchés. Elle implorait souvent son intercession auprès du Sauveur.

Sa piété n'était pas moins affectueuse envers S. Augustin. « J'étais, dit-elle, fort affectueuse à ce saint, tant parceque j'avais été élevée dans un couvent de son ordre que parcequ'il avait été pécheur, et que je trouvais de la consolation à penser aux saints que Dieu avait attirés à lui après qu'ils l'avaient offensé, espérant qu'ils m'aideraient à obtenir de sa miséricorde qu'il me pardonnât comme il leur avait pardonné. Mais je ne pouvais considérer sans une vive douleur que, depuis que Dieu les avait une fois rappelés à lui, ils n'étaient plus retombés dans les mêmes péchés; au lieu qu'il m'avait appelée tant de fois sans que je fusse corrigée. Me représentant toutefois son extrême amour pour moi, je reprenais courage; et, dans la défiance que j'ai si souvent eue de moi-même, je n'ai jamais cessé de mettre ma confiance en la miséricorde de mon Dieu. »

La lecture des Confessions de ce grand saint ranima plus que jamais sa confiance. Croyant s'y voir dépeinte telle qu'elle était alors, elle les lut avec une sainte avidité, et quand elle en fut à l'époque de la conversion d'Augustin un torrent de larmes coula de ses yeux. Elle en parlait encore avec attendrissement lorsque, rédigeant cette partie de l'histoire de sa vie, elle s'écriait dans les transports de la reconnaissance : « Je ne saurais trop vous louer, ô mon Dieu! de ce que vous me donnâtes alors

comme une nouvelle vie, en me tirant d'un état que l'on pouvait comparer à une espèce de mort, et de mort très redoutable. Il m'a paru que depuis ce jour votre divine majesté m'a beaucoup fortifiée; non, je ne peux douter qu'elle n'ait entendu mes cris, et qu'elle n'ait été touchée de compassion de me voir répandre tant de larmes. »

Cette époque fut pour Thérèse une des plus mémorables de sa vie; car elle commença dès lors à marcher à grands pas dans les voies de la perfection. Un goût plus vif et plus constant pour l'oraison, un soin extrême de fuir les occasions qui pouvaient dissiper ou troubler son ame, tout annonçait déjà une révolution éclatante dans sa ferveur. Bientôt après en effet Dieu répandit sur elle les dons les plus signalés de son amour, ces grâces touchantes, ces faveurs surnaturelles qui font goûter aux grandes ames combien il est doux de le servir et de l'aimer. Thérèse l'aimait et le servait de tout son cœur, ce Dieu de bonté et de miséricorde, ce Dieu de toute consolation, et son amour n'était point un amour mercenaire : « Non, dit-elle, je n'ai jamais eu la hardiesse de lui demander ces faveurs et cette tendresse que l'on recherche dans la dévotion; mais je le priais uniquement de me faire la grâce de ne pas l'offenser, et de me pardonner mes péchés.... Une fois seulement que mon ame était dans une extrême sécheresse, je soupirai après quelques consolations spirituelles; mais, comme je m'aperçus de ce que je venais de faire, je demeurai si confuse que la peine que je ressentis de me voir si peu humble m'obtint ce que j'avais eu la témérité de demander. »

Ici Thérèse, s'abandonnant avec la plus parfaite soumission à ce que Garzia de Tolède, son confes-

seur lui avait prescrit, commence à dévoiler les grands mystères de la vie intérieure; mais ce n'est qu'après avoir conjuré ce sage directeur de ne jamais la nommer ni pendant sa vie ni après sa mort. « On ne pourrait, disait-elle, rien gagner à dire mon nom; car il est évident que l'on ne doit pas durant la vie d'une personne publier ce qu'il y a de bon en elle. Et certainement après ma mort il ne pourra y avoir aucune raison de le faire, à moins qu'on ne veuille ôter toute autorité à ce que j'aurai peut-être écrit de bon, quand on viendra à savoir que c'est l'ouvrage d'une personne si défectueuse et si méprisable. » Elle continue ainsi, en s'adressant au même confesseur : « Dans la confiance que j'ai que vous et ceux qui doivent lire cette relation m'accorderez la grâce que je vous demande si instamment j'écrirai avec liberté; au lieu que je ne pourrais autrement le faire sans un grand scrupule, excepté ce qui regarde mes péchés; car en cela je n'en ai point. Et quant au reste, il me suffit d'être femme pour me faire tomber la plume des mains, à plus forte raison étant femme et pleine de défauts. Excepté donc ce qui regarde simplement la relation de ma vie, tout le reste, s'il vous plaît, sera sur votre compte, et vous seul en serez chargé, puisque vous m'avez tant pressée d'écrire quelque chose sur les grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison. »

Ce début plein de naïveté est suivi d'un aveu également modeste et enjoué. « Il faut, dit-elle, que pour me faire mieux entendre, je me serve de quelque comparaison, quoique je dusse peut-être me borner à écrire simplement ce qui m'a été ordonné. Mais il est si difficile aux personnes ignorantes comme moi de bien exprimer les choses qui se pas-

sent dans la vie spirituelle que je me vois obligée de chercher quelque moyen pour en venir à bout. Il pourra bien arriver que je ne rencontre que rarement à faire cadrer la comparaison avec mon sujet : mais en tout cas, mon père, ce sera pour vous un petit sujet de récréation de voir en moi tant d'ignorance. » Peu d'écrivains cependant ont eu l'imagination plus féconde et plus animée que Thérèse; il en est bien peu à qui elle ait fourni des comparaisons aussi naturelles et aussi justes.

Thérèse n'était pas une de ces dévotes sombres et chagrines dont le seul aspect glace le cœur et dégoûterait presque de la vertu. Au contraire, elle était d'une gaieté charmante; son visage respirait toujours cette douce sérénité qui prévient et qui attire. Elle ne cesse d'exhorter les autres à cette gaieté douce et constante, elle veut que l'on marche toujours avec joie et tranquillité dans le chemin de l'oraison; car c'est se tromper, dit-elle, que de croire, comme font quelques-uns, que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit.

Elle recommande beaucoup aussi une humble défiance de soi-même, parceque l'humilité nous oblige de ne perdre jamais le souvenir de notre faiblesse et de notre misère; mais elle désire en même temps que, pour ne pas laisser ralentir les premiers mouvements de ferveur, on conserve toujours la plus vive et la plus tendre confiance en Dieu. Elle eût voulu inculquer à tous les hommes ces paroles de S. Paul, qui l'avaient si souvent consolée : *Je puis tout en celui qui me fortifie ;* ou celles-ci de S. Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.*

Une qualité qu'elle exige encore dans une ame qui fait profession de piété c'est la discrétion, si nécessaire en toutes choses; c'est ce discernement éclairé qui nous fait connaître ce que nous devons imiter et ce qui ne doit être qu'un objet d'admiration pour nous. « Dans les commencements, par exemple, on désire ordinairement, dit-elle, que tout le monde soit parfait. Ce désir n'est pas mauvais, mais on peut faire de grandes fautes en travaillant à le faire réussir, si l'on ne se conduit pas avec tant de discrétion et d'adresse qu'il ne paraisse pas même que l'on veuille prêcher les autres. Il faut d'ailleurs être bien confirmé dans la vertu pour ne pas être à leurs yeux un objet de tentation..... Aussi dans ces commencements ne peut-on rien faire de mieux que de s'occuper uniquement du salut de son ame, rien ne pouvant lui être plus utile que de se considérer seul dans le monde avec Dieu seul..... Il en est de même du déplaisir que l'on a des fautes et des péchés que l'on remarque dans les autres..... Bornons-nous à considérer attentivement leurs vertus, et tâchons de nous dissimuler à nous-mêmes leurs défauts par la vue continuelle de nos propres péchés. Croire que les autres sont meilleurs que nous, cela conduit avec le temps à une grande vertu. C'est le moyen de commencer à s'avancer avec l'assistance du Seigneur, sans laquelle nous travaillerions toujours en vain. Mais c'est à nous à le supplier qu'il nous l'accorde cette assistance; et pourvu que de notre côté nous fassions ce qui est en nous, il ne manque de son côté à personne. »

A ce premier degré d'oraison, que Thérèse appelle l'oraison *mentale*, succède l'oraison de *quié-*

tude. Celle-ci consiste dans un recueillement profond des trois puissances de l'ame, l'entendement, la mémoire et la volonté. La volonté seule agit pour lors, mais sans savoir de quelle manière elle agit; elle sait seulement qu'elle est captive et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime.

Au milieu de cette délicieuse jouissance l'entendement et la mémoire troublent quelquefois la volonté. « Ils sont comme des pigeons qui, mécontents de la nourriture qu'on leur donne, vont en chercher à la campagne, et qui, n'y en trouvant pas, reviennent au colombier pour voir si on leur donnera encore à manger; s'ils voient qu'on ne leur donne rien ils retournent de nouveau en chercher. » La volonté ne doit point prendre part à cette agitation, elle doit continuer de jouir de sa tranquillité et de sa joie; elle courrait risque de s'égarer avec les deux autres puissances en faisant effort pour les rappeler de leur égarement.

Cette manière d'oraison ne s'acquiert ni par la prière, ni par les travaux, ni par la pénitence. Il faut que Dieu lui-même nous la donne. » Thérèse raconte avec une aimable simplicité le plaisir qu'elle avait à considérer son ame comme ce jardin mystique où son bien-aimé se promenait de temps en temps. « Si je le priais alors, dit-elle, de vouloir bien augmenter la bonne odeur de ces vertus qui, semblables à de petites fleurs, paraissaient vouloir éclore, je le conjurais de les faire fleurir pour sa gloire..... de les nourrir après les avoir fait croître, de couper, tailler ces plantes comme il le jugerait à propos pour les faire pousser avec plus de force.»

Cet état au reste a ses vicissitudes comme l'autre.

Il y survient des jours de sécheresse qui fanent les plus belles fleurs. « Mais c'est alors, reprend Thérèse, le temps le plus propre pour sarcler et pour arracher jusqu'aux moindres racines des mauvaises herbes qui restent, et qui ne peuvent être arrachées que par l'humilité qu'excite en nous la connaissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes et que tous nos travaux sont inutiles si Dieu nous retire l'eau de sa grâce. »

Elle revient souvent à cette vertu fondamentale de la vie intérieure ; partout elle recommande l'humilité.

Pour éviter toute illusion dans une matière qui en est si susceptible, Thérèse enseigne à discerner le véritable esprit d'oraison de celui qui n'en est que la trompeuse image. « Quand nous nous portons à l'oraison par le désir de jouir des douceurs qui s'y rencontrent elle ne produit aucun bon effet, et l'on retombe aussitôt dans la sécheresse. Si c'est le demon qui nous y pousse une ame exercée s'en apercevra facilement, en ce qu'elle restera dans l'inquiétude avec peu d'humilité, peu de disposition à pratiquer ce que Dieu veut, peu de lumière dans l'entendement, et nulle fermeté dans la vertu. » Ainsi parlait des illusions mystiques la plus exercée et la plus instruite des servantes du Seigneur.

La troisième sorte d'oraison, qu'elle appelle oraison d'*union*, « est comme un sommeil de l'entendement, de la mémoire et de la volonté, dans lequel ces trois puissances ne savent plus comment elles opèrent, quoiqu'elles ne soient pas entièrement assoupies. Le plaisir que l'on en ressent est incomparablement plus grand que celui que l'on goûte dans l'oraison de quiétude. L'ame est alors inondée

de l'eau de la grâce..... Elle est dans une heureuse extravagance, dans une céleste folie qui lui fait connaître cependant la véritable sagesse d'une manière qui la remplit d'une consolation ineffable..... Elle voudrait être toute changée en langue pour avoir plus de moyens de bénir son Dieu ; et, comme elle est enivrée de son amour, elle dit mille saintes extravagances qui ne procèdent toutes que du désir de lui plaire. »

Thérèse venait d'être favorisée d'une de ces grâces extraordinaires le jour même qu'elle entreprit d'en tracer une esquisse. On voit encore à son style qu'elle était tout embrasée du feu divin. « O mon roi, s'écrie-t-elle, puisqu'en écrivant ceci je ne suis pas tout à fait à l'abri de cette sainte folie, je vous conjure par cette même bonté et par cette miséricorde qui, sans que je le mérite, me donne part à une si grande grâce, d'enivrer et de transporter de ce même amour tous ceux à qui je parlerai, ou permettez, Seigneur, que je ne converse plus avec personne. Faites, mon Dieu, qu'aucune chose du monde ne me touche plus, ou retirez-moi de ce monde. Votre pauvre servante ne saurait plus supporter toutes les peines qu'il y a à souffrir de se voir sans vous ; et s'il lui faut encore vivre sur la terre elle n'y veut point de repos. Non, Seigneur, ne lui en donnez pas. Cette pauvre ame respire seulement après sa liberté. Le manger la tue, le dormir la fatigue ; elle voit que tout le temps de sa vie se passe à accorder les soulagements à la nature. Hors de vous cependant rien ne peut la consoler ; de sorte qu'il lui semble vivre contre nature, puisqu'elle ne voudrait pas vivre en elle-même, mais en vous seul. »

Son style prend des couleurs encore plus vives quand elle parle de la quatrième sorte d'oraison. C'est un saint ravissement de l'ame, c'est une extase délicieuse qu'il est impossible d'apprécier quand on n'en a pas goûté les douceurs. C'est là cette pluie douce et abondante qui arrose si parfaitement le jardin spirituel. « Elle tombe quelquefois au moment où l'on y pense le moins ; et dans les commencements c'est toujours à la suite d'un long exercice de l'oraison mentale. »

L'oraison de ravissement ne se borne pas aux consolations spirituelles ; elle produit encore de plus grands avantages, entre autres celui de fortifier l'humilité en éclairant tous les replis de la conscience. A la faveur de cette clarté céleste l'ame aperçoit jusqu'à ses moindres imperfections, à peu près comme on distingue les moindres fils des toiles d'araignée dans les endroits que le soleil éclaire ; ou à peu près encore comme une eau, qui semblait être fort claire avant que le soleil eût paru, paraît remplie d'ordures et d'atomes aussitôt que cet astre pénètre de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire, parcequ'il ne lui est plus possible d'ignorer qu'elle ne peut rien d'elle-même, qu'elle n'est que misère, faiblesse et corruption.

Mais il arrive rarement qu'elle parvienne à un état aussi heureux, et qu'elle ressemble à une terre chargée de si beaux fruits sans avoir été bien labourée par les afflictions, les maladies, les persécutions. Il faut qu'elle soit bien cultivée et purifiée de toute attache à ses propres intérêts, pour que cette eau céleste s'y imbibe et la pénètre de manière à ne presque plus redouter la sécheresse ; il faut surtout

qu'elle s'éloigne des occasions du péché, et qu'elle ne perde jamais de vue les obligations qu'elle a au Seigneur ; sans quoi cette terre sera bientôt couverte d'épines, et le jardin ne sera plus reconnaissable.

Cependant quand même ce malheur arriverait, comme Thérèse avoue qu'il lui était arrivé quelquefois, on ne doit jamais perdre courage ; il faut au contraire se confier de plus en plus en la miséricorde de Dieu. « Car il n'y a rien que les larmes ne puissent obtenir ; une eau en attire une autre. » l'essentiel est de considérer que quelque grandes que soient les faveurs dont Dieu comble une ame dans l'oraison, elle ne doit pas cesser de se défier d'elle-même.

Dans ces ravissements l'attrait de Dieu est si puissant, qu'il n'est presque jamais possible d'y résister ; souvent même il se fait sentir avec tant de force et d'impétuosité qu'il enlève l'ame tout à coup. C'est un aigle admirable qui se précipite sur sa proie, qui l'enveloppe de ses ailes, et qui l'emporte dans les airs. Thérèse raconte comment elle éprouva deux fois entre autres cette subite invasion de l'esprit de Dieu.

Thérèse au reste n'est pas la seule qui ait éprouvé ces sortes de ravissements ; Dieu a opéré le même prodige à l'égard de plusieurs autres saints, et nous en avons cité plusieurs exemples.

A la fin de ces grâces extraordinaires, ou lorsqu'elle commençait à en sentir les approches, ne pouvant modérer les transports de sa reconnaissance, elle abandonnait souvent son esprit à un saint délire, et représentait à Dieu son indignité avec cette éloquence naturelle qu'on ne se lasse point d'admirer dans ses écrits.

D'ailleurs, n'étant point de purs esprits, nous avons besoin communément de quelque chose qui fixe nos pensées ; car, quoiqu'il arrive quelquefois que l'ame sorte comme hors d'elle-même, et d'autres fois qu'elle soit remplie de Dieu, qu'elle n'ait pas besoin pour se recueillir du secours d'aucune chose créée, ce n'est pourtant pas son état ordinaire.

Suivant sainte Thérèse, l'essentiel dans toutes les circonstances de la vie c'est d'être humble. C'est sur l'humilité que repose tout l'édifice de l'oraison ; plus une ame s'abaisse, plus le Seigneur se plaît à l'élever. Or, une ame qui par humilité met Jésus-Christ entre Dieu et elle semble lui témoigner un amour plus respectueux ; et, aux approches d'une contemplation sublime, elle semble se reconnaître indigne d'une si grande faveur, et dire humblement à Dieu ce que S. Pierre disait autrefois à Jésus-Christ : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur*. Thérèse ne se ressouvenait pas d'avoir reçu aucune de ces grâces signalées dont il plut au ciel de la favoriser, qu'elles ne l'eussent surprise dans ces moments de confusion et d'anéantissement de se voir si misérable et si imparfaite.

Cependant l'abondance des consolations que Dieu répandait sur elle ne tarda pas à lui donner de l'inquiétude ; elle craignait de tomber dans l'illusion où plusieurs autres femmes étaient déjà tombées, en prenant pour les dons du ciel les artifices et les piéges du démon. Cette crainte lui fit chercher avec soin des ames vertueuses avec qui elle pût conférer, étant bien résolue à se conduire d'après leurs avis. La première personne à qui elle s'adressa fut un gentilhomme de la ville, nommé François de

Salsède. Quoique marié, il menait une vie si sainte qu'il passait avec raison dans tout le pays pour un modèle accompli; il avait un talent naturel pour porter les autres au bien; il joignait à beaucoup d'esprit un abord facile, une conversation aimable, une droiture et une douceur qui lui gagnaient tous les cœurs.

Sainte Thérèse était persuadée qu'il avait été le principal instrument dont la Providence s'était servie pour la mettre dans la voie du salut. Il commença par l'encourager, en lui disant qu'elle ne devait pas espérer de se défaire en un seul jour de toutes ses imperfections; que peu à peu le Seigneur l'en détacherait, et qu'il avait été lui-même des années entières à se corriger de choses fort légères. Il la conduisait ainsi pas à pas, et lui enseignait diverses pratiques pour la former à la vie intérieure.

Aussi s'attacha-t-elle à lui par les liens de la plus tendre affection. Les jours qu'il venait la voir étaient pour elle des jours de fête; elle les attendait avec impatience. Il y avait déjà trente-huit ans que ce grand serviteur de Dieu menait une vie si exemplaire lorsque Thérèse fit connaissance avec lui. Elle consulta en même temps un saint prêtre, nommé Daza, qui était intime ami de François de Salsède. Elle eût bien voulu le prendre pour son directeur; mais celui-ci s'excusa sur ses occupations, qui effectivement étaient très grandes. Tout ce qu'elle put obtenir de lui fut qu'il donnerait son avis sur les choses extraordinaires qu'elle avait éprouvées. Daza et de Salsède recherchèrent avec beaucoup de zèle et de charité ce qu'ils croyaient convenir à son état, et ils concertèrent ensemble la réponse qu'ils devaient lui faire.

Cette réponse fut, qu'autant qu'ils pouvaient en juger elle était dans l'illusion, n'y ayant guère d'apparence que le ciel répandît tant de faveurs sur une ame qui éprouvait encore de la répugnance pour entrer dans le chemin de la perfection. C'est que Thérèse n'avait pu se résoudre d'abord à se détacher de quelques petites choses dont le vertueux Daza eût souhaité qu'elle eût fait aussitôt le sacrifice. Ne voulant cependant pas l'exposer à courir les risques d'une telle décision, ils l'engagèrent à consulter un grand homme de bien qui depuis peu se trouvait dans la ville. C'était un jésuite aussi recommandable par ses lumières que par sa piété. Ils lui conseillèrent de s'adresser à lui, parceque, suivant eux, elle était en grand danger si elle n'avait quelqu'un pour la conduire.

Cette réponse jeta Thérèse dans une si grande crainte et dans une telle affliction qu'elle ne savait que devenir. Un jour qu'elle était toute baignée de larmes elle lut par hasard, dans un livre qui lui tomba sous la main, que le Seigneur était fidèle, et qu'il ne permettait jamais que ceux qui l'aimaient fussent trompés ou vaincus par le démon. Ces paroles la consolèrent beaucoup; elle ne pensa plus qu'à mettre sa confession générale par écrit, n'oubliant rien de tout ce qui pouvait dévoiler son intérieur au nouveau directeur qu'elle allait prendre. « Je me souviens, dit-elle, que lorsque je vis sur le papier tant de mal, et presque aucun bien, j'en eus une extrême confusion et une sensible douleur. » Car telle était sa délicatesse de conscience qu'elle ne voyait presque que des défauts et des péchés dans toute sa conduite.

Le saint religieux n'eut pas plus tôt entendu sa

confession qu'il la rassura sur la nature de son oraison. Il lui dit que les grâces qu'elle avait déjà reçues ne pouvaient venir que du ciel, mais qu'elle avait négligé jusqu'alors les vrais fondements de la vie intérieure, qui sont un abandon général de soi-même et un esprit continuel de mortification. C'est en effet vouloir bâtir sur un sable mouvant que de prétendre établir une vie chrétienne sur d'autres fondements que sur l'humilité, la prière et la pénitence.

Parmi les bons conseils que ce saint homme lui donna Thérèse suivit fidèlement la pratique qu'il lui avait tracée pour l'oraison. Elle consistait à méditer tous les jours sur quelqu'un des mystères de la Passion, et à résister de tout son pouvoir aux douceurs spirituelles qu'elle avait éprouvées tant de fois. Le prix de son obéissance fut un calme général dans toutes ses facultés. Elle fit pendant deux mois tout son possible pour résister aux grâces du Seigneur : « Mais plus je m'efforçais, dit-elle, d'y résister, plus il me comblait de ses faveurs, et d'une espèce de gloire dont il semblait que je fusse tout environnée, sans que je pusse fuir de quelque côté que ce fût. »

Sur ces entrefaites passa par Avila le P. François de Borgia, qui, étant duc de Gandie, avait tout quitté pour entrer dans la Compagnie de Jésus, dont il était alors commissaire général en Espagne. Thérèse obtint, par le moyen de son directeur et de François de Salsède, qu'il vînt la voir et lui donner ses conseils. « Après qu'il m'eut entendue sur ce qui se passait en moi, il me dit que c'était l'esprit de Dieu, et qu'il ne croyait pas qu'il fût à propos d'y résister davantage ; qu'on avait bien fait cepen-

dant de l'essayer, et que je devais continuer à commencer mon oraison par la méditation de quelque mystère de la Passion; mais que si dans la suite notre Seigneur élevait mon esprit je n'y résistasse plus, et que je laissasse faire sa divine majesté, pourvu que de ma part je n'y contribuasse pas. J'en demeurai fort consolée, et ce bon gentilhomme aussi, qui avait une grande joie d'avoir entendu un si saint personnage assurer positivement que c'était l'esprit de Dieu; il continuait toujours de m'aider en tout ce qu'il pouvait et de me donner souvent de bons et de salutaires avis. »

Le confesseur de Thérèse ayant été envoyé peu de temps après dans une autre ville ce fut pour elle un grand sujet d'affliction. Elle s'imaginait qu'elle allait retomber dans ses anciens défauts, et qu'elle ne pourrait jamais rencontrer un directeur aussi sage et aussi éclairé. Elle en trouva cependant un autre qui, par vingt ans des plus rudes épreuves intérieures, s'était élevé à une haute contemplation : c'était le P. Balthazar Alvarez de Paz, homme consommé dans la vie spirituelle. « Ce bon père, dit-elle, me fit entrer dans une voie de plus grande perfection. Il me disait que pour contenter Dieu entièrement je ne devais rien négliger de tout ce qui était en mon pouvoir, et il accompagnait ses paroles de beaucoup de douceur et des manières les plus insinuantes. Il semblait que mon ame n'était pas encore bien forte, mais au contraire très tendre, particulièrement sur certaines liaisons d'amitié dont j'avais de la peine à me détacher; car, quoique cela n'allât pas jusqu'à offenser Dieu, l'affection que je me sentais pour ces personnes était grande. Il me semblait qu'il y aurait eu de ma part

une espèce d'ingratitude à les abandonner, et c'était ce qui me faisait dire à mon confesseur que, puisque Dieu n'y était pas offensé, je ne voyais pas quelle nécessité il y avait que je fusse ingrate. Il me conseilla de recommander la chose à Dieu pendant quelques jours....., afin de connaître le parti que je devais prendre. »

Un jour que Thérèse fut long-temps en oraison, suppliant instamment le Seigneur de l'aider à le contenter en toutes choses, elle commença l'hymne *Veni, creator*, qu'on lui avait recommandé de réciter ; et pendant qu'elle la disait son ame fut saisie d'un ravissement si subit qu'elle en perdit presque la connaissance. Ce fut la première fois que Dieu la favorisa d'une pareille grâce. Elle entendit alors ces paroles : « *Je veux désormais que vous ne conversiez plus avec les hommes, mais seulement avec les anges*. Elles firent une telle impression sur son cœur que depuis cette époque elle n'eut plus que du dégoût pour toutes les amitiés particulières dont le Seigneur n'était pas l'objet. Elle ne trouva plus de consolation à converser avec qui que ce fût, excepté avec les personnes qu'elle savait aimer Dieu et s'efforcer de le servir. La résolution qu'elle prit alors de renoncer à ses anciennes liaisons fut suivie de la plus prompte exécution ; et elle assure qu'il en résulta beaucoup de bien pour les personnes mêmes avec qui elle avait cette étroite familiarité. Elle se trouva par là dans cette heureuse liberté qu'elle n'avait pu acquérir par tant d'années de travail et de peines, au détriment même de sa santé.

Au reste ce ne fut pas la seule fois qu'elle éprouva ces sortes d'extases, et qu'elle entendit cette voix intérieure qui lui faisait connaître la volonté du

Seigneur. Instruite par une longue expérience, elle assure, dans le vingt-cinquième chapitre de sa vie, que ce sont des paroles fort distinctes, qui ne s'entendent pas à la vérité des oreilles du corps, mais que l'ame entend très bien, et même plus distinctement qu'elle ne pourrait les entendre par l'entremise des sens. Elle ajoute que, quand même ce seraient des paroles de sévérité et de réprimande, elles n'en opèrent pas moins des effets merveilleux sur l'ame, la préparant à ce que Dieu désire d'elle, l'attendrissant et y répandant la lumière, la joie et la tranquillité ; en sorte que, si elle était auparavant dans la sécheresse et l'inquiétude, tout cela s'évanouit en un moment.

Mais pour éviter l'illusion si commune en pareil cas, Thérèse recommande surtout de bien discerner les fausses douceurs qui accompagnent quelquefois ces sortes de ravissements. « Elles sont, dit-elle, bien différentes des douceurs véritables que Dieu répand dans une ame.... J'entends par ces douceurs véritables une joie douce, forte, vive, foncière, touchante et tranquille ; car, pour ces simples attendrissements d'ame et ces sentiments passagers de dévotion qui, semblables à des fleurs naissantes, se flétrissent et tombent au moindre petit air de persécution, je n'appelle pas cela du nom de dévotion, quoique ce soient toujours de bons commencements et de saintes dispositions, mais qui ne suffisent pas pour rendre une ame capable de discerner les effets du bon et du mauvais esprit... Lorsqu'ils ont celui-ci pour principe il semble que tout bien s'évanouit et s'enfuit loin de l'ame ; il ne lui reste qu'un dégoût général et un trouble universel, sans aucun bon effet ; car, quoique en apparence il

semble inspirer de bons désirs, ils sont si faibles et l'humilité qu'il inspire est si fausse, si remplie d'inquiétude et si dénuée d'onction de paix, qu'il n'est pas difficile d'en reconnaître l'auteur, pour peu qu'on ait d'expérience. »

Thérèse éprouva deux ou trois fois cette tentation; mais, comme elle était bien persuadée que le Seigneur ne permettait jamais qu'une ame humble et ferme dans la foi s'égarât en suivant les conseils de ceux qu'il lui avait donnés pour guides, elle triompha toujours de ces illusions. Son triomphe cependant fut balancé par un combat long et pénible. La nouveauté et la profusion des grâces qu'elle recevait du ciel alarmèrent encore une fois les personnes à qui elle avait donné sa confiance. Le P. Alvarez lui-même fut ébranlé par l'avis unanime de cinq ou six religieux, qui pensaient tous qu'elle ne devait plus communier si souvent, qu'il fallait restreindre son oraison, lui faire fuir la solitude, lui recommander de se tenir en garde contre le démon qui cherchait à la séduire.

Thérèse voyant d'un côté que tant de personnes vertueuses étaient de cet avis, et ne pouvant de l'autre y acquiescer intérieurement, parcequ'elle était persuadée que ces faveurs venaient du ciel, conçut un grand scrupule de ce qu'elle semblait manquer d'humilité en ne déférant pas aux lumières de gens bien meilleurs et bien plus éclairés qu'elle. La fréquente communion et l'amour de la solitude, qui faisaient ses plus chères délices, lui étaient interdits. On ne voulait plus qu'elle prolongeât son oraison au-delà des bornes prescrites par la règle du couvent. Tout semblait concourir à troubler la paix de son ame; aussi tomba-t-elle bientôt dans

une si grande désolation que de son aveu même elle n'en avait jamais éprouvé de pareille. Près de deux ans se passèrent de la sorte sans qu'elle pût trouver la moindre consolation, toutes les fois qu'elle pensait qu'il était possible que le démon la trompât. Un jour que ses frayeurs avaient été des plus vives pendant quatre ou cinq heures de suite, et que, retirée toute seule dans un oratoire le cœur rempli d'amertume et d'ennui, elle avait été en proie aux appréhensions de mille sortes de périls, une voix se fit entendre, qui dissipa dans un instant toutes ses peines. *Ma fille,* dit cette voix, *n'ayez point de peur ; c'est moi ; je ne vous abandonnerai pas, ne craignez rien.*

Le souvenir de l'heureuse révolution qu'elle éprouva dans ce moment était si profond encore lorsqu'elle rédigea l'histoire de sa vie qu'en racontant ce trait elle ne put contenir les transports de son amour. « O mon Sauveur, s'écrie-t-elle, il semble que vous n'éprouvez avec cette espèce de rigueur ceux qui vous aiment qu'afin de leur faire mieux connaître par l'excès de leurs souffrances l'excès encore plus grand de votre amour ! Qui pourrait, ô mon Dieu ! avoir assez de génie et de science, et inventer un langage tout nouveau, pour exprimer les merveilles de vos œuvres telles que mon ame les conçoit ! Tout cela me manque, ô mon Dieu ! mais pourvu que vous ne m'abandonniez pas, je vous serai toujours fidèle. Que tous les savants s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que tous les démons se déchaînent pour me tourmenter, rien ne sera capable
vanter, parceque l'expérience m'a appris que vous ne me manquez jamais, et qu'une ame qui espère

en vous seul retire de grands avantages de toutes ces épreuves. »

Le déplorable état où elle s'était vue réduite ne lui avait pas permis de penser que rien fût capable de lui rendre aussi promptement la tranquillité. Elle pensait au contraire qu'il faudrait plusieurs heures pour l'y disposer seulement. « Cependant, dit-elle, avec ce peu de paroles, me voilà tout à coup dans le calme ; mais avec une force, un courage, une assurance, un repos intérieur, et une lumière telle qu'en un instant je sentis mon ame tout autre, et prête à soutenir contre le monde entier, que c'était véritablement le Seigneur qui m'avait parlé... Souvent, en pareilles occasions, je me souvenais du commandement qu'il fit autrefois aux vents de s'apaiser et de laisser la mer tranquille... Et je disais de même : Quel est donc celui à qui toutes les puissances de mon ame obéissent ainsi ? Quel est celui qui répand en un moment la lumière sur des ténèbres aussi épaisses, et rend souple et maniable un cœur qui semblait être de pierre, versant une pluie de larmes si douce et si délicieuse sur un fonds qui paraissait depuis tant de temps si sec et si aride ? » Pénétrée de la plus vive confiance en Dieu, elle eût défié toutes les puissances infernales. « De quoi donc puis-je avoir peur, se disait-elle à elle-même ? Je désire servir cet unique maître ; je n'ai d'autre ambition que celle de le contenter ; je ne veux ni ne cherche d'autre plaisir, d'autre repos, d'autre bien, que de faire sa volonté... Si donc ce maître que je sers est si puissant, et si les démons sont ses esclaves, comme il n'y a pas lieu d'en douter, puisque la foi m'en assure, quel mal peuvent-ils me faire, à moi qui

suis la servante de ce maître souverain? Et quand j'aurais à combattre tout l'enfer ensemble que pourrais-je redouter de ses efforts? Je prenais sur cela une croix en main, et il me semblait alors que Dieu fortifiait singulièrement mon courage. »

Cependant les faveurs que Dieu répandait sur sa servante se multipliaient de jour en jour. Ce ne fut plus, comme auparavant, cette voix céleste qui parlait à son cœur; ce fut Jésus-Christ lui-même qui daigna plusieurs fois la consoler et l'instruire dans des visions merveilleuses. La sainte les rapporte avec sa fidélité ordinaire; et en les racontant elle nous a laissé une nouvelle preuve de sa soumission à la volonté de ses directeurs.

Celui qu'elle avait autrefois le plus consulté, et à qui elle se confessait encore de temps en temps lorsque le P. Alvarez ne pouvait pas l'entendre, se persuada tellement que toutes ces visions n'étaient qu'un jeu du démon qu'il lui ordonna de faire le signe de la croix aux premières approches d'une pareille tentation. Thérèse de son côté était bien persuadée que c'étaient autant de grâces du Seigneur; aussi éprouvait-elle une répugnance singulière à les repousser. Mais comme elle avait l'esprit aussi humble qu'éclairé, elle se soumit à la volonté de son directeur, suppliant le Seigneur de la préserver de toute espèce d'erreur. L'obéissance et l'humilité lui parurent préférables à cette espèce de conviction intérieure qu'elle avait que tant de faveurs ne pouvaient venir que du ciel. D'ailleurs elle n'ignorait pas que les lois établies pour la conduite des ames devaient régler toutes ses actions; et, quelque avancée qu'elle pût être dans les voies du salut, rien ne la dispensait d'obéir à ces lois.

Elle obéit donc avec simplicité à ce que son directeur exigea d'elle. Mais, comme en faisant alors le signe de la croix elle craignait d'outrager son Sauveur, elle le suppliait de le lui pardonner en considération du motif qui la faisait agir ainsi.

Thérèse ne pouvait pas mieux justifier le véritable esprit de piété dont elle était animée qu'en se soumettant ainsi à toutes les épreuves d'une entière obéissance ; aussi le pape Grégoire XV cite-t-il, dans la bulle de sa canonisation, ce grand fond d'humilité comme la pierre de touche d'une piété solide. « Thérèse, dit-il, avait pour maxime et répétait souvent qu'elle pouvait se tromper dans le discernement des visions et des révélations ; mais qu'en obéissant à ses supérieurs il n'y avait point d'erreur à craindre pour elle. »

A cette désolation intérieure, que la sainte avait tant de fois éprouvée depuis deux ans, avait enfin succédé le calme céleste des consolations du Saint-Esprit. Mais jusqu'à ses meilleurs amis, tout le monde parut agir de concert pour troubler de nouveau la paix de son ame. Elle eut à résister encore pendant plus d'un an aux clameurs générales qu'excitait son oraison. Son confesseur même en qui elle avait tant de confiance, le P. Alvarez, se laissa ébranler par le sentiment des autres. C'était à la vérité un saint homme ; mais il était si timoré, il se défiait tellement de ses lumières qu'il n'osa jamais prendre sur lui de décider que les choses extraordinaires qu'éprouvait Thérèse dans la prière fussent des grâces du ciel. Il lui fut cependant d'une grande ressource, soit en continuant de la confesser, ce qu'elle aurait eu de la peine à obtenir alors de tout autre tant on était prévenu contre elle, soit en la

consolant avec beaucoup de douceur et de patience, lui faisant observer qu'elle faisait de jour en jour des progrès dans la vertu. Toutes ces différentes épreuves ne servirent qu'à la purifier de plus en plus jusqu'au moment où elle vit dissiper pour toujours ces orages.

Thérèse dut ce moment heureux à S. Pierre d'Alcantara, qui était venu à Avila pour y remplir les fonctions de commissaire-général et de visiteur des franciscains. Peu d'hommes, même parmi les plus saints, paraissent avoir eu en partage un tact plus sûr pour tout ce qui a rapport à la vie intérieure. D'ailleurs il en est peu qui aient réuni à cet esprit de discernement une aussi profonde connaissance des dons du ciel, parcequ'il avait en ce genre une longue expérience. Thérèse lui ouvrit son cœur, et lui fit un récit fidèle de tout ce qui lui était arrivé. Ce saint homme ne tarda pas à reconnaître l'esprit de Dieu dans les grâces extraordinaires qu'il avait faites à sa servante. Il fut touché de compassion pour elle, en apprenant les contradictions et les chagrins qu'elle avait eu à essuyer, même de la part des gens de bien ; il la consola beaucoup, en l'assurant qu'à l'exception des articles de foi rien ne lui paraissait plus constant que l'origine céleste des faveurs dont elle avait été comblée. Il ajouta cependant qu'elle ne touchait pas encore à la fin de ses peines.

Le suffrage d'un homme aussi révéré produisit l'effet qu'on devait en attendre. Thérèse sentit plus que jamais renaître son courage, et ceux qui avaient craint de se déclarer pour elle commencèrent à croire que le ciel la conduisait par des voies tout à fait surnaturelles. La sainte rapporte que dans cette

époque de sa vie elle éprouva souvent un dégoût singulier pour tout ce qui faisait ordinairement l'objet de ses délices. A ses peines d'esprit se joignaient souvent de si vives douleurs et des souffrances si sensibles qu'elle ne savait plus où elle en était. Dans le moment des plus fortes crises elle ne pouvait quelquefois pas s'empêcher de se plaindre amoureusement à son Sauveur de ce qu'il permettait de si rudes épreuves.

D'autres fois il lui semblait n'avoir plus le pouvoir de penser à rien de bon ni le désir de s'y appliquer, son ame et son corps se trouvant en même temps dans une pesanteur et une incapacité générales. Alors elle tâchait, moitié de gré, moitié de force, de s'occuper de bonnes œuvres extérieures; et quand elle sentait son esprit s'égarer d'objet en objet, sans pouvoir le fixer au sein même de la solitude, elle s'écriait : « Quand sera-ce, mon Dieu, que je verrai enfin toute mon ame occupée à vous louer? Quand sera-ce que toutes ses puissances réunies jouiront de vous? Ne permettez plus, Seigneur, qu'elle soit mise en pièces. »

Dans d'autres temps elle se plaignait d'une espèce de stupidité accablante qui l'empêchait également de faire le bien et le mal; cet état lui paraissait d'autant plus pénible qu'il était moins analogue à l'activité de son caractère. Elle le compare à une navigation tranquille, qui ne laisse pas de faire avancer sans que l'on s'en aperçoive; au lieu que les progrès de l'ame sont très sensibles lorsque, entraînée par le bouillonnement subit de ses désirs, elle n'est jamais contente de tout ce qu'elle peut faire pour Dieu.

Si les diverses épreuves par lesquelles il plut à

Dieu de faire passer Thérèse ne servirent qu'à éprouver sa vertu, les communications célestes dont elle fut favorisée ne tardèrent pas à lui donner un grand éclat; mais, loin de s'enorgueillir de tant de faveurs, elle n'en devint que plus humble.

L'évêque Yepez rapporte, ce que nous avons déjà dit d'après la sainte elle-même, qu'étant prieure de Saint-Joseph d'Avila elle fut tellement enlevée de terre, un jour qu'elle allait recevoir la communion des mains de l'évêque Alvarez de Mendoza, que son corps se trouva au dessus de la grille par laquelle on a coutume de communier les religieuses. La sœur Marie-Baptiste, qui fut dans la suite prieure de Valladolid, attesta ce fait comme en ayant été témoin oculaire, ainsi que les autres carmélites de ce couvent. Le P. Bannez, savant dominicain, attesta de même qu'ayant été son confesseur pendant quelque temps, il savait, à ne pas en douter, qu'elle avait été un jour ravie dans les airs au milieu du chœur, et que, se voyant ainsi suspendue, elle avait fait à Dieu cette prière : « Seigneur, ne permettez pas qu'une telle faveur fasse passer pour vertueuse une femme qui ne l'est pas. » Il cita encore plusieurs autres occasions où pareille chose lui était arrivée au milieu de ses sœurs et dans le chœur ; et il ajouta qu'elle avait enfin obtenu par ses prières que rien de semblable ne lui arrivât plus en public pendant les quinze dernières années de sa vie.

Dans l'état de ravissement l'ame, suivant le rapport de Thérèse, comprend de la manière la plus claire tout le néant des choses de ce monde; elle sent combien c'est une erreur grossière de donner le nom d'honneur à ce que le monde appelle ainsi, ne pouvant y avoir d'honneur véritable que celui

qui est appuyé sur la vérité. Elle conçoit aussi clairement la vanité des richesses, la folie de l'avarice et la bassesse des plaisirs mondains. Rien ne lui paraît vrai que ce qui mène à la vertu; rien ne la touche que ce qui l'approche de plus en plus de son Dieu. La grandeur et la bonté de ce divin maître, l'excès de son amour, la douceur de son service, toutes les consolations de l'espérance chrétienne, toutes les vérités du salut s'offrent alors à ses regards dans le plus grand jour: elles lui deviennent plus sensibles et plus intimes que jamais, au point que l'on n'a pas d'idée du degré de lumière qui accompagne cette connaissance. Cela passe toute expression.

Le ravissement produit encore une nouvelle liberté dans l'ame qui l'éprouve; c'est la suite de ce parfait détachement des créatures, qui fait que l'ame, s'élevant au dessus de tous les objets créés, au dessus d'elle-même, rougit d'avoir été dans leur esclavage. Elle ne peut penser à son ancien aveuglement sans une extrême confusion, et elle est touchée de voir les autres persévérer encore dans ce triste état.

Mais parmi les effets que l'extase a coutume de produire, il n'en est point de plus sensible ni de plus avantageux pour l'ame que la profonde connaissance qu'elle y acquiert de ses imperfections, de sa bassesse et de son néant. Il en résulte d'un côté les plus humbles sentiments de soi-même, et de l'autre une grande confiance dans la bonté et dans la puissance de notre divin maître, avec un très ardent amour pour lui et une vive impatience de lui être uni pour toujours. On dirait que du brasier de son amour pour nous il serait tombé dans nos cœurs une étincelle qui les aurait mis tout

en feu. « O combien de fois, s'écrie Thérèse, me trouvant en cet état, me suis-je ressouvenue de ce verset de David : *Comme le cerf soupire après une source d'eau vive, ainsi mon ame soupire après vous, ô mon Dieu !*

Thérèse avait souvent éprouvé ces angoisses délicieuses où, ayant à peine la force de respirer, on laisse seulement échapper quelques faibles soupirs, ne pouvant pas les pousser plus fort, quoique dans le sentiment intérieur ils ne laissent pas d'être très vifs. Plus d'une fois, lorsqu'elle était dans cet état, il plut au Seigneur de la favoriser d'une vision dont on trouve assez souvent le tableau dans les églises. (1)

La double habitude des consolations célestes lui

(1) « Je voyais dit-elle, un ange qui paraissait proche de moi à mon côté gauche sous une forme corporelle (ce qui ne m'est pas ordinaire, car quoique j'aie souvent des visions d'anges, je ne les aperçois jamais des yeux du corps). Cet ange était plus petit que grand ; sa beauté était admirable, et son visage tellement enflammé qu'il paraissait être un de ceux des premiers ordres qui sont tout de flamme et d'amour, et que l'on appelle des séraphins... Il tenait à la main un large dard que je crus être d'or et dont la pointe portait un peu de feu. Je sentais quelquefois une douleur pareille à celle que j'eusse éprouvée s'il m'eût percé jusqu'au fond des entrailles : il me semblait alors qu'en le retirant il me les arrachait et les enlevait avec lui, me laissant tout embrasée d'amour pour Dieu. Je souffrais, il est vrai, d'une manière si violente que je ne pouvais m'empêcher de laisser échapper quelques petites plaintes. Mais l'ame trouve tant de douceur dans cette espèce de souffrance qu'elle n'a garde de désirer la fin d'un mal si délicieux, et qu'elle ne peut plus être satisfaite par d'autre objet que par Dieu même... C'est un commerce d'amour entre elle et Dieu, et un commerce si doux que je supplie sa divine bonté d'en donner l'expérience à quiconque pourra s'imaginer que je ne dis pas la vérité. » Ainsi s'exprimait Thrérèse avec un ton de candeur et de sincérité dont on ne peut se défendre quand on lit sa vie sans prévention.

faisant redoubler de plus en plus ses soupirs, son ame se consumait dans l'impatience de s'élever jusqu'aux demeures éternelles pour y jouir sans partage de l'objet de son amour ; mais ce désir était contre-balancé par le désir presque aussi vif en elle de souffrir ; elle témoignait ce désir à son Dieu en lui disant du fond de son cœur : « *Ou mourir, Seigneur, ou souffrir*, c'est tout ce que je vous demande. » Puis s'abandonnant à ses soupirs vers l'éternité, elle ajoutait : « Quand j'entends sonner l'horloge c'est pour moi un sujet de consolation, dans la pensée que j'approche un peu de l'heureux moment de voir mon Dieu, et que c'est autant de passé de cette triste vie. C'est un grand bien, dit-elle ailleurs, quand notre Seigneur éclaire une ame jusqu'à lui faire connaître ce que l'on gagne à souffrir pour lui ; mais pour sentir tout cet avantage il faut avoir tout quitté auparavant ; car qui réserve quelque chose donne à connaître par là qu'il l'estime ; et s'il l'estime c'est une nécessité qu'il lui paraisse dur de s'en détacher ; et dès lors tout est imparfait, tout est perdu. »

Cependant les grâces qu'elle recevait du ciel croissaient de jour en jour. Elle eut entre autres des visions fréquentes de certaines ames qui sortaient du purgatoire pour passer dans le ciel ; elle en rapporte plusieurs exemples par où nous apprenons que ces ames durent leur délivrance aux prières de quelques personnes pieuses.

Le Seigneur cependant semblait quelquefois vouloir se soustraire aux chastes transports de son amante. Huit jours de suite entre autres il la laissa dans un tel abandon et dans une si grande sécheresse que le feu de son divin amour en paraissait

presque éteint. Mais aujourd'hui, s'écrie-t-elle, dans un premier mouvement de la plus tendre reconnaissance, aujourd'hui que notre Seigneur a commencé de rallumer un peu ce feu sacré dans mon ame, il est certain que je m'en suis bien prévalue, abandonnant mon cœur à une sainte joie, et me plaignant amoureusement à lui de ce qu'il m'avait délaissée.

Outre les merveilles que Dieu lui fit connaître dans le cours des communications intimes dont il la favorisait, elle apprit par ce moyen plusieurs choses qui devaient arriver. Elle les prédit même souvent plusieurs années avant qu'elles arrivassent, et dans des temps où les apparences étaient contraires; elle assure néanmoins qu'elles arrivèrent toutes dans les temps marqués. Elle rapporte aussi les guérisons de quelques personnes, et la conversion de quelques autres, comme autant de grâces que le ciel avait accordées à ses prières; et elle ajoute que c'était une chose si connue que plusieurs personnes pouvaient en rendre témoignage.

Quelque extraordinaire que paraisse la suite de tant de merveilles et de tant de grâces, nous l'avons déjà dit et nous le répéterons encore, le récit que Thérèse en fait est marqué au sceau de la vérité. On ne peut qu'être persuadé de la sincérité de cette illustre sainte quand on lit attentivement ce qu'elle nous a transmis. C'est partout le même fond de candeur et d'humilité, partout la même attention à n'écrire que ce dont elle était bien sûre, et à écarter tout ce qui pouvait altérer les faits ou dénaturer les circonstances. Si elle parle d'elle-même c'est toujours avec une si profonde humilité que rien de ce qui peut être à son désavantage ne lui échappe; on la

voit en toute occasion aggraver ses fautes, et parler dans les termes les plus forts de son indignité. Elle ne cesse de rapporter tout à Dieu, et de se regarder comme une terre stérile, incapable de porter les moindres fruits sans le secours de son divin maître. C'eût été pour elle un très grand scrupule d'ajouter ou d'ôter la moindre syllabe à ce qu'elle marquait nommément, ou qu'elle avait entendu, ou que notre Seigneur lui avait dit ; avouant d'ailleurs qu'elle pouvait bien être trompée, mais protestant en même temps que pour rien au monde elle ne voudrait mentir dans la plus petite chose, et qu'elle aimerait mieux mourir mille fois.

Si l'on fait attention maintenant à la doctrine répandue dans ses écrits on verra qu'elle est conforme en tout point à celle de l'Eglise, à l'esprit des saints, et à ce que les plus sages et les plus habiles contemplatifs ont écrit sur les mêmes matières. Aussi, dans la prière que l'Église fait à Dieu le jour de sa fête, cette doctrine est-elle appelée une doctrine *céleste*. Les plus profonds secrets du sanctuaire de l'amour divin y sont dévoilés avec une clarté dont ils ne paraissaient pas susceptibles ; et tout ce que l'oraison la plus sublime a de plus caché, ce qui ne peut être connu que par une longue expérience, ce que le langage humain paraissait incapable d'exprimer, tout est mis dans un jour si lumineux et rendu avec une telle énergie qu'il n'est pas possible d'y méconnaître l'œuvre du Seigneur, surtout quand on pense que Thérèse était une femme sans lettres, sans études et sans secours. Il est vrai qu'elle était née avec beaucoup d'esprit naturel, avec beaucoup de jugement et une imagination aussi belle que féconde ; mais avec tout l'es-

prit du monde ce n'est qu'à l'école du Seigneur que l'on peut apprendre à parler aussi dignement de pareilles matières.

D'ailleurs, avec quelle répugnance ne se mit-elle pas à rédiger l'histoire de sa vie? Comme elle y parle humblement des faveurs dont le ciel l'avait comblée! Comme elle soumet par plusieurs fois et sans réserve au jugement de son directeur, et surtout à celui de l'Église, tout ce qu'elle en dit! Avec quelle candeur exprime-t-elle ses regrets sur le temps que cela lui faisait perdre au préjudice d'une maison aussi pauvre que celle où elle était alors, et pour laquelle elle eût bien mieux aimé filer! Enfin tout ce qui a rapport à ses ouvrages, sa manière de narrer, et, comme le remarque fort bien un savant traducteur de sa vie, ses digressions fréquentes, ses élans de piété, ses transports d'amour, ses colloques avec notre Seigneur, dans lesquels elle se laisse entraîner par l'habitude qu'elle avait contractée dans l'oraison, tout, jusqu'aux parenthèses mêmes qui sont si multipliées dans son récit, et jusqu'aux excuses qu'elle en fait à son confesseur avec une naïveté charmante, tout concourt à prouver la vérité des faits qu'elle rapporte.

Que sera-ce si l'on rapproche de tant de motifs de croire ces faits le motif plus puissant encore de la sainteté reconnue de celle qui les a écrits? Mais si la bonté du Tout-Puissant a comblé sa servante de faveurs qui excitent notre admiration, nous devons admirer bien davantage les grandes leçons de vertu dont elle a parsemé le récit de tant de grâces. Nous devons admirer surtout l'amour qu'elle avait pour l'obéissance. Elle préférait cette vertu à ses révélations mêmes, disant qu'elle pouvait bien être

séduite par le démon, mais qu'elle ne pouvait pas s'égarer en obéissant. Toujours ferme dans ce principe elle obéissait à ses supérieurs avec une admirable simplicité.

Pénétré d'admiration pour l'extrême docilité de sa pénitente, le P. Alvarez s'écriait : « Voyez-vous Thérèse de Jésus? Quelles grâces sublimes n'a-t-elle pas reçues de Dieu! Et cependant, quoi que je puisse lui prescrire, elle est toujours docile comme l'enfant le plus traitable. »

C'est que l'obéissance, suivant Thérèse, est l'ame de la vie religieuse; c'est la vertu la plus sûre et la plus courte pour arriver à une éminente sainteté; c'est de tous les moyens le plus efficace pour dompter nos passions, pour soumettre et assujettir notre volonté à celle du Seigneur, et pour nous immoler tout entiers à sa gloire. « Oui, disait-elle en adressant la parole à ses religieuses, je regarde comme une grâce plus précieuse de passer un seul jour dans l'exercice de l'humiliation et de l'obéissance que d'en passer plusieurs dans une oraison continuelle..... J'avoue que les personnes qui agissent n'ont pas grand loisir pour prier; mais quelle force, mon Sauveur, n'a point auprès de vous un soupir qui procède du fond du cœur, par la peine de voir qu'outre le déplaisir de demeurer en cet exil on ne nous donne pas le temps de jouir dans la retraite de vos célestes consolations?..... Croyez-moi, mes filles, l'ame ne retire point d'avantage des longues oraisons lorsque l'obéissance et la charité l'appellent ailleurs; les bonnes œuvres au contraire la rendent en peu de temps beaucoup plus capable d'être embrasée de l'amour de Dieu que plusieurs heures de méditation. »

Le désir de rendre son obéissance encore plus parfaite lui fit faire vœu de ne jamais commettre de propos délibéré le moindre péché véniel, et de se porter dans toutes ses actions à ce qui lui paraîtrait plus parfait. Il ne fallait rien moins que sa ferveur et sa vertu pour rendre un tel vœu excusable, car on ne doit point en général s'exposer ainsi à multiplier les occasions de péché.

A mesure que Thérèse recevait des grâces extraordinaires, son humilité se fortifiait de plus en plus par la conviction intime que c'était de purs dons du ciel. Comme elle était persuadée qu'elle en profitait peu, elle y trouvait de nouveaux motifs de s'humilier ; et, quand elle pensait à toutes les faveurs dont le ciel l'avait comblée, elle se jugeait la plus indigne et la plus méchante de toutes les créatures. A la vue de ces fautes elle s'abîmait dans son néant et demeurait couverte de confusion devant Dieu, comme une femme infidèle qui rougit au simple souvenir de ses torts envers le meilleur et le plus tendre des époux. Elle croyait à peine mériter de paraître aux yeux des hommes ; et quand elle avait quelque chose à traiter avec eux, elle leur parlait avec une humilité si profonde qu'il semblait que leur mépris fût la peine due à son indignité. Elle n'oubliait rien pour les en convaincre, au point que sa sollicitude à cet égard était presque aussi ingénieuse que celle d'un hypocrite ambitieux qui fait tous ses efforts pour se parer du masque de la vertu. Enfin elle se regardait comme une si grande pécheresse que, sans la considération de la miséricorde infinie du Seigneur, elle se serait livrée au désespoir quand elle songeait que l'enfer eût pu être pour jamais sa demeure.

Si les personnes qui font profession de piété tiennent quelquefois un langage à peu près semblable à celui de Thérèse, il s'en trouve bien peu qui veuillent supporter comme elle les injures et les mauvais traitements. Loin de s'y soustraire elle les recevait avec joie; elle avait une sainte avidité pour les croix et les souffrances; rien ne lui était plus à charge que les marques d'honneur et d'estime qu'on ne cessait de lui donner de toutes parts. Il n'est point de meilleure preuve d'une véritable humilité, suivant la remarque du pieux évêque Yepez, que cette satisfaction intérieure qu'une ame éprouve à se mépriser elle-même. Cette disposition était si parfaite dans Thérèse que ceux qui connaissaient le mieux la pureté de son ame étaient plus frappés de son humilité que de ses autres vertus. Elle évita constamment cette vaine complaisance à parler beaucoup de soi, qui prend sa source dans l'amour-propre. Rien d'ailleurs n'est plus difficile que de parler de ce qui nous touche sans laisser entrevoir l'orgueil jusque dans les précautions que l'on prend pour le cacher, et dans les prétextes que l'on allègue pour colorer ses défauts ou pour excuser ses faiblesses. On peut ajouter à cela la pente naturelle que nous avons tous à faire valoir nos talents et les autres avantages que nous croyons avoir.

Aussi ne peut-on donner de preuves plus convaincantes de l'abnégation et de l'humilité de Thérèse que l'adresse singulière avec laquelle elle cherchait à s'humilier dans toutes les occasions. Ses actions et ses ouvrages attestent également la solidité de cette vertu dans son ame; et quand elle eut réuni le titre de fondatrice à celui de supérieure,

elle n'en devint que plus humble. On la voyait au chapitre faire l'aveu de ses moindres fautes avec des sentiments dont toutes les religieuses étaient étonnées ; et pour expier ses fautes elle se soumettait aux diverses pénitences qui étaient en usage dans la communauté.

Elle avait un attrait si singulier pour l'humilité qu'elle a rempli tous ses ouvrages des éloges de cette vertu. Elle en fait sentir le prix aux religieuses, surtout en leur recommandant de ne murmurer de rien, mais de se réjouir au sein même de la tribulation ; de ne pas chercher à se justifier lors même qu'elles sont faussement accusées, à moins cependant que la charité ou la prudence ne rende la justification nécessaire ; d'avoir en horreur tout ce qui a rapport aux prééminences et aux distinctions, la disposition contraire étant un des plus grands fléaux de l'humilité et de toutes les autres vertus.

Elle avait coutume de dire que quoique nous ne puissions pas nous élever jusqu'à la perfection, et qu'il ne nous soit pas donné d'imiter en tout point notre divin Rédempteur, nous pouvons du moins nous humilier assez pour suivre de près un si beau modèle dans l'amour de l'abjection et dans la pratique des humiliations dont il a bien voulu se charger pour notre salut.

Mais comme ils est très important de discerner la fausse humilité de la véritable, Thérèse nous apprend à faire ce discernement. Suivant elle la fausse humilité ne se trouve jamais avec la paix du cœur. Au contraire, le trouble de la conscience, l'obscurcissement de l'esprit, le dégoût des sacrements, l'aversion pour les exercices de la pénitence, l'indifférence pour le ciel, sont les fruits qu'elle

produit; pendant que la véritable humilité répand le calme et la joie dans l'ame qui la possède, et qu'elle lui inspire une sainte avidité pour les biens de l'autre vie. Elle est le plus solide fondement de la vie intérieure; c'est sur elle que repose tout l'édifice de la prière; c'est elle enfin qui sert de mesure aux progrès que fait une ame dans l'esprit d'oraison et dans la pratique des autres vertus, comme le disait souvent Thérèse à ses religieuses.

L'esprit de pénitence dont elle était animée n'était pas moins édifiant que son humilité. Le souvenir seul des premières années de sa vie la pénétrait de la plus vive componction. Elle pleurait ses fautes avec autant d'amertume que Madeleine et Thaïs avaient pleuré leurs débauches. Des veilles fréquentes, des jeûnes austères, la discipline, le cilice et une oraison presque continuelle furent les principaux moyens qu'elle employa pour expier ce qu'elle appelait ses péchés.

Embrasée d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, elle ne chercha à rétablir l'austérité primitive de son ordre que pour inspirer à ceux qui le composaient l'amour de la pénitence. Ses exemples donnaient un nouveau poids à ses leçons; car, quoique d'une très mauvaise santé, elle ne se dispensait ni du jeûne de huit mois par année, ni des autres austérités prescrites par la règle. A peine pouvait-on obtenir d'elle qu'elle se permît quelques adoucissements lorsqu'elle était malade; il est vrai qu'elle avoua dans la suite que cette répugnance venait plutôt d'un fonds d'amour-propre que d'un véritable esprit de pénitence.

Au reste il est aisé de comprendre à quel point elle était zélée pour les observances de la règle,

par les précautions qu'elle prit pour écarter le relâchement. Elle n'ignorait pas que le prétexte d'une santé délicate introduisait dans les ordres monastiques une foule de dispenses qui dégénéraient bientôt en infractions ouvertes de la loi. Aussi disait-elle souvent à ses religieuses que c'était le démon qui suggérait ces idées chimériques d'indisposition, ou du moins que la mollesse et l'immortification grossissaient beaucoup les plus petits maux. Elle ajoutait qu'il y avait presque toujours de l'amour-propre à se plaindre des petites incommodités; et que plus on avait d'indulgence pour les prétendus besoins du corps, plus on se sentait porté à en avoir dans la suite.

Elle insiste fortement sur cet abandon général de tout soi-même, par lequel une ame consacrée au Seigneur s'applique constamment à faire sa sainte volonté. Elle assure même que, malgré toutes ses difficultés, cette pratique produit les plus grands avantages par la paix et le bonheur qui en résultent tôt ou tard.

S. François d'Assise ne paraît pas avoir porté plus loin que Thérèse l'amour de la pauvreté évangélique. Elle avait même donné d'abord trop d'étendue à cet amour, puisqu'elle fut obligée dans la suite de le restreindre surquelques points; elle avait coutume de dire que le moindre attachement dés ordonné portait préjudice à l'ame; et ce fut pour écarter ces sortes d'affections qu'elle obligea ses religieuses à changer souvent de livres, de meubles et d'autres choses de ce genre.

Elle s'élevait avec force contre la magnificence des bâtiments dans les maisons religieuses. Elle travaillait de ses mains pour gagner sa subsistance;

tout respirait en elle l'amour de la simplicité et de la pauvreté ; rien de plus modeste que son maintien ; la pureté de son ame était peinte sur son front. On ne pouvait la regarder sans aimer la vertu, qui répandait sur toute sa personne le charme ineffable de la pudeur. Yepez, qui la connaissait d'une manière si intime, et qui était persuadé qu'elle n'avait jamais éprouvé de violents assauts contre la chasteté, rapporte qu'ayant été consultée un jour sur des tentations de cette espèce elle répondit qu'elles lui étaient inconnues.

Son cœur naturellement très sensible s'ouvrait facilement à la reconnaissance pour toutes les personnes dont elle avait reçu quelque service. Si elle parle quelquefois de ses persécuteurs, ce n'est qu'avec beaucoup de respect et d'affection, ne leur supposant guère que de bonnes intentions, et ne les représentant que comme ses vrais amis, comme de parfaits serviteurs de Dieu. A l'entendre, c'étaient les seules personnes qui la connussent bien à fond.

Une patience inaltérable dans les chagrins qu'elle eut à dévorer ; une confiance inébranlable en Jésus-Christ, au plus fort même des persécutions qu'on lui suscita et des obstacles qu'elle eut à surmonter ; un courage invincible pour entreprendre et pour exécuter les choses les plus difficiles : telle fut la base de son caractère ; elle semblait avoir renoncé à toute espèce de jouissances sur la terre, et n'y attendre que peines et travaux.

« Pensez-vous, lui dit un jour le Seigneur dans une vision, que le mérite consiste à jouir ? Non ; mais il consiste bien plutôt à travailler, à souffrir et à aimer. Celui-là est le plus tendrement aimé de

mon père, auquel il a départi les croix les plus pesantes, pourvu qu'elles soient acceptées et portées avec amour. Eh! comment pourrais-je vous prouver d'une manière plus sensible que je vous aime, si ce n'est en choisissant pour vous ce que j'ai choisi pour moi-même? »

L'esprit d'oraison, fondé sur une humilité sincère, fut le grand moyen dont Dieu se servit pour élever Thérèse à une éminente sainteté. Si ses progrès dans la vertu ne furent pas d'abord bien rapides, et si la victoire complète qu'elle remporta enfin sur elle-même se fit attendre assez long-temps, ce ne fut que par un défaut d'assiduité à la prière. Quelques-uns de ses directeurs lui prescrivirent, sous le prétexte de sa mauvaise santé et de ses occupations, d'interrompre ce saint exercice, en quoi ils retardèrent beaucoup sa marche dans la vie spirituelle, comme elle s'en plaint souvent dans ses écrits. Le P. Alvarez éprouva le même retardement pendant vingt ans de travail et d'efforts presque inutiles. Une religieuse bénédictine, nommée Gertrude Moor, d'une piété éminente, regrettait aussi d'avoir été induite en erreur sur ce point par des directeurs qui ne connaissaient pas les règles de la vie intérieure. Il ne faut qu'une bonne méthode d'oraison pour s'avancer rapidement. C'est par là que presque tous les saints se pénétrèrent de cet esprit de piété qui opéra en eux des effets si prompts et si durables pour la réforme de leurs affections. Aussi Thérèse recommanda-t-elle pardessus tout les avantages infinis que procure l'esprit de prière. Elle en parle avec l'assurance et les lumières que peut donner une longue expérience.

Comme elle avait beaucoup profité en méditant

fréquemment sur le mystère de l'Incarnation et sur la mort de Jésus-Christ, dont elle faisait le plus tendre objet de son adoration et de sa piété, elle exhortait les autres à suivre la même méthode, n'en connaissant point de plus propre à rendre familier aux commençants l'usage des saintes inspirations. Elle leur conseillait en même temps de s'imaginer qu'ils conversaient en esprit avec le Sauveur, et que son humanité leur était intimement présente.

Elle avouait cependant que dans les maisons religieuses tout le monde n'était pas appelé à la contemplation; mais au moins, disait-elle, tout le monde peut prier assidûment avec de saintes aspirations. Elle inculquait souvent cette autre maxime, que les ames les plus avancées dans l'oraison ne devaient jamais renoncer tout à fait à la méthode de se figurer de temps en temps Jésus-Christ comme homme, et de le prendre sous cette forme pour l'objet de leur dévotion. Elle avait quelquefois recours elle-même à cette méthode dans ses plus sublimes ravissements. L'Église a condamné comme une illusion des faux mystiques la doctrine qui enseigne que l'humanité sainte du Sauveur ne doit jamais faire l'objet de la contemplation des ames parfaites; que cela n'appartient qu'à des ames grossières, et que les vrais contemplatifs ne doivent s'occuper que des choses purement intellectuelles.

Le respect et l'amour que Thérèse portait au saint sacrement de l'autel sont consignés dans ses ouvrages. Ses expressions sont tout de feu quand il s'agit de cet auguste mystère. Une seule communion, suivant elle, suffit pour enrichir l'ame de tous les trésors spirituels, quand on n'y met aucun obstacle. Nous n'avons point, dans l'état d'exil où nous

sommes, de moyen plus propre à nous consoler et à nous fortifier que de nous unir très souvent et très ardemment à Jésus-Christ dans la sainte eucharistie, jusqu'à ce que nous puissions un jour lui être unis dans la gloire. On ne saurait exprimer avec quelle ferveur elle s'approchait de la table sainte, et avec quelle effusion elle répandait son ame devant son divin Sauveur. Elle adressait alors au Tout-Puissant les plus instantes prières pour qu'il voulût bien, au nom de son Fils, arrêter le torrent d'iniquités dont la terre était inondée, et préserver l'univers des horribles profanations par lesquelles les hommes semblaient insulter à sa miséricorde. Ces vœux et ces prières partaient de l'amour enflammé qu'elle avait pour Dieu; ses actions et ses écrits respiraient également cet amour.

C'était dans la même source qu'elle puisait ce zèle ardent dont elle était remplie pour la conversion des pécheurs; elle ne cessait de recommander leurs ames au Seigneur, le conjurant avec larmes de ramener au bercail ces brebis égarées. Elle engageait aussi ses religieuses à prier pour le salut de ces ames, et pour celui des ministres du Seigneur qui travaillaient à la sanctification des peuples. S'il lui eût été possible de donner mille vies pour sauver une seule ame elle les eût données avec joie, tant elle était affectée de la damnation des pécheurs. Elle désirait que l'amour divin régnât dans tous les cœurs, et qu'il y fût tellement enraciné que toutes les actions extérieures en fussent vivifiées. Elle souhaitait spécialement que les prédicateurs fussent embrasés du divin amour, au point de s'oublier absolument eux-mêmes, pour ne s'occuper que de la gloire de Dieu.

Suivant elle la principale manière de l'exercer cet amour est de supporter avec patience les peines de la vie. Celui qui aime trouve des délices à souffrir, et tire de nouvelles forces de ses souffrances mêmes. Une autre manière de manifester cet amour est de travailler à étendre le royaume de Jésus-Christ en coopérant au salut des ames, et surtout en commençant par se sanctifier soi-même.

Thérèse ne trouvait d'autre soulagement à l'amoureux martyre que lui causait l'impatience de voir son Dieu qu'en se livrant ainsi aux diverses impulsions de son amour. Elle tâchait de modérer cette vive impatience par une soumission entière à la volonté divine, en quoi consiste véritablement le souverain bonheur. Sans cette soumission elle n'eût pu soutenir le dégoût et l'ennui de cette vie. « O mort! s'écriait-elle quelquefois, je ne vois pas pourquoi je te redouterais, puisque tu dois être pour moi la porte de la vie, etc. » Elle ajoutait dans d'autres instants : « O vie, l'ennemie de mon bonheur! quand sera-ce enfin que tu finiras? J'ai soin de toi en attendant, parceque Dieu me l'ordonne, et que tu lui appartiens; mais ne sois pas ingrate. Hélas! combien mon exil a été prolongé! Cependant le temps est toujours trop court pour gagner l'éternité. »

Après avoir travaillé pendant plusieurs années à sa propre sanctification, Thérèse se livra enfin au désir qui la pressait de travailler à celle des autres. En conséquence elle forma le projet de réformer son ordre. La règle primitive, telle qu'Albert, patriarche de Jérusalem, l'avait rédigée en 1205, était d'une grande austérité; mais, par le laps de temps, il s'y était introduit du relâchement, et le pape Eugène IV avait approuvé par une bulle de 1431,

les adoucissements que l'on y avait apportés. Outre que le couvent de l'Incarnation, où elle était alors, avait adopté ces changements, il régnait dans cette maison des abus considérables, celui surtout de recevoir trop de visites au parloir. Thérèse désirait ardemment de vivre d'une manière conforme au premier institut de son ordre ; mais il ne lui était pas facile de satisfaire ce désir dans une communauté qui en était si éloignée. Elle s'en entretint un jour en présence de sa nièce, Marie d'Ocampe, qu'elle aimait beaucoup, et qui était alors pensionnaire au couvent de l'Incarnation. Cette jeune personne offrit à Thérèse mille ducats dont elle pouvait disposer, lui disant que cette somme servirait à acheter une maison propre à l'exécution de son dessein. On en fit part à une sainte veuve d'Avila, nommée Guyomar, qui applaudit à ce projet. S. Pierre d'Alcantara, S. Louis Bertrand, et l'évêque diocésain furent aussi consultés, et ils approuvèrent unanimement la généreuse résolution de la tante et le sacrifice de la nièce. A ces motifs extérieurs et plausibles de suivre un tel projet étaient jointes des raisons plus pressantes d'en entreprendre l'exécution ; Jésus-Christ lui-même l'avait ordonné à Thérèse dans plusieurs visions qu'elle rapporte, et il lui avait promis en même temps le succès de cette entreprise.

Avant de commencer à y procéder il fallait le consentement des supérieurs. La veuve Guyomar obtint celui du P. Ange de Salazar, provincial des carmes, et l'on demanda en conséquence un bref à Rome. Mais la première nouvelle n'en fut pas plus tôt répandue qu'il s'éleva de toutes parts des clameurs contre ce religieux, au point qu'on le força

de révoquer la permission qu'il avait accordée. On n'épargna guère Thérèse pendant tous ces débats; et il n'y eut pour ainsi dire qu'une voix pour improuver la réforme qu'elle voulait introduire. Les religieuses de son couvent, la noblesse, le magistrat et le peuple s'unirent ensemble pour s'opposer à son projet : reproches, injures, calomnies même, tout fut mis en usage. Mais rien ne put troubler le calme dont elle jouissait au milieu de ces rumeurs. Sans sortir des bornes d'un modeste silence, elle se contenta d'offrir à Dieu ses prières pour qu'il voulût bien prendre sous sa protection l'œuvre dont il l'avait chargée.

Pendant que toute la ville paraissait ainsi animée contre la sainte, Dieu suscita pour elle le P. Yvagnez, dominicain. Ce saint religieux, qui l'avait déjà exhortée en secret à poursuivre son dessein, ne craignit pas de prendre ouvertement sa défense, et de se joindre à la veuve respectable qui l'aidait de tout son pouvoir. Jeanne d'Ahumade, sœur de Thérèse, vint aussi à son secours. C'était une femme d'un rare mérite, et son mari était un homme de bien. Ils firent bâtir en 1561 une maison à Avila, comme si c'eût été pour eux et pour leur famille : on le crut ainsi dans le public; mais leur dessein était de la céder à Thérèse quand il en serait temps.

Un jour que les ouvriers travaillaient à élever cette maison un des murs s'écroula tout à coup, et enveloppa sous ses ruines le plus jeune des fils de Jeanne d'Ahumade. On crut cet enfant tout à fait mort, et on le porta à Thérèse, qui le prit aussitôt dans ses bras, et qui, pour le rappeler à la vie, poussa vers le ciel des soupirs ardents. Elle ne tarda pas à éprouver l'effet de ses prières; au bout de

quelques minutes elle rendit l'enfant à sa mère, plein de vigueur et de santé. Ce fait miraculeux fut vérifié dans le temps, et inséré comme authentique dans le procès-verbal de la canonisation de sainte Thérèse. Dans un âge plus avancé, le jeune homme dont il s'agit disait souvent à sa tante que, puisqu'elle l'avait empêché de jouir dès son enfance du bonheur du ciel, elle était obligée en conscience de mettre son salut en sûreté par ses conseils et ses prières. Il mourut peu de temps après elle dans les plus tendres sentiments de piété : une vie pure l'avait préparé à une sainte mort.

La chute de cette première muraille fut suivie de celle d'une autre que l'on venait de finir; ce qui porta le découragement dans l'esprit de plusieurs personnes. Thérèse n'en fut point ébranlée; elle assura que tous ces revers étaient des effets impuissants de la rage du démon. On remit donc la main à l'œuvre, et le bâtiment fut achevé.

Sur ces entrefaites la sœur du duc de Médina-Céli, nommée Louise de la Cerda, perdit le comte Arias Pardo, son mari, qu'elle aimait tendrement. Cette perte lui fut si sensible que, dans la douleur qui l'accablait, elle n'espéra de consolation que de la société de Thérèse. Elle s'adressa donc au père provincial des carmes, pour obtenir qu'on lui envoyât à Tolède cette consolatrice tant désirée. Thérèse partit aussitôt d'Avila, qui en est éloignée d'environ vingt lieues, et demeura plus de six mois dans la maison de cette dame. Elle y répandit tellement la bonne odeur de Jésus-Christ que la plupart de ceux qui la composaient, et même plusieurs personnes du dehors, se consacrèrent à la vertu.

Pendant son séjour à Tolède, Thérèse, quoique

au milieu du monde, ne diminua rien de ses exercices de piété. Elle attendit patiemment que les ordres qui la retenaient dans cette ville fussent révoqués; et aussitôt qu'elle eut la liberté de retourner à son couvent elle partit pour Avila.

Quelque temps avant son retour, il y avait eu dans le monastère de l'Incarnation certains troubles occasionnés par l'élection d'une nouvelle prieure. Plusieurs désiraient que les suffrages se réunissent en faveur de Thérèse. Mais l'idée seule des obligations qu'imposait cette place dans une communauté aussi nombreuse que l'était alors celle d'Avila, lui fit chercher tous les moyens possibles de se soustraire aux risques qu'il pouvait y avoir pour sa conscience. Elle écrivit aux religieuses qui avaient jeté les yeux sur elle, afin de les détourner de leur dessein. Heureusement le choix ne tomba pas sur elle.

« Sortie de Tolède, dit-elle, j'avançais gaiement mon chemin, fort résolue d'embrasser de tout mon cœur tout ce qu'il plairait à notre Seigneur de m'envoyer à souffrir. Le soir même que j'arrivai à Avila arrivèrent aussi les dépêches de Rome, et le bref pour l'établissement du nouveau monastère. Je n'en fus pas seule surprise: car ceux qui savaient l'empressement de partir que notre Seigneur m'avait inspiré, ne furent pas moins surpris que moi quand ils apprirent la nécessité qu'il y avait que je me trouvasse ici dans une conjoncture si favorable, notre Seigneur y ayant fait rencontrer tout à la fois l'évêque, le bienheureux Pierre d'Alcantara, et le pieux gentilhomme (François de Salsède) chez lequel il logeait, tous les serviteurs de Dieu trouvant chez lui asile et protection....

« Toutes choses étant donc disposées, il plut à

notre Seigneur que, le jour de Saint-Barthélemy de l'année 1562, le monastère de notre glorieux P. S. Joseph fût enfin établi. Le saint-sacrement y fut mis avec toute l'autorité et l'approbation requises, et en même temps quelques filles y prirent l'habit : j'en fis la cérémonie avec deux autres religieuses de notre couvent. »

Tout cela s'était préparé dans un si grand secret, et la maladie du beau-frère de Thérèse lui avait fourni une occasion si naturelle de sortir de son couvent, que presque personne n'avait soupçonné le dessein dont elle avait l'exécution tant à cœur. Trois ou quatre heures après que les cérémonies furent faites, elle éprouva un grand combat intérieur sur les motifs qui l'avaient fait agir, et sur les inconvénients qui pouvaient en résulter. « Elle eut de vives inquiétudes sur ce que des filles qui s'étaient renfermées dans une clôture si étroite ne pourraient peut-être pas y vivre contentes, sur ce qu'elles manqueraient peut-être de la subsistance nécessaire; que ce projet était chimérique, et qu'après tout elle n'avait que faire de se charger d'un tel embarras, puisqu'elle était dans un monastère où elle pouvait bien servir Dieu. Alors, dit-elle, tout ce que notre Seigneur m'avait commandé à ce sujet; tous les sentiments des personnes sages sur lesquels je m'étais appuyée; toutes les prières que depuis près de deux ans on n'avait presque pas cessé de faire pour cela; tout se trouva effacé de ma mémoire comme s'il n'en eût jamais rien été.

« La foi et toutes les autres vertus étaient si affaiblies en moi, et leurs opérations tellement suspendues, que je n'en pouvais tirer aucune force pour me défendre de tant d'attaques. L'esprit malin

me représentait encore qu'il y avait de la témérité à m'enfermer dans une si petite maison, ayant autant d'infirmités que j'en avais, et ne pouvant guère supporter une si rude pénitence; qu'il y avait de la folie à quitter une grande et belle maison où j'avais toujours vécu si contente, et où j'avais tant de bonnes amies; que les personnes qui étaient ici avec moi ne seraient peut-être pas à mon gré; que je m'étais engagée à bien des choses qui pourraient me porter à quelque désespoir; que le démon avait peut-être eu en cela le projet de m'ôter la paix et la tranquillité d'esprit; que je ne pourrais plus vaquer à l'oraison dans ce trouble et dans cette inquiétude, et que j'exposais par là mon ame à se perdre. Mon esprit était si rempli de ces frayeurs qu'il ne m'était pas possible d'en détourner la pensée; et avec cela j'étais plongé dans une telle amertume et dans des ténèbres si épaisses que je n'ai point de termes assez forts pour exprimer mon état. Me voyant ainsi désolée, je m'en allai devant le saint-sacrement; mais d'y faire aucune prière il n'était pas en mon pouvoir, n'ayant dans mon cœur et dans ma bouche qu'une voix plaintive comme une personne qui est à l'agonie.... O mon Dieu! dans quelle misérable vie sommes-nous donc sur la terre, puisqu'il n'y a ni contentement assuré ni bien durable! Il n'y avait qu'un moment qu'il me semblait que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités du monde; et un instant après la même chose qui avait fait ma joie me causait un tel tourment que je ne savais que devenir. Oh! si nous faisions une sérieuse réflexion sur tout ce qui nous arrive dans le cours de la vie chacun connaîtrait par sa propre expérience com-

bien peu il doit se mettre en peine d'y avoir du plaisir ! »

Thérèse eût succombé sous le poids de sa tristesse si le Seigneur ne fût venu à son secours. Le jour qu'il fit luire dans son ame dissipa les ténèbres dont elle était obscurcie, et les prestiges de l'esprit de mensonge qui cherchait à l'épouvanter furent détruits par cette clarté céleste.

« A la faveur de cette lumière, ajouta-t-elle, je commençai à rappeler dans ma mémoire les grandes résolutions que j'avais prises de servir Dieu, les désirs ardents que j'avais eus de souffrir pour son amour; et je pensai que si j'en voulais venir à l'effet ce n'était pas le repos que je devais chercher; que si je rencontrais des travaux je trouverais en même temps un sujet de mérite, et que les acceptant pour la gloire de Dieu ils me tiendraient lieu du purgatoire; que rien ne devait m'intimider, puisque je ne désirais plus que des souffrances; que celles là étaient aussi bonnes que d'autres; que plus il y avait d'opposition, plus il y avait à gagner pour moi; et qu'enfin je ne devais pas manquer de courage pour soutenir les intérêts de celui à qui j'étais si redevable.

« Fortifiée par ces réflexions et autres semblables, je promis, quoique avec une extrême violence, devant le saint-sacrement, de faire tous mes efforts pour obtenir la permission de venir dans cette maison, et d'y faire vœu de clôture aussitôt que je pourrais y demeurer en sûreté de conscience. Je n'eus pas plus tôt prononcé ces paroles que le démon prit la fuite à l'instant, et me laissa dans une paix et un contentement qui m'ont toujours duré depuis. » Effectivement Thérèse nous assure que, pen-

dant plus de vingt-huit ans qui s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle s'était faite religieuse, elle n'avait jamais su jusqu'alors ce que c'était que d'être mécontente un seul moment.

« Comme on avait appris dans mon couvent, continue-t-elle, ainsi que dans la ville ce qui s'était fait, il y avait bien du bruit; et après tout ce n'était pas sans quelque apparence de raison. La supérieure me manda donc sur-le-champ de rentrer dans le couvent; et sur son ordre je partis aussitôt, laissant mes pauvres religieuses bien affligées... Je m'attendais en partant qu'on allait me mettre en prison; et il me semble que j'en aurais été fort aise pour ne plus parler à personne, et pour prendre un peu de repos dans la solitude, en ayant un extrême besoin, et me trouvant tout épuisée de ce long commerce avec tant de gens. Lorsque j'arrivai je dis mes raisons à la supérieure; elle s'apaisa un peu. La communauté euvoya avertir le père provincial, et l'affaire fut remise pour être décidée devant lui. »

Quand il fut venu, Thérèse mit tant de douceur et de force dans son apologie qu'on ne trouva pas de quoi la condamner. Elle parla ensuite au père provincial en particulier, et le gagna tellement qu'il promit de lui donner la permission d'entrer dans son nouveau couvent, pourvu que la grande rumeur qu'il y avait alors dans la ville se calmât.

« A deux ou trois jours de là, reprend Thérèse, quelques magistrats du conseil de ville, ayant le maire à leur tête, s'assemblèrent avec quelques chanoines, et tous dirent unanimement qu'il ne fallait en aucune manière consentir à cet établissement; qu'il était contraire à l'intérêt public; qu'il

fallait en ôter le saint-sacrement, et qu'ils ne souffriraient certainement pas que l'on passât outre. Ils firent faire encore une autre assemblée, composée de deux docteurs de chaque ordre religieux, afin que chacun en dît son sentiment. Les uns ne disaient mot, les autres nous condamnaient; et on finit par conclure qu'il fallait sur-le-champ supprimer le nouveau monastère.

« Cette résolution eût été promptement exécutée si le P. Bannez, dominicain, n'eût modéré l'ardeur des autres membres de l'assemblée. Il leur représenta qu'on serait toujours à temps pour démolir cette maison; qu'il y avait bien des considérations à faire avant d'en venir à cette extrémité, et qu'après tout une affaire de cette nature regardait l'évêque diocésain. Ces observations amortirent un peu la chaleur des esprits, et on arrêta que la ville ferait savoir au conseil royal ce qui venait de se passer à Avila. »

Thérèse cependant jouissait d'un calme profond pour tout ce qui avait rapport à sa personne; mais elle ne put voir d'un œil indifférent les contradictions qu'eurent à essuyer les personnes qui l'avaient secondée. « Si j'avais eu un peu de foi, dit-elle à ce sujet, ma tranquillité n'aurait pas été plus altérée pour les autres que pour moi-même; mais il suffit de manquer à une vertu pour rendre toutes les autres languissantes. Ma plus grande peine fut durant les deux jours que se tinrent les deux assemblées dont j'ai parlé. Au plus fort de mes alarmes notre Seigneur me dit : Ne savez-vous pas que je suis tout puissant? Il m'assura en même temps que la maison subsisterait; avec cela je demeurai toute consolée. »

Cependant les députés que la ville avait envoyés au roi obtinrent un ordre de constater par un mémoire justificatif tout ce qui s'était passé ; ce qui commença un grand procès. Il fallut donc députer aussi à la cour quelqu'un qui voulût bien prendre la défense de Thérèse. « Pour cela, dit-elle, il fallait de l'argent, et nous n'en avions point ; je ne savais comment faire ; mais notre Seigneur y pourvut. » Un saint prêtre, nommé Gonzalez d'Aranda, se chargea de tout ce qui regardait le conseil royal, pendant que François de Salsède travaillait de concert avec quelques autres personnes à ramener peu à peu les esprits.

Deux ans se passèrent en discussions et en négociations depuis que cette maison fut commencée jusqu'à ce qu'elle fût achevée. Mais enfin le P. Bannez obtint du provincial des carmes que Thérèse passât du couvent de l'Incarnation à celui de Saint-Joseph : elle y fut suivie de quatre autres religieuses, qui se joignirent à elle pour faire l'office et instruire les novices qui y étaient déjà. On en reçut d'autres; et bientôt après la ville fut tellement édifiée de leur piété qu'elle se désista pour toujours de ses demandes. Ceux mêmes qui avaient été les plus ardents à poursuivre la suppression du nouveau couvent en devinrent les protecteurs et les bienfaiteurs. Comment en effet ne pas favoriser un établissement dont la ferveur retraçait les prodiges d'innocence et de piété des premiers âges de l'Église ?

« O bonté infinie de mon Dieu, s'écrie Thérèse ! j'en suis encore dans l'admiration toutes les fois que j'y pense, et que je me rappelle les secours particuliers dont sa divine Majesté a bien voulu me com-

bler pour venir à bout de lui préparer ce petit réduit : car je suis persuadée qu'il est véritablement tout à lui, et que c'est un lieu où il prend ses divines complaisances, comme il me le fit entendre un jour dans l'oraison, me disant que cette maison était pour lui un paradis de délices. Il semble que c'est à cette intention qu'il a choisi lui-même les ames qu'il y a attirées, et parmi lesquelles je suis bien confuse de me trouver. Quand même il eût été en mon pouvoir d'en faire le choix, je n'aurais jamais pu les choisir plus propres à notre dessein, qui embrassait une si étroite clôture, une si grande pauvreté et une application si continuelle à l'oraison. Elles supportent tout cela avec une telle gaieté et un tel contentement que chacune se trouve indigne d'avoir été reçue dans un lieu comme celui-ci. Cela paraît encore plus admirable en quelques-unes que le Seigneur a retirées du milieu de la vanité et des divertissements du monde, où, selon les maximes du siècle, elles auraient pu vivre fort heureuses. Il est vrai que Dieu leur a rendu ici avec tant d'usure, en véritables contentements, les fausses joies qu'elles ont quittées qu'elles se reconnaissent manifestement payées au centuple, et ne peuvent se lasser de lui en rendre grâces. Sa bonté a aussi changé les autres de bien en mieux. Il donne aux plus jeunes le courage et l'intelligence pour n'étendre pas leurs désirs plus loin, et pour comprendre que ce genre de vie, séparé de toutes les choses de la terre, est d'un bien plus grand calme et d'un plus grand repos à ne considérer même que le temps présent. A celles qui sont plus avancées en âge et qui avaient peu de santé il leur redouble les forces, au point de les mettre en état de soutenir comme les autres la

rigueur de la règle et les pénitences du couvent.

« C'est pour moi, dit-elle ailleurs, une extrême consolation de me voir ainsi associée avec des ames si détachées. Toute leur occupation est d'être attentives à avancer de plus en plus dans le service qu'elles ont voué au Seigneur. La solitude fait toutes leurs délices; et leur seule peine serait d'être obligées de recevoir des visites, quand ce serait de leurs plus proches parents, à moins qu'elles n'y trouvassent de quoi enflammer davantage l'amour qu'elles ont pour leur époux. »

Thérèse vécut quelque temps parmi elles en qualité de simple religieuse; mais l'évêque jugea à propos de la charger bientôt après du gouvernement de la maison. Elle eut par là occasion de déployer les rares talents que Dieu lui avait donnés pour la conduite des autres; et tout ce qu'elle fit depuis ce moment jusqu'à sa mort porta l'empreinte d'une ame forte et sage, que les obstacles n'affrayaient pas et qu'un zèle aveugle n'emportait point au-delà des bornes. Le récit des travaux qu'elle eut à essuyer pendant les vingt dernières années de sa vie peut seul faire connaître les ressources de son esprit et la solidité de sa vertu.

Elle avait établi pour base de sa réforme une mortification constante des sens et de la volonté, l'exercice le plus assidu de la prière, un silence presque continuel, et une telle pauvreté que les religieuses n'avaient pour vivre que le produit de leur travail et les aumônes de leurs concitoyens. Leurs habits étaient d'une grosse serge; elles portaient des sandales au lieu de souliers; elles couchaient sur la paille; et, à moins d'une grande nécessité, elles ne mangeaient jamais de viande.

L'expérience avait appris à leur sainte fondatrice que le grand nombre de religieuses nuisait beaucoup au maintien du bon ordre : aussi ne voulut-elle en admettre que treize dans son couvent; si dans la suite elle se relâcha sur ce point, qu'elle avait fort à cœur, ce ne fut que dans le cas où les aumônes des fidèles ne suffisant pas aux besoins des maisons elle permit qu'on leur donnât des revenus fixes. Alors on pouvait prendre jusqu'à vingt religieuses dans le même couvent. Par la suite des temps on s'est un peu écarté de ces premières dispositions. En France, par exemple, les carmélites sont plus ou moins nombreuses, et toutes leurs maisons ont des revenus assurés.

Il y avait près de quatre ans que le couvent de Saint-Joseph était bâti lorsque le général des carmes fit un voyage en Espagne. C'était un homme rempli de mérite. Il se nommait Rubéo de Ravenne. Sur la grande réputation qu'avait déjà Thérèse il fut curieux de la voir et de converser avec elle. Les entretiens qu'ils eurent ensemble, et la visite qu'il fit du couvent de Saint-Joseph, le pénétrèrent d'estime et d'admiration pour la sainte. Il fut si content de sa prudence et si touché de son zèle qu'il lui permit en partant de fonder d'autres monastères sur le même plan. Il lui remit en même temps des patentes qui l'autorisaient à en fonder deux pour des hommes.

Mais Thérèse était bien éloignée de penser que ce dernier projet pût avoir lieu : il lui eût fallu au moins un coopérateur plein de zèle, qui consentît à se mettre à la tête d'une entreprise aussi difficile, et ce coopérateur lui manquait alors. « D'ailleurs, dit-elle, je n'avais point de maison ni d'argent pour

en acheter une : tellement que tout se trouvait réduit à une pauvre carmélite déchaussée, chargée de patentes et pleine de bons désirs, mais sans moyens pour les exécuter et sans aucune assistance que Dieu seul. Le courage ne me manquaitpourtant pas; j'espérais toujours que notre Seigneur acheverait ce qu'il avait commencé : tout me paraissait possible, et ainsi je mis la main à l'œuvre.» Mais en attendant elle passa cinq années de suite dans le couvent de Saint-Joseph. « Je pense, dit-elle, pouvoir dire avec toute vérité que ces cinq années ont été les plus tranquilles de ma vie, n'ayant jamais goûté, ni avant ni après, tant de douceur et de repos. » Elle les employa à former dans tous les genres de mortification, d'obéissance et des autres vertus de leur état, les religieuses de cette maison. Son principal moyen pour les exciter à remplir avec zèle leurs devoirs fut de leur en donner l'exemple; elle était la première partout; les fonctions les plus pénibles étaient toujours l'objet de son choix, et partout elle portait cet esprit d'ordre, cet air de contentement qui annonce que rien n'embarrasse, que rien ne déplaît. Avec cette paix intérieure et cette gaieté chrétienne que de consolations et de douceurs ne goûte-t-on pas dans le service du Seigneur!

Il y avait des filles d'une naissance distinguée parmi les carmélites de Saint-Joseph; mais, loin de se prévaloir d'un avantage dont on fait tant de bruit dans le monde, ces illustres vierges ne cherchaient d'autre distinction que celle que donne la vertu. C'était à qui serait la plus humble, la plus mortifiée, la plus prévenante, la plus soumise. Une sainte émulation enflammait tellement leur zèle que Thé-

rèse ne pouvait se lasser d'en bénir le Seigneur. Elles s'aimaient réciproquement avec la plus tendre affection, et toutes témoignaient à l'envi combien elles s'estimaient heureuses de vivre sous la conduite d'une si sainte mère. Dieu seul était l'objet de leur amour. Toujours pénétrées de sa sainte présence, elles lui offraient des vœux continuels pour leur salut et pour sa gloire. Au milieu même de leur sommeil elles pouvaient dire avec l'épouse des cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille.*

Dans le mois d'août de l'année 1567 Thérèse se rendit à Médina-del-Campo pour y fonder un nouveau monastère. Les obstacles qu'il fallut surmonter avant de consommer cette fondation auraient découragé une ame moins forte; mais ils ne firent que donner à celle de Thérèse une nouvelle activité. On peut en voir un précis dans l'histoire qu'elle nous a laissée de ses fondations.

Ce ouvrage est marqué au même coin que l'histoire de sa vie : beaucoup de candeur, d'esprit, d'enjouement et de piété s'y trouvent joints au fonds d'humilité qui était le caractère distinctif de sa vertu. Elle ne le rédigea que par obéissance au commandement exprès de son confesseur. Elle avait eu d'abord de la répugnance à prendre la plume, s'excusant sur ses grandes occupations et sa mauvaise santé; mais, ayant consulté le Seigneur, il lui fut répondu que l'obéissance donnait des forces.

« Je souhaite, dit-elle, que selon ses divines paroles il me fasse la grâce de bien rapporter à sa gloire les faveurs qu'il a faites à cet ordre dans ses fondations. Au moins peut-on être sûr que l'on ne trouvera dans mon récit rien qui ne soit très vrai, puisque aucune considération n'étant capable de

me faire mentir dans les choses même peu importantes, je m'en ferais un grand scrupule dans un sujet qui regarde le service de Dieu. » Puis elle demande excuse d'avance de la longueur de son style, disant que, quelque soin qu'elle prenne pour ne pas trop s'étendre, elle a tout lieu de craindre d'ennuyer les autres après s'être ennuyée elle-même. « Mais cet écrit, ajoute-t-elle, devant demeurer après ma mort entre les mains de mes filles, je sais qu'elles m'aiment assez pour en excuser les défauts; et comme je n'ai en le composant d'autre dessein que de procurer la gloire de Dieu et le profit de celles qui le liront, il ne permettra pas qu'elles m'attribuent rien de ce qu'elles y trouveront de bon. »

Après avoir raconté les divers embarras du voyage qu'elle fit à Médina-del-Campo, à la tête d'une petite colonie de six religieuses, dont quatre étaient du monastère de Saint-Joseph, et deux de celui de l'Incarnation, Thérèse parle des obstacles qui se trouvèrent à leur installation; puis elle donne d'excellents avis sur l'obéissance, vertu qu'elle affectionnait de préférence à toutes les autres. On voit le cas tout particulier qu'elle en faisait par la manière dont elle en relève les avantages. Mais ce qui montre encore plus sa prédilection pour cette vertu c'est la complaisance avec laquelle elle trace, dans le cinquième chapitre de ses fondations, le portrait d'une ame exercée pendant quinze ans dans la pratique de l'obéissance.

« Depuis peu de jours, dit-elle, j'ai parlé à une personne que je crois être la plus affectionnée que j'aie jamais vue à l'obéissance. Sa conversation seule serait capable d'inspirer l'amour de cette vertu.

Elle a passé près de quinze ans dans des occupations continuelles, sans pouvoir disposer d'un seul jour pendant cet intervalle, quelque désir qu'elle en eût : tout ce qu'elle pouvait faire était de se réserver quelque moment pour prier et conserver sa conscience toujours pure. Dieu l'en a bien récompensée : car, sans qu'elle sache comment cela s'est fait, elle se trouve dans cette liberté d'esprit si désirable et si précieuse qui se rencontre dans les plus parfaits. Ainsi, ayant tout acquis en ne voulant rien, elle jouit du plus grand bonheur que l'on puisse désirer sur la terre. Ces ames n'appréhendent rien, parceque rien de ce qui est dans le monde ne fait l'objet de leurs vœux. Elles ne fuient pas les travaux; elles ne cherchent pas les satisfactions de la vie; rien ne peut troubler leur paix, parceque Dieu seul en est l'auteur, et que rien ne peut les séparer de lui. »

Dans les chapitres suivants Thérèse donne à ses filles des instructions pour discerner les faux ravissements d'avec les véritables, et pour la manière dont il faut traiter dans les couvents les personnes qui sont d'un naturel mélancolique lorsqu'il s'y en est glissé quelqu'une, malgré les précautions que l'on doit prendre pour n'y en point admettre de ce caractère : elle en parle avec attendrissement. Elle veut que les supérieures aient pour cette sortes de malades la compassion d'une véritable mère, et qu'on n'épargne rien pour les guérir de cette infirmité. Il faut leur témoigner beaucoup de douceur, d'affection et de tendresse; les occuper aux différents emplois de la maison, afin de les distraire; souffrir les fautes qu'elles peuvent faire en s'acquittant mal de ces emplois, pour n'être pas obligé d'en

souffrir de plus grandes, si l'esprit leur tournait tout à fait; enfin ne pas permettre qu'elles emploient beaucoup de temps à l'oraison ni même aux prières ordinaires, parceque la plupart ayant l'esprit très faible, elles ne s'entretiendraient que d'imaginations creuses et extravagantes. Il ne faut pas, pour les mêmes raisons, qu'elles jeûnent autant que les autres ; sans quoi cette maladie, si contraire aux progrès dans la vertu, et plus dangereuse que celles où il y va de la vie, ne ferait qu'empirer. « J'avoue, dit Thérèse en finissant ces instructions, que ces pauvres malades me font beaucoup de compassion ; et chacune de nous, considérant que la même chose peut lui arriver, ne doit pas seulement avoir pitié d'elles, mais les supporter dans leur infirmité, sans néanmoins le leur témoigner. »

La comtesse de La Cerda, que Thérèse était allée consoler dans les premiers temps de son veuvage, ayant appris qu'on lui avait permis de fonder des monastères, la pressa d'en établir un dans la petite ville de Malagon qui lui appartenait. Cette fondation fut consommée le dimanche des Rameaux de l'année 1568.

Le jour de l'Assomption de la même année Thérèse prit possession du couvent qu'elle avait fondé à Valladolid. Parmi les jeunes demoiselles qui prirent l'habit dans ce monastère, il y en eut une surtout que le ciel avait prévenue de ses dons les plus rares. Elle se nommait Béatrix Ognez. On ne pouvait rien voir de plus aimable que cette jeune personne.

« La prieure et toutes les sœurs du couvent assuraient, comme le rapporte Thérèse, n'avoir jamais remarqué la moindre imperfection dans cette

religieuse. Son humeur était toujours égale: une joie modeste répandue sur son visage annonçait le calme et la tranquillité de son cœur. Elle aimait beaucoup le silence, mais sans affectation. Jamais on n'entendait sortir de sa bouche une parole qui prêtât à la censure ni qui pût faire croire qu'elle eût bonne opinion d'elle-même. Jamais d'excuse, jamais de murmure ni de plainte, à quelque emploi qu'on l'occupât; son intérieur et son extérieur étaient si bien réglés que rien n'était capable de la troubler. Tant de vertus réunies ensemble venaient de ce que la pensée de l'éternité et de la fin pour laquelle Dieu nous a créés lui était toujours présente. Sans cesse elle avait les louanges du Seigneur dans la bouche; la reconnaissance de ses faveurs étaient toujours dans son cœur; et, par une oraison continuelle, son esprit était sans interruption élevé vers le ciel. Une exactitude ponctuelle à tous ses devoirs, une obéissance aussi entière que prompte à tout ce qu'on lui commandait, et un zèle ardent pour le salut des ames, donnaient un nouvel éclat à ses autres vertus. Elle souffrit beaucoup dans les derniers temps de sa vie : une longue et cruelle maladie, causée par des apostèmes et des obstructions, la traîna jusqu'au tombeau. Au milieu de ses douleurs elles se réjouissait encore, par la conformité qu'elles lui donnaient avec Jésus souffrant. Sa grande humilité lui faisait croire qu'elle était la plus imparfaite des créatures; elle n'avait point de plus grand plaisir que de parler des vertus des autres : mais c'était pour elle une peine si sensible de s'entendre louer que, pour épargner à ses sœurs un semblable chagrin, elle ne les louait point en leur présence. Ne se mêlant d'ailleurs que de ce qui lui était pres-

crit, elle avait toujours les yeux fermés sur les fautes de ses compagnes. Elle rapportait toutes ses actions au Seigneur, alléguant pour raison qu'il n'y a point de si petite action qui ne soit d'un très grand prix lorsqu'elle est faite dans la vue et pour l'amour de Dieu. Ses mortifications étaient extrêmes; mais telle était son adresse à les cacher qu'il fallait y prendre garde de bien près pour les apercevoir. Quelque temps avant sa mort ses douleurs augmentèrent considérablement; mais sa joie et sa tranquillité s'accrurent en proportion. Un peu avant de rendre le dernier soupir ses douleurs cessèrent, et elle se trouva dans une paix profonde; son visage parut serein et tout éclatant de lumière. Elle leva les yeux comme pour regarder quelque chose qui lui donnait un extrême contentement, et elle sourit deux fois. Elle expira dans cet état en présence de son confesseur et de toutes les autres religieuses, qu'une si sainte mort édifia beaucoup. »

Pendant que Thérèse était à Médina-del-Campo deux religieux de son ordre lui avaient promis d'embrasser la nouvelle réforme, aussitôt qu'elle pourrait fonder une maison pour eux. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un gentilhomme d'Avila, ayant appris le dessein où était Thérèse de fonder un monastère de carmes déchaussés, lui offrit une maison qu'il avait à la campagne. Elle l'accepta; et les deux saints religieux, qui lui avaient promis d'embrasser le nouvel institut, s'y rendirent aussitôt. L'un était le P. Antoine de Jésus, et l'autre le P. Jean de La Croix, cet homme vénérable dont les travaux et la piété ont rendu le nom célèbre dans l'Église.

Thérèse s'était déjà transportée sur les lieux, et n'y avait trouvé qu'un petit bâtiment, situé dans

un pauvre hameau, nommé Durvelo. Ces bons religieux, loin d'être rebutés de la pauvreté de cette maison, la trouvèrent très agréable, et s'y plurent beaucoup. « Seigneur, mon Dieu, s'écrie Thérèse à ce sujet, que les superbes bâtiments et les plaisirs extérieurs sont peu capables de donner des consolations intérieures ! Je vous conjure, mes sœurs et vous mes pères, pour l'amour que vous portez à sa suprême Majesté, de conserver toujours un grand détachement de toutes ces maisons magnifiques, et d'avoir sans cesse devant les yeux ces saints fondateurs de notre ordre, qui sont nos pères, et que nous savons être arrivés, par la pauvreté et l'humilité, à la jouissance éternelle de Dieu. »

Ce fut au commencement de l'avent de l'année 1568 que l'on dit la première messe dans ce nouveau couvent. La piété des premiers religieux qui l'habitèrent leur attira l'estime du canton. Ils allaient prêcher dans les lieux circonvoisins, où le pauvre peuple manquait d'instructions, et ils passaient presque toute la journée dans les fonctions évangéliques, menant d'ailleurs la vie la plus austère. Telle était la rigueur de leurs austérités que Thérèse les pria de la modérer, lorsque repassant, le carême suivant, devant leur porte pour aller à Tolède, elle apprit leur genre de vie.

Il y avait à Tolède un marchand nommé Martin Ramirez; c'était un homme de bien, qui employait en bonnes œuvres la plus grande partie de sa fortune. Peu de temps avant sa mort il résolut de fonder dans cette grande ville un monastère de carmélites; mais, comme il était déjà près de sa fin, il ne put exécuter lui-même sa résolution; il en laissa le soin à son frère Alphonse, qui était aussi un homme

fort pieux et fort charitable. Thérèse fut avertie de la mort de ce vertueux marchand, et du projet qu'il avait formé pendant qu'elle était encore occupée à la fondation de Valladolid. Comme on lui marqua qu'il n'y avait pas de temps à perdre, elle se transporta à Tolède aussitôt qu'elle eut mis ordre aux affaires du couvent de Valladolid. Elle arriva, la veille de l'Annonciation 1569, chez l'illustre veuve qui l'aimait si tendrement, la comtesse Louise de La Cerda. On entama bientôt après les négociations convenables pour la fondation projetée : mais elles ne furent point heureuses. Le gouverneur et le conseil firent des difficultés; il en vint encore de la part du gendre d'Alphonse; deux mois se passèrent de la sorte, et rien n'avançait.

A la fin Thérèse pria le gouverneur de lui donner audience dans une église voisine de son palais; et là elle lui dit avec une noble liberté, « qu'il était étrange que des filles venant à Tolède pour y passer leur vie dans une étroite clôture et dans de grandes austérités, ceux qui passaient au contraire la leur dans les plaisirs et les délices s'opposassent à un si louable dessein. J'ajoutai à cela, dit-elle, d'autres raisons, et je le touchai tellement par la hardiesse avec laquelle notre Seigneur m'inspira de lui parler, qu'il m'accorda sur-le-champ la permission que je sollicitais. »

Dès ce moment Thérèse crut que tout était fini, quoiqu'elle n'eût alors que trois ou quatre ducats. « Sans doute, dit-elle, Thérèse et ce peu d'argent ne sont rien; mais Dieu, Thérèse et ses ducats suffisent pour l'exécution de ce projet. » Alphonse Ramirez avait refusé d'abord de concourir à la fondation, parceque Thérèse n'avait pas voulu la faire

aux conditions qu'il proposait. Mais voyant que la sainte n'en travaillait pas moins à consommer son projet, il lui fournit au-delà de ses besoins; ce qui la contraria beaucoup, ainsi que ses compagnes. Elles regrettaient toutes la pauvreté dans laquelle elles avaient vécu pendant quelque temps. « Cet état, ajouta-t-elle, nous remplissait de tant de consolation et de joie que je ne saurais m'en souvenir sans admirer les trésors que Dieu renferme dans les vertus. »

Pendant que la sainte était à Tolède il se présenta une jeune femme qui avait une certaine réputation de vertu, et qui demanda à prendre le voile. Thérèse reconnut bientôt qu'elle n'était pas propre à l'état religieux. En se présentant pour entrer dans le monastère elle affecta de dire qu'elle porterait sa bible. « Votre bible? lui dit Thérèse. Croyez-moi, ne venez point avec nous; car nous sommes de pauvres filles qui ne savons que filer et obéir à ce qu'on nous commande. » La conduite extravagante que cette femme tint dans la suite ne justifia que trop le discernement de Thérèse.

Le prince Ruy Gomez de Silva, un des favoris de Philippe II, fonda l'année suivante, de concert avec la princesse d'Evoly, son épouse, deux monastères à Pastrane, l'un pour des carmes déchaussés, l'autre pour des carmélites, Le premier eut de grands succès, mais le second fut transféré quelque temps après à Ségovie, pour mettre fin aux tracasseries que lui suscita la princesse d'Evoly. Thérèse en rapporte ainsi les motifs.

« La mort du prince fut si sensible à son épouse que, sans attendre que le temps modérât sa douleur, elle se fit carmélite par une résolution préci-

pitée. Alors la clôture et les austérités auxquelles elle n'était point accoutumée se joignant à son affliction, et les ordonnances du concile de Trente ne permettant point à la supérieure de lui accorder les adoucissements qu'elle désirait, elle se dégoûta tellement de ces pauvres filles que même après avoir quitté l'habit et s'être retirée dans sa maison elle ne pouvait plus les souffrir. Il fallut, pour avoir la paix abandonner la partie; et Thérèse fit passer toutes les religieuses de ce couvent à celui qui fut fondé peu de temps après à Ségovie. Ce fut pour la sainte une forte leçon de bien prendre garde à n'admettre désormais dans son ordre aucune dame de qualité, à moins qu'elle n'eût fait auparavant un long essai des diverses pratiques de la règle. (1) Elle fut si affligée des mauvais procédés de la princesse d'Evoly que lorsque dans la suite le saint évêque Yepez fit tous ses efforts pour l'engager à recevoir dans son ordre une femme de la première qualité, déjà avancée en âge et fort riche, il ne put jamais en venir à bout. C'est que l'expérience et la raison avaient convaincu Thérèse que les femmes accoutumées depuis long-temps à faire leur volonté

(1) Madame Louise l'avait déjà fait cet essai lorsqu'elle se présenta aux Carmélites de Saint-Denis pour y prendre le voile. Le spectacle attendrissant d'une jeune veuve (madame de Rupelmonde) qui, à la fleur de son âge, quitta tout en 1751 pour se consacrer au Seigneur, fit une telle impression sur le cœur de cette princesse qu'elle conçut le projet de l'imiter un jour. Mais que d'obstacles à surmonter avant de pouvoir exécuter un pareil projet ! Les liens de la piété filiale, ceux qui l'unissaient à ses augustes sœurs ; tout, jusqu'aux préjugés du siècle, semblait devoir la retenir à la cour. Cependant madame Louise, sous le nom de la mère Thérèse de Jésus de S. Augustin, a fait l'ornement et l'exemple du monastère qu'elle habitait. (Sa Vie a été publiée par M. l'abbé Proyart, en 2 vol. in-12.)

au sein de l'opulence se soumettaient rarement au joug de l'humilité, de l'obéissance et de la simplicité, vertus pourtant fondamentales pour le bon ordre des monastères.

La veille de la Toussaint 1570 Thérèse arriva à Salamanque, pour y fonder le sixième monastère de la réforme. Ce ne fut d'abord qu'un logis incommode et humide; mais trois ans après les religieuses qu'elle y avait mises changèrent de maison. Elle revint exprès d'Avila pour présider aux travaux nécessaires; et, comme ils ne purent point être finis au moment où elle fut obligée de rendre la première maison au propriétaire, plusieurs personnes qui affectionnaient beaucoup ces religieuses la blâmèrent de ce qu'elle les transférait trop tôt dans la seconde. « Mais dans les nécessités pressantes, dit la sainte, les conseils sont inutiles s'ils ne sont accompagnés de remèdes. » On prit donc possession du nouveau couvent, et, malgré tous les embarras qui survinrent encore après, cette maison devint très florissante.

Thérèse avait eu plus d'une fois occasion de remarquer que les supérieures voulaient ordinairement conduire toutes leurs religieuses par le chemin qu'elles suivaient elles-mêmes. Les unes s'attachaient aux mortifications, les autres à des prières excessives; enfin il y en avait plusieurs qui, manquant de discrétion dans le gouvernement des ames, prescrivaient généralement à toute la communauté des pénitences trop rudes que l'amour de l'obéissance faisait cependant pratiquer. Pour remédier à ces abus la sage fondatrice termine son récit de la fondation de Salamanque par des conseils pleins de sagesse.

« Je voudrais, dit-elle, que l'on se contentât de faire accomplir la règle, en quoi il y a assez à travailler, et que le reste se fît avec douceur, particulièrement en ce qui regarde la mortification. Cela est si important que je conjure au nom de Dieu les supérieures d'y prendre garde. Il n'y a rien en quoi la discrétion et la connaissance des talents de chacune des sœurs soient plus nécessaires ; et si l'on ne se conduit dans ces occasions avec une grande prudence on leur nuira beaucoup, et on les jettera dans le trouble et l'inquiétude, au lieu de les faire avancer dans le service de Dieu. » Par exemple, Thérèse ne veut pas qu'une supérieure s'opiniâtre à commander à une religieuse tel acte de mortification pour lequel elle prévoit que cette fille aurait de la répugnance. Elle ne veut pas non plus qu'on mette jamais l'obéissance des sœurs à l'épreuve sur ce qui peut avoir la moindre ombre de péché. En général elle prescrit de ne point s'écarter des routes ordinaires et de ne rien outrer.

En 1571, le jour de la conversion de S. Paul, elle fonda le couvent d'Albe. Ceux de Ségovie, de Véas, de Séville, de Caravaque, de Villeneuve, de Palence, de Sorie et de Burgos, furent fondés dans le cours des dix années suivantes. Thérèse ne se rebuta point des fatigues que tous ses voyages lui causèrent ni de tous les obstacles qu'il lui fallut surmonter ; au contraire tout infirme qu'elle était dans ces derniers temps, elle redoubla de zèle pour avancer de plus en plus l'œuvre du Seigneur.

Le saint pape Pie V ayant nommé vers ce temps là des visiteurs apostoliques pour travailler à la réforme des monastères, le P. Fernandez, dominicain, fut chargé de la visite d'une partie des couvents

que l'ordre des Carmes avait en Espagne. Peu d'hommes étaient aussi propres que lui à s'acquitter de la commission qui lui avait été confiée. Pendant qu'il était à Avila il eut occasion de remarquer les inconvénients qui résultaient de la trop grande liberté qu'avaient les religieuses de l'Incarnation. Elles ne gardaient point la clôture ; les personnes du monde allaient souvent les voir et les distraire; et, comme elles étaient en très grand nombre, le relâchement qui s'était introduit parmi elles depuis quelque temps avait fait des progrès rapides. Le P. Fernandez crut ne pouvoir mieux remédier à tant d'abus qu'en donnant à cette maison Thérèse pour prieure : elle en reçut la nouvelle à Salamanque pendant qu'elle était occupée à la fondation de ses couvents.

Il serait difficile de peindre le chagrin qu'elle eut de se séparer de ses chères filles pour aller gouverner une communauté si nombreuse et si relâchée. Cependant elle obéit ; et, malgré la résistance qu'elle éprouva d'abord, elle vint à bout, par sa douceur et sa patience, de rétablir le bon ordre dans ce couvent. Personne, à la vérité, n'était plus insinuant que Thérèse. Jamais elle n'agissait par humeur ; elle ne prescrivait rien dont elle ne fût la première à donner l'exemple ; elle assaisonnait ses représentations de tout ce que la charité chrétienne a de charmes. Il était presque impossible de lui résister. Tels furent enfin les succès de son administration pendant les trois années de sa supériorité que, lorsqu'elles furent écoulées, les religieuses qui avaient si fort redouté son gouvernement firent tous leurs efforts pour la retenir. Mais le choix que le couvent de Saint-Joseph fit d'elle pour prieure la

mit dans le cas de retourner à cette maison chérie.

Elle y jouissait paisiblement du fruit de ses travaux lorsqu'il s'éleva tout à coup une rude persécution contre les deux carmes déchaussés qu'elle avait choisis pour directeurs du couvent de l'Incarnation. L'un d'eux était le P. Jean de La Croix, que le prieur des carmes d'Avila ne craignit pas de chasser ignominieusement de ce monastère ; on le fit même renfermer dans une prison de l'ordre. L'autre, qui était aussi grand serviteur de Dieu, ne fut pas moins persécuté : c'était le P. Jérôme Gratien, qui à une naissance illustre joignait des talents distingués et une activité singulière pour tout ce qui concernait les progrès du nouvel institut. Thérèse le regardait comme son plus ferme appui, et personne ne lui était plus dévoué qu'elle ; aussi sentit-elle bien vivement tous les chagrins qu'on lui suscita.

Quelques carmes mitigés en furent les premiers moteurs, par la crainte où ils étaient d'être obligés tôt ou tard d'embrasser la nouvelle réforme. On porta jusqu'à Rome des accusations très graves contre les mœurs des carmes et des carmélites déchaussés. Ces accusations prirent même quelque faveur en Espagne, au point que l'on brouilla tout et que l'on parvint presque à renverser les nouvelles fondations. Le P. Rubeo de Ravenne, qui avait été long-temps le protecteur de la réforme, se laissa tellement prévenir contre elle par les clameurs de ceux qui en étaient les ennemis, qu'il défendit à Thérèse de fonder de nouveaux couvents. Enfin le chapitre général tenu à Rome en 1575 joignit à cette première défense celle de sortir de la maison qu'elle aurait une fois choisie.

Une ame ordinaire aurait crié à l'injustice en recevant de pareilles défenses; Thérèse s'y soumit sans murmure. Elle écrivit seulement au père général pour l'assurer de son obéissance, et pour se plaindre, comme à un père tendre, de ce qu'il n'avait plus pour elle et pour les pères Gratien et Marian, la même affection qu'il leur avait témoignée jusqu'alors. Sa lettre est un des plus beaux monuments de son esprit et de son humilité. Elle insiste peu sur la justification des deux religieux, elle aime mieux les supposer un peu coupables et solliciter leur pardon. « Pour l'amour de Dieu, mon révérend père, lui marque-t-elle, accordez-moi la grâce que je demande. Considérez que c'est le propre des enfants de manquer, et le propre des pères de leur pardonner sans avoir égard à leurs fautes. Bien des raisons vous y engagent, que vous ne sentez peut-être pas si bien où vous êtes que je les sens ici. Quoique nous autres femmes ne soyons guère bonnes pour le conseil, il y a pourtant des occasions où nous rencontrons juste. Pour moi, je ne vois pas où serait l'inconvénient de pardonner à ces bons pères, qui iraient volontiers se prosterner à vos pieds s'ils étaient à portée de le faire. J'imagine au contraire que cela ne peut que produire un bon effet. Dieu nous pardonne bien; eh! pourquoi donc ne leur pardonneriez-vous pas! »

Elle lui ouvre ensuite son cœur par rapport à ce qui la regarde personnellement. et lui dit : « J'ai appris l'ordonnance du chapitre général par laquelle il m'est défendu de sortir de la maison que j'aurai une fois choisie. Le P. Ange, notre provincial, l'avait envoyée ici au P. Ulloa, avec ordre de me la faire signifier. Celui-ci s'est imaginé apparemment

qu'une telle défense me causerait beaucoup de chagrin, et je crois bien que c'est là l'intention de ceux qui me l'ont attirée; c'est ce qui l'a engagé à la garder long-temps sans en faire usage; mais il y a un peu plus d'un mois qu'en ayant été instruite par un autre endroit j'ai fait en sorte qu'on me la signifiât.

« A cet égard je puis vous assurer, mon très révérend père, autant que je puis répondre de moi-même, que j'aurais regardé comme une grande faveur, et même comme une récompense de votre part, si j'avais reçu cet ordre par une de vos lettres; si, par exemple, vous m'eussiez mandé que, touché des longs travaux que j'ai endurés dans toutes ces fondations, et connaissant la faiblesse de mon tempérament, vous m'ordonniez de me reposer. La preuve que ce que je vous dis est vrai c'est que je ne laisse pas d'être fort contente de demeurer tranquille, quoique l'ordre m'en vienne par une voie bien différente. Mais si cet ordre m'est agréable, à prendre la chose de ce côté là, l'amour que je porte à votre révérence me le fait trouver d'un autre côté extrêmement dur et rigoureux, par la raison qu'il m'est envoyé comme à une personne désobéissante... Je puis bien dire, mon très révérend père, et c'est une vérité dont Dieu m'est témoin, que si quelque chose a été capable de me consoler dans les travaux, les inquiétudes, les afflictions et les contradictions que j'ai essuyées par le passé, ce n'a été que de savoir qu'en tout cela je vous obéissais...... Vous ne devez donc pas douter du plaisir que je vais avoir maintenant à exécuter ce que vous m'ordonnez... La grâce que je vous demande c'est de m'honorer de vos lettres en quelque endroit que j'aille. Comme je ne me mêlerai plus de rien, Dieu

merci! je crains fort que vous ne m'oubliez; mais j'y mettrai bon ordre ; car, quand mes lettres devraient vous ennuyer, je ne laisserai pas de vous écrire pour ma propre satisfaction...

« On vient de m'apprendre que le père général des dominicains doit venir ici dans peu de temps. Mon Dieu, que je serais contente si vous pouviez y venir aussi! Mais d'un autre côté je craindrais pour vous les incommodités d'un si long voyage. Ainsi je consens volontiers que ma satisfaction soit retardée jusqu'à cette bienheureuse éternité qui n'aura point de fin. »

Jamais la douce gaieté de Thérèse ne se démentit, pas même au plus fort des orages; la calomnie ne l'altéra jamais. « Bon, bon! disait-elle, si ceux qui disent tant de mal de moi me connaissaient mieux ils en diraient bien davantage. » On eut beau essayer de répandre des nuages sur ses mœurs, elle ne fit qu'en rire, et la seule vengeance qu'elle se permit fut de prévenir par toute sorte de bons offices les personnes qui étaient les plus ardentes à lui susciter des chagrins. Elle ne parut pas également insensible aux persécutions qu'eurent à souffrir les saints religieux qui avaient embrassé la réforme. Elle leur écrivit fréquemment pour les exhorter à la patience et pour les consoler, leur répétant sans cesse qu'il n'y avait pas de marque plus sûre de la miséricorde du Seigneur que les croix et les souffrances qu'il nous envoyait, parceque rien n'était plus propre que la tribulation à nous faire connaître nos misères, et à déraciner notre orgueil. Elle les assurait en même temps que toutes ces persécutions finiraient, et que la nouvelle réforme subsisterait malgré tous les efforts de l'envie.

Cependant, pour ne négliger aucun des moyens humains qui étaient en sa puissance, elle écrivit au roi d'Espagne, et lui demanda sa protection pour ces bons pères et pour son ordre. Elle avait appris qu'on avait présenté à ce prince un mémoire tout à fait calomnieux contre le P. Gratien et les carmélites. Son zèle s'enflamma d'une sainte indignation, et la lettre qu'elle écrivit à ce sujet fit sur l'esprit du roi toute l'impression qu'elle pouvait désirer. La sainte lui représente d'abord que ce mémoire est le fruit d'une basse jalousie, et qu'il contient des choses si extravagantes, si monstrueuses même pour des personnes de son état, que si elle ne craignait les suites d'un scandale public elle serait la première à s'en amuser. « Au nom de Dieu, sire, ne permettez pas que des dépositions aussi scandaleuses soient portées devant les tribunaux de la justice. Le monde est plein de gens qui, lors même que notre innocence serait le mieux prouvée, pourraient encore nous soupçonner d'avoir donné lieu à la médisance ; et il est à craindre que la plus petite tache ne nuise aux progrès de notre sainte réforme, sur laquelle jusqu'à présent Dieu a versé ses bénédictions. » Elle le prie ensuite de se faire rendre compte d'une attestation authentique que plusieurs personnes, également recommandables par leurs lumières et leur vertu, avaient signée pour rendre justice au nouvel institut, sauf à découvrir, par une information juridique, le motif qui faisait agir les auteurs du mémoire. « Je suis sensiblement touchée, ajoute-t-elle, de la persécution que souffre le P. Gratien, ce serviteur de Dieu dont je connais la droiture et la vertu. C'est ce qui m'engage à conjurer votre majesté de le protéger,

ou de donner ses ordres pour qu'il ne soit plus exposé à de pareils dangers. Il a pris naissance dans une famille qui vous est particulièrement attachée, et il est assurément très méritant par lui-même. Je le regarde comme un homme envoyé du ciel.... pour venir à mon secours dans un temps où les forces commençaient à me manquer, après avoir travaillé seule pendant plus de dix-sept ans. Peut-être, sire, abusé-je dans cette lettre des moments précieux de votre majesté; mais le tendre et respectueux attachement que j'ai pour elle me donne quelque droit à ses bontés; et je considère que puisque Dieu souffre mes plaintes indiscrètes votre majesté voudra bien aussi les souffrir. » Cette lettre, datée d'Avila, est du 13 septembre 1577. L'année précédente la sainte avait eu également recours à la protection du roi, pour obtenir que l'on donnât aux carmes déchaussés un provincial particulier tiré de leur corps, et que ce provincial fût le P. Gratien. Philippe II, s'étant fait rendre compte de l'état des choses, favorisa en tout point les désirs de la sainte ; et par ce moyen la tranquillité des esprits succéda aux troubles que venaient de susciter les mécontents et les jaloux.

Quoiqu'on ne puisse douter que les grands succès de Thérèse dans ses entreprises ne fussent l'effet d'une assistance toute particulière du Seigneur, et que cette prudence consommée qui la dirigeait dans toutes ses démarches ne fût la suite des grâces dont le ciel l'avait comblée, il faut avouer cependant qu'elle était remplie de qualités naturelles bien propres à faire réussir ses projets. Nous l'avons déjà dit, sa douceur, sa gaieté, son esprit, son imagination, et une maturité de jugement

singulière l'avaient rendue une des plus aimables personnes de son temps. Dès sa jeunesse elle avait été aimée et recherchée de tous ceux qui la connaissaient ; et son historien Yepez assure que dans les dernières années de sa vie elle avait encore toutes les grâces possibles. Au maintien le plus modeste et à une noble gravité elle joignait alors une telle discrétion dans ses paroles, une si aimable simplicité dans ses mœurs, que sa vue seule imprimait le respect, et faisait aimer la vertu à ceux qui avaient le bonhenr de converser avec elle. Le même historien ajoute qu'elle était d'une adresse et d'une prudence admirables, mais qu'elle ne pouvait souffrir la moindre dissimulation ni l'ombre même du mensonge. Elle disait souvent qu'il n'était pas possible de s'avancer dans les voies de la perfection quand on ne portait pas jusqu'au scrupule l'amour de la vérité. N'eût-il fallu, pour faire réussir les plus importantes affaires qu'un de ces mensonges que l'on se permet si souvent, sous le nom de mensonges officieux, jamais Thérèse n'y eût consenti. Elle avait coutume de dire que si Dieu aime tant d'humilité c'est parcequ'il aime beaucoup la vérité, et que c'est une sorte de vérité que l'humble sentiment qui nous fait connaître combien nous sommes peu de chose, et que par nous-mêmes nous n'avons aucun bien.

La pleine confiance que Thérèse avait en Dieu, cette fermeté d'ame qu'elle fit paraître dans les occasions les plus critiques de sa vie, toutes ses vertus enfin avaient pour base la foi la plus vive. Elle ne comptait jamais ni sur elle-même ni sur les autres : elle ne comptait que sur Dieu seul ; elle avait mis en lui toute sa force. Elle n'ignorait pourtant

pas que c'eût été tenter la Providence que de dédaigner les moyens fondés sur les voies humaines; elle savait que le Seigneur veut que nous ne négligions point les ressources ordinaires, pourvu que nous n'en attendions le succès que de son bon plaisir, et que nous rapportions tout à sa divine bonté. Mais lorsque Thérèse employait ces ressources, c'était toujours sans s'y confier. « Je vois bien maintenant, disait-elle, que les créatures ne sont que comme de petits morceaux de romarin sec, et qu'il n'y a aucun fond à faire sur leur appui : car le moindre poids de contradiction suffit pour les rompre. L'expérience m'a appris que le vrai moyen de prévenir les chutes est de s'appuyer sur la croix, et de mettre toute sa confiance en celui qui y a été attaché. »

Elle se croyait indigne de la moindre faveur du ciel; aussi dans les plus grandes peines, et dans les sécheresses qu'elle éprouva si souvent, n'osa-t-elle demander qu'une fois au Seigneur quelque consolation. Cette marque d'humilité servit comme de pierre de touche au saint prêtre Jean d'Avila, et à plusieurs autres directeurs, pour reconnaître que ses visions et ses ravissements n'étaient pas le fruit d'une illusion chimérique. Elle avait toujours regardé les humiliations et les souffrances comme la seule chose qui lui fût due, et comme une source d'avantages pour elle. « Quand je prie, dit-elle, j'ai beau vouloir demander à notre Seigneur ou même désirer qu'il m'accorde du repos, je ne puis me résoudre à lui faire cette prière, pensant alors qu'il a passé toute sa vie dans le travail. Je le supplie de me faire la grâce de passer la mienne de même après m'avoir donné la force d'y résister. »

Malgré les oppositions que son institut avait éprouvées, Thérèse voyait cependant qu'il faisait tous les jours de nouveaux progrès. Elle comptait sur la fin de sa vie seize couvents de carmélites et quatorze de carmes déchaussés; le nombre en devint bien plus considérable après sa mort. Parmi ceux qui furent fondés de son temps pour les hommes il y en avait un qui reconnaissait pour fondatrice l'illustre Catherine de Cardonne qui, après avoir été gouvernante de l'archiduc don Carlos et de don Juan d'Autriche, s'était retirée du monde pour vivre dans la solitude et s'y sanctifier. Elle était de la famille des ducs de Cardonne, et elle jouissait à la cour de la plus haute considération. Pendant qu'elle vivait au milieu du monde elle veillait avec le plus grand soin à la garde de son cœur; et déjà elle avait un attrait singulier pour de grandes austérités. De là vint le désir ardent qu'elle eut de se retirer dans quelque lieu solitaire pour ne plus s'occuper que de Dieu, et pour consacrer le reste de ses jours à la pénitence. Un saint ermite, à qui elle confia son projet, lui indiqua une petite caverne située dans un désert assez agréable au diocèse de Cuenza; il l'y conduisit, et retourna dans son ermitage après lui avoir promis de garder le plus profond secret. Catherine y vécut pendant plusieurs années sans autre nourriture que les herbes et les racines qui croissaient aux environs. Ce ne fut qu'après plus de huit ans qu'un berger, l'ayant rencontrée, commença à lui apporter du pain et de la farine, dont elle faisait une espèce de gâteau qu'elle mangeait de trois jours l'un. Ce régime lui avait tellement fait perdre le goût de toute autre nourriture que lorsque dans la suite on voulut lui en faire prendre

une plus forte, elle en était incommodée. La prière, la contemplation et les plus austères pratiques de la pénitence partagèrent ainsi son temps jusqu'à sa mort.

« O mon Sauveur, s'écrie Thérèse, quel devait donc être l'amour dont brûlait votre servante, puisqu'il lui faisait oublier à ce point le soin de sa nourriture, les périls auxquels elle s'exposait, le risque même qu'elle courait pour son honneur en cachant ainsi le lieu de sa retraite! Quelle devait être cette sainte ivresse qui, par la crainte de trouver quelque obstacle qui l'empêchât de jouir sans cesse de la présence de son divin époux, lui faisait tout quitter, biens, plaisirs, honneurs, et cela pour toujours! »

Cependant le bruit de sa vertu s'étant répandu dans le canton, cette illustre solitaire se trouva malgré elle accablée d'une foule de visites. Chacun voulait la voir, l'entendre, et se recommander à ses prières. Elle parlait à tous avec beaucoup de douceur et de charité. Mais les visites augmentant de jour en jour, elle voulut se cacher dans quelque autre solitude où personne ne pût la troubler. Elle envoya même chercher le saint ermite qui l'avait conduite dans ce premier désert pour le prier de la conduire dans un autre. Mais cet ermite était mort; et les instances que l'on fit à cette illustre pénitente pour la retenir dans sa demeure la déterminèrent enfin à y rester; elle n'en sortit que pendant le temps qui lui fut nécessaire pour fonder dans ce lieu là même un couvent de carmes déchaussés, auquel elle donna le nom de Notre-Dame-du-Secours. Les religieux qui l'habitèrent furent de dignes émules de sa pénitence et de sa vertu.

Thérèse, passant par ce monastère en 1580, fut singulièrement édifiée de leur piété. Elle regretta beaucoup de n'avoir point eu l'avantage de converser avec Catherine dont on lui dit tant de merveilles, et avec qui elle avait été en correspondance quelque temps avant sa mort arrivée en 1577.

« Je ne vis rien, dit-elle, en ce lieu qui ne médifiât extrêmement; mais la satisfaction que j'en avais était mêlée d'une confusion qui dure encore lorsque je pense que cette grande sainte, qui à passé sa vie dans une si rigoureuse pénitence, était une fille comme moi, plus délicatement élevée à cause de son rang; qu'elle était moins pécheresse sans comparaison que je ne le suis, et qu'elle n'avait pas reçu de notre Seigneur autant de grâces que moi..... Ma seule consolation est le désir que j'ai de mieux faire à l'avenir; mais cette consolation est faible, parceque toute ma vie s'est passée dans de semblables désirs sans que j'y aie répondu par mes œuvres. » Ainsi parlait Thérèse sur la fin même de sa carrière. Après tant de prières, de travaux, de souffrances, à peine croyait-elle encore avoir fait quelque chose pour son salut. Telle est la véritable humilité; elle ne se confie jamais dans ses œuvres; toute son espérance est fondée sur les miséricordes du Seigneur.

Les affaires relatives à quelques autres fondations, que de nouveaux ordres du père général et de la cour l'avaient autorisée à faire, ne furent pas plus tôt terminées qu'elle reprit le chemin d'Avila pour y remplir paisiblement les fonctions de prieure du couvent de Saint-Joseph.

Tous ces voyages la fatiguaient beaucoup; mais ce qui lui faisait plus de peine était l'embarras con-

tinuel qu'il y avait à se plier aux différentes humeurs des personnes avec qui elle avait à traiter. Elle pouvait encore moins s'accoutumer à des séparations aussi fréquentes de ses chères religieuses. « Je les aime, dit-elle, et je puis dire avec vérité que ces séparations n'étaient pas les moindres de mes croix, surtout quand je pensais que je ne les reverrais plus. Le chagrin qu'elles en avaient de leur côté leur faisait répandre quantité de larmes, parceque, encore qu'elles soient détachées de tout le reste, Dieu ne leur a pas fait la grâce d'être détachées de moi, peut-être pour augmenter la peine que je ressentais aussi de n'être guère plus détachée d'elles. Je faisais cependant tous mes efforts pour ne le leur pas témoigner ; je leur reprochais même d'être en cela si imparfaites; mais leur affection pour moi était si grande que toutes mes remontrances étaient à peu près inutiles. »

Lorsqu'on savait la route que devait tenir la sainte le peuple accourait des campagnes pour la voir passer, et lui demander sa bénédiction. Le bruit de son arrivée la devançait d'un lieu à un autre, et on se disputait l'honneur de la loger. Elle était confuse de cet empressement universel; elle eût voulu pouvoir s'y soustraire. Les marques de vénération qu'on lui donnait lui paraissant un jour plus insupportables que le froid et l'obscurité de la nuit, elle partit trois ou quatre heures avant le lever du soleil, d'un bourg où il était venu un peuple immense qui l'avait déjà reçue avec acclamation, et qui se disposait à l'accompagner de même. Une autre fois cependant elle ne put se défendre de paraître sensible à ce qu'un laboureur fit pour la bien recevoir. Ce pauvre homme, ayant appris qu'elle devait pas-

ser par son village, lui fit préparer à dîner le mieux qu'il put; il assembla dans sa maison toute sa famille, qui était nombreuse, et ordonna que l'on fît venir ses troupeaux, afin que tout ce qui lui appartenait fût béni par la sainte. Mais Thérèse n'ayant point voulu s'arrêter, le laboureur vint à elle avec ses enfants et ses troupeaux pour lui demander sa bénédiction; ce spectacle l'attendrit; elle recommanda au Seigneur toute cette famille.

Aux fatigues des voyages se joignaient de grandes infirmités, mais son courage lui faisait tout supporter gaiement. Elle eut grand besoin de cette force d'ame qui lui était propre lorsqu'il fallut endurer les douleurs excessives qu'on lui causa pour remettre son bras gauche. Elle se le cassa deux fois : la première à Avila en 1578, l'autre à Villeneuve-de-la-Xare, en 1580. Elle resta même estropiée le reste de ses jours des suites du premier accident, arrivé par une chute considérable du haut d'un escalier. On avait cherché pendant long-temps une personne capable de remédier à cette fracture; et lorsque la prieure de Médina lui envoya une femme exercée dans ces sortes d'opérations le bras se trouva déjà noué.

Thérèse venait de terminer, en 1582, la fondation du couvent de Burgos, et déjà elle s'était mise en route pour Avila lorsqu'elle reçut une invitation très pressante de la duchesse d'Albe, qui la priait en grâce d'aller la voir en passant. Toute malade qu'elle était de ses anciennes infirmités, et quoique attaquée alors d'une espèce de paralysie jointe à des vomissements fréquents, elle se rendit le 20 de septembre à Albe avec le P. Antoine de Jésus, qui était venu la chercher à Médina. Elle passa plusieurs

heures à converser avec la duchesse, et la quitta ensuite pour aller dans le couvent de son ordre. Sa lassitude était extrême, et ses maux empirant de jour en jour elle comprit que sa fin était proche. Le 30 de septembre elle eut un flux de sang qui fut suivi des plus fâcheux symptômes. Cependant elle assista encore à la messe ce jour-là, et communia avec une nouvelle ferveur. Depuis ce moment elle garda le lit jusqu'à sa mort. La duchesse d'Albe allait la voir très souvent, et la servait elle-même avec la plus tendre affection. La sœur Anne de Saint-Barthélemi, sa compagne chérie, ne la quittait ni jour ni nuit. (1)

(1) La vénérable Anne de Saint-Barthélemi était toute jeune encore lorsqu'elle prit le voile dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila. Elle fut une des premières à embrasser la réforme, ayant eu occasion de connaître de bonne heure sainte Thérèse. C'était une sainte fille qui, par les vues de la foi, s'était élevée au dessus de toutes les considérations humaines. Elle s'était détachée du fond du cœur de tout ce qui n'était pas Dieu, ou qui n'y avait pas du moins un rapport prochain. Occupée de la contemplation, elle ne négligea rien de ce qui pouvait former en elle une image des vertus de la sainte fondatrice. Elle s'attacha singulièrement à elle par la grande analogie qu'il y avait entre elles. Après avoir reçu son dernier soupir en 1582, elle fut appelée en France avec la mère Anne de Jésus; elles arrivèrent à Paris en 1604. Le vénérable Pierre de Berulle, qui fut dans la suite cardinal, la choisit pour prieure du second monastère des Carmélites qu'il y ait eu en France, et qui fut fondé à Pontoise. Le premier avait été fondé à Paris, dans le faubourg Saint-Jaques, quelques mois auparavant. L'archiduc Albert et l'infante Isabelle ayant appelé en Flandre la mère Anne, elle présida à la fondation des Carmélites d'Anvers en 1611, et elle mourut dans cette ville en odeur de sainteté le 7 juin 1626, âgée de 76 ans, et dans sa soixante-septième année de profession. L'évêque d'Anvers approuva plusieurs miracles opérés par son intercession aprés sa mort. Depuis ce temps-là le saint-siége en a fait vérifier plusieurs autres par l'évêque de Gand, et le procès-verbal en a été envoyé à Rome. Les supérieurs de cette sainte lui ordonnèrent d'écrire sa Vie, qui fut imprimée à Anvers en 1646. On la réimprima à

Le 1er d'octobre, ayant passé presque toute la nuit en prières, elle fit appeler le P. Antoine de Jésus pour se confesser. Quand elle eut fini sa confession ce saint religieux l'exhorta à demander au Seigneur qu'il ne la retirât point encore de ce monde. Thérèse répondit humblement qu'elle ne pouvait être d'aucune utilité sur la terre; et dès ce moment elle fit ses adieux à ses religieuses, leur donnant chaque jour de nouvelles marques de tendresse par l'effusion de cœur dont elle accompagnait ses derniers avis. « Je vous conjure, leur disait-elle, pour l'amour de Dieu, d'observer exactement la règle et les constitutions, et de ne pas choisir pour modèle cette indigne pécheresse qui va mourir. Pensez plutôt à lui pardonner. » Les sœurs, fondant en larmes, ne lui répondaient que par leurs sanglots.

Le troisième jour d'octobre Thérèse se sentit plus faible que jamais; elle demanda les sacrements, et on les lui apporta. Aussitôt qu'elle aperçut le saint viatique ses forces parurent se ranimer, son visage s'enflamma et l'ardeur de sa foi se peignit dans ses yeux. Elle les tourna vers Jésus-Christ, et, s'étant mise sur son séant pour le recevoir avec plus de respect, elle s'écria dans un saint transport : « O mon Seigneur et mon époux, la voilà donc arrivée cette heure que je désirais si ardem-

Bruxelles en 1708, in-8°, avec une autre Vie écrite par un anonyme.

La vénérable Anne de Jésus fonda les monastères de Paris, de Pontoise, de Dijon, de Bruxelles, etc. Elle était prieure du troisième lorsqu'elle mourut en 1621. On peut voir sa Vie en espagnol, par don Maurique; elle fut imprimée à Bruxelles en 1652, in-folio. On en a une traduction française par M. Gaultier, conseiller d'état.

ment !..... Je touche au moment de ma délivrance... Que votre volonté soit faite !..... L'heure est enfin venue où je sortirai de mon exil, et où mon ame trouvera dans votre présence le bonheur après lequelle elle soupire depuis si long-temps. »

Sur les neuf heures du soir elle demanda l'extrême-onction, qu'elle reçut avec la plus tendre piété. Peu de temps après le P. Antoine lui ayant demandé si elle désirait être enterrée dans son couvent d'Avila, elle lui répondit : « Eh quoi ! y a-t-il rien en ce monde qui m'appartienne, et ne m'accordera-t-on pas bien ici un peu de terre ? » Sa ferveur s'animait de plus en plus à mesure que ses forces l'abandonnaient. On l'entendit répéter souvent des versets du psaume *Miserere*, et surtout celui-ci : *Mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié ;* elle le répéta jusqu'au moment où elle perdit l'usage de la parole.

Les douleurs de son agonie se prolongèrent jusqu'au lendemain matin. Succombant alors sous le poids de ses maux, elle pencha la tête sur le bras de la sœur Anne de Saint-Barthélemi, et resta paisiblement dans cette situation jusqu'à neuf heures du soir, les yeux toujours fixés sur un crucifix qu'elle avait à la main. Le sommeil des justes couronna ses travaux et ses vertus la nuit du 4 au 5 d'octobre 1582.

Cette nuit fut mémorable par la réforme du calendrier. On supprima tout à coup dix jours, pour corriger l'erreur qui s'était introduite dans la supputation de la longueur de l'année; et, par cette suppression, le jour qui suivit la mort de sainte Thérèse fut compté le 15 d'octobre, quoique ce ne fût que le 5.

La sainte mourut dans la soixante-huitième an-

née de son âge, après avoir passé vingt-sept ans dans le couvent de l'Incarnation, et vingt autres dans les divers couvents de la réforme. Loin que les horreurs de la mort fussent imprimées sur son front les rides de la vieillesse disparurent de son visage, et ses membres conservèrent la même flexibilité qu'ils avaient eue pendant sa vie. Son corps fut enterré dans le chœur inférieur des Carmélites d'Albe, et il y resta jusqu'en 1585, que le chapitre général des carmes déchaussés le fit transporter au couvent de Saint-Joseph d'Avila, chef-lieu de la réforme. Cette translation ne put être si secrète que la famille du duc d'Albe n'en fût instruite; elle s'en plaignit à Rome, et obtint l'année suivante un ordre du pape pour faire restituer au couvent d'Albe les dépouilles mortelles de la sainte fondatrice. On les y reporta le 25 août 1586, et elles y sont encore aujourd'hui sous un beau mausolée. La corruption les a même respectées. Les vérifications faites dans le temps de cette double translation firent connaître cette merveille. On trouva le corps aussi entier, aussi flexible et aussi sain qu'au moment même de sa mort; et on assure qu'il est encore dans le même état.

Rien de plus authentique que les actes dressés pour servir de base à la canonisation de Thérèse. Ils furent signés par une foule de personnes respectables dont la plupart avaient été témoins des faits qu'elles attestaient. Paul V nomma pour les vérifier sur les lieux mêmes l'archevêque de Tolède, l'évêque d'Avila et celui de Salamanque. Quand la vérification fut faite on envoya le procès-verbal à Rome, où trois auditeurs choisis discutèrent tous ces faits avec soin avant que les cardinaux de la congréga-

tion des rites les soumissent à un nouvel examen. Paul V étant mort sur ces entrefaites, Grégoire XV lui succéda; et, d'après les suffrages unanimes de tous les consulteurs, il autorisa le culte rendu à sainte Thérèse par une bulle datée du mois de mars 1621. Les actes de sa canonisation contiennent des détails de plusieurs miracles opérés par la vertu de ses reliques ou par son intercession.

M. Arnaud d'Andilly consacra, comme nous l'avons dit, les dernières années de sa vie à la traduction des ouvrages de sainte Thérèse. On avait publié à Anvers en 1649 l'édition sur laquelle il travailla; elle ne fut d'abord qu'en trois volumes, mais il en a paru en 1661 un quatrième dans lequel sont les lettres de la sainte. M. Arnaud d'Andilly s'abstint par délicatesse de traduire ce quatrième volume, dont l'abbé Pélicot venait de mettre au jour la traduction. A cela près son travail est ce que nous avons de plus complet en ce genre.

Il y en a trois éditions faites à Paris, l'une in-folio, l'autre in 4° et l'autre in-8°. Les deux premières parurent en 1670; la dernière en 1702. Celle-ci est moins correcte et moins bien traitée pour la partie typographique, mais nous n'y avons remarqué que de légères différences.

Les ouvrages de sainte Thérèse sont: 1° l'Histoire de sa vie; 2° l'Histoire de ses fondations; 3° la Manière de visiter les monastères; 4° les Avis à ses religieuses; 5° le Chemin de la perfection; 6° des Méditations sur le *Pater*; 7° le Château de l'ame; 8° des Pensées sur l'amour de Dieu; 9° des Méditations après la communion; 10° des Lettres; 11° un Cantique après la Communion, plus connu sous le nom de *Glose* de sainte Thérèse.

NOTICE

SUR L'ORIGINE ET LES DANGERS DES ROMANS.

Le nom de *roman* vient de la langue *romancière*. On appelait ainsi la langue que parlait le peuple de France lorsque celle des Romains cessa d'y être familière. Le français que nous parlons aujourd'hui est provenu de cette espèce de jargon, formé principalement des débris du latin. Vers le dixième siècle parurent pour la première fois en langue romancière les histoires de chevalerie, qui se sont tant multipliées depuis. Mais pour les ouvrages sérieux on continua d'employer la langue latine. (Voyez l'*Histoire litt. de la Fr.*, tom. VI et VII, Préf. p. 66; tom. VIII, p. 19, 20, et le président Hénault, *Abrégé chron. de l'Hist. de France*, tom. I.) Ces auteurs prouvent que les romans commencèrent à paraître dans le dixième siècle; c'est à dire deux cents ans plus tôt que ne l'ont pensé Fleury, Calmet et l'historien moderne de la ville de Paris.

Si de pareils ouvrages sont dangereux pour les mœurs, ils ne nuisent pas moins à la saine littérature. Rien ne dégoûte davantage les jeunes gens de l'étude des grands modèles; rien n'échauffe plus promptement leur tête, rien n'exalte aussi ridiculement leur imagination. Aussi combien de personnes à force de lire des romans ont fini par être aussi romanesques que les héros mêmes de leurs lectures.

Si les anciens employaient des fables et des paraboles, avec quelle sagesse et quelle sobriété ne s'en servaient-ils pas? Ils cachaient sous ces divers emblêmes les divers préceptes de la morale, afin de les rendre plus efficaces, et de les inculquer avec plus de succès. Les auteurs des romans au contraire, si l'on en excepte un petit nombre, semblent n'avoir d'autre but que d'enflammer les passions, et de

bouleverser les principes des mœurs en amollissant les ames.

Mais quand même les romans n'auraient pas le défaut de substituer sans cesse le mensonge à la vérité, et la lecture la plus frivole à des instructions solides ce qui, à la longue ne peut manquer d'affaiblir le goût naturel que Dieu nous a donné pour le vrai et pour le beau, ils auraient au moins l'inconvénient de remplir l'esprit de toutes sortes de vanités et de folies. Aussi l'expérience n'a-t-elle que trop prouvé qu'il n'est rien de plus frivole qu'une tête mise en combustion par le récit d'une foule d'aventures galantes.

Les plus heureuses inclinations ne tiennent pas contre le poison de ces lectures. Le fruit d'une bonne éducation, l'innocence des premières années, l'amour du devoir : tout est ébranlé par ces malheureux ouvrages. Tel était modeste, réservé et plein d'une pudeur aimable, qui, après avoir lu des romans, n'a plus conservé les marques de cette modestie qui sied si bien aux jeunes personnes. L'amour de la parure succède à celui de la simplicité ; ou veut faire comme les autres, chercher à plaire comme eux ; on s'en occupe le jour, on y rêve la nuit; enfin, à force de vouloir réaliser en soi les prétendus beaux sentiments des héros de romans, on s'accoutume à n'aimer que ce que le monde aime, et à négliger ce que la religion prescrit. Le naufrage suit de près la témérité que l'on a eue de s'exposer à tant de dangers. Voilà les fruits amers de ces lectures insinuantes et perfides, dont les parents et les instituteurs sont quelquefois les premiers à donner l'exemple à leurs enfants et à leurs élèves. Faut-il donc s'étonner si tous les travaux d'une éducation, faite souvent à grands frais, se terminent par donner à la société une foule de sujets médiocres, souvent même corrompus ?

Voulez-vous donc mettre leur innocence à l'abri de la corruption ? Prévenez, éloignez le danger. « Empêchez, dit S. Augustin (*Confess.*, l. 1, c. 16), qu'ils ne soient entraînés par ce torrent fatal qui pousse les enfants d'Eve vers cette vaste et périlleuse mer, dont peuvent se sauver à peine ceux qui la traversent sur le bois de la croix de Jésus-Christ ; » c'est à dire qui mènent une vie pénitente, et qui se consacrent à la piété par un véritable esprit de mortification.

Thérèse l'avait éprouvé ce danger, et plus de vingt ans après elle déplorait encore les fautes que la lecture des romans lui avait fait commettre ; elle ne déplorait pas moins celles qui avaient été occasionnées par les mauvaises compagnies, quoique cependant elle n'eût fréquenté que peu de personnes livrées à la frivolité et au goût du plaisir. C'étaient des personnes de son âge et de ses plus proches parentes ; et, malgré toutes les précautions d'un père attentif et vertueux, peu s'en fallut qu'elle ne se laissât entraîner comme les autres. Si le souvenir de quelques entretiens mondains, et de la recherche des vanités si communes parmi les jeunes personnes, faisait l'objet de son repentir dans un âge plus avancé, qu'eût-elle dit de sa jeunesse, si elle l'eût passée aux bals et aux spectacles où tout conspire à fasciner les yeux de la jeunesse, et à faire glisser le vice dans des cœurs innocents?

S. Chrysostôme, frappé du danger que l'on court dans ces lieux, exhortait les pères et mères à en écarter leurs enfants. « Assurément, leur disait-il, lorsque nous voyons un domestique porter un flambeau allumé dans ses mains, nous n'avons rien de plus pressé que de lui défendre d'aller dans les endroits où il y a de la paille, du foin, ou toute autre matière combustible, de peur que, sans y penser,

il ne laisse tomber une étincelle qui embrase toute la maison. Usons de la même précaution à l'égard de nos enfants, et ne permettons pas que leurs yeux se portent sur ces assemblées funestes ; et si les personnes qui les fréquentent demeurent dans notre voisinage, défendons à nos enfants de les voir et de converser avec elles si nous voulons empêcher que quelque étincelle ne porte le feu dans leurs ames, et n'y cause un dommage irréparable par un incendie général. »

S. CHARLES BORROMÉE,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE MILAN.

(4 novembre.)

S. Charles Borromée, le modèle des évêques et le restaurateur de la discipline ecclésiastique dans ces derniers temps, était fils de Gilbert Borromée, comte d'Arone, et de Marguerite de Médicis, sœur de Jean-Jacques de Médicis, marquis de Marignan, et neveu du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui fut depuis pape sous le nom de Pie IV. La famille des Borromée, une des plus anciennes de la Lombardie, a produit plusieurs hommes célèbres dans l'Église et dans l'état. Le père et la mère du saint se rendirent surtout recommandables par leurs vertus.

Le comte Gilbert se conduisit avec tant de sagesse pendant les guerres des Français et des Espagnols dans la Lombardie qu'il sut se concilier l'estime des deux cours ; et lorsque Charles-Quint fut paisible possesseur du duché de Milan, il lui confia des emplois très importants. Il avait une piété éminente, et il communiait tous les dimanches.

Chaque jour il récitait à genoux l'office de l'Église ; souvent il allait se renfermer dans une petite chapelle du château d'Arone, où il se revêtait d'un habit de pénitent, et passait plusieurs heures de suite à s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Comme il priait habituellement à genoux il s'y était formé une espèce de calus. Ses fermiers et ses vassaux le regardaient comme leur père ; il prenait soin de tous les orphelins, et il distribuait des aumônes si abondantes que ses amis l'accusaient de faire tort à ses enfants. Mais il avait coutume de leur répondre que, s'il avait soin des pauvres, ses enfants trouveraient en Dieu un père qui pourvoirait à leurs besoins. Jamais il ne se mettait à table qu'il n'eût fait quelque aumône. Son amour pour la mortification égalait sa charité pour les pauvres. La comtesse Marguerite était de son côté le modèle de toutes les dames de qualité qu'il y avait à Milan. Elle s'abstenait de toutes visites dangereuses ou inutiles, et elle ne sortait presque jamais que pour aller à l'église ou dans quelque monastère.

De ce mariage naquirent six enfants, deux garçons et quatre filles : le comte Frédéric, qui épousa depuis la sœur du duc d'Urbin, et Charles dont nous écrivons la vie ; Isabelle, qui se fit religieuse dans le monastère dit des Vierges à Milan ; Camille, qui fut mariée à César Gonzague, prince de Malfetto ; Jéronime, qui épousa le fils aîné du prince de Vénosa; et Anne, qui fut mariée à Fabricio, fils aîné de Marc-Antoine Colonne, prince romain et vice-roi de Sicile. Tous ces enfants furent les imitateurs de la vertu de leur père et de leur mère ; mais on distinguait entre eux Anne et Charles, qu'un goût décidé pour la piété avait singulièrement unis.

Ils avaient une sainte émulation pour les austérités de la pénitence. Anne, quoique engagée dans le monde, priait avec un recueillement qui étonnait tous ceux qui la connaissaient. Pour être en état d'assister les pauvres avec plus de libéralité elle retranchait sur les dépenses de sa table, de ses habits et de son entretien. Ses vertus et la sainte éducation qu'elle donna à ses enfants la rendirent l'admiration de la Sicile et de toute l'Italie. Elle mourut à Palerme en 1582.

Charles, son frère, était né le 2 octobre 1538, dans le château d'Arone, situé sur les bords du lac Majeur, à quatorze milles de Milan. Dès son enfance il donna des preuves certaines de la sainteté à laquelle il désirait un jour parvenir. Il aimait les exercices de piété; il s'appliquait à l'étude, et ses amusements même ne respiraient que l'amour du service de Dieu. Des inclinations si heureuses firent juger à ses parents qu'il était né pour l'état ecclésiastique, et il reçut la tonsure dès que son âge put le lui permettre. Le père cependant ne se détermina que d'après le choix de son fils; il respectait trop les lois de l'Église pour imiter ces parents qui décident de la vocation de leurs enfants sans consulter la volonté de Dieu; et qui ne se conduisent dans une affaire aussi importante que par des vues purement temporelles, ou par le propre intérêt de leur famille. Charles, malgré son extrême jeunesse, annonçait par sa modestie et par la simplicité de ses habits qu'il connaissait la sainteté de l'état qu'il avait embrassé.

Il n'avait encore que douze ans lorsque Jules-César Borromée, son oncle, lui résigna l'abbaye de Saint-Gratinien et de Saint-Félin. Cette riche ab-

baye, de l'ordre de Saint-Benoît, était dans le territoire d'Arone ; et il y avait long-temps qu'elle était possédée en commende par des ecclésiastiques de la maison de Borromée. Charles, qui connaissait déjà les règles, représenta respectueusement à son père qu'après avoir pris sur ses revenus de quoi fournir à son éducation et au service de l'Église le reste appartenait aux pauvres, et que tout autre usage serait illégitime. Le comte pleura de joie en voyant de tels sentiments dans son fils. Il se chargea de l'administration des biens de l'abbaye pendant la minorité de Charles ; mais il tenait un compte exact de toute la dépense, et il lui laissait la liberté d'employer le surplus en aumônes.

Charles apprit la grammaire et les humanités à Milan. Son père l'envoya ensuite à l'université de Pavie, où il étudia le droit civil et canonique, sous François Alciat. C'était un canoniste célèbre que le saint fit depuis élever au cardinalat. Il remplissait la chaire d'André Alciat son prédécesseur, qui, selon M. de Thou, bannit le style barbare des écoles et des écrits des jurisconsultes. On sait combien l'étude du droit canonique est utile ; les articles de la foi et la condamnation des hérésies y sont expliqués ; souvent on y trouve mieux que dans certains traités de théologie morale la décision des cas pratiques, et le développement des devoirs du christianisme. Rien de plus respectable que les autorités qui y sont citées ; ce sont l'Écriture, la tradition, les canons des conciles, la loi naturelle. Cette étude, qui suppose une certaine connaissance du droit civil, est d'une grande importance pour ceux qui sont chargés de la conduite des ames, et surtout pour les premiers pasteurs.

Comme Charles avait de la difficulté à parler, et que d'ailleurs il aimait à garder le silence, quelques personnes crurent qu'il avait peu de dispositions pour l'étude du droit. Il y fit cependant de rapides progrès, parcequ'il joignait la solidité du jugement à une application soutenue. Il était par sa piété, sa prudence et la régularité de toute sa conduite, le modèle des étudiants de l'université de Pavie. Une vigilance continuelle sur lui-même le préserva de tous les écueils. Plusieurs fois on tendit des piéges à son innocence; mais la retraite et la prière le firent triompher des attraits du vice. Il communiait toutes les semaines à l'exemple de son père; il évitait les liaisons ou les visites qui auraient pu troubler ou déranger ses exercices de religion. Cet amour de la retraite ne l'empêchait cependant pas de recevoir avec beaucoup d'affabilité tous ceux qui désiraient lui parler. La mort de son père l'ayant fait revenir à Milan en 1558, il mit ordre aux affaires de sa famille avec une sagesse surprenante, et retourna à Pavie. Son cours de droit achevé, il prit le grade de docteur vers la fin de l'année suivante.

Quelque temps auparavant le cardinal de Médicis, son oncle, lui résigna une seconde abbaye avec un prieuré. Il n'augmenta point pour cela sa dépense; il n'y eut que les pauvres qui gagnèrent à l'accroissement de sa fortune. Il n'avait même accepté ces bénéfices que dans la vue de fonder un collége à Pavie. Lorsqu'il eut pris le grade de docteur il revint à Milan. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la nouvelle de l'élévation du cardinal de Médicis, son oncle, à la papauté. Cette élection se fit le 26 décembre 1559. Comme le nouveau pape était patricien de Milan, il y eut de grandes réjouissances

dans cette ville, et l'on vint en cérémonie complimenter ses deux neveux. Charles ne donna aucun signe de joie extraordinaire en cette occasion. Il persuada même au comte Frédéric, son frère, de s'approcher avec lui des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Le comte fit le voyage de Rome pour aller complimenter son oncle. Mais Charles resta à Milan, où il continua le même genre de vie.

Cependant le pape lui manda de venir à Rome, et le retint dans cette ville. Il le fit cardinal le dernier jour de la même année; et le 8 de février suivant il le nomma archevêque de Milan, quoiqu'il ne fût que dans sa vingt-troisième année. Il le créa en même temps protonotaire, et le chargea du soin de rapporter les affaires de l'une et de l'autre signature. Le saint mit tout en œuvre pour ne point accepter ces dignités, et il refusa constamment celle de camerlingue, qui est la seconde et la plus lucrative de la cour romaine. Le pape le chargea encore de la légation de Bologne, de la Romagne et de la Marche d'Ancône; il le fit de plus protecteur de la couronne de Portugal, des Pays-Bas, des cantons catholiques de Suisse, des ordres religieux de Saint-François et des Carmes, des chevaliers de Malte, etc. La confiance que son oncle avait en lui était sans bornes, et il gouvernait en quelque sorte l'Église sous son nom. Mais s'il recevait de lui tant de marques d'affection et de tendresse, il les payait par un juste retour; il donnait aux affaires la plus grande attention; il les suivait avec zèle; il les discutait avec sagesse, et il en rendait la décision facile; en un mot il était la consolation et l'appui du souverain pontife dans toutes les peines et les difficultés qu'entraîne le gouvernement de l'Église.

La gloire de Dieu était la fin principale que Charles se proposait dans chacune de ses actions et de ses entreprises. On ne pouvait s'empêcher d'admirer son parfait désintéressement; son impartialité n'était pas moins admirable; les considérations les plus puissantes n'influaient jamais dans ses jugements. Comme il est très facile de tomber dans l'erreur, il avait toujours auprès lui des personnes d'une prudence et d'une vertu reconnues qu'il écoutait avec docilité, et sans l'avis desquelles il ne prenait aucun parti. L'état ecclésiastique le regardait comme son père; les provisions y furent toujours abondantes et à un prix qui ne grevait point les indigents. La justice s'y administrait avec autant de promptitude que d'intégrité. Les contradictions ne le rebutaient point; il écoutait toutes les plaintes, et rendait à chacun ce qui lui était dû. La multiplicité des affaires ne l'empêchait point de les expédier, parcequ'il était infatigable, qu'il s'abstenait des amusements inutiles, et qu'il savait distribuer son temps avec sagesse. Il en trouvait encore pour la prière, pour l'étude et pour la lecture des livres de piété; il aimait aussi à lire les anciens philosophes, et il avoua depuis qu'il avait beaucoup profité de l'*Enchiridion* d'Épictète.

Les gens de lettres qui rapportaient leurs connaissances à l'utilité publique trouvaient en lui un protecteur zélé; il excitait parmi le clergé l'amour des sciences relatives à la religion. Pour remplir cet objet, et pour bannir en même temps l'oisiveté de la cour du pape, il établit au Vatican une académie composée d'ecclésiastiques et de laïques. Il s'y tenait de fréquentes conférences, dont le but était d'animer à la pratique de la vertu, et de favoriser le

progrès des bonnes études. Il sortit de cette académie des évêques, des cardinaux et un pape, qui est Grégoire XIII. Ce fut là que le saint vainquit à la longue la difficulté qu'il avait de parler ; il acquit même l'habitude de s'exprimer avec facilité, ce qui depuis le rendit propre à prêcher la parole de Dieu avec fruit et avec dignité, et c'était ce qu'il avait toujours le plus désiré. Il perfectionna son style en lisant les ouvrages philosophiques de Cicéron, qu'il aimait beaucoup.

Charles, pour se conformer à l'usage de la cour de Rome, se logea dans un beau palais qu'il fit meubler magnifiquement ; il prit un équipage somptueux, et eut une table et un train proportionnés à son rang, mais son cœur ne tenait point à cette pompe extérieure; ses sens étaient mortifiés au milieu du faste de la grandeur ; sa douceur et son humilité n'en souffrirent aucune atteinte ; il ne vit que des dangers dans le crédit dont il jouissait et dans les honneurs qui l'environnaient ; attentif à veiller sur lui-même, il ne cherchait en tout que l'établissement du règne de Jésus-Christ ; il soupirait sans cesse après la liberté des saints, et il n'y avait que l'obéissance au chef de l'Église qui pût le retenir à Rome.

Comme il ne lui était pas possible de gouverner par lui-même le diocèse de Milan, il demanda pour évêque suffragant Jérôme Ferragata, afin qu'il fît en son nom les visites nécessaires, et qu'il exerçât les fonctions épiscopales ; il nomma aussi vicaire-général un ecclésiastique d'une grande expérience, et qui joignait le savoir à la piété : c'était Nicolas Ormanetto, qui avait été déjà vicaire-général de Vérone, et qui avait depuis acompagné le cardinal Polus dans sa légation d'Angleterre. De retour en

Italie, il n'avait voulu d'autre place que celle de simple curé dans le diocèse de Vérone. Le saint archevêque, malgré toutes ces précautions, avait toujours des inquiétudes sur l'article de la résidence; il ne pouvait parfaitement se tranquilliser, quoique son éloignement de Milan ne fût point volontaire, et que ses occupations habituelles eussent pour objet le bien de l'Église universelle.

Sur ces entrefaites le pieux et savant Barthélemi-des-Martyrs, archevêque de Brague, vint de Trente à Rome pour voir le souverain pontife. Charles lui ouvrit son cœur, et lui communiqua ses perplexités comme à un vrai serviteur de Dieu, qui était plus en état que personne d'éclaircir ses doutes par une sage décision. « Il y a long-temps, lui dit-il, que je prie le Seigneur avec toute la ferveur dont je suis capable de m'éclaircir sur l'état dans lequel je vis. Vous voyez quelle est ma situation : vous savez ce que c'est que d'être neveu d'un pape, et neveu tendrement aimé ; vous n'ignorez pas ce que c'est que de vivre à la cour de Rome. Les dangers qui m'environnent sont innombrables ; mais ils ne me sont pas tous connus encore. Que dois-je faire à l'âge où je suis, sans expérience, sans autre secours que le désir d'obtenir la grâce de Dieu? Je me sens un grand amour pour la pénitence ; je suis déterminé à préférer mon salut à toutes choses ; je pense quelquefois à rompre mes chaînes et à me retirer dans un monastère, afin d'y vivre comme s'il n'y avait que Dieu et moi dans le monde. » Ce discours fut accompagné d'un ton de candeur et de franchise qui charma l'archevêque de Brague. Celui-ci, pour tranquilliser le saint, lui montra par des raisons solides qu'il ne devait point quitter la

place où la Providence l'avait appelé ; que ses occupations se rapportant au service de l'Église universelle étaient dans l'ordre ; qu'il devait rester auprès de son oncle qui, à cause de son grand âge, avait besoin de secours ; mais qu'il devait être dans la disposition d'aller gouverner son Église en personne aussitôt qu'il en trouverait l'occasion. Charles, qui sentait renaître le calme dans son ame. embrassa Barthélemi-des-Martyrs ; il lui dit que Dieu l'avait envoyé à Rome pour lui, et qu'il était délivré du poids accablant qu'il avait eu jusqu'alors sur le cœur. Il ajouta que, connaissant désormais la volonté du ciel, il tâcherait de l'accomplir avec fidélité, et qu'il ne cesserait d'implorer le secours de la grâce qui lui était si nécessaire. Il savait en effet que la défiance de soi-même ne doit point dégénérer en pusillanimité; qu'il faut y joindre une ferme confiance en Dieu; que le Seigneur soutient ceux qu'il a destinés à travailler pour sa gloire; qu'il emploie souvent les instruments les plus faibles pour la réussite des plus grandes entreprises; que les pasteurs surtout sont en droit de dire avec l'apôtre, *qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie.*

Au mois de novembre de l'année 1562 Charles se vit enlever par une fièvre aiguë son frère unique, qui était à la fleur de l'âge, et qui jouissait de la fortune la plus brillante; il supporta une perte aussi cruelle avec une résignation surprenante; la vivacité de sa foi l'élevant au dessus des sentiments de la nature, il adora secrètement les décrets de la Providence tout rigoureux qu'ils étaient ; et le malheur qu'il éprouvait lui fournit une nouvelle preuve de l'instabilité des choses humaines. Ses amis, le pape lui-même, le pressèrent de quitter l'état ecclé-

siastique et de se marier pour être la consolation et le soutien de sa famille. Mais il refusa de se rendre à leurs sollicitations; et, afin de s'en délivrer pour toujours, il reçut les ordres sacrés et se fit ordonner prêtre avant la fin de la même année. Peu de temps après il fut fait grand pénitencier et archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure. Ce fut dans le même temps qu'il fonda un collége à Pavie pour l'éducation des jeunes clercs de Milan, et qu'il obtint diverses bulles relatives à la réformation de plusieurs abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique.

L'année suivante est mémorable par la clôture du concile de Trente, qui avait été souvent interrompu et repris. La dernière session se tint le 3 et le 4 décembre 1563. Les décrets des sessions précédentes, tenues sous Paul III, Jules III et Pie IV, y furent confirmés et souscrits par quatre légats du saint-siége, par deux cardinaux, trois patriarches, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, trente-neuf députés de prélats absents, sept abbés et sept généraux d'ordres religieux. Les difficultés qui survinrent et qui furent suscitées par l'empereur, par le roi de France, par le roi d'Espagne, etc., parurent plus d'une fois insurmontables; mais elles furent enfin levées, et on en fut redevable au zèle, à la prudence et sans doute aux prières de S. Charles Borromée; il informa les évêques et les princes du mauvais état de la santé du pape, son oncle; et il employa des sollicitations si pressantes auprès d'eux qu'il les détermina enfin à accélérer la clôture du concile.

Cette vénérable assemblée ne se fut pas plus tôt séparée que le saint archevêque se mit en devoir de faire exécuter tous les décrets qui y avaient été

formés pour la réformation de la discipline. Ce fut par son conseil que le pape exhorta fortement les évêques à fonder des séminaires conformément au vœu du concile; et, pour leur donner l'exemple, il en fonda un à Rome, dont la conduite fut confiée aux jésuites. Pour prémunir plus sûrement les fidèles contre les nouvelles erreurs Pie IV publia, en 1564, la profession de foi qui porte son nom, et que devaient souscrire tous ceux qui étaient nommés à des bénéfices, à des dignités, etc. Le concile avait recommandé au pape de faire reviser le missel et le bréviaire, et de composer un catéchisme. S. Charles se chargea de faire travailler à ce dernier ouvrage; et pour cet effet il retint quelque temps à Rome le pieux et savant François Foreiro. C'était un religieux dominicain, qui avait assisté au concile en qualité de théologien du roi de Portugal. Il fut aidé dans son travail par Léonard Marini, archevêque de Lanciano, et par Gilles Forscarari, évêque de Modène. Le catéchisme qu'ils composèrent est celui qu'on appelle catéchisme de *Trente*, catéchisme *romain* ou *ad parochos*. L'érudition, l'exactitude, la précision s'y trouvent réunies à l'élégance et à la pureté du style. Les connaisseurs portent le même jugement du style des actes de l'Église de Milan ou des conciles de S. Charles Borromée. Et c'est avec raison que le saint ne négligeait point cette partie du discours; un langage barbare dégrade la sublimité des oracles de la religion, et ils paraissent presque tout différents lorsque la dignité de l'expression répond à celle du sujet. Aussi notre saint avait-il toujours auprès de lui des personnes recommandables autant par leur savoir que par leurs vertus. Mais pour

revenir au catéchisme du concile de Trente il fut publié en 1566.

Pendant que le saint fut à Rome il eut pour directeur de sa conscience le savant P. Ribera, jésuite: c'était par ses conseils qu'il se conduisait dans ses différentes pratiques de piété. Il aimait aussi à s'entretenir avec Foreiro, qui passa une année à Rome avant de retourner en Portugal, et il avait en lui une grande confiance. Il s'associa quelques personnes instruites des matières de religion, et repassa avec elles ses études théologiques.

Il diminua son train et renvoya une partie de ses domestiques, mais après avoir donné une récompense honnête à chacun d'eux. Il se fit une loi de ne point porter de soie, et il en interdit aussi l'usage à ceux qui composaient sa maison; la somptuosité fut bannie de sa table: il jeûnait une fois la semaine au pain et à l'eau, et il faisait chaque jour deux méditations d'une heure. Rempli de tendresse pour son troupeau il écrivait souvent à son grand-vicaire pour le lui recommander, ce qu'il faisait de la manière la plus touchante. Il fit partir pour Milan quelques jésuites embrasés de zèle pour la gloire de Dieu, et leur donna l'église de Saint-Vit, afin que, se fixant dans son diocèse, ils fussent plus à portée d'y répandre la lumière de l'Evangile.

Conformément aux vues du saint archevêque, Ormanetto jeta les fondements des bâtiments destinés à servir de séminaire; il publia le concile de Trente, tint un synode qui fut fort nombreux, et fit la visite des églises et des monastères de la ville: il visita aussi plusieurs églises de la campagne. Mais il eut la douleur de voir que son zèle n'avait pas le succès qu'il désirait, et qu'il y avait des abus aux-

quels il ne lui était pas possible de remédier. Il écrivit à S. Charles pour lui demander la permission de s'en retourner à sa cure, et pour lui représenter qu'il n'y avait que lui qui pût rétablir l'ordre. Le saint, vivement affligé, fit de nouvelles instances auprès de son oncle, et elles furent si pressantes qu'il obtint la liberté d'aller à Milan pour tenir un concile provincial, et pour faire la visite de son diocèse. Avant son départ le pape le créa légat *à latere* pour toute l'Italie.

Les princes étrangers avaient eux-mêmes une grande vénération pour S. Charles, et plusieurs lui en donnèrent des marques sensibles. Philippe II, roi d'Espagne, lui assura une pension considérable, et confirma en sa faveur la donation de la principauté d'Oria, qu'il avait faite au comte Frédéric Borromée, qui ne vivait plus.

Charles partit de Rome le 1er septembre 1565. Il s'arrêta quelques jours à Bologne, dont il était légat. Arrivé à Milan, il y fut reçu avec une joie et une pompe qu'on ne peut imaginer; le peuple s'écriait que c'était un autre S. Ambroise que le Seigneur lui envoyait. Il n'entra dans son palais qu'après avoir été faire sa prière dans la cathédrale. Il ne put se dispenser de recevoir les visites d'usage; mais il abrégea le cérémonial autant qu'il lui fut possible. Le dimanche suivant il fit à son peuple un discours fort pathétique. Peu de temps après il ouvrit son premier concile provincial. Il s'y trouva deux cardinaux étrangers et onze suffragants de Milan. On comptait parmi ceux-ci Bernardin Scoti, cardinal de Trani, évêque de Plaisance; Gui Ferrier, évêque de Verceil, auquel S. Charles donna dans son concile le chapeau de cardinal de la part du pape; le

célèbre Jérôme Vida, évêque d'Albe; Nicolas Sfondrate, évêque de Crémone, qui fut élevé depuis sur la chaire de S. Pierre, et prit le nom de Grégoire XIV. Les suffragans qui ne purent venir envoyèrent des députés. Tout le monde fut surpris de la dignité et de la piété avec lesquelles le concile fut célébré par un jeune cardinal qui n'avait que vingt-six ans. On ne le fut pas moins de la sagesse des réglements qui s'y firent, et qui avaient principalement pour objet la réception et l'observation du concile de Trente, la réformation du clergé, la célébration de l'office divin, l'administration des sacrements, la manière de faire le catéchisme les dimanches et les fêtes dans toutes les églises paroissiales. Le pape, informé de tout ce qui s'était fait, écrivit à son neveu pour le féliciter.

Après la clôture du concile Charles entreprit la visite de son diocèse. Il fut obligé d'aller à Trente par Vérone pour recevoir, au nom du pape, les sœurs de l'empereur Maximilien II : Barbe, mariée à Alphonse d'Est, duc de Ferrare, et Jeanne, mariée à François de Médicis, duc de Florence. Il accompagna la première jusqu'à Ferrare, et la seconde jusqu'à Fiorenzola dans la Toscane. Ce fut dans cette dernière ville qu'un courrier vint lui apprendre que le pape était dangereusement malade. Il partit aussitôt pour Rome.

A son arrivée il sut des médecins que la maladie du souverain pontife était mortelle; il alla le voir sans délai. Il ne fut pas plus tôt entré qu'il lui dit en lui montrant un crucifix qu'il tenait à la main : « Très Saint Père, tous vos désirs et toutes vos pensées doivent se tourner vers le ciel. Voilà Jésus-Christ crucifié, qui est l'unique fondement de notre

espérance; il est notre médiateur et notre avocat; il est la victime qui a été immolée pour nos péchés; il est la bonté et la patieuce même : sa miséricorde se laisse toucher par les larmes des pécheurs, et jamais il ne refuse le pardon à ceux qui le lui demandent avec un cœur véritablement contrit et humilié. » Il le conjura ensuite de lui accorderune faveur au dessus de toutes celles qu'il avait jamais reçues de sa sainteté. Le pape lui dit qu'il lui accorderait tout ce qui serait en son pouvoir. « Ce que je vous demande, répliqua le saint, c'est que vous mettiez à profit le peu de temps qui vous reste à vivre; que vous ne pensiez plus aux choses de ce monde; que vous ne vous occupiez plus que de l'affaire de votre salut, et que vous vous prépariez le mieux qu'il vous sera possible au passage de l'éternité. » Le pape ayant reçu cet avis avec reconnaissance, le saint cardinal donna les ordres les plus précis pour que personne ne l'entretînt de choses étrangères à l'état où il se trouvait. Il ne le quitta point pendant toute sa maladie, afin de fortifier de plus en plus les sentiments dont il était pénétré. Il lui administra lui-même le saint viatique et l'extrême-onction : le pape fut aussi assisté dans ses derniers moments par S. Philippe de Néri. Il mourut le 10 décembre 1565, à l'âge de soixante-six ans et neuf mois, après avoir siégé six ans moins seize jours. Il expira en prononçant ces paroles : *Seigneur, laissez présentement aller votre serviteur en paix.*

Quoique S. Charles eût beaucoup de crédit dans le conclave, où l'on était assemblé pour élire un nouveau pape, il se comporta de manière à convaincre ses collègues qu'il ne cherchait que la gloire de Dieu et le bien de l'Église, et qu'il était supérieur

à ces passions qui aveuglent si souvent les personnes même vertueuses, et qui gâtent quelquefois leurs bonnes actions. Il pensait d'abord à élire le cardinal Morone, qui s'était rendu très recommandable à Trente par sa modération, son zèle et son expérience, ou le pieux cardinal Sirlet. Mais, se voyant arrêté par divers obstacles, il travailla de toutes ses forces à faire élire Pie V, quoiqu'il fût attaché aux Caraffes, et qu'il dût conséquemment ne pas aimer son oncle ni sa famille. Dans la lettre qu'il écrivit en cette occasion au cardinal Henri de Portugal, il lui mandait qu'en entrant au conclave son principal soin avait été de veiller sur lui-même, et de bien examiner son cœur, afin qu'aucun intérêt humain n'influât sur son choix. Pie V, qui fut élu le 5 janvier 1566, mit tout en œuvre pour retenir notre saint à Rome, et pour lui faire accepter tous les emplois dont il avait joui sous le pontificat précédent. Mais Charles, qui brûlait du désir de remédier aux désordres qui régnaient dans son diocèse, sollicita si vivement la permission d'y retourner qu'elle lui fut accordée. Le pape lui demanda seulement quelques jours pour le consulter sur diverses affaires; il lui donna ensuite sa bénédiction, et le laissa partir.

Le saint archevêque arriva à Milan au mois d'avril de la même année, et s'occupa avec le plus grand zèle de la réformation de son diocèse. Il commença par régler sa propre maison. Il pensait, et avec raison, qu'il aurait bien moins de difficultés à éprouver lorsqu'on verrait pratiquer dans son palais ce qu'il prescrivait aux autres. Le caractère épiscopal exigeant la plus grande perfection il travailla d'abord à sa propre sanctification. Il pratiquait des austérités

incroyables, malgré les fatigues qu'entraînent les travaux continuels d'une vie tout apostolique; ses jeûnes furent d'abord modérés, parcequ'il voulait endurcir son corps par degrés à la mortification. Il usait cependant de discrétion, afin d'être toujours en état de remplir ses fonctions. Pour exclure toute recherche de sa propre volonté il prenait indifféremment pour sa nourriture la première chose qui se présentait. Plusieurs années avant sa mort il se fit une loi de jeûner tous les jours au pain et à l'eau, excepté les dimanches et les fêtes, qu'il ajoutait au pain qu'il mangeait un peu de légumes ou de fruits. Il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. En carême il ne mangeait point de pain; il ne vivait que de fèves bouillies et de figues sèches. Son abstinence était encore plus rigoureuse dans la semaine sainte. Pendant toute l'année il ne faisait qu'un repas par jour. Lorsqu'il étudiait à Pavie il eut une longue maladie dont les suites se firent sentir long-temps, une pituite opiniâtre et violente dérangeait souvent sa santé; son abstinence l'en délivra sans aucun remède.

L'archevêque de Valence en Espagne, et Louis de Grenade, pour lesquels le saint avait une haute estime, lui écrivirent pour lui représenter de la manière la plus forte que son genre de vie était incompatible avec les travaux de l'épiscopat. Il répondit au premier que l'expérience lui avait fait éprouver le contraire; que, quant aux fatigues du ministère, il ne pouvait arriver un plus grand bonheur à un évêque que de donner sa vie pour le service de l'Église que Jésus-Christ avait acquise par son sang, et conséquemment qu'il ne devait pas écouter une fausse délicatesse lorsqu'il s'agissait

de l'accomplissement de ses devoirs. Il répondit à Louis de Grenade, que les Chrysostôme, les Spiridion, les Basile, et d'autres évêques dont les diocèses étaient fort étendus, avaient vécu dans la pratique continuelle des veilles et du jeûne, et que cependant plusieurs d'entre eux étaient parvenus à un âge avancé. Le pape Grégoire XIII lui adressa aussi un bref dans lequel il lui recommandait de modérer ses austérités. Le saint le reçut à la fin du carême qu'il avait passé en ne vivant que de figues sèches; il se permit par obéissance quelques petits adoucissements la dernière semaine. Il écrivit à sa sainteté, pour l'assurer de sa docilité; mais il lui manda en même temps qu'il savait par expérience qu'une vie sobre contribuait à la santé. Le souverain pontife le laissa maître de vivre à l'avenir comme il le jugerait convenable, le saint reprit ses austérités ordinaires, et les continua jusqu'à sa mort.

Mais les pratiques dont nous venons de parler ne suffisaient point encore à son zèle pour la mortification. Il portait continuellement un rude cilice; il dormait très peu, et il passait dans la prière les nuits qui précédaient les grandes fêtes. Quand on l'exhortait à réparer par le sommeil les forces de la nature, il avait coutume de dire que Jean-Jacques de Médicis, son oncle, célèbre capitaine, et plusieurs autres généraux, dormaient peu la nuit, et qu'ils le faisaient assis sur une chaise. « Est-ce qu'un évêque, ajoutait-il, ne pourrait pas en faire autant, lui qui est obligé de faire la guerre à l'enfer? » Il dormait assis ou couché sur un lit fort dur sans quitter ses habits. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les évêques de province obtinrent de lui qu'il prendrait d'une manière moins pénible le re-

pos dont il avait besoin ; il coucha depuis sur un lit couvert d'une paillasse, et dont la garniture respirait la plus grande pauvreté.

Sa patience à supporter le froid et les autres rigueurs des saisons était incroyable. Un jour qu'on voulait lui bassiner un lit, il dit en souriant : « Le meilleur moyen de ne pas trouver le lit froid c'est de se coucher plus froid que n'est le lit. » L'évêque d'Asti, dans son oraison funèbre s'exprime ainsi : « Il n'employait de ses revenus pour son propre usage que ce qui lui était nécessaire pour acheter un peu de pain et d'eau pour sa nourriture, et un peu de paille pour son lit. Etant avec lui lorsqu'il faisait la visite de la vallée de Mesolcina, contrée extrêmement froide, je le trouvai qui étudiait pendant la nuit, enveloppé d'une simple robe noire tout usée et en lambeaux ; je lui représentai que c'était s'exposer à mourir de froid que de ne se pas mieux couvrir. Il me répondit en souriant : Que voulez-vous dire, puisque je n'ai pas d'autre robe? Celle que je suis obligé de porter le jour appartient à la dignité de cardinal ; mais celle-ci est à moi et je n'en aurai point d'autre tant pour l'hiver que pour l'été. »

De cet amour de la mortification naissait une humilité profonde, une douceur inaltérable, un parfait détachement de toutes les choses de la terre. Charles avait un tel mépris de soi-même que les dignités éminentes dont il jouissait sous le pontificat de son oncle ne lui inspirèrent jamais le moindre sentiment de vanité ; il ne les regardait que comme un fardeau pesant, et s'il les accepta, ce ne fut que dans la vue de les faire servir à l'utilité de l'Église et au salut de son ame. Dans le succès

de ses entreprises il voulait qu'on ne lui attribuât que les fautes qu'il avait pu commettre.

Tout dans sa conduite respirait la pauvreté. Il fit ôter de son palais à Milan les statues, les tableaux et les tapisseries qui en faisaient l'ornement. Les armes de sa famille, qu'on y avait mises avant son arrivée, en furent également ôtées. Il ne laissa mettre sur les monuments qu'il éleva que les armes de l'archevêché. Les habits que sa dignité l'obligeait de porter en cachaient de pauvres, qu'il appelait *les siens ;* et ceux-ci étaient ordinairement si vieux et si usés qu'un mendiant auquel ils furent offerts refusa une fois de les accepter. Il se passait autant qu'il lui était possible du secours de ses domestiques, et c'était une grande joie pour lui de servir les autres : il observait cependant de ne rien faire qui fût contraire à ce que sa dignité exigeait de lui.

Il recevait dans la prière des grâces et des consolations extraordinaires ; mais il avait un soin extrême de cacher ces faveurs célestes. Il ne parlait de ce qui le concernait que quand il s'agissait de consulter les autres ou de se condamner lui-même. Ce n'était guère qu'avec les pauvres qu'il aimait à s'entretenir familièrement ; il les recherchait pour les instruire jusque sur les montagnes les plus désertes. L'évêque de Ferrare, ayant appris qu'il faisait la visite d'une vallée où il n'y avait que des malheureux, vint le voir pour s'entretenir avec lui. Il le trouva malade et couché sur un mauvais lit dans une cabane ; ce spectacle le toucha si sensiblement qu'il put à peine parler. Le saint, qui s'aperçut de son embarras, lui dit qu'il était très bien traité et beaucoup mieux qu'il ne méritait ; le ton de voix avec lequel il s'exprima ne fit qu'augmenter l'étonnement de l'évêque.

S'il lui arrivait de manquer en quelque chose il marquait sa reconnaissance à ceux qui l'en avertissaient. Il avait toujours auprès de lui deux prêtres remplis de prudence et de piété qu'il avait chargés d'observer ses actions, et de lui dire ce qu'ils y trouveraient de répréhensible; souvent aussi il priait les étrangers de lui rendre le même service.

On avait remarqué dès son enfance que la douceur formait son caractère ; il était tellement maître de lui-même qu'il ne se mettait jamais en colère contre les jeunes gens de son âge. Cette vertu s'était depuis perfectionnée de jour en jour. Les injures les plus atroces, les accusations les plus calomnieuses envoyées contre lui au roi d'Espagne, divers traits de l'ingratitude la plus noire, ne furent point capables de troubler la paix de son ame. On publia des libelles diffamatoires pour flétrir sa réputation; il les brûla sans les lire et sans en rechercher les auteurs. Il garda constamment dans sa maison un prêtre qui saisissait toutes les occasions de critiquer sa conduite; il lui témoignait même beaucoup d'égards, et lui assura une pension par son testament.

Sa langue était l'interprète de son cœur; toutes ses paroles et toutes ses actions portaient l'empreinte de la candeur et de la sincérité; ses promesses étaient inviolables ; de là cette confiance sans bornes qu'on avait en lui. La droiture dont il faisait profession le rendait supérieur à toutes les considérations humaines. Il refusait avec fermeté ce qui lui paraissait injuste ou contraire aux règles; mais il accompagnait ce refus de tant de douceur qu'on finissait par être de son avis.

Il se déchargea du soin de son temporel sur des économes d'une probité reconnue, et il examinait

leurs comptes une fois tous les ans. Son désintéressement lui faisait même condamner les évêques qui n'étaient pas animés du même esprit. Il rappelait à cette occasion la prière de S. Augustin, qui demandait à Dieu d'ôter de son cœur l'amour des richesses, qui est incompatible avec l'amour de Dieu, et qui détourne de la pratique des exercices spirituels. Quand on lui parlait de jardins ou de palais sa réponse était qu'un évêque ne doit penser qu'à se bâtir une demeure éternelle dans le ciel.

Lorsqu'il eut fixé sa résidence à Milan il se réduisit au simple revenu de son archevêché et à deux pensions, l'une qu'il s'était réservée sur les biens de sa famille, et l'autre que lui faisait le roi d'Espagne. Il résigna ses autres bénéfices ou il les employa à fonder des séminaires et des colléges pour l'éducation de la jeunesse. Il céda le marquisat de Romagonora à Frédéric Ferrier son parent, et les terres qu'il possédait dans le Milanais aux comtes de Borromée ses oncles. A la vérité la loi de la substitution l'empêchait d'aliéner ces terres; mais il aurait pu en conserver l'usufruit durant sa vie. Il vendit la principauté d'Oria, située dans le royaume de Naples, et on lui apporta dans son palais le prix de la vente comme on en était convenu. Mais il ne put tenir contre la pensée d'un trésor déposé dans la maison d'un évêque; il fit sur-le-champ distribuer la somme tout entière aux pauvres et aux hôpitaux. La liste de distribution qu'on lui présenta excédant le prix de la vente de la principauté d'Oria, il dit que la méprise était trop à l'avantage des pauvres pour la réformer; ainsi rien n'y fut changé, et la distribution se fit en un seul jour. Lorsque les officiers de Philippe II, roi d'Espagne, se furent

emparés du château d'Aron, qui était le titre le plus honorable de la maison de Borromée, il ne voulut faire aucune démarche pour le recouvrer.

D'après un tel désintéressement il est aisé de juger que les pauvres étaient les vrais propriétaires de ce qui lui restait de biens. A la mort de Frédéric son frère, il vendit quantité d'effets précieux qui lui revenaient de sa succession, et les leur distribua. En arrivant à Milan il vendit également sa vaisselle d'argent et ce qu'il pouvait avoir d'effets d'une certaine valeur pour soulager les pauvres familles de son diocèse. Virginie de Rovéra, veuve du comte Frédéric, lui ayant légué en mourant une somme de vingt mille écus, elle fut aussi employée en aumônes. Jules Petrucci, son premier aumônier, tenait une liste exacte des indigents de la ville de Milan, auxquels on distribuait chaque mois des secours abondants indépendamment des sommes extraordinaires que le saint demandait à ses économes, sans écouter les représentations qu'ils lui faisaient sur les profusions de sa charité; il ne voulait point qu'on renvoyât aucun pauvre sans l'avoir assisté.

L'hospitalité lui parut toujours un devoir indispensable pour un évêque; il recevait honnêtement toutes les personnes qui se présentaient chez lui; mais sa table était servie avec simplicité, quels que fussent ses hôtes. En même temps que les autres avaient la liberté de manger ce qu'ils jugeaient à propos, il suivait son attrait pour la mortification, faisant ce qu'il pouvait pour qu'on ne s'en aperçût point.

Sa libéralité se manifestait dans toutes les occasions; elle éclata surtout dans plusieurs monuments

qu'il fit élever, et qui subsistent encore à Rome, à Milan et dans plusieurs endroits de ce diocèse. Il fit embellir et rebâtir presque en entier l'église de Sainte-Praxède à Rome, laquelle était son titre de cardinal. Il décora dans la même ville l'église de Sainte-Marie-Majeure, dont il était archiprêtre. Pendant sa légation de Bologne il fit construire dans cette ville une fontaine et des écoles publiques par les artistes les plus célèbres ; mais ce fut surtout à Milan qu'il se distingua par des établissements qui avaient pour objet l'utilité de l'Église ou le bien de ses diocésains. Il décora la cathédrale et bâtit des maisons pour tous les chanoines, qui eurent par ce moyen un passage pour aller à l'église sans être vus de personne; il procura aussi des logements aux autres ecclésiastiques qui étaient attachés au service de la même église. Il reconstruisit le palais archiépiscopal avec toutes ses dépendances. Le diocèse lui fut redevable de la fondation de cinq séminaires, dont deux étaient à Milan; de celle du couvent des capucins, où il fit faire des logements pour les ecclésiastiques qui désiraient y faire des retraites; de celles des maisons des théatins, des oblats et des jésuites. Il dota le noviciat de ces derniers avec les biens de son abbaye de Saint-Gratinien d'Arone. Nous ne finirions pas si nous voulions parler des églises, des hôpitaux et des édifices publics qu'il répara ou qu'il embellit.

Il avait le plus grand soin de faire des revenus de son archevêché l'usage que prescrivent les canons. Il les divisa en trois parts : l'une pour l'entretien de sa maison, l'autre pour le soulagement des pauvres, et la troisième pour les réparations des églises. Il mettait sous les yeux de ses conciles provinciaux

l'emploi qu'il en avait fait, disant qu'il n'en était que l'administrateur et l'économe.

Quoiqu'il aimât tendrement ses parents il allait rarement les voir, et lorsqu'ils lui recommandaient quelque affaire il l'examinait avec plus de soin encore, de peur de s'écarter de cette impartialité qui doit diriger toutes les décisions d'un évêque. Par le même motif il ne prit aucun ecclésiastique de sa famille pour l'aider dans le gouvernement de son diocèse, et il tint une semblable conduite par rapport à la résignation des bénéfices qu'on lui avait conférés dans sa jeunesse. Il se chargea seulement de l'éducation de Frédéric Borromée, son cousin-germain, en le plaçant dans le collége qu'il avait fondé à Pavie.

Son attention à veiller sur ses paroles était singulière; il parlait peu, et s'observait pour ne rien dire d'inutile. Il n'était pas moins attentif à l'emploi du temps; il le donnait tout entier à des occupations sérieuses. Il se faisait lire à table quelques livres de piété ou il dictait des lettres et dés instructions pendant ce temps là. Lorsqu'il prenait ses repas en particulier il mangeait et lisait tout à la fois, et il se tenait à genoux quand il lisait l'Ecriture. Après dîner il donnait audience à ses curés et à ses vicaires forains. Ces vicaires étaient au nombre de soixante, et leurs pouvoirs étaient fixés par une commission particulière ; ils étaient pour la plupart des doyens ruraux. Ils tenaient des conférences fréquentes, et avaient inspection sur la conduite des curés de leur district, qu'ils avertissaient de leurs fautes; ils en référaient, si les circonstances l'exigeaient, à l'archevêque ou à son vicaire-général.

Lorsqu'il était en voyage il priait ou il étudiait

sur la route. Il n'avait d'autre récréation que celle que peut donner la diversité des occupations. Comme on lui représentait qu'un directeur pieux et éclairé voulait qu'on prît généralement sept heures de repos dans la nuit, il répondit qu'un évêque devait être excepté de cette règle. Quelques personnes l'exhortant à donner au moins quelques instants à la lecture des papiers publics, où il puiserait des connaissances qui pourraient lui être utiles dans l'occasion, il dit que l'esprit et le cœur d'un évêque devaient être uniquement employés à méditer la loi de Dieu, ce qu'il ne pourrait faire s'il remplissait son ame des vaines curiosités du monde, et que plus on les évitait plus on était à Dieu.

Il se confessait tous les matins avant que de célébrer la messe, et faisait tous les ans deux retraites, avec une confession générale dans chacune. Il s'accusait des fautes les plus légères avec de vifs sentiments de componction, et souvent avec des larmes abondantes. Il eut pour confesseur à Milan le P. François Adorno, jésuite de Gênes, et le P. Alexandre Saulo, barnabite, qui fut depuis évêque de Pavie. Ces deux religieux, sous la conduite desquels le saint fit différentes retraites, étaient singulièrement versés dans la connaissance des voies spirituelles. Mais il avait pour confesseur ordinaire Gryffrydh Roberts, Gallois, chanoine et théologal de sa cathédrale. Ceux qui connaissaient son intérieur ne pouvaient assez admirer la pureté de son ame, la lumière merveilleuse qui lui découvrait les plus petites fautes, la vivacité de sa componction et la profondeur de son humilité, qui le portait à se regarder comme le dernier des hommes et la plus ingrate des créatures envers le Seigneur.

Un jour qu'il donnait la communion il laissa tomber une hostie par la faute de celui qui l'assistait ; il eut tant de douleur de cet accident qu'il se condamna à un jeûne rigoureux de huit jours, et qu'il en passa quatre sans dire la messe. Si on en excepte cette occasion, il ne manqua jamais de célébrer la messe tous les jours, même en voyage et au milieu des plus grandes occupations ; lorsque la maladie l'en empêchait il se faisait donner la communion. Par respect pour Jésus-Christ présent dans l'eucharistie, il gardait le silence depuis le soir jusqu'au lendemain matin après son action de grâces. Il se préparait à offrir le sacrifice non seulement par la confession, mais encore par la prière et la méditation ; et il avait coutume de dire à ce sujet, qu'un prêtre ne devait point s'occuper d'affaires temporelles avant qu'il eût rempli un devoir aussi important.

Il récitait toujours l'office divin à genoux et nu-tête. Pour mieux fixer son attention il lisait tout son bréviaire, et ne disait rien par cœur : pratique qu'il recommandait à tout son clergé. Il n'omettait jamais aucune partie de l'office, même en maladie ; la veille de sa mort il le fit réciter auprès de lui par son chapelain, qu'il suivit avec beaucoup de dévotion. Il disait, autant qu'il lui était possible, chaque heure canoniale à l'heure du jour à laquelle elle correspondait. Les dimanches et les fêtes il assistait à tout l'office dans sa cathédrale ; et ces jours là il passait un temps considérable à prier à genoux devant quelque autel particulier.

Il avait une grande dévotion pour S. Ambroise, saints honorés en son église, surtout pour la sainte Vierge, sous la protection de laquelle il

avait mis ses colléges. Il était aussi rempli de vénération pour les reliques des saints. Il portait toujours un morceau de la vraie croix, enchâssé dans une croix d'or, avec une petite image de S. Ambroise. Il conservait aussi avec respect un petit portrait de l'évêque Fisher, qui fut mis à mort pour la religion sous Henri VIII, roi d'Angleterre.

La passion de Jésus-Christ était le plus cher objet de sa piété. Pendant son séjour à Rome il passait souvent plusieurs heures de suite dans les lieux de dévotion. Etant resté une fois toute la nuit dans l'église de Saint-Sébastien-aux-Catacombes il passa le jour suivant dans celle de Saint-Agnès. Mais ce qui édifiait le plus, c'était le recueillement admirable avec lequel il priait. Son attention extrême à veiller sur ses sens lui rendait facile la pratique de l'union intime avec Dieu. On l'entendait dire quelquefois que le centre de ses délices était d'être au pied de l'autel; quand la nécessité l'en tirait il y laissait son cœur. Il s'acquittait de toutes ses fonctions avec une sainte gravité; et quelque longues que fussent les cérémonies on ne remarquait rien en lui qui sentît la précipitation. Il résultait de grands avantages pour la religion de cet esprit de prière, et de cet ardent amour de Dieu qui brûlait sans cesse dans son cœur. Ses paroles inspiraient aux autres une certaine joie spirituelle; elles lui gagnaient tous les cœurs, et enflammaient ceux qui l'écoutaient du désir de persévérer dans la pratique de la vertu, et de tout souffrir plutôt que de l'abandonner. Un seul mot de sa part embrasait de zèle les prêtres qui en avaient montré le moins jusque-là, et leur faisait affronter tous les dangers. S. Philippe de Néri assura qu'il avait vu une fois le visage

du saint archevêque brillant d'une lumière toute céleste. Charles ne cessait de recommander la pratique de la présence de Dieu comme un des principaux moyens de parvenir à la perfection. Un gentilhomme l'ayant prié de lui tracer les règles à suivre pour faire des progrès dans la vertu il lui donna cette réponse : « Celui qui désire avancer dans le service de Dieu doit commencer chaque jour de sa vie avec une nouvelle ardeur, se tenir en la présence de Dieu autant qu'il est possible, et ne se proposer d'autre fin dans toutes ses actions que la gloire du Seigneur. »

Presque tous ceux qui composaient la maison du saint archevêque étaient ecclésiastiques, et il ne confiait qu'à des clercs l'administration de ses propres affaires, ainsi que celle des affaires de son diocèse. Les prêtres étaient obligés de se confesser toutes les semaines, les autres se confessaient au moins une fois le mois, et communiaient de la main de l'archevêque ; les prêtres disaient encore la messe tous les jours. Personne ne manquait à la prière du matin et du soir, ni à la méditation, ni à la lecture de piété qui se faisait régulièrement chaque jour. On ne mangeait point de viande les mercredis ni pendant l'avent. Outre les jeûnes de précepte il y en avait encore de marqués pour la veille de certaines fêtes. Les jours de jeûne on ne servait point de collation, et ceux qui avaient besoin de manger se contentaient d'une once et demie de pain. Lorsqu'un ecclésiastique de la maison du saint archevêque était pourvu d'un bénéfice il voulait qu'il allât le desservir ; il recommandait aux autres évêques de tenir la même conduite. Tous ceux qui lui étaient attachés avaient des honoraires honnêtes,

afin qu'ils ne fussent point tentés de recevoir des présents. L'oisiveté était absolument bannie de sa maison ; et lorsque quelqu'un n'était point occupé il employait son temps à lire des livres de piété. Le saint avait toujours auprès de lui des personnes d'un grand savoir et d'une grande vertu qu'il consultait dans les affaires importantes, et il ne se décidait qu'après avoir imploré avec ferveur les lumières de l'Esprit saint. Aussi ses résolutions étaient-elles toujours marquées au coin de la sagesse, et suivies d'un heureux succès. Son palais représentait l'image d'une communauté régulière par les exercices qui s'y pratiquaient. Cette communauté donna douze évêques à l'Église, plusieurs nonces, et d'autres sujets en état de remplir les premières dignités ecclésiastiques.

Ormanetto, vicaire-général de Milan, avait deux assistants qui étaient aussi vicaires-généraux. Ils étaient à la tête du conseil que S. Charles avait établi pour la décision des affaires importantes. Cette forme d'administration fut depuis adoptée par d'autres évêques.

Le diocèse de Milan, lorsque Charles y arriva, était dans l'état le plus déplorable. Les grandes vérités du salut y étaient peu connues ; les pratiques religieuses, défigurées par la superstition, avaient donné lieu à des abus grossiers. Les sacrements étaient négligés, et la plupart des prêtres, sans lumières comme sans mœurs, savaient à peine les administrer. Le désordre régnait dans presque tous les monastères. S. Charles tint six conciles provinciaux et onze synodes diocésains, où l'on fit d'excellents réglements pour la réformation des mœurs, tant du clergé que du peuple. Il publia aussi pour le même

objet des mandements et des instructions pastorales, que les pasteurs zélés ont depuis regardés comme des modèles accomplis en ce genre, et dont ils ont fait la règle de leur conduite. S. Charles recueillit en un volume la première partie de ses conciles, qu'il fit paraître non sous son nom, mais sous le titre d'*Actes de l'Eglise de Milan*. Le reste, qui forme un second volume, ne fut publié qu'après sa mort. Il éprouva des difficultés pour l'exécution des décrets portés dans ses conciles; mais il se raidit contre les obstacles, et, joignant une fermeté inflexible aux autres moyens que lui suggérait un zèle rempli de douceur et de charité, il triompha des esprits les plus rebelles, et assujettit tout le monde à la règle sans égard pour la qualité, le rang ou les prétendus priviléges que certaines personnes voulurent alléguer.

La prédication étant un des moyens établis de Dieu pour la conversion des ames, et le principal devoir d'un évêque, il s'y appliqua avec une ardeur infatigable. Une difficulté naturelle de parler semblait d'abord le rendre incapable d'exercer cette fonction du ministère; mais il la surmonta par la continuité de ses efforts. La composition lui coûtait aussi beaucoup de peine, quoiqu'il eût l'esprit excellent. On ne doit point attendre de lui ces traits extraordinaires, ces pensées brillantes, ces tours spirituels, cette abondance de fleurs qu'on admire dans les Basile et dans les Chrysostôme; mais il avait d'autres parties qui le rendaient propre à annoncer la parole de Dieu avec fruit: il joignait à un grand désir du salut des ames une piété tendre, une parfaite connaissance des maximes de l'Évangile, et des motifs qui en inspirent l'amour. Ses sermons

étaient solides et pathétiques; il parlait avec une véhémence qui faisait une vive impression sur les esprits, et avec une onction qui pénétrait le cœur de ses auditeurs. Il prêchait les dimanches et les fêtes, et souvent deux ou trois fois le jour dans ses visites. « J'étais si vivement frappé, dit François Bascapé, et des excellentes choses qu'il disait, et de l'énergie avec laquelle il les disait, que je faisais tous mes efforts pour saisir sa manière et son débit; mais cela ne m'était point possible : je perdais bientôt de vue l'orateur sacré, tant j'étais transporté des grandes vérités qu'il annonçait; ses sermons, quoique longs, me paraissaient trop courts, et j'étais toujours fâché lorsqu'ils finissaient. » Plusieurs autres auteurs en rendent le même témoignage.

Le saint archevêque se fit un devoir de l'instruction des enfants; il était persuadé que c'était le moyen le plus efficace de perpétuer la connaissance et la pratique de la religion. Non content de recommander aux curés de faire le catéchisme dans leurs paroisses les dimanches et les fêtes, il établit encore un grand nombre d'écoles où l'on enseignait les premiers éléments du christianisme. Il y avait dans ces écoles des catéchistes, et le saint leur donna de sages réglements pour diriger leurs instructions et les rendre plus utiles.

La congrégation des Barnabites, établie à Milan, possédait alors un grand nombre d'hommes versés dans les voies intérieures de la piété. Le saint conçut pour eux autant d'estime que d'affection; il les appelait pour diverses fonctions importantes, et trouvait en eux de fidèles coopérateurs de son zèle. Ce fut encore dans la vue de procurer de dignes

ouvriers à la vigne du Seigneur qu'il fonda tant de colléges et de séminaires, et qu'il institua en 1578 la congrégation des *Oblats de Saint-Ambroise*. C'étaient des prêtres séculiers qu'on appelait ainsi, parcequ'ils s'offraient volontiers à l'évêque pour travailler sous ses ordres, et qu'ils s'engageaient, par un vœu simple d'obéissance, à exercer toutes les fonctions auxquelles on voudrait les appliquer pour le salut des ames. S. Charles leur donna des réglements remplis de sagesse, tant pour les conférences qu'ils faisaient dans les différentes parties du diocèse de Milan que pour leur gouvernement particulier et pour les exercices qui concernaient leur propre conduite. Il leur céda l'église du Saint-Sépulcre, et les logea dans un bâtiment contigu, qui était commode. Plusieurs d'entre eux y faisaient leur résidence ordinaire, et on les appelait quand il se présentait quelque œuvre particulière qui intéressait la gloire de Dieu. Charles choisissait aussi parmi les oblats de bons curés et de bons vicaires, et en employait d'autres à faire des missions. Il leur confia la conduite de son grand séminaire, que lui remirent les jésuites auxquels ils l'avait d'abord donné.

Il forma dans la ville de Milan une association de femmes pieuses, qui tendaient à la perfection en s'assujettissant à des exercices réguliers de piété. Leurs exemples produisirent de grands fruits. Elles étaient assidues à l'église ; elles assistaient, autant qu'il leur était possible, à tous les sermons qui s'y faisaient ; elles étaient toujours occupées à quelque chose de sérieux ou d'utile, et s'interdisaient les vains amusements de leur sexe, comme contraires aux maximes de l'Évangile et aux engagements que

nous contractons par le baptême. Ces saints engagements elles les renouvelaient souvent, et invitaient les autres à marcher sur leurs traces.

S. Charles, comme on l'a déjà observé, commença la visite de son diocèse par la ville de Milan. Plusieurs monastères de religieuses exemptes, prétendant ne dépendre que des supérieurs de leur ordre, refusèrent de le recevoir, et s'opposèrent aux réglements de réforme qu'il leur prescrivait. Il gémit de l'inutilité de ses pieux desseins, sans toutefois se décourager. Inaccessible à toutes les considérations humaines, il s'arma de fermeté, et il vit disparaître à la fin tous les obstacles qui avaient suspendu l'exécution du projet que lui avait inspiré son zèle pour la sanctification des vierges consacrées au Seigneur. Il y eut même des religieuses qui renoncèrent à leur exemption, et qui sollicitèrent des bulles pour se mettre sous la juridiction de l'ordinaire.

La réformation du chapitre de la cathédrale de Milan avait précédé toutes les autres. Les abus qui s'étaient introduits dans la célébration de l'office divin furent corrigés, et les chanoines obligés d'assister au chœur avec assiduité. Le saint fonda trois nouvelles prébendes; une pour un théologien, dont la fonction était de prêcher tous les dimanches, et de donner deux fois la semaine des leçons de théologie. La seconde fut destinée à un pénitencier, auquel s'adressaient les personnes coupables de cas réservés, et qu'on était toujours sûr de trouver au tribunal de la pénitence. Il s'assemblait encore toutes les semaines avec ses quatre sous-pénitenciers, ainsi qu'avec des théologiens et des canonistes habiles : c'était dans ce conseil que se déci-

daient les difficultés que proposaient les curés et les autres ecclésiastiques du diocèse. La troisième prébende, appelée doctorale, fut donnée à un docteur en droit, qui enseignait le droit canonique aux jeunes clercs. L'archevêque fit encore réparer le chœur de son église, et publia divers réglements pour assurer au lieu saint le respect qui lui est dû.

Il eut en 1567 une contestation avec les officiers de justice : voici quelle en fut l'occasion. Quelques personnes vivaient publiquement dans un commerce adultère, et gardaient chez eux leurs concubines. Le saint les avertit charitablement de faire cesser le scandale : ses remontrances ayant été inutiles, il fit emprisonner les coupables. Le sénat sévit contre les officiers de la cour archiépiscopale : le bailli fut arrêté et condamné à une peine flétrissante, qu'il subit dans la place publique. L'archevêque ne perdit rien de la tranquillité de son ame ; mais il prononça les peines canoniques contre ceux qui avaient condamné l'officier de sa cour ecclésiastique. Les deux parties portèrent leurs plaintes au roi Philippe II. Ce prince ne voulut point juger, et renvoya au pape la décision de cette affaire. Un des membres du sénat alla plaider la cause de son corps ; mais le duc d'Albuquerque, gouverneur de Milan, fut extrêmement affligé de la manière dont on avait traité l'officier de l'archevêque.

Ce fut dans ce temps-là que Charles entreprit la visite des vallées de Léventine, de Bregno et de Riparie. On était dans le mois d'octobre. Les trois vallées étaient soumises aux cantons suisses d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, car le diocèse de Milan s'étendait dans les Alpes jusqu'au mont Saint-Gothard. Le saint pour ne point donner ombrage

aux magistrats les pria de lui indiquer un député qu'il accompagnerait dans leurs territoires respectifs; ce qu'ils firent d'une manière fort obligeante. Les vallées dont il s'agit avaient été jusque-là très négligées; le désordre y régnait de toutes parts, et les prêtres étaient encore plus corrompus que le peuple. Charles traversa les neiges et les torrents, et gravit les rochers les plus inaccessibles, s'estimant heureux de souffrir pour Jésus-Christ le froid, la faim, la soif, et des fatigues continuelles. Il prêcha ou catéchisa partout; il déplaça les prêtres ignorants ou scandaleux, et leur en substitua d'autres, qui, par leur zèle et leurs lumières, fussent capables de rétablir la pureté des mœurs et la pratique de la religion. L'hérésie des Zuingliens avait pénétré dans quelques parties de son diocèse; il en convertit plusieurs, qu'il réconcilia à l'Eglise, et ne les quitta qu'après avoir pris de sages mesures pour rendre durable le triomphe de la foi.

Le lecteur apprendra avec plaisir de quelle manière notre saint faisait ses visites. Il allait toujours à cheval ou à pied; il n'avait jamais plus de six chevaux avec lui, et chacun de ceux qui l'accompagnaient faisait porter ce qui lui était nécessaire. Sa coutume était de loger chez les curés, quelque misérable que fût leur maison. Il mangeait ordinairement avec eux, et laissait les lits à ceux de sa suite; à dîner, il se faisait servir le repas le plus frugal, ne voulant qu'un potage, un plat, et quelques fruits. Comme il ne vivait que de pain et d'eau dans les dernières années de sa vie, il ne mangeait plus que dans sa chambre, et ne paraissait point à table. Quelques prêtres le précédaient pour disposer le peuple à la communion, qu'il administrait lui-même

à tous ceux qui se présentaient ; il pourvoyait aux besoins spirituels et corporels des habitants de chaque paroisse ; il en prenait un état, et voulait qu'on lui mandât ensuite si les abus qu'il avait remarqués étaient véritablement corrigés.

Il entreprit en 1568 la réforme des *Humiliati* ou *Humiliés*, ordre dont il était le protecteur. Cet ordre avait été fondé dans le onzième siècle par quelques gentilshommes de Milan qui, du consentement de leurs femmes, firent les vœux de religion. Ils étaient tombés, au commencement du seizième siècle, dans un tel relâchement qu'il n'y avait que cent soixante-dix religieux pour les quatre-vingt-dix monastères que possédait leur congrégation. Leurs supérieurs, qu'on appelait prévôts, faisaient de leurs revenus l'usage qu'ils jugeaient à propos, et vivaient sans règle. S. Charles obtint du pape deux brefs, qui l'autorisaient à faire ce qu'il estimerait convenable pour les réformer. Il fit assembler pour cet effet un chapitre général à Crémone, où il publia des réglements propres à ranimer la ferveur primitive de l'institut. Les religieux les reçurent avec plaisir ; mais les prévôts et les frères convers refusèrent de s'y soumettre.

Le saint, également autorisé par le pape Pie V, convoqua à Milan un chapitre de franciscains conventuels, pour travailler à la réforme des abus qui s'étaient introduits parmi ces religieux. Quelques frères, au nom seul de nouveaux réglements, poussèrent des cris de rage ; ils coururent aux cloches, excitèrent un grand tumulte, et menacèrent de se porter aux dernières extrémités contre le cardinal s'il osait exécuter ce qu'il projetait. Le saint céda à l'orage pour l'instant, et se retira tranquillement ;

mais il reprit depuis son projet, qui fut exécuté dans toutes ses parties. Il unit en un seul corps plusieurs branches de franciscains. Dans les différentes commissions dont il fut chargé par le saint-siége il se montra toujours digne du choix du souverain pontife. Le zèle, la piété, la prudence, le désintéressement caractérisèrent toutes ses démarches.

Dans la même année 1568 le saint cardinal tint un synode diocésain. Il suivit sa méthode ordinaire : c'était de se faire informer auparavant des besoins de son diocèse par ses vicaires forains, qui s'assemblaient pour conférer ensemble. Le synode dont nous parlons dura trois jours, et l'archevêque y fit deux discours par jour à ses curés pour exciter leur zèle et leur piété. L'année suivante il tint son deuxième concile provincial. Il n'eut aucun égard aux prétextes qu'alléguait un évêque de la province, qui était cardinal, pour se dispenser d'y assister. Dans une autre occasion il obligea aussi un évêque, qui était ambassadeur d'un prince, de venir au concile, et de quitter même son ambassade, qui ne pouvait s'accorder avec la résidence.

Ayant appris qu'un de ses suffragants avait dit dans une compagnie qu'il n'avait rien à faire, il lui rappela fortement les besoins de son troupeau, et la multitude des devoirs de l'épiscopat. L'évêque se contenta de répondre froidement que le cardinal Borromée portait trop loin sa sollicitude. Le saint, qu'une telle réponse affligea vivement, lui écrivit une longue lettre, dans laquelle il parcourait les différentes obligations d'un évêque, et il terminait chaque article par ces mots : « Est-il possible qu'un évêque dise qu'il n'a rien à faire ! » Un cardinal, évêque d'un petit diocèse, ayant dit que son siége

était trop peu considérable pour exiger une résidence habituelle, Charles sentit son zèle s'enflammer, et il ne balança point de déclarer à ce prélat qu'une seule ame était d'un si grand prix qu'elle méritait la résidence et tout le temps du plus grand homme de l'univers.

La tranquillité dont le saint archevêque avait joui quelque temps fut troublée de nouveau, et la tempête qui s'éleva contre lui fut plus violente que jamais. Reprenons les choses dès l'origine.

L'église collégiale de Sainte-Marie de la Scala, fondée par Béatrix de la Scala, femme de Barnabé Visconti, seigneur de Milan, se glorifiait de son exemption et de ses priviléges, qui lui avaient été obtenus du saint-siége par François Sforce II, duc de Milan, qu'elle comptait parmi ses plus insignes bienfaiteurs. Plusieurs chanoines de cette église menaient une conduite qui n'était nullement conforme à la sainteté de leur état. Charles consulta les plus habiles canonistes de Milan, et le pape lui-même, sur les moyens qu'il convenait d'employer pour remédier au mal. Tous lui répondirent qu'il avait, en qualité d'archevêque, le droit de faire la visite de cette église; et que, dans le cas où il trouverait des abus à réformer, il pouvait procéder contre les coupables. Le saint alla donc à l'église de Sainte-Marie de la Scala, dans le dessein d'y faire sa visite de la manière prescrite par les canons. Mais on lui refusa l'entrée de la porte; la croix même qu'on portait devant lui, et qu'il avait prise dans ses mains pendant le tumulte, fut renversée. Un des chanoines fit sonner la cloche, et osa dire que l'archevêque avait encouru la suspense et les autres censures pour avoir violé les priviléges du

chapitre. Le grand-vicaire excommunia sur-le-champ les auteurs dé l'insulte faite au premier pasteur; sa sentence fut confirmée le lendemain par l'archevêque dans la cathédrale. Les juges royaux et le sénat prirent avec chaleur le parti des chanoines. Ils envoyèrent à la cour d'Espagne des mémoires violents, où ils accusaient l'archevêque d'ambition et de haute trahison, et où ils le représentaient comme usurpateur des droits du souverain, l'église de la Scala étant sous la protection et le patronage de sa majesté. D'un autre côté, le gouverneur de Milan écrivit au pape dans les termes les plus forts, et lui peignit le cardinal comme un traître qui méritait qu'on l'exilât. Le souverain pontife répondit qu'il serait bien glorieux au cardinal de souffrir pour la gloire de Dieu; que son zèle n'avait d'autre objet que d'extirper le vice et les abus du milieu du sanctuaire; que la persécution qu'il éprouvait venait du démon qui cherchait à empêcher l'effet de ses pieuses intentions. Cette réponse était conçue en termes un peu généraux, parceque le pape ne voulait se déclarer en faveur de l'archevêque qu'avec une certaine réserve. Au reste, il n'est pas facile de concevoir jusqu'à quel point les ennemis du saint portèrent l'animosité. Charles ne leur opposait que la patience; et il ne parla d'eux qu'avec charité dans l'apologie de sa conduite, qu'il envoya à Rome et en Espagne. Sans cesse il priait pour ses persécuteurs, et gémissait sur leur aveuglement; il demandait encore à Dieu de ne pas laisser entrer le ressentiment dans son cœur. Enfin le roi d'Espagne ordonna au gouverneur de Milan de révoquer un édit injurieux à la juridiction ecclésiastique qu'il avait publiée; il lui ordonna encore de soutenir l'ar-

chevêque de son autorité, afin qu'il pût exécuter le pieux dessein qu'il avait formé de rétablir la régularité dans le chapitre de la Scala. Les choses changèrent alors de face; le gouverneur se réconcilia avec l'archevêque; le prévôt du chapitre, qui était le moins coupable, demanda et obtint l'absolution des censures qu'il avait encourues; les chanoines persistèrent encore quelque temps dans leur opiniâtreté, mais ils se soumirent à la fin, et furent absous par le saint. Il se chargea même d'intercéder pour eux auprès du pape, qui voulait que les coupables fussent punis d'une manière exemplaire.

La contestation dont nous venons de parler n'était point encore finie lorsqu'on attenta à la vie du cardinal. Les Humiliés, parmi lesquels il avait établi la réforme, faisaient jouer mille ressorts pour en éluder l'effet. Voyant qu'ils ne pouvaient réussir ils entrèrent en fureur. Trois prévôts de l'ordre résolurent la mort du réformateur, et le nombre des conspirateurs augmenta bientôt. Un prêtre du même ordre, nommé La Farina, promit, au moyen d'une somme d'argent, d'exécuter cet horrible complot. Il s'imaginait que le soupçon du crime retomberait sur quelques-uns des officiers du roi, qui étaient alors indisposés contre l'archevêque. Le 26 octobre 1569 il se posta à l'entrée de la chapelle du palais archiépiscopal, dans le temps où le saint faisait la prière du soir avec sa maison. On chantait alors une antienne, et on en était à ces mots : *Non turbetur cor meum, neque formidet : Que mon cœur ne se trouble point, et qu'il ne craigne rien.* Le prélat était alors à genoux devant l'autel. L'assassin, éloigné seulement de cinq à six pas, tire sur lui un coup d'arquebuse chargée à balle. Au bruit de l'in-

strument meurtrier le chant cesse, et la consternation devient générale ; Charles, sans changer de place, fait signe à tous de se remettre à genoux, et finit sa prière avec autant de tranquillité que s'il ne fût rien arrivé. L'assassin profite de cette occasion pour s'échapper. Le saint, qui se croit blessé mortellement, lève les mains et les yeux au ciel pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Mais s'étant levé après la prière, il se trouva que la balle qu'on lui avait tirée dans le dos était tombée à ses pieds après avoir noirci son rochet. Cependant quelques grains de plomb percèrent ses vêtements, et pénétrèrent jusqu'à la peau. Lorsqu'il se fut retiré dans sa chambre on visita la partie blessée, et il s'y trouva une légère contusion avec une petite tumeur, qui dura tant qu'il vécut. Ce qui prouva que Dieu avait visiblement protégé son serviteur c'est qu'un autre plomb perça une table épaisse d'un pouce, qui était auprès de lui, et frappa la muraille avec beaucoup de force et de bruit.

Le duc d'Albuquerque, gouverneur de Milan, n'eut pas plus tôt apprit cet accident qu'il accourut chez l'archevêque. Il le pressa de lui permettre de faire des recherches dans son propre palais, afin de voir s'il n'y découvrirait pas le coupable ; mais le saint ne voulut jamais y consentir. Il rendit au ciel de solennelles actions de grâces pour sa conservation, et alla passer ensuite quelques jours dans la chartreuse de Charignan pour renouveler le sacrifice qu'il avait fait à Dieu de sa vie. *Le rochet de S. Charles* devint depuis un proverbe en Italie, pour exprimer une chose impénétrable. On le garde chez les chartreux de Bordeaux; et la balle qu'on lui tira est dans l'église des Oblats de Milan.

Quelques-uns des Humiliés en dirent assez au saint pour lui faire découvrir les auteurs de l'attentat commis contre sa personne; mais il ne voulut faire aucune recherche ; et lorsqu'on lui parlait de ce crime sa réponse était qu'il y avait eu trop de personnes opposées à la réforme pour qu'il fût possible de connaître le coupable. Le juge cependant profita de certains mots échappés à quelques religieux de l'ordre des Humiliés ; des soupçons le conduisirent insensiblement à la connaissance de la vérité. Les quatre auteurs du complot furent découverts et convaincus. Ils avouèrent tous leur crime avec les marques d'un sincère repentir. Deux, qui étaient de familles nobles, eurent la tête tranchée : les deux autres furent condamnés à être pendus. Le saint n'ayant pu leur sauver la vie, malgré toutes les démarches qu'il avait faites en leur faveur, prit soin de leurs parents. Un cinquième, qui était moins coupable, fut condamné aux galères. Mais on adoucit cette peine par égard pour le saint archevêque, et il obtint sa liberté après avoir passé quelque temps dans un monastère. Pie V, pour marquer l'horreur que lui causait un crime aussi atroce, éteignit l'ordre des Humiliés, et employa leurs revenus à des usages pieux. Charles eut beau s'intéresser en leur faveur, il ne fut point écouté.

L'événement que nous venons de rapporter prouva combien le saint archevêque était aimé de son peuple et respecté de toute l'Église : aussi les Ignace et les Chrysostôme n'eurent-ils jamais plus de tendresse que lui pour leur troupeau. Il supportait les travaux les plus pénibles et les dangers les plus évidents pour ses diocésains, dès qu'il s'agissait de leur salut; il regardait comme rien le sa

crifice même de sa vie s'ils en devaient tirer le plus petit avantage spirituel; toute sa conduite en est une preuve sensible.

Les assassins n'étaient point encore exécutés lorsque Charles retourna dans les trois vallées de son diocèse, situées dans les Alpes. Il profita de cette occasion pour faire une visite aux premiers magistrats de chacun des cantons catholiques des Suisses. Il enflamma par ses discours leur zèle contre les désordres qui faisaient le scandale de la religion.

La récolte ayant manqué en 1569, on éprouva l'année suivante une grande disette. Charles répandit des aumônes abondantes, et secourut, autant qu'il lui fut possible, les pauvres de son diocèse. Cette même année il assista à la mort le duc d'Albuquerque, et vint à bout d'abolir les désordres du carnaval, auxquels il substitua des processions, des prières publiques et d'autres cérémonies religieuses. Il fit encore de pieux établissements pour déraciner la mauvaise coutume qui s'était introduite de blasphémer le saint nom de Dieu.

Pie V étant mort en 1572, Charles fut obligé de faire le voyage de Rome pour assister à l'élection du nouveau pape. Il concourut puissamment à celle du cardinal Buoncompagno, qui prit le nom de Grégoire XIII. Ce pontife, célèbre par la fondation de plusieurs colléges qui avaient pour fin la propagation de la foi, surpassa, s'il est possible, ses deux prédécesseurs en sentiments d'estime pour le cardinal Borromée. Il le retint quelque temps à Rome pour le consulter, et il le nomma visiteur apostolique des diocèses de tous ses suffragants. Trois ans après Charles revint à Rome pour y gagner le jubilé, et il en fit l'ouverture à Milan en 1576. Malgré

tout son zèle, il ne put empêcher les joûtes, les tournois et d'autres divertissements profanes. Il menaça son peuple de la colère du ciel, et lui prédit clairement le plus redoutable des fléaux.

Il était à Lodi lorsqu'il apprit que la peste faisait ressentir ses ravages dans le diocèse de Milan. Il s'était rendu dans cette ville pour assister à la mort de l'évêque diocésain, et il avait coutume de rendre le même service à tous ses suffragants. Arrivé à Milan, il alla visiter le lieu où les magistrats envoyaient tous les pestiférés, et il pourvut à tous leurs besoins, tant spirituels que corporels. D'après l'usage où il était de consulter dans tous les cas difficiles, il demanda à son conseil s'il devait rester où était la peste, ou bien se retirer dans quelque autre partie de son diocèse. La réponse fut qu'il devait prendre le second parti; et on l'appuya sur la nécessité de conserver une vie aussi précieuse que la sienne, surtout dans la triste circonstance où l'on se trouvait. Non seulement il ne se rendit point à cette décision, mais il soutint encore qu'un évêque, qui est obligé de donner sa vie pour son troupeau, ne pourrait sans prévarication l'abandonner dans les temps de danger. Le conseil convint que cela était plus parfait. « Eh! quoi donc, reprit le saint, un évêque n'est-il pas obligé de choisir ce qui est le plus parfait? » Comme les fléaux sont la punition du péché, il exhortait son peuple à désarmer la colère du Seigneur par la prière et la pénitence. Il ordonna trois processions générales, auxquelles il assista nu-pieds, la corde au cou, et tenant dans ses mains un crucifix sur lequel étaient continuellement fixés ses yeux baignés de larmes. C'était ainsi qu'il s'offrait à Dieu comme une vic-

time pour les péchés de son peuple. Il prêchait presque tous les jours, et il ne cessait d'avertir ses coopérateurs de s'élever au dessus de l'amour de la vie dans une telle circonstance. Il exhortait lui-même les malades et leur administrait les sacrements. Il fit fondre sa vaisselle pour assister les pauvres qui étaient sans secours. Il donna tous ses meubles, sans en excepter son lit. Les magistrats blâmèrent les processions et les assemblées de piété que le saint prescrivait, sous prétexte qu'elles serviraient à étendre la contagion. Mais il se justifia par l'exemple de S. Grégoire, de S. Mamert, et de plusieurs autres grands évêques. Il ajouta que quand les remèdes humains étaient inutiles il fallait surtout avoir recours à ceux qu'offre la religion, et que les exercices de piété qui donnaient de l'inquiétude, loin d'augmenter le mal le feraient cesser. Ce fut une véritable prophétie : en effet le fléau épargna ceux qui assistèrent aux processions et ceux qui accompagnèrent l'archevêque lorsqu'il visitait les malades. Il ne mourut que deux personnes de sa maison, encore n'avaient-elles point été dans les lieux où il y avait des pestiférés. Le saint fut bien vivement touché de l'endurcissement de quelques pécheurs qui ne voulurent point rentrer en eux-mêmes ; affectant de se persuader que le plaisir et la joie étaient les plus sûrs moyens d'éviter la contagion, ils se retirèrent dans un lieu agréable près de la ville, où ils se livrèrent à toutes sortes d'excès et de débauches. Ils furent sourds aux avertissements de leur archevêque. Mais ils ne jouirent pas long-temps de l'impunité ; la peste gagna le quartier qu'ils habitaient, et ils périrent tous. Enfin ce fléau, dont les ravages duraient depuis quatre mois, diminua en novembre,

et cessa entièrement vers le commencement de l'année suivante. Le cardinal rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour la cessation de ce fléau, et ordonna des prières publiques de trois jours pour tous ceux qui étaient morts de la peste.

Les deux gouverneurs qui remplacèrent successivement le duc d'Albuquerque suscitèrent des contradictions au saint archevêque, tant pour l'abolition des désordres extravagants du carnaval que pour la réforme des abus qui se passaient le premier dimanche de carême. Ils revinrent encore sur les processions ordonnées pendant la peste. Ils agissaient, comme l'observe Giussano, par l'instigation de quelques pécheurs incorrigibles, et par celle de ces hommes qui frondent tout ce qui tend à la réformation des mœurs. Après la mort du dernier de ces gouverneurs, le roi d'Espagne rendit publiquement justice à l'archevêque de Milan. Grégoire XIII donna aussi de grands éloges à son zèle et à sa prudence, et approuva tous les réglements qu'il avait faits. Le nouveau gouverneur de Milan, le duc de Terra-Nuova, estima, aima, respecta le saint, et vécut toujours avec lui dans une parfaite intelligence.

Le cardinal Borromée fit deux fois la visite de tout son diocèse, et une fois celle de sa province. Ayant fait un voyage dans la Valteline et dans le pays des Grisons, il y ranima le véritable esprit de la religion; il confirma les catholiques dans la piété, et ramena plusieurs Zuingliens à l'unité de l'Église.

Son zèle et sa charité lui firent élever un grand nombre de monuments utiles dans toute l'étendue de son diocèse. Nous dirons un mot de ceux dont

nous n'avons point eu occasion de parler. Il fonda dans la ville de Milan un couvent de capucines, où la fille de Jean-Baptiste Borromée, son oncle, fit profession, et mourut en odeur de sainteté ; un monastère d'ursulines pour l'instruction des pauvres filles, qui y étaient élevées gratuitement ; un hôpital pour les pauvres, où l'on recevait tous ceux qui étaient dans le besoin ; un autre pour les convelescents que l'on renvoyait du grand hôpital. Les oblats eurent la direction de ses colléges et de ses séminaires dans le diocèse de Milan. Quant au collége qu'il avait fondé à Pavie il en donna la conduite aux clercs réguliers de Somascho, ainsi appelés d'un lieu de ce nom, situé entre Bergame et Milan, et où Jérôme Emiliani, noble vénitien, leur fondateur, avait établi la principale maison de sa congrégation, en 1540, avec l'approbation du pape Paul III.

Quoique S. Charles préférât les devoirs généraux qui embrassaient le bien de son diocèse, et qu'il les remplît avec une grande fidélité, il trouvait encore beaucoup de temps pour la direction des particuliers, et il conduisait avec une prudence singulière les personnes qui s'adressaient à lui. Il ne se décidait qu'après un mûr examen ; il n'était nullement crédule par rapport aux visions et aux extases, surtout dans les femmes, dont l'imagination s'allume si facilement. Dans ces sortes d'occasions il recommandait la pratique de l'obéissance et de l'humilité. Il y avait à Milan une jeune dame, du nombre de celles qu'on appelle *béates* en Italie, et qui font vœu de chasteté. Elle parlait beaucoup des faveurs extraordinaires qu'elle prétendait recevoir du ciel. Le P. Adorno, qui les examina, les crut réelles. On

pressa l'archevêque de venir voir cette femme; mais on ne put l'y déterminer : il ordonna même de renfermer la *béate* dans un monastère, donnant à entendre par là qu'il regardait comme une illusion ce qu'on disait lui arriver. L'événement montra depuis qu'il ne s'était pas trompé. Il n'apportait pas moins de soin dans l'examen des miracles. Dans la vérification des reliques il rejetait toutes celles dont l'authenticité n'est pas certaine : mais d'un autre côté il avait une grande vénération pour les véritables reliques; il en faisait la translation, et ornait les châsses dans lesquelles on les renfermait.

Il aimait, comme il le disait souvent lui-même, à assister les personnes mourantes. Ayant appris en 1583 que le duc de Savoie était tombé malade à Verceil, et que les médecins désespéraient de sa vie, il partit sur-le-champ pour aller le voir, et le trouva pour ainsi dire près de rendre le dernier soupir. Le duc, l'apercevant dans sa chambre, s'écria : *Je suis guéri.* S. Charles lui administra la communion le lendemain, et ordonna les prières de quarante heures pour son rétablissement. Le duc fut toujours persuadé qu'il devait, après Dieu, sa guérison aux mérites du saint : aussi envoya-t-il depuis une lampe d'argent pour être suspendue sur son tombeau, en reconnaissance de ce bienfait.

Le saint allait quelquefois faire ses retraites à Camaldoli et dans d'autres lieux solitaires. Il se plaisait surtout au mont Varalli, situé au diocèse de Novare, sur les frontières de la Suisse. Les mystères de la Passion y sont représentés dans différentes chapelles dont l'architecture est estimée, ainsi que celle de l'église, qui est desservie par les franciscains. Il s'y rendit en 1584 avec le P. Adorno,

auquel il voulait faire sa confession annuelle, et qui devait lui proposer les points de ses méditations. Il avait prédit à plusieurs personnes que le moment de sa mort approchait : aussi pendant sa retraite redoubla-t-il de ferveur dans ses austérités et dans ses autres exercices. Il y parut plus que jamais absorbé en Dieu et dégagé de toutes les choses de la terre. L'abondance de ses larmes l'obligeait souvent de s'arrêter durant la célébration de la messe. Un évêque déposa depuis qu'il vit un jour à l'autel son visage rayonnant de lumière, ce qui venait sans doute de la lumière intérieure qui remplissait son ame, et ce qui semblait être un présage de la gloire dont il allait être couronné. Le saint passa la plus grande partie de son temps dans la chapelle dite de la *Prière au Jardin*, et dans celle du *Sépulcre*. Là il se mettait dans un état de mort avec le Sauveur par un parfait renoncement à lui-même ; il demandait avec instance que tout ce qui restait en lui de la vie d'Adam pût être entièrement détruit par la mort du fils de Dieu.

Le 24 d'octobre il fut pris d'une fièvre tierce, qu'il cacha ; le 26 il eut un second accès, et il abrégea ses prières par l'ordre du P. Adorno ; il consentit aussi à laisser mettre un peu de paille sur les planches qui lui servaient de lit, et à prendre une nourriture plus analogue à son état. Le cinquième jour de sa retraite, il pria huit heures à genoux avec tant de ferveur qu'il ne s'aperçut point de la longueur du temps. Il fit ensuite sa confession annuelle, et le lendemain, qui était le 29 d'octobre, il partit pour Arone, et descendit chez le curé, où il prit une panade. Quoiqu'il fût nuit, il passa le lac pour aller mettre la dernière main à la fondation

du collége d'Ascone. Il reposa un peu dans la barque, et expédia ses affaires le lendemain matin. Il retourna par eau à Connobio, malgré la fièvre qui était revenue. Le lendemain il se rendit à Arone, et, comme c'était la veille de la Toussaint, il jeûna à son ordinaire; il prit cependant les remèdes que les médecins lui avaient prescrits. Au lieu de loger au château, comme René Borromée son parent l'en pressait, il alla chez les jésuites, où il passa la nuit assez tranquillement. A deux heures du matin il se leva pour prier, selon sa coutume; il se confessa ensuite et dit la messe. Les médecins lui défendirent de sortir, parceque c'était le jour de la fièvre, et lui firent boire une grande quantité de tisane. Mais cette tisane eut un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. La fièvre augmenta et devint continue.

Le jour des Morts il se fit porter en litière à Milan; on appela les plus habiles médecins, et il promit d'exécuter fidèlement tout ce qu'ils lui prescriraient. Sa maladie fut jugée très dangereuse. La fièvre ayant beaucoup diminué le lendemain, on conçut de grandes espérances. Charles ne donna aucun signe de joie à cette nouvelle; il continua ses exercices, en quoi il se faisait aider par des personnes pieuses, et surtout par les pères Adorno et Charles Bascapé. Le redoublement de la fièvre s'annonça par des symptômes si fâcheux que les médecins perdirent toute espérance. Il l'apprit avec une tranquillité surprenante, et demanda les sacrements de l'Église, qu'il reçut avec la plus grande ferveur. Il expira au commencement de la nuit du 3 au 4 novembre, en prononçant ces mots : *ecce venio*, voici que je viens.

Par son testament il laissa son argenterie à sa cathédrale, sa bibliothèque à son chapitre, ses manuscrits à l'évêque de Verceil, et institua l'hôpital général son héritier. Il régla ses funérailles, et ordonna qu'on les fît avec la plus grande simplicité. Il choisit pour sa sépulture un caveau qui était auprès du chœur, et ne voulut d'autre inscription que celle qui se lit encore aujourd'hui sur une petite pierre de marbre, et qui est conçue en ces termes : « Charles, cardinal du titre de sainte Praxède, archevêque de Milan, implorant le secours des prières du clergé, du peuple et du sexe dévot, a choisi ce tombeau de son vivant. » On y fit cette addition : « Il vécut quarante-six ans un mois et un jour ; il gouverna cette église vingt-quatre ans huit mois vingt-quatre jours, et mourut le 4 novembre 1584. »

Peu de temps après sa mort, le P. Adorno eut un songe où il le vit environné de lumière et de gloire, et le saint lui dit : « Je suis heureux ; vous me suivrez bientôt. » Adorno raconta ce fait à plusieurs de ses amis, et l'attesta une fois publiquement en prêchant. Il retourna à Gênes sa patrie, et y mourut peu de temps après en odeur de sainteté.

S. LOUIS DE GONZAGUE,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(21 juin.)

Louis de Gonzague, parent au troisième degré du duc de Mantoue, eut pour père Ferdinand de Gonzague, prince du Saint-Empire, et marquis de Châtillon, en Lombardie ; et pour mère Marthe Tana Santena, qui était d'une famille illustre. Mar-

the était dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne. Le marquis de Châtillon vivait aussi à la cour et jouissait des bonnes grâces de son prince.

Marthe, qui avait beaucoup de piété, ne souhaitait rien tant que d'avoir un fils qu'elle pût entièrement consacrer au service de Dieu. Ses vœux furent exaucés. Notre saint naquit au château de Châtillon, le 9 mars 1568, et eut pour parrain Guillaume, duc de Mantoue, qui le nomma Louis.

Dès qu'il fut capable d'intelligence sa mère lui inspira la crainte et l'amour de Dieu; quoique dans l'âge le plus tendre, il aimait à se retirer dans des lieux écartés, où il priait avec une ferveur extraordinaire.

Son père, qui voulait en faire un militaire, tâchait de lui donner du goût pour cet état, en lui procurant des armes proportionnées à sa taille et à son âge. Il le mena à Casal pour qu'il assistât à une revue de trois mille soldats italiens. Insensiblement Louis prit l'habitude de dire de ces mots grossiers si ordinaires aux gens de guerre, sans comprendre ce qu'ils signifiaient, puisqu'il n'avait que sept ans. Son gouverneur l'en ayant repris, il se corrigea sur-le-champ. Quoique la faute qu'il avait commise fût légère, à cause du défaut d'âge et de réflexion, il ne cessa de la déplorer toute sa vie.

De retour à Châtillon il se fit un devoir de réciter tous les jours à genoux l'office de la Vierge et plusieurs autres prières. Il était dans sa huitième année lorsqu'il fut envoyé à Florence avec son frère Rodolphe. Il ne se contenta pas de s'appliquer à l'étude des lettres et aux exercices convenables à son rang; il se perfectionna surtout dans la science des

saints. Il conçut une haute estime de la chasteté, et il prenait tous les moyens propres à conserver en lui cette vertu, tels que la prière, la vigilance sur soi-même et la fuite des occasions dangereuses. Son humilité se manifestait par la conduite qu'il tenait à l'égard de ses domestiques; jamais il ne leur parlait avec un ton de maître, il ne leur demandait qu'en priant les services qu'il avait droit d'exiger d'eux.

De Florence les deux jeunes princes furent envoyés à Mantoue, et puis à la cour de Guillaume de Gonzague, qui venait de donner à leur père le gouvernement de Montferrat. Louis, quoiqu'il eût à peine douze ans, prit la résolution de remettre à son frère son droit de marquisat de Châtillon, dont l'empereur lui avait donné l'investiture. Il désirait s'affranchir des liens qui l'attachaient au monde. Sa langueur, occasionnée par une longue maladie, lui fournit un prétexte de vivre dans la retraite et de se livrer entièrement aux exercices de la vie intérieure. Il faisait la fonction d'apôtre parmi les autres enfants, surtout parmi les pauvres, et se chargeait lui-même du soin de les instruire. Il parlait de Dieu d'une manière si intéressante que des personnes avancées en âge, et d'ailleurs fort éclairées, en étaient singulièrement étonnées.

Louis s'étant rendu à Bresce pour aller recevoir la bénédiction de S. Charles Borromée, le saint cardinal fut extrêmement satisfait d'un entretien qu'il eut avec le jeune prince; il l'exhorta à se préparer à sa première communion, qu'il n'avait point encore faite, et lui donna des avis salutaires sur la conduite à tenir en pareilles circonstances ainsi que sur plusieurs autres pratiques de piété. Il n'oub ia jamais

le bonheur qu'il avait eu de voir le saint archevêque de Milan.

Enfin, dégoûté de plus en plus du monde, il prit, de l'aveu de son confesseur, la résolution d'entrer dans la Compagnie de Jesus, afin de s'occuper entièrement de la gloire de Dieu en travaillant à la sanctification des ames. Son père, auquel il s'en ouvrit, entra dans une grande colère, et lui fit même de grandes menaces pour le détourner de son dessein. Il céda pourtant à la fin aux représentations de ses amis, et acquiesça aux désirs de ce fils. Il rétracta ensuite son consentement ; il chargea son fils de commissions fort dissipantes, dans l'espérance de lui inspirer d'autres pensées. Il agissait comme les gens du monde, qui au lieu d'éprouver la vocation de leurs enfants cherchent à les distraire. Mais la persévérance et la patience de son fils le désarmèrent pour toujours, et il le laissa en liberté. « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez fait au cœur une plaie qui saignera long-temps. Je vous aime, et vous le méritez ; j'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma famille ; mais enfin, puisque vous êtes assuré que Dieu vous appelle à autre chose, je ne vous retiens plus : allez où le Seigneur vous veut ; fasse le ciel que vous y soyez heureux ! » Il entra au noviciat chez les jésuites de Rome, le 21 novembre 1585, n'ayant point encore dix-huit ans accomplis.

Le fervent novice se regardait comme le dernier de ses compagnons. Sa mortification était si absolue qu'il paraissait ne faire aucune attention aux choses extérieures qui n'avaient point la gloire de Dieu pour objet. On ne pouvait lui faire plus de peine que de le traiter avec la moindre distinction;

il était enchanté lorsqu'il exerçait les fonctions les plus humiliantes; son amour pour la pauvreté était extraordinaire; souvent il avait des ravissements dans la prière, et des larmes abondantes coulaient de ses yeux, surtout pendant la communion. Il était pénétré d'une tendre dévotion pour la mère de Dieu ainsi que pour les saints anges, et en particulier pour les anges gardiens. Les peines intérieures qu'il éprouva au commencement de son noviciat ne servirent qu'à purifier son cœur plus parfaitement. Son noviciat achevé, il fit ses vœux le 20 novembre 1587; peu de temps après il reçut la tonsure et les ordres mineurs.

Une contestation, née dans sa famille pour des intérêts temporels, l'obligea de faire le voyage de Mantoue. Il réunit les esprits divisés et leva toutes les difficultés qui s'opposaient au rétablissement de la paix. De Mantoue il se rendit à Milan, où il lui fut révélé dans la prière que la fin de sa vie approchait.

Durant une maladie épidémique qui fit de grands ravages à Rome en 1591, les jésuites érigèrent un nouvel hôpital à leurs frais. Ils reçurent les pauvres malades, et les y servirent avec beaucoup de charité. Louis fut un de ceux qui se signalèrent le plus. La contagion attaqua plusieurs jésuites qui en moururent. Notre saint en fut aussi attaqué; la pensée que Dieu allait l'appeler à lui le remplit de joie. Il reçut le saint viatique et l'extrême-onction; il guérit cependant; mais il lui resta une fièvre lente, qui en trois mois le réduisit à une extrême faiblesse. Il mourut la nuit du 20 au 21 juin de l'année 1591. Il était âgé d'un peu plus de vingt-trois ans. Grégoire XV le béatifia en 1621, et Benoît XIII le canonisa en 1726. Les bollandistes

ont donné l'histoire des miracles opérés par son intercession.

S. JEAN DE LA CROIX,

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ.

(24 novembre.)

S. Jean de La Croix, le plus jeune des enfants de Gonzales d'Yepez, est né en 1542 à Fontibère, près d'Avila, dans la Vieille-Castille, en Espagne. Sa mère, devenue veuve, resta sans secours, chargée de trois jeunes enfants en bas âge. Elle se retira avec eux à Médina, où Jean fut envoyé au collége pour y apprendre les premiers éléments de la grammaire. Sa piété, dont sa mère lui avait inspiré le goût, et surtout sa dévotion à la sainte Vierge, ayant été remarquées par l'administrateur de l'hôpital de cette ville, il le prit chez lui et l'employa au service des malades. Jean s'acquitta de son office avec un zèle et une charité au dessus de son âge. Il pratiquait dès lors les austérités les plus rigoureuses, et ménageait son temps de manière que le service des malades, aux heures prescrites, n'empêchait pas qu'il s'appliquât à ses études, en continuant d'aller au collége des Jésuites.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-unième année il prit l'habit chez les carmes, à Medina. Son dévouement pour honorer la sainte Vierge le détermina pour cet ordre religieux, qui lui est consacré. Il fut pendant son noviciat l'exemple de tous ses confrères ; et, ses vœux étant faits, on l'envoya à Salamanque pour faire son cours de théologie. Il continua d'y pratiquer des austérités extraordinaires.

L'humilité la plus profonde et son union avec Dieu par la pratique de l'oraison en firent dès lors un homme mort au monde et à lui-même. Son cours de théologie, qu'il avait fait avec succès, étant achevé, il fut ordonné prêtre. Il avait alors vingt-cinq ans. Il se prépara à la célébration de sa première messe par de nouvelles mortifications, par de ferventes prières, par de longues méditations et les actes intérieurs des vertus.

Sainte Thérèse, qui travaillait alors à la réforme du Carmel, eut occasion de faire un voyage à Medina del Campo. Ce qu'elle avait entendu dire de notre saint religieux lui inspira le désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Elle lui dit que Dieu l'appelait à se sanctifier dans l'ordre de Notre-Dame-du-Carmel ; qu'elle était autorisée par le général de l'ordre à établir deux maisons réformées pour les hommes, et qu'il devait être le premier instrument que le ciel emploierait à cet important ouvrage. Peu de temps après la sainte fonda en effet son premier monastère d'hommes dans une maison pauvre du village de Durvelle. S. Jean de La Croix s'y retira, et deux mois après quelques autres religieux carmes vinrent l'y joindre. Ils renouvelèrent tous leur profession le premier dimanche de l'avent en 1568. Telle fut l'origine des carmes déchaussés, dont l'institut fut approuvé par Pie V après bien des contradictions, et confirmé en 1580 par Grégoire XIII. Les austérités de ces premiers carmes réformés étaient portées si loin que sainte Thérèse, si mortifiée elle-même, crut nécessaire de leur prescrire une mitigation.

L'odeur de leur sainteté se répandit bientôt en Espagne, et trois autres monastères furent succes-

sivement fondés en très peu d'années. L'exemple et les exhortations de S. Jean de La Croix animaient tous ses religieux à tendre à la plus haute perfection ; et Dieu, pour le rendre encore plus conforme à Jésus-Christ crucifié, l'éprouva par les plus rigoureuses peines, tant intérieures qu'extérieures. Il éprouva souvent des sécheresses, des désolations, des inquiétudes sur lui-même. Les tentations du démon furent long-temps violentes. Les hommes le calomnièrent plusieurs fois ; ses anciens confrères, irrités contre lui, le firent arrêter comme apostat de l'ordre, et le renfermèrent pendant plus de neuf mois dans une sorte de cachot, où la plus mince nourriture et toutes les incommodités d'une situation si triste lui firent éprouver les plus longues souffrances.

Toute la vie de notre saint offre une vicissitude continuelle de croix et de privations, auxquelles succédaient cependant des grâces extraordinaires, des consolations même sensibles, et toujours un surcroît de résignation et d'amour pour la divine volonté, en s'unissant au Dieu Sauveur obéissant jusqu'à la mort de la croix. Sainte Thérèse se servit utilement de S. Jean de La Croix pour le succès de la réforme qu'elle établissait parmi les religieuses carmélites. L'esprit de Dieu, qui le conduisait, le rendait capable de suffire à toutes les bonnes œuvres pour lesquelles on lui demandait du secours, en même temps qu'il fondait ou gouvernait les nouveaux monastères des carmes réformés. Il fut élu en 1585 vicaire provincial d'Andalousie et premier définiteur. Quelques années après, obligé d'assister au chapitre de l'ordre tenu à Madrid, S. Jean de La Croix ayant dit son avis sur les abus

introduits dans les monastères, et parlé de la nécessité de la réforme, il fut censuré par le chapitre, dépouillé de ses emplois, et obligé de se retirer dans un de ses pauvres monastères, fort solitaire, où il tomba malade (1). Voyant qu'il ne pouvait se procurer aucun secours dans cette espèce de désert, son supérieur l'engagea à aller au couvent d'Ubéda. Le saint obéit; mais la fatigue du voyage augmenta considérablement l'inflammation qu'il avait à une jambe, et elle fut bientôt couverte d'ulcères, qui exigèrent des opérations douloureuses, qu'il supporta sans pousser un soupir.

Au fort de ses peines il baisait son crucifix et le pressait sur son cœur. Le prieur de la maison où il était mourant, rempli de préjugés et d'aversion pour notre saint, en agissait à son égard de la manière la plus indigne; il défendit même aux autres religieux d'aller le voir. Sur ces entrefaites le provin-

(1) Ce fut dans cette solitude que Jean de La Croix mit la dernière main aux traités mystiques qui composent le recueil de ses ouvrages, imprimés en 2 vol. in-4°.

Les deux premiers ont pour titre *de la Nuit obscure et de la Montée du Carmel*. Il y est traité des épreuves intérieures et des angoisses, par lesquelles une ame est purifiée des affections terrestres, et disposée à la prière surnaturelle.

Dans les autres, intitulés l'*Exposition des Cantiques* et la *Vive Flamme d'amour*, l'auteur explique les opérations du Saint-Esprit dans les impressions surnaturelles, et tous les degrés de l'union divine dans la prière. On ne peut décrire les communications secrètes d'une ame dans cet état, et il n'y a que ceux qui les ont éprouvées qui soient capables de s'en former une idée. C'est pour ces personnes que le saint a écrit les ouvrages dont nous parlons. Ils leur seront sans doute utile; mais ils pourraient devenir nuisibles à ceux qui ne sont point dans le même cas, et qui sont facilement les dupes de leur imagination; ils le deviendraient surtout aux enthousiastes qui abusent de ce qu'ils n'entendent point pour étayer leurs illusions.

cial étant arrivé fut indigné de la conduite du prieur; il fit tirer Jean de La Croix de la cellule incommode où il était mourant, et rendit à ses vertus un témoignage qui toucha le prieur, et lui fit demander pardon à genoux au saint du traitement qu'il lui avait fait éprouver. Les douleurs de S. Jean augmentant, il récita tout haut le psaume *Miserere* avec ses frères ; il se fit lire ensuite une partie du livre du Cantique des cantiques. A la fin il s'écria : *Gloire à Dieu !* puis, pressant le crucifix sur son cœur, il dit : *Seigneur, je remets mon ame entre vos mains*, et expira le 15 décembre 1591 à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut canonisé par Benoît XIII en 1729.

S. PHILIPPE DE NÉRI,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE, EN ITALIE.

(26 mai.)

S. Philippe de Néri, né à Florence en 1515, annonça dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la vertu. Lorsqu'il eut fini son cours d'humanité, on l'envoya chez un de ses oncles, qui était un riche marchand; il eut bientôt pris la résolution de le faire héritier de tous ses biens. Mais le jeune Philippe, qui voulait tendre à la perfection, renonça à l'occasion qui se présentait de s'assurer une fortune considérable. Il quitta la maison de son oncle, et se retira à Rome en 1533. Ayant été chargé d'élever les enfants d'un gentilhomme Florentin, il inspira à ses disciples le goût des lettres et de la piété. Il étudia en même temps la philosophie et la théologie. Quelques-uns de ses compagnons

d'études essayèrent de le corrompre par des discours lascifs ; mais il leur parla avec tant de force et d'onction qu'il leur inspira les sentiments d'une vive componction. Malgré les précautions qu'il prenait pour se garantir des piéges de l'ennemi du salut, il n'en éprouva pas moins les révoltes de la chair, dont il triompha enfin par la pratique de la prière, du jeûne et de l'humilité.

Après son cours de théologie il étudia quelque temps l'Écriture et les Pères. Il s'appliqua aussi au droit canonique. Il devint si habile dans ces sciences que les plus habiles même venaient le consulter. Mais le désir ardent qu'il avait de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ le fit renoncer à l'étude des lettres ; il vendit ses livres et en donna le prix aux pauvres. N'étant plus occupé que de Dieu, il acquit bientôt le don de la plus sublime oraison, où il reçut des grâces extraordinaires qui l'élevaient au dessus de la nature de l'homme, mais que son humilité lui faisait cacher. Quoiqu'il fût au milieu d'une grande ville, sa conduite était celle d'un ermite qui ne connaissait que pénitences et macérations. Il se mit ensuite à fréquenter les places publiques, dans la vue de gagner des ames à Jésus-Christ, et il opéra un grand nombre de conversions. Il visitait encore les hôpitaux pour servir les pauvres et les consoler dans leurs peines.

S'étant associé quelques personnes animées des mêmes sentiments, il établit à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité, où l'on devait recevoir, servir et instruire les malades, les pélerins et les convalescents qui n'avaient point de retraite. Il faisait lui-même des discours de piété, et des conférences spirituelles qui produisirent les plus grands fruits. Il

transféra depuis sa confrérie dans l'église de la Trinité, et établit en même temps un nouvel hôpital, qui est encore aujourd'hui très florissant et un des mieux réglés du monde chrétien.

Son confesseur l'obligea enfin d'entrer dans la cléricature; il fut ordonné prêtre en 1551, à l'âge de trente-six ans. Après son ordination il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme, qui menaient une vie très édifiante. Chaque prêtre mangeait en particulier, et pratiquait des jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Le jour qu'il dit sa première messe il reçut des consolations extraordinaires. Il se fit depuis un devoir de célébrer tous les jours le saint sacrifice, et plusieurs fois il lui arriva d'avoir des extases et des ravissements. Ayant été chargé du ministère de la réconciliation dans le tribunal de la pénitence, il s'en acquitta avec autant de zèle que d'assiduité et de prudence. Il était rare que les pécheurs qui s'adressaient à lui persistassent dans leurs désordres. Les pécheurs d'habitude lui paraissaient mériter une attention particulière. Il leur indiquait peu à peu ce qu'ils avaient à faire pour parvenir à une parfaite conversion ; il les conduisait avec une douceur et une prudence qui applanissaient les difficultés et prévenaient le découragement. Il avait de plus un talent admirable pour percer les replis les plus cachés des consciences, pour découvrir le principe, la cause et le remède de chaque faute.

Il lui manquait d'être éprouvé par la calomnie. On commença par tourner en ridicule la manière dont il disait la messe. On employa ensuite de faux rapports pour noircir sa réputation. On porta même au vicaire de Rome des plaintes graves contre lui,

au point qu'il fut interdit. Il souffrit cette humiliation sans se plaindre. Mais les accusations ayant été bien examinées, on reconnut qu'elles étaient fondées sur des calomnies. L'innocence du serviteur de Dieu fut reconnue. On lui permit de reprendre son premier genre de vie, et de continuer de travailler à la conversion des pécheurs par tous les moyens que sa prudence lui suggérerait.

Ce fut dans les conférences de S. Philippe de Néri que la congrégation des Oratoriens de Rome prit naissance. Des prêtres et de jeunes ecclésiastiques s'associèrent à lui pour travailler de concert à la sanctification des ames. Ils l'aidaient dans ses conférences, ainsi que dans les prières et les méditations qu'il faisait faire au peuple dans l'église de la Sainte-Trinité. Ces pieux ministres des autels furent nommés *Oratoriens*, parceque à certaines heures du matin et du soir ils appelaient le peuple à l'église en sonnant une cloche. Il réunit ses disciples en un corps, leur donna des statuts, et voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. Ils devaient travailler à établir en eux le règne de Jésus-Christ, et s'employer de toutes leurs forces à prêcher, à instruire les ignorants et à enseigner les principes de la doctrine chrétienne. La nouvelle congrégation fut approuvée en 1575 par Grégoire XIII. Ses constitutions furent depuis confirmées par Paul V en 1612. La congrégation de l'Oratoire fut bientôt connue, et elle eut des établissements en différentes villes d'Italie. Elle a aussi produit plusieurs hommes célèbres, entre autres le cardinal Baronius. (1)

(1) Baronius fut créé cardinal en 1596 par Clément VIII, et

S. Philippe de Néri était d'une faible complexion, et il n'y avait presque pas d'année où il n'eût des maladies, ce qui ne l'empêcha pas cependant de parvenir à une grande vieillesse. Il mourut le 26 mai 1595 à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles, et Grégoire XV le canonisa en 1622.

NOTICE

SUR LE CARDINAL DE BERULLE, LE P. DE CONDREN, ET QUELQUES AUTRES PRÊTRES DE L'ORATOIRE.

Les oratoriens de France ont eu pour fondateur le savant et pieux cardinal Pierre de Berulle. Ce grand homme sortait d'une ancienne famille de Champagne. Claude, son père, était conseiller au parlement de Paris; Louise Seguier, sa mère, fut par une piété exemplaire la gloire de sa maison, où l'on comptait plusieurs hommes célèbres qui avaient utilement servi l'Église et l'état. Devenue veuve, elle embrassa l'ordre austère des Carmélites, et y mourut entre les bras de son fils, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

mourut en 1607. Quoiqu'il se trouve des fautes dans ses Annales, ce qui était inévitable dans un ouvrage de cette nature, on ne peut lui savoir trop de gré de son entreprise; elle suppose une érudition immense et une application infatigable au travail, et c'est à juste titre qu'on donne au savant cardinal le nom de père des Annales de l'histoire ecclésiastique. Léonard Venturini, imprimeur de Lucques, donna il y a quelques années une édition des Annales de Baronius, avec les corrections des savants au bas des pages. Il est fâcheux que l'exécution typographique ne réponde point à l'importance de l'ouvrage.

Le jeune Pierre de Berulle, encouragé par ces exemples domestiques, fit de rapides progrès dans la vertu. Il n'avait encore que dix-huit ans lorsqu'il composa un excellent traité *de l'Abnégation de soi-même*.

Sa première inclination avait été de se faire religieux ; mais un désir ardent de servir le prochain le détermina à entrer dans le clergé séculier. Il reçut les saints ordres en 1599, après une retraite de quarante jours faite dans un couvent de capucins. Lorsqu'il dit sa première messe plusieurs personnes remarquèrent qu'il avait eu des ravissements. Il devint un modèle accompli d'humilité, de mortification, de silence et de prière, vertus auxquelles il s'était exercé dès l'enfance.

Quoiqu'il fût fort versé dans la théologie, il ne voulut point par humilité prendre le grade de docteur. Il refusa les évêchés de Laon et de Nantes, ainsi que l'abbaye de Saint-Etienne de Caen; il refusa aussi la place de précepteur du dauphin de France, qu'on le pressait vivement d'accepter. Le roi, voyant qu'on ne pouvait vaincre le refus qu'il faisait d'un évêché, dit avec émotion : « Je saurai avoir son consentement par le moyen de quelqu'un qui est plus grand que moi. » Par cette personne plus puissante que lui le prince entendait le pape. Pierre de Berulle tint ferme, et répondit que si l'on le pressait davantage sur cet article il sortirait du royaume.

Comme il savait parfaitement manier la controverse, et qu'il possédait éminemment le talent de toucher les cœurs en éclairant les esprits, il ramena dans le sein de l'Église plusieurs calvinistes, entre autrse le comte de Laval. Il réussissait aussi merveilleusement dans la direction des consciences.

Ce fut lui qui établit en France les religieuses *Thérésiennes* ou *Carmélites* de sainte Thérèse, qu'il amena d'Espagne en 1603. Il les dirigea plusieurs

années dans leur couvent de Paris, que la reine mère, Marie de Médicis, avait fait bâtir.

Le serviteur de Dieu fonda en 1611 l'Oratoire de France, à la persuasion de S. François de Sales, du vénérable César de Bus et du P. Coton, jésuite ; il y fut aussi porté par les instances réitérées du cardinal de Retz, son évêque. Lorsqu'on bâtit la première chapelle de sa congrégation, il y travailla lui-même, et fit l'office de manœuvre. C'était ainsi qu'il saisissait toute les occasions de pratiquer l'humilité.

Les oratoriens de France sont des prêtres qui vivent dans la pauvreté volontaire, dans l'obéissance et l'exercice des fonctions du ministère. Ils ne sont point religieux, et peuvent sortir de la congrégation. Cet article de leur réglement fut spécialement confirmé par Paul V en 1613.

Pierre de Berulle fut souvent chargé malgré lui de la conduite des affaires publiques. Le mariage de Henriette Marie de France, fille de Henri IV, avec Charles I, roi d'Angleterre, ayant été arrêté, on l'envoya à Rome pour obtenir une dispense à cause de la diversité de religion des deux époux. Urbain VIII, qui occupait alors la chaire de S. Pierre, fut singulièrement satisfait des entretiens qu'il eut avec l'envoyé de France. Sa vertu surtout lui causa beaucoup d'admiration, jusque-là qu'il dit que *M. de Berulle n'était point un homme, mais un ange.* Il recommanda à ses nonces en France de suivre en tout ses avis, et de ne rien faire que de concert avec lui ; il envoya aussi un chapeau de cardinal qui devait lui être remis à son retour d'Italie. M. l'abbé de Berulle le reçut à Paris en 1627, parcequ'il avait un ordre exprès du pape de ne pas le refuser. Louis XIII le chargea de conduire sa sœur en Angleterre, où il s'attira l'estime et la vénération de toute la cour de ce royaume pendant le peu de temps qu'il y passa.

Lorsque Louis XIII et son conseil se déterminè-

rent à entreprendre le siége de La Rochelle ce fut principalement, dit Perrault, en conséquence d'une révélation du pieux cardinal, qui leur promettait le succès de cette entreprise.

M. de Berulle composa plusieurs ouvrages de piété qui ont été publiés en un vol. in-folio, par le P. Bourgoin, troisième général de l'Oratoire, lequel a mis à la tête la vie de l'auteur. On y admire le zèle et l'onction, l'esprit de renoncement et d'humilité, une tendre dévotion pour Jésus-Christ, pour sa bienheureuse mère et sainte Marie-Madeleine.

L'autorité que le cardinal de Berulle avait dans l'Église et dans l'état ne lui fit pas abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance, furent toujours ses vertus favorites. Il ne passait aucun jour sans offrir le saint sacrifice. Il mourut d'apoplexie à l'autel, justement avant la consécration, le 2 octobre 1729 à l'âge de cinquante-cinq ans.

Le corps du cardinal de Berulle est chez les oratoriens de la rue Saint-Honoré, à Paris. Il est représenté à genoux et en prières chez les carmélites de la rue Saint-Jacques, dans la même ville. Sa statue, qui est de beau marbre et que les connaisseurs regardent comme un chef-d'œuvre, a été placée dans la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine, où le serviteur de Dieu allait souvent prier durant sa vie. C'était là qu'en méditant sur les vertus de cette sainte il se pénétrait pour elle des sentiments d'une vive dévotion, et qu'il s'excitait à l'amour divin, à l'humilité et à la pénitence.

Vis-à-vis de la statue du cardinal est le magnifique tableau de sainte Marie-Madeleine, par Le Brun, lequel forme la contre-table de l'autel. Le peintre dans ce tableau a représenté la fameuse duchesse de La Vallière, qui se fit carmélite en 1675, et qui mourut en odeur de sainteté en 1710. Elle a exprimé

son esprit dans le livre qu'elle a donné sous le titre de *Réflexions sur la miséricorde de Dieu.*

Le P. Condren, d'une famille noble du Soissonnais, naquit le 15 décembre 1588. On voit par sa Vie, qu'a écrite le P. Amelote, qu'il possédait dans un haut degré la science des saints. Il joignait à une piété tendre un talent admirable pour conduire les ames dans les voies de la perfection. Il fut confesseur de M. le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. L'humilité lui fit refuser le de chapeau cardinal ainsi que les archevêchés de Reims et de Lyon. Cette même vertu l'empêcha de rien faire imprimer durant sa vie, et ceux de ses ouvrages que nous avons ne parurent qu'après sa mort, qui arriva en 1641.

Le P. Bourgoin, né en 1585, et mort le 6 septembre 1662, nous a laissé des ouvrages de piété, entre autres cinq volumes de méditations fort affectueuses sur la vie de Jésus-Christ Il ne fut pas moins renommé que son prédécesseur pour son éminente sainteté. Ces grands hommes, ainsi que leurs collègues, se distinguaient surtout par une tendre dévotion envers Jésus-Christ, et par la ferveur et l'assiduité avec lesquelles ils méditaient sur les mystères de son incarnation.

L'Oratoire produisit encore vers le même temps deux hommes célèbres, le P. Jean-Baptiste Gault et le P. Le Jeune. Le premier, ayant été sacré évêque de Marseille, renouvela la face de son diocèse. Il finit l'hôpital des galériens commencé par M. de Gondy. Il travailla avec beaucoup de zèle à l'instruction de ces malheureux, et à force de douceur et de patience il vint à bout de vaincre l'opiniâtreté des plus endurcis et des plus insolents. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mai 1643. La chapelle de la cathédrale qui renferme son tombeau est visitée avec beaucoup de dévotion, et l'on y voit un grand nombre de monuments qui attestent la reconnaissance des fidèles

pour les grâces obtenues par son intercession. Le clergé de France, assemblé à Paris en 1645, écrivit au pape Innocent X une lettre où il fait le plus bel éloge du saint évêque de Marseille. On peut voir cette lettre dans le *Gallia Christ. nova*, t. I, p. 673. La Vie de M. Jean-Baptiste Gault a été écrite par plusieurs plumes.

Le P. Le Jeune se consacra aux missions, et laissa par toute la France des marques éclatantes du succès de ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen à l'âge de trente-cinq ans, ce qui le fit nommer dans la suite *le père aveugle*. Cette infirmité et plusieurs autres dont Dieu l'affligea ne l'empêchèrent point de continuer ses missions pendant le reste de sa vie. Les plus saints évêques de France étaient pénétrés pour lui d'une vénération profonde ; mais plus les hommes l'honoraient, plus il s'humiliait en la présence de Dieu. Il mourut le 19 août 1672 à quatre-vingts ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entre autres d'excellents *sermons* recueillis en dix gros volumes in-8°, dont la meilleure édition est celle de Toulouse en 1688. « Ces sermons, dit M. l'abbé Ladvocat, sont capables de toucher et de convertir les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui ont du talent pour la chaire et qui n'ont pas la fausse délicatesse de se rebuter de quelques termes surannés et de comparaisons trop populaires, y trouveront un riche fonds de pensées, de sentiments et d'instructions.» (*Voyez* le *Discours* de M. Ruben *sur la vie du P. Le Jeune*, et le septième *Entretien* du P. Lamy *sur les sciences*, p. 224.)

L'esprit dont les premiers oratoriens étaient animés se communiqua au dehors. M. Olier, qui fonda le séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, en 1642, se fit toujours gloire d'être le disciple du P. Condren. Ce fut par les conseils de ce grand serviteur de Dieu

qu'il se conduisit lorsqu'il travailla si efficacement à établir la réforme dans la vaste paroisse de Saint-Sulpice, à faire fleurir la piété dans plusieurs contrées de la France, et à planter la foi à Montréal, en Amérique, par les pieux missionnaires qu'il y envoya. On conclura de la lecture de sa vie, écrite par le P. Giry, qu'il possédait dans un degré éminent l'esprit sacerdotal, et qu'il avait une expérience consommée dans les voies de Dieu. M. Olier mourut le 2 avril 1657.

M. Eudes, frère du célèbre Mézeray, historiographe de France, se montra aussi le fidèle imitateur du cardinal de Berulle et du P. Condren. Plein de leurs maximes, il fonda à Caen en 1643 une congrégation d'ecclésiastiques séculiers connus sous le nom d'*Eudistes*. Ces ecclésiastiques, dévoués par état à l'instruction des jeunes clercs, à laquelle ils s'appliquent avec autant de zèle que de succès, tiennent les séminaires en Normandie, en Bretagne, etc. M. Eudes est auteur de quelques ouvrages de piété, entre autres d'un excellent livre intitulé *le Royaume de Jésus-Christ*. Il mourut à Caen le 19 août 1680.

Le P. Bernard, surnommé *le pauvre prêtre*, fut principalement redevable de sa conversion aux pieux conseils du P. Condren. Il était fils d'un conseiller du parlement de Bourgogne, qui fut depuis lieutenant-général de Châlons-sur-Saône. Après avoir renoncé aux vanités du monde, il devint un des plus grands contemplatifs du dernier siècle. Son amour pour l'abjection et les croix était si grand qu'il faisait à Jésus-Christ la prière suivante : « Le premier de vos prêtres vous demandait comme une grande faveur d'être avec vous sur le Thabor. Quant à moi, qui suis le dernier de vos ministres, je vous prie de me laisser au pied de votre croix. Je suis prêt à y souffrir et à y mourir si vous l'ordonnez, pourvu que je souffre et que je meure pour vous. » Nous allons

aussi rapporter un trait de son désintéressement. Le cardinal de Richelieu, ne pouvant lui faire accepter aucun bénéfice, lui dit de lui demander au moins quelque grâce. « Monseigneur, dit le P. Bernard, je prie votre éminence d'ordonner que l'on mette de meilleures planches au tombereau dans lequel je conduis les criminels au lieu du supplice, afin que la crainte de tomber dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec attention. » Il prêchait souvent plusieurs fois la semaine, et ses discours produisaient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mai 1641, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de la Charité. La cour et le clergé de France ont souvent sollicité sa béatification. C'est le P. Bernard qui a établi le séminaire des Trente-Trois à Paris. Sa Vie a été écrite par M. Gauffre, par le P. Giry et par le P. Lempereur, jésuite.

Avant de finir cette note, nous dirons deux mots de la sœur Marie de l'Incarnation, dont l'histoire a tant de rapport avec celle de M. de Berulle. On sait qu'elle fut d'un grand secours au pieux cardinal dans les établissements qu'il fit et surtout dans celui des Carmélites en France. Elle était fille de Nicolas Aurillot, maître des comptes à Paris, et elle épousa M. Acarie, qui était aussi maître des comptes dans la même ville. Quoique obligée de vivre dans le monde, elle se rendit recommandable par une rare piété, par des aumônes immenses et des mortifications extraordinaires. Devenue veuve, elle entra chez les carmélites d'Amiens en qualité de sœur converse. Ce fut par humilité qu'elle ne voulut point se retirer dans le grand couvent que ces religieuses avaient à Paris, et à la fondation duquel elle avait eu beaucoup de part. Lorsque l'on eut appris qu'elle ne prétendait être que sœur converse, les carmélites, qui la regardaient comme leur fondatrice en

France, s'opposèrent à son dessein, ainsi que M. du Val, qui était leur supérieur conjointement avec M. de Berulle. Le dernier cependant, après s'être assuré qu'elle agissait de la sorte par le motif d'une sincère humilité, lui fit accorder ce qu'elle demandait. Madame Acarie, qui prit le nom de *Marie de l'Incarnation*, se vit avec joie employée à servir dans la cuisine. Sa profession faite, on l'envoya à Pontoise, où elle mourut en 1618 à l'âge de près de cinquante-trois ans.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DE CE SIÈCLE.

Pendant les dernières années du seizième siècle la religion en France était dans la situation la plus triste. Depuis trente ans les calvinistes révoltés s'obstinaient à déchirer leur patrie, et plus d'une fois déjà ils y avaient mis la religion en péril, lorsque la mort de Henri III donna un nouveau sujet de craindre que l'erreur ne vînt enfin à prévaloir sur la vérité. L'héritier de la couronne était Henri IV, chef du parti calviniste; l'hérésie semblait être sur le point de monter avec lui sur le trône. Mais une crainte en apparence si bien fondée n'eut pas de suite; et la religion, malgré la perversité des vues d'un grand nombre de ses défenseurs, sortit encore triomphante d'une lutte où tout devait la faire succomber.

Le moyen dont Dieu se servit pour opérer cet heureux effet fut l'abjuration de Henri IV. Il est bien remarquable que les ministres des calvinistes achevèrent contre leur intention de le déterminer à l'importante démarche qu'il méditait. Le prince s'était déjà fait instruire dans la religion catholique. Avant de se déclarer, il voulut savoir ce qu'en pensaient les ministres protestants, et leur demanda s'ils croyaient qu'on pût se sauver dans l'Église romaine.

Ils furent obligés de convenir qu'on le pouvait. « Pourquoi donc, reprit le roi, l'avoir abandonnée? Les catholiques soutiennent qu'on ne peut se sauver dans la vôtre; vous convenez qu'on peut se sauver dans la leur; le bon sens veut que je prenne le plus sûr, et que je préfère une religion dans laquelle, de l'aveu de tout le monde, je puis faire mon salut. » Le roi agit en conséquence; il abjura solennellement le calvinisme, et reçut du pape l'absolution des censures qu'il avait encourues par l'hérésie. L'abjuration du roi sauva la foi prête à s'éteindre en France; et le prince prouva la sincérité de sa démarche par la protection éclatante qu'il ne cessa de donner à la religion dans ses états.

D'un autre côté l'Église fut consolée par les heureux fruits que produisit le concile de Trente dans les seizième et dix-septième siècle. Ces fruits furent grands et durables; mais on peut dire qu'ils sont tous renfermés dans l'esprit de zèle et de lumière dont ce saint et savant concile anima un grand nombre d'ouvriers apostoliques qui travaillèrent à guérir les plaies que l'ignorance, la corruption des mœurs, le schisme et l'hérésie avaient faites à l'Église, et qui lui rendirent en quelque sorte la vigueur et la fécondité des premiers siècles.

Parmi ces illustres personnages on peut compter sainte Thérèse qui, dans le temps du même concile, réforma l'ordre des Carmélites; S. Charles Borromée, archevêque de Milan, qui le premier de tous les évêques commença à exécuter les sages réformes proposées par le concile; S. François de Sales, évêque de Genève, qui signala son zèle par la conversion des hérétiques et des mauvais catholiques.

Plusieurs saints personnages, entre autres le cardinal de Berulle, fondateur de la congrégation de l'Oratoire, et S. Vincent de Paul, fondateur de la mission de Saint-Lazare et des filles de la Charité, se signalèrent de même pendant le dix-septième siècle par leur zèle et par leurs travaux. En même temps on vit s'élever sous les auspices de M. Olier la congrégation de Saint-Sulpice, si célèbre par le talent particulier qu'elle a reçu de Dieu pour la direction des séminaires. Bientôt après M. de La Salle établit à Reims, pour l'éducation des enfants du peuple, les Frères des écoles chrétiennes; institution admirable dans sa simplicité même, contre laquelle les efforts de l'impiété moderne ont été impuissants. Ces établissements et beaucoup d'autres semblables ranimèrent la ferveur non seulement dans le clergé régulier et séculier, mais encore parmi les peuples auxquels de zélés missionnaires portaient sans cesse la parole du salut.

Le zèle des missionnaires ne se borna pas à régénérer l'Europe. Dieu suscita dans tout le cours de ce siècle une foule d'hommes apostoliques qui allèrent annoncer la foi de Jésus-Christ en Grèce, en Égypte, dans le cœur de l'Afrique et de l'Asie, à la Chine et dans presque toute l'étendue de l'Amérique. Rien ne put rebuter ces ouvriers zélés, ni la distance des lieux, ni les incommodités des divers climats, ni la barbarie des peuples à qui ils portaient la parole du salut. Ces terres lointaines si longtemps incultes, arrosées de la sueur et souvent même du sang des missionnaires, devinrent plus fertiles, et produisirent une moisson abondante qui répara avantageusement les plaies que de nouvelles erreurs faisaient en Europe à la religion.

Aux hérésies de Luther et de Calvin on vit succéder le jansénisme. Cette hérésie est la plus artificieuse peut-être de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Jansénius, évêque d'Ypres, en fut l'auteur; il la déposa dans un livre qui fut intitulé *Augustinus*, comme si ce livre n'eût contenu que la doctrine de S. Augustin; mais il contenait en effet le calvinisme un peu mitigé. On y voit entre autres ces désespérantes propositions : *Que l'homme ne peut résister à la grâce; que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes; qu'il y a des commandements de Dieu impossibles non seulement aux pécheurs, mais encore aux justes, et que la grâce même leur manque pour pouvoir les accomplir.* Ce qui fait de Dieu un tyran qui ordonne l'impossible, et de l'homme une machine qui se porte nécessairement au bien quand il a la grâce, et au mal quand il ne l'a pas.

Avant que le souverain pontife eût porté son jugement sur ces monstrueuses erreurs, les partisans de Jansénius avaient protesté de la plus entière soumission. Dès qu'ils les virent condamnées, ils soutinrent qu'elles n'étaient pas dans l'*Augustinus*, comme si l'Église, qui est la colonne de la vérité, pouvait voir dans un livre des erreurs qui n'y sont pas. Mais l'Eglise réprouva cette téméraire prétention; et la constitution *Unigenitus*, qui, dans les erreurs de Quesnel, condamnait de nouveau celles de Jansénius, fut reçue avec autant de joie que de respect par les évêques de tout l'univers chrétien.

LES SAINTS MARTYRS DU JAPON.

(6 février.)

Le Japon, divisé en plusieurs petits royaumes, est aujourd'hui sous la domination d'un seul empereur. Ceux qui l'habitent ont des mœurs différentes des nôtres en plusieurs points. Ils sont naturellement orgueilleux et passionnés pour les honneurs. Ils adorent, sous des figures grotesques, quelques-uns de leurs ancêtres. Leurs prêtres, appelés bonzes, sont subordonnés à un grand-prêtre qu'ils nomme Jaco. Cet empire était plongé dans les plus épaisses ténèbres du paganisme lorsque S. François Xavier y arriva en 1546. Cet homme apostolique y prêcha l'Évangile avec tant de succès qu'on vit des provinces entières se convertir. Le fruit de ses prédications fut aussi durable qu'il avait été merveilleux, puisqu'en 1582 plusieurs des rois du pays envoyèrent une ambassade solennelle au pape Grégoire XIII. Cinq ans après on comptait dans le Japon deux cent mille chrétiens, parmi lesquels il y avait des bonzes, des princes et des rois. Malheureusement les progrès du christianisme furent arrêtés en 1588.

L'empereur Cambacundono, qui se faisait rendre les honneurs divins, ordonna à tous les missionnaires jésuites de sortir de ses états dans l'espace de six mois. Plusieurs d'entre eux trouvèrent le moyen de rester dans le Japon, mais en se déguisant, afin d'exercer plus librement leur ministère. La persécution s'étant rallumée en 1592, un grand nombre de Japonais convertis reçurent la couronne du mar-

tyre. L'empereur Taycosama, ayant ajouté foi aux calomnies de quelques marchands européens, qui voulaient avoir le privilége exclusif de faire le commerce au Japon, fut transporté de colère contre les chrétiens; il en fit crucifier neuf en 1597, six étaient franciscains et trois jésuites. L'un d'eux, nommé Paul Michi, et d'une famille distinguée du Japon, avait un rare talent pour la prédication, quoiqu'il n'eût encore que trente-trois ans. Plusieurs Japonais convertis souffrirent aussi avec eux; il y en eut en tout vingt-six de martyrisés; il se trouva parmi trois enfants qui avaient coutume de répondre la messe aux prêtres. Les deux plus âgés avaient quinze ans, et le troisième n'en avait que douze. Mais leur grande jeunesse ne les empêcha pas d'endurer les tourments avec courage et même avec joie.

On coupa une partie de l'oreille gauche à vingt-quatre de ces généreux athlètes, puis on les conduisit de ville en ville, ayant les joues toutes couvertes de sang, afin d'intimider les autres chrétiens; et quand ils furent arrivés au lieu du supplice on les attacha à des croix, en leur liant les bras et les jambes avec des cordes et des chaînes; on leur mit ensuite un collier de fer au cou; ensuite on les éleva en l'air, et on planta les croix environ à quatre pieds l'une de l'autre. Chaque martyr avait un bourreau pour lui percer le côté avec une lance : car c'est ainsi qu'on crucifie au Japon. Dès qu'on eut achevé de planter les croix les bourreaux reçurent le signal, et donnèrent en même temps le coup mortel aux soldats de Jésus-Christ. Les chrétiens recueillirent leur sang et leurs vêtements, dont le seul attouchement opéra des miracles.

Urbain VIII mit ces martyrs au nombre des saints, et l'Église les honore en ce jour, qui fut celui de leur triomphe.

On fit embarquer tous les missionnaires, afin qu'ils ne prêchassent plus la religion chrétienne dans le Japon. Il y eut pourtant vingt-huit prêtres qui y restèrent, après s'être déguisés.

L'empereur Taycosama étant mort, les missionnaires jésuites reparurent dans le Japon ; ils y convertirent quarante mille ames en 1599, et plus de trente mille l'année suivante ; ils y firent élever cinquante églises où s'assemblaient les fidèles. La paix fut de nouveau troublée par les édits que publia Cubosama en 1602. Plusieurs Japonais convertis eurent la tête tranchée ; d'autres furent crucifiés ou brûlés. La persécution devint encore plus sanglante en 1614 et 1616. On inventa contre les chrétiens des genres de supplices inouis jusque alors. C'était surtout aux missionnaires qu'en voulaient les idolâtres.

On doit distinguer parmi ces missionnaires le P. Charles Spinola, jésuite. On ne peut imaginer tout ce qu'il eut à souffrir dans la prison. « Qu'il m'est doux de souffrir pour Jésus-Christ, disait-il dans une lettre qu'il écrivit alors !... Ma joie augmente à mesure que je vois approcher la mort. Quel bonheur pour moi s'il m'était permis à Pâques prochain de chanter dans le ciel avec les bienheureux le cantique d'allégresse !... Je commence, disait-il dans une autre lettre, à être disciple de Jésus-Christ depuis que je souffre en prison pour son amour. Dans une maladie que j'ai eue, j'ai ressenti une joie dont je ne peux vous donner d'idée. Je ne me possédais plus, je me croyais déjà dans le paradis. »

Il fut condamné à être brûlé avec quarante-neuf autres chrétiens, dont neuf étaient jésuites, quarante franciscains et six dominicains ; tous les autres étaient laïques. On en brûla vingt-cinq, et on décapita le reste. Ceux que l'on brûla furent liés chacun à un poteau, après quoi on mit le feu à un des bouts du bûcher, qui était éloigné d'eux de vingt-cinq pieds ; en sorte que les flammes qui ne s'approchaient que par degrés ne les consumèrent que deux heures après. Il y eut encore plusieurs autres chrétiens qui périrent dans les tourments les plus horribles.

Ce fut ainsi que le Japon remplit le ciel d'un grand nombre de martyrs. Il n'y a encore que les vingt-six premiers qui soient honorés d'un culte public. Benoît XIV a inséré leurs noms dans l'édition du Martyrologe romain qu'il donna en 1749.

S. CAMILLE DE LELLIS,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS POUR LE SERVICE DES MALADES.

(14 juillet.)

S. Camille de Lellis naquit en 1550 à Bacchianico, petite ville de l'Abruzze au royaume de Naples. A peine fut-il né qu'il perdit sa mère. Il n'avait encore que six ans lorsque la mort lui enleva son père, qui avait servi en qualité d'officier dans les guerres d'Italie. Ayant appris à lire et à écrire, il embrassa aussi la profession des armes, à laquelle il renonça pour toujours en 1594. Il avait contracté une violente passion pour le jeu, et il fit des pertes fort considérables. Bientôt il fut ruiné et réduit à une

telle misère qu'il se vit obligé, pour avoir de quoi subsister, de se mettre au service d'autrui, et de travailler à un bâtiment que faisaient construire les capucins.

Malgré ses égarements Dieu ne l'abandonna point ; il le visita même d'une manière spéciale par sa grâce, qui l'invitait intérieurement à la pénitence. Une exhortation touchante que lui fit un jour le gardien des capucins acheva sa conversion. Eclairé par la lumière qui venait de briller à ses yeux, il fond en larmes, déteste tous les crimes de sa vie passée, et demande au ciel miséricorde. Cet heureux changement arriva au mois de février de l'année 1575. Camille avait alors vingt-cinq ans. Il entra successivement au noviciat chez les capucins et les cordeliers ; mais ces religieux ne voulurent point le recevoir à cause d'un ulcère qu'il avait à la jambe, et que les médecins jugèrent incurable.

Ayant quitté sa patrie, il se rendit à Rome, et y servit l'espace de quatre ans les malades renfermés dans l'hôpital de Saint-Jacques. Il portait divers instruments de pénitence, et veillait nuit et jour auprès des pauvres, s'attachant surtout aux moribonds. Il tâchait de leur procurer tous les secours corporels et spirituels, et de leur suggérer tous les actes de vertu relatifs à leur situation. Sa prière était continuelle. Il choisit pour confesseur S. Philippe de Néri ; il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes. Sa charité, jointe à une rare prudence, le fit élire directeur de l'hôpital.

Camille était pénétré de douleur à la vue du peu de zèle des domestiques que l'on employait au service des malades. Il forma le projet d'instituer une société de personnes de piété qui se dévouassent avec

lui, par le seul motif de la charité, à cette bonne œuvre. Il trouva des compagnons tels qu'il les désirait; mais il rencontra de grands obstacles dans l'exécution de son dessein. Pour se mettre en état d'assister plus utilement les malades il résolut de se préparer à recevoir les saints ordres. Il étudia donc la théologie avec une ardeur incroyable, et il ne tarda pas à acquérir le degré de science qui lui était nécessaire. Il fut ordonné par Thomas Goldwell, évêque de Saint-Asaph, suffragant du cardinal Saveli, évêque vice-gérant à Rome sous le pape Grégoire XIII. Ayant été chargé, en 1584, de desservir la chapelle de Notre-Dame aux *Miracles*, il fut obligé de quitter la direction de l'hôpital.

Ce fut dans la même année qu'il institua sa congrégation pour le service des malades : il fit porter à ceux qui y furent admis un habit noir, avec un manteau de même couleur. Les règles qu'il leur donna étaient en petit nombre. Ils allaient tous les jours à l'hôpital du Saint-Esprit, où ils servaient les pauvres avec autant de zèle et de ferveur que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Ils faisaient les lits des malades, et exerçaient par rapport à eux les fonctions les plus dégoûtantes; ils les exhortaient encore, par des discours touchants, à se bien préparer à la réception des derniers sacrements, pour obtenir de Dieu la grâce d'une bonne mort.

Le saint trouva des adversaires puissants qui voulurent le traverser dans ses bons desseins, et qui lui suscitèrent de grandes difficultés; mais par sa confiance en Dieu il vint à bout de surmonter tous les obstacles. En 1585 ses amis lui procurèrent une maison commode pour loger sa congrégation. Encouragé par ces premiers succès, il porta plus loin

ses vues; il voulut que ses frères s'engageassent à servir les pestiférés, les prisonniers et ceux mêmes qui mouraient dans leurs propres maisons. Leur principal soin était de secourir les ames, en suggérant aux malades des actes de religion convenables à l'état où ils se trouvaient. Camille procura aux prêtres de son ordre les meilleurs livres de piété qui traitaient de la pénitence et de la Passion de Jésus-Christ, et leur recommanda de se faire, d'après les psaumes, un recueil de ces prières touchantes que l'on appelle *jaculatoires*, pour qu'ils s'en servissent dans le besoin. Il leur ordonna d'assister surtout les moribonds; de leur faire régler de bonne heure leurs affaires temporelles, afin qu'ils ne s'occupassent plus que de celles de leur salut; de ne point les laisser trop long-temps avec des amis ou des parents qui pourraient les troubler par un excès de tendresse; de les faire entrer dans de vifs sentiments de pénitence, de résignation, de foi, d'espérance et de charité; de leur apprendre à accepter la mort en esprit de sacrifice et en expiation de leurs péchés; de les exhorter à demander miséricorde par les mérites du Sauveur agonisant, à le conjurer de leur appliquer le fruit de cette prière qu'il fit sur la croix; de leur accorder la grâce de lui offrir leur mort en union avec la sienne, et de vouloir bien recevoir leur ame dans le sein de la gloire. Il forma un recueil de prières qu'on devait réciter pour les personnes qni étaient à l'agonie.

Il n'y avait personne qui ne fût charmé d'un établissement qui avait eu la charité pour principe. Le projet en paraissait d'autant plus admirable qu'il avait été formé et exécuté par un homme sans

lettres et sans crédit. Le pape Sixte V le confirma en 1586, et ordonna que la nouvelle congrégation serait gouvernée par un supérieur triennal. Camille fut le premier. On lui donna l'église de Sainte-Marie-Madeleine pour son usage et pour celui de ses frères. On l'invita en 1588 à venir à Naples, afin d'y fonder une maison de son ordre. Il s'y rendit avec douze de ses compagnons, et fit ce qu'on lui demandait. Ces pieux *serviteurs des malades* (c'était le nom qu'ils prenaient) volèrent au secours des pestiférés qui étaient dans les galères qu'on n'avait point voulu laisser aborder. Deux d'entre eux moururent victimes de leur charité. Camille montra le même zèle à Rome, en deux différentes circonstances où cette ville fut affligée par une maladie contagieuse.

En 1591 Grégoire XIV érigea la nouvelle congrégation en ordre religieux, et lui accorda tous les priviléges des ordres mendiants, sous l'obligation toutefois d'ajouter aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance celui de servir les malades, même ceux qui seraient attaqués de la peste. Il leur défendit de passer dans d'autres communautés religieuses, excepté chez les chartreux. En 1592 et en 1600 Clémeut VIII confirma le même ordre, et lui accorda de nouveaux priviléges.

S. Camille ne négligea rien pour prévenir les abus qui se glissaient jusque dans les lieux consacrés par la charité. Son zèle devint d'autant plus ardent qu'il découvrit que dans les hôpitaux on enterrait quelquefois des personnes qui n'étaient point mortes. Il ordonna à ses religieux de continuer les prières pour les agonisants quelque temps encore après qu'ils paraîtraient avoir rendu le dernier soupir, et

et de ne pas permettre qu'on leur couvrît le visage sur-le-champ, comme il s'était toujours pratiqué; mais son attention à assister les ames l'emportait de beaucoup sur celle qu'il avait à soulager les corps. Il parlait aux malades avec une onction à laquelle il était impossible de résister; il leur apprenait à réparer les défauts de leurs confessions passées, et à entrer dans les dispositions où doivent être des moribonds. Tous ses discours roulaient sur l'amour de Dieu, même dans les conversations ordinaires; et s'il lui arrivait d'entendre un sermon où il n'en fût point parlé, il disait que c'était un *anneau auquel il manquait un diamant.*

Le serviteur de Dieu fut lui-même affligé de diverses infirmités dont la complication le fit beaucoup souffrir. Ce qui le touchait le plus était de ne pouvoir servir les malades comme auparavant; du moins il les recommandait fortement à la charité de ses religieux. Il se traînait encore de lit en lit pour voir si rien ne leur manquait, et pour leur suggérer différents actes de vertu. Souvent on l'entendait répéter ces paroles de S. François : « Le bonheur que j'espère est si grand que toutes les peines et toutes les souffrances deviennent pour moi un sujet de joie. »

S. Camille n'obligea point ses religieux à réciter le bréviaire, à moins qu'ils ne fussent dans les ordres sacrés; mais il leur était enjoint de se confesser, et de communier tous les dimanches et toutes les grandes fêtes, de faire chaque jour une heure de méditation, d'entendre la messe, de dire le chapelet et quelques autres prières.

L'humilité du saint fondateur était extraordinaire; il se méprisait lui-même, au point que tous

ceux qui le connaissaient en étaient dans l'étonnement. Ce fut par un effet de cette vertu qu'il se démit du généralat en 1607; il voulait encore par cette démission se donner plus de temps pour servir les pauvres. Il fonda des maisons de son ordre dans plusieurs villes, comme à Bologne, à Milan, à Gènes, à Florence, à Ferrare, à Messine, à Mantoue, etc.; il envoya aussi quelques-uns de ses frères en Hongrie, et dans d'autres lieux qui étaient affligés de la peste. Nole ayant été attaquée de ce fléau en 1600, l'évêque de la ville établit Camille son vicaire-général. Le saint se dévoua généreusement au service des pestiférés. Ses compagnons imitèrent son exemple. Il y en eut cinq d'entre eux auxquels il en coûta la vie. Dieu récompeusa le zèle de son serviteur par l'esprit de prophétie, par le don des miracles et par plusieurs autres grâces extraordaires.

S. Camille assista au cinquième chapitre de son ordre, qui se tint à Rome en 1613; il alla ensuite visiter avec le nouveau général les maisons de Lombardie, faisant partout des exhortations fort touchantes. Etant à Gènes il fut extrêmement mal. S'étant trouvé un peu mieux, il s'embarqua pour Civita-Vecchia, d'où il se rendit à Rome. Sa santé se rétablit, et il se vit en état de faire la visite de ses hôpitaux; mais il retomba peu de temps après, et les médecins désespérèrent de sa vie. En ayant été averti, il s'écria : *Je me réjouis de ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur.* Il reçut le saint viatique des mains du cardinal Ginnasio, protecteur de son ordre. Lorsque le saint-sacrement fut dans dans sa chambre, il dit, les larmes aux yeux : « Je reconnais, Seigneur, que je suis le

plus grand des pécheurs, et que je ne mérite pas de recevoir la faveur que vous daignez me faire; mais sauvez-moi par votre infinie miséricorde. Je mets toute ma confiance dans les mérites de votre précieux sang. » Quoiqu'il eût purifié sa conscience par la confession il craignait encore de n'être pas assez bien disposé. Il avait cependant mené une vie très sainte, et il s'était confessé tous les jours avec les plus vifs sentiments de componction. Lorsqu'on lui administra le sacrement de l'extrême-onction il fit un discours fort touchant à ses religieux. Il mourut le 14 juillet 1614, comme il l'avait prédit, à l'âge de soixante-cinq ans. On l'enterra auprès du grand autel de l'église de Sainte-Marie-Madeleine. Plusieurs miracles s'étant opérés à son tombeau, on leva son corps de terre, et on le mit sous l'autel même. On l'a depuis renfermé dans une châsse. Benoît XIV béatifia le serviteur de Dieu en 1742 et le canonisa en 1746.

S. FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

(14 janvier.)

François naquit le 21 août 1567, au château de Sales, à trois lieues d'Annecy. Il eut pour père François, comte de Sales, et pour mère Françoise de Sionas, tous deux d'une naissance également illustre, mais beaucoup moins recommandables encore par la noblesse de leur sang que par la piété dont ils faisaient profession. Dès les premiers mois de sa grossesse la comtesse de Sales offrit au Seigneur l'enfant qu'elle portait, le priant avec les sen-

timents de la dévotion la plus tendre de le préserver de la corruption du siècle, et de la priver plutôt du plaisir de se voir mère que de permettre qu'elle mît au monde un enfant qui fût assez malheureux pour devenir un jour son ennemi par le péché. Nous verrons bientôt que Dieu exauça une prière si fervente.

François vint au monde à sept mois malgré toutes les précautions qu'avait pu prendre sa mère, ce qui fit que dans ses premières années il fut extrêmement faible. On eut beaucoup de peine à l'élever, et les médecins désespérèrent plus d'une fois de sa vie. Il échappa cependant aux dangers de l'enfance, et devint grand et robuste. On découvrit en lui, à mesure que les traits de son visage se formèrent, une beauté et des charmes qui ne permettaient pas qu'on le vît sans l'aimer. A ce dehors si avantageux il alliait un naturel excellent, une grande pénétration d'esprit, une modestie rare, une douceur singulière et une soumission absolue à ses parents et à ses maîtres.

La comtesse, infiniment attentive à éloigner de son fils tout ce qui avait même l'apparence du vice, ne le perdait point de vue. Elle le menait à l'Église, et lui inspirait un profond respect pour la maison de Dieu et pour toutes les choses de la religion. Elle lui lisait la vie des Saints, et joignait à cette lecture des réflexions qui étaient à sa portée. Elle voulut même qu'il l'accompagnât lorsqu'elle faisait la visite des pauvres ; qu'il leur rendît les petits services dont il était capable, et qu'il fût le distributeur de ses aumônes. Le jeune enfant répondit parfaitement aux soins que sa vertueuse mère prenait de le former aux exercices de la piété chrétienne. Il faisait

ses prières avec un recueillement et une dévotion qui n'étaient point de son âge. Il aimait tendrement les pauvres, et quand il n'avait plus rien à leur donner il sollicitait en leur faveur la libéralité de tous ses parents; il se retranchait même une partie de sa nourriture pour les assister. Sa sincérité avait quelque chose d'extraordinaire; et, toutes les fois qu'il lui arrivait de tomber dans ces fautes ordinaires aux enfants, il aimait mieux être châtié que d'éviter le châtiment par un mensonge.

La comtesse de Sales, qui appréhendait les dangers si communs dans les écoles publiques, eût bien voulu que l'on n'y envoyât point son fils, et que l'on prît des maîtres capables de lui enseigner sous ses yeux les lettres humaines; mais le comte, qui savait que l'émulation ne contribue pas peu à faire avancer les enfants dans les sciences, fut d'un avis différent, et se persuada que Dieu conserverait des dispositions dont il était l'auteur. Le jeune comte n'ayant encore que six ans fut envoyé au collége de la Roche, d'où il passa ensuite à celui d'Annecy. Ses progrès le distinguèrent bientôt entre ceux de son âge. Il joignait la plus grande application à une mémoire excellente, à une conception vive, à un jugement solide; aussi les leçons de ses maîtres ne suffisaient-elles pas pour l'occuper, il y suppléait par d'autres exercices propres à étendre ses connaissances; mais son amour pour l'étude ne prenait rien sur les devoirs de la piété. Dans la distribution de ses moments, il savait ménager des intervalles pour nourrir son cœur par la lecture des bons livres, surtout par celle de la vie des Saints. Des dispositions si rares dans un enfant firent juger au comte de Sales que son fils perdrait désormais son

temps à Annecy ; il résolut donc en 1578 de l'envoyer à Paris pour y achever ses études.

La comtesse, qui allait perdre son fils pour long-temps, redoubla de zèle pour l'affermir dans la vertu ; elle lui recommandait surtout l'amour de Dieu et de la prière, la fuite du péché et des occasions qui y portent. Elle lui répétait souvent ces paroles que la reine Blanche avait coutume de dire à S. Louis. « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que d'apprendre que vous eussiez commis un seul péché mortel. » Le jour fixé pour son départ étant arrivé, il se rendit à Paris sous la conduite d'un prêtre habile et vertueux. Il fit sa rhétorique et sa philosophie au collége des Jésuites avec le plus brillant succès ; on l'envoya ensuite à l'académie, afin qu'il apprît à monter à cheval, à faire des armes, à danser, et généralement tout ce qu'un gentilhomme de sa qualité ne pouvait ignorer. Il ne se sentait aucun goût pour ces différents exercices ; mais parcequ'il se faisait une loi inviolable d'exécuter la volonté de ses parents, il ne laissa pas d'y réussir, et d'acquérir cet air aisé qu'il conserva toujours depuis. Comme il ne s'y appliquait que par manière de divertissement, il cultiva toujours ses premières études, et apprit encore l'hébreu, le grec et la théologie positive sous Génébrard et sous le P. Maldonat, jésuite, qui enseignait alors à Paris avec beaucoup de réputation. Six ans se passèrent de la sorte.

Cependant les études dont nous venons de parler ne faisaient pas la seule occupation de François ; il donnait une partie considérable de son temps aux exercices de piété, afin d'animer toutes ses actions d'un esprit de christianisme. Son plus grand plaisir

était de lire et de méditer l'Écriture sainte ; après ce livre divin il n'y en avait point dont la lecture le charmât plus que celle du *Combat spirituel*, qu'il portait toujours sur lui. Il recherchait la compagnie des personnes vertueuses, et se plaisait surtout à celle du P. Ange de Joyeuse, qui de duc et de maréchal de France, s'était fait capucin. Les entretiens de ce saint homme sur la nécessité de la mortification portèrent le jeune comte à ajouter à ses dévotions ordinaires celles de porter le cilice trois fois la semaine. Il fit en même temps le vœu de chasteté perpétuelle dans l'église de Saint-Etienne des-Grés, où il allait souvent prier, parceque c'était un lieu retiré et éloigné du tumulte ; il se mit ensuite sous la protection particulière de la sainte Vierge, qu'il pria d'être son avocate auprès de Dieu, et de lui obtenir la grâce de la continence.

Mais le moment que Dieu avait marqué pour éprouver son serviteur arriva. D'épaisses ténèbres se répandirent insensiblement sur son esprit ; une agitation violente prit la place de cette paix profonde dont il avait joui jusqu'alors : il tomba dans une sécheresse et une mélancolie désespérantes : enfin il se persuada que le Dieu qu'il aimait tant l'avait mis au nombre des réprouvés. Cette affreuse idée le jeta dans des frayeurs qui ne peuvent être connues que de ceux qui ont eu la même tentation. Il passait les jours et les nuits à pleurer et à se plaindre. Une jaunisse universelle se répandit sur son corps ; il ne pouvait plus ni manger, ni boire, ni dormir. Son précepteur, qui l'aimait avec tendresse, était d'autant plus affligé de l'état où il le voyait réduit qu'il en cherchait inutilement la cause. Mais Dieu fit enfin succéder le calme à l'o-

rage. François, étant retourné à l'Église Saint-Etienne-des-Grés, sentit renaître sa confiance à la vue d'un tableau de la sainte Vierge ; il se prosterna devant la mère de Dieu, et se reconnaissant indigne de s'adresser directement au père de toute consolation, il la conjura d'intercéder en sa faveur, et de lui obtenir au moins la grâce d'aimer de tout son cœur sur la terre un Dieu qu'il aurait le malheur de haïr éternellement après sa mort. Sa prière était à peine achevée que le trouble disparut ; il lui sembla qu'on lui ôtait un poids accablant de dessus le cœur, et il recouvra sur-le-champ la tranquillité dont il jouissait auparavant.

François, ayant achevé ses exercices, fut rappelé par son père, qui, en 1584, l'envoya étudier en droit à Padoue sous le célèbre Gui Pancirole. Il s'attacha dans cette ville au P. Antoine Possevin, qu'il chargea du soin de diriger sa conscience et ses études théologiques. Ce pieux et savant jésuite lui expliquait la somme de S. Thomas, et lisait avec lui les controverses du cardinal Bellarmin; mais il cherchait bien moins à le rendre savant qu'à l'affermir dans les voies de la perfection où il marchait déjà à grands pas. François se fit un réglement de vie, qui nous a été conservé par son neveu; et on y remarque, entre autres choses, qu'il se tenait toujours en la présence de Dieu; qu'il faisait tout en vue de lui plaire, et qu'il implorait le secours de sa grâce au commencement de chacune de ses actions. Il sut conserver une chasteté inviolable au milieu de la corruption qui régnait à Padoue. Les piéges que les libertins tendirent à son innocence ne servirent qu'à multiplier ses triomphes, et à faire éclater la fidélité qu'il avait vouée au Seigneur.

Une maladie dangereuse dont il fut attaqué dans la même ville lui fournit l'occasion de prouver combien il était détaché du monde, et soumis aux décrets de la divine Providence. On appela les médecins les plus habiles, qui, après avoir épuisé inutilement toutes les ressources de leur art, déclarèrent que le jeune comte ne pouvait guérir. Lui seul ne fut point alarmé de son état; il attendait avec résignation, et même avec joie, le moment où son ame affranchie des liens du corps irait s'abîmer dans le sein de la Divinité. Son précepteur, accablé de la douleur la plus amère, lui demanda, tout baigné de larmes, ce qu'il voulait qu'on fît de son corps après sa mort. « Qu'on le donne, dit-il, aux écoliers de médecine pour être disséqué. Je m'estimerai heureux si, après avoir été inutile pendant ma vie, je suis de quelque utilité après ma mort; par là j'empêcherai encore quelques-unes des disputes qui s'élèvent entre les étudiants en médecine et les parents des morts qu'ils déterrent. » Mais Dieu, qui avait ses desseins sur son serviteur, lui rendit la vie contre toute espérance, et le mit bientôt en état de reprendre ses études. Son cours achevé, il reçut le bonnet de docteur, après s'être tiré des épreuves ordinaires avec une supériorité de talent qui le fit admirer de tout ce qu'il y avait de savants à Padoue.

Pendant que le jeune comte, qui avait alors vingt-quatre ans, se préparait à retourner dans sa famille, il reçut une lettre de son père, par laquelle il lui était ordonné de faire le voyage d'Italie. Il partit donc pour Ferrare, d'où il se rendit à Rome. Lorsqu'il se vit dans cette ville son premier soin fut de visiter les lieux saints. Attendri à la vue des tombeaux des martyrs, il ne pouvait retenir ses larmes.

Les débris de la magnificence de l'ancienne Rome lui rappelaient le néant des grandeurs humaines, et resserraient de plus en plus les liens sacrés qui l'attachaient à Dieu. De Rome il alla à Notre-Dame de Lorette, après quoi il parcourut les plus célèbres villes d'Italie. Enfin, son voyage étant achevé, il reprit la route de sa patrie. Toute sa famille, qui l'attendait au château de la Thuile, le reçut avec les plus grandes démonstrations de joie; elle fondait sur lui ses plus belles espérances, en le voyant réunir dans le degré le plus éminent toutes les qualités de l'esprit et du cœur. En effet, le jeune comte charmait tous ceux qui le voyaient. Claude de Granier, évêque de Genève, et Antoine Faure, qui fut depuis premier président du sénat de Chambéry, ne l'eûrent pas plus tôt connu qu'ils conçurent pour lui les sentiments de l'estime et de l'amitié les plus sincères; et quoique notre saint ne fût encore que laïque, l'évêque le consultait, même sur des affaires ecclésiastiques.

Comme François était l'aîné de sa famille, son père lui avait ménagé un riche parti, et lui avait obtenu du duc de Savoie les provisions d'une charge de conseiller au sénat de Chambéry; mais il refusa l'un et l'autre, sans oser cependant déclarer le dessein qu'il avait d'entrer dans l'état ecclésiastique; il s'en ouvrit seulement à son précepteur, et le pria d'en conférer avec son père. Le maître ne voulut point se charger d'une commission aussi délicate ; il employa même tout le crédit qu'il avait sur l'esprit de son élève pour lui faire quitter une telle résolution. Il lui représenta fortement qu'étant l'aîné de sa famille il ne devait pas renverser l'ordre de la nature ; que cette qualité l'obligeait à rester

dans le monde pour être le soutien de son illustre maison ; que c'était là le but où avaient tendu les soins que l'on avait pris de son éducation, et qu'après tout on pouvait faire son salut dans le monde lorsqu'on y était placé par la Providence.

François, voyant qu'il ne pouvait compter sur son précepteur, s'adressa à Louis de Sales son cousin, chanoine de la cathédrale de Genève, pour avoir le consentement de son père : il le mit si bien dans ses intérêts qu'il réussit, mais après de grandes difficultés. La prévôté de l'église de Genève étant alors vacante, Louis de Sales la demanda au pape pour son parent, et l'obtint. Le jeune comte, qui avait entièrement ignoré les démarches de son cousin, reçut avec une grande surprise la nouvelle de sa nomination à cette dignité ; il protesta qu'il ne l'accepterait pas, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le détermina à en prendre possession. Il n'eut pas plus tôt reçu le diaconat que son évêque le chargea du ministère de la parole. Ses premiers sermons lui attirèrent beaucoup de réputation et produisirent les plus grands fruits. Effectivement il possédait toutes les qualités requises pour réussir en ce genre : il avait l'air grave et modeste, la voix forte et agréable, l'action vive et animée, mais sans faste et sans ostentation ; il parlait avec une onction qui faisait bien voir qu'il prêchait aux autres de l'abondance et de la plénitude de son cœur. Avant de prêcher il avait soin de se renouveler devant Dieu par des gémissements secrets et par des prières ferventes. Il étudiait aux pieds du crucifix encore plus que dans les livres, persuadé qu'un prédicateur ne saurait faire de fruit s'il n'est homme d'oraison.

Quand il vit approcher le jour où il allait être élevé au sacerdoce, il s'y prépara avec une ferveur toute céleste; aussi reçut-il avec l'imposition des mains la plénitude de l'esprit sacerdotal. Il se fit un devoir d'offrir tous les jours le saint sacrifice de la messe, et il s'acquittait de cette sublime fonction avec une piété vraiment angélique. On se sentait pénétré de la plus tendre dévotion en le voyant à l'autel : ses yeux et son visage s'enflammaient visiblement, tant était grande l'activité du feu divin qui embrasait son cœur. Après la messe, qu'il avait coutume de dire de grand matin, il entendait les confessions de toutes les personnes qui se présentaient. Il aimait à parcourir les villages pour instruire cette portion du troupeau de Jésus-Christ, qui vit d'ordinaire dans une profonde ignorance de ses devoirs. Sa piété, son désintéressement, sa charité pour les malades et pour les pauvres, le faisaient chérir dans tous les lieux où il passait, et lui attiraient la confiance du peuple. Ces pauvres villageois, dont la grossièreté rebute les ames communes, il les regardait comme ses enfants; il vivait avec eux comme leur père; il compatissait à leurs besoins et se faisait *tout à tous*. Mais rien ne lui gagnait les cœurs avec autant d'efficacité que sa douceur inaltérable et à l'épreuve de toutes les contradictions. Tout le monde ne sait peut-être pas que l'acquisition de cette vertu lui avait coûté bien des combats. Nous apprenons de lui-même qu'il était naturellement vif et porté à la colère; et l'on remarque dans ses écrits un certain feu, une sorte d'impétuosité, qui ne laissent aucun lieu d'en douter. Dès sa jeunesse il se fit les plus grandes violences pour réprimer les saillies de la nature; et, à

force d'étudier à l'école d'un Dieu doux et humble de cœur, il vint à bout d'établir sur les ruines de sa passion dominante le règne d'une vertu qui a fait son caractère distinctif. Ce fut surtout cette douceur qui dessilla les yeux aux calvinistes les plus opiniâtres, et qui arracha soixante-douze mille ames du sein de l'hérésie. Il établit à Annecy la confrérie de la Croix, un an après qu'il eut été ordonné prêtre. Les associés s'engageaient à instruireles ignorants, à consoler les malades et les prisonniers, à éviter tous les procès, ordinairement si préjudiciables à la charité chrétienne. L'érection de cette confrérie donna lieu à un ministre calviniste d'écrire contre l'honneur que les catholiques ont coutume de rendre au signe sacré de notre salut. François, qui entendait parfaitement la controverse, réfuta solidement le ministre dans un ouvrage intitulé l'*Etendard de la croix*, auquel on ne fit point de réplique.

Nous devons présentement considérer notre saint aux prises avec les hérétiques; mais, avant que de le suivre dans ses travaux apostoliques, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Genève ayant refusé d'obéir à son évêque et au duc de Savoie, qui tous deux prétendaient avoir la souveraineté de cette ville, s'était érigée en république, et était devenue le centre du calvinisme. Quelque temps après, les Génevois s'emparèrent du duché de Chablais et des bailliages de Gex, Terni et Gaillard, tandis que les Suisses protestants du canton de Berne se rendaient maîtres du pays de Vaud. Ils en bannirent la religion catholique, à laquelle ils substituèrent l'hérésie de Calvin, qui y régna soixante ans. Mais Dieu ne permit pas qu'ils jouissent plus long-temps du fruit de leur usurpation.

Charles Emmanuel, duc de Savoie, reprit sur eux le Chablais et les trois bailliages. Le premier soin de ce prince fut d'y rétablir la foi sur les ruines de l'erreur. Il écrivit donc à l'évêque de Genève pour lui communiquer ses pieux desseins, et pour lui demander des missionnaires.

A ne juger de cette entreprise qu'avec les yeux de la prudence humaine, le succès en était impossible : aussi l'évêque de Genève ne put-il venir à bout de faire goûter le projet de la mission à ceux auxquels il le proposa ; au lieu donc de s'offrir pour l'entreprendre, ils employèrent les raisons les plus spécieuses pour l'en dissuader ; et c'en était fait de cette bonne œuvre si François, plus zélé et plus courageux que les autres, ne se fût présenté pour y travailler. Son exemple fut suivi de celui de Louis de Sales, son parent. L'évêque résolut de commencer la mission avec ces deux ouvriers, et il se flatta que Dieu répandrait sa bénédiction sur leurs travaux. L'événement prouva que ses espérances n'étaient point vaines. Cependant le comte de Sales, qui ne voyait que des dangers dans l'entreprise dont son fils s'était chargé, mit tout en usage pour l'en détourner; il employa aussi toutes les personnes qui avaient quelque autorité sur son esprit. Les représentations les plus pressantes n'ayant pas eu le succès qu'on en attendait, on y joignit les prières et les larmes ; mais tout fut inutile : le saint n'écouta que l'ardeur de son zèle, et partit avec son parent le 9 septembre 1594. Quand les deux missionnaires se virent sur les frontières du Chablais ils renvoyèrent leurs chevaux et marchèrent à pied, afin d'imiter plus parfaitement les apôtres. Pleins de confiance en Dieu, ils employèrent son secours par

l'intercession des anges et des saints tutélaires du pays.

François commença la mission par Thonon, capitale du Chablais, où il n'y avait que sept catholiques. Il était obligé d'en sortir tous les soirs pour aller coucher à deux lieues de là, c'est à dire au château des Allinges, dont le gouverneur et une grande partie de la garnison professaient la vraie foi. Les calvinistes furent long-temps sans vouloir l'entendre; ils attentèrent même à sa vie : mais Dieu le délivra de leurs mains. Une conspiration formée contre lui ayant été ensuite découverte, il s'intéressa si vivement en faveur de ses ennemis qu'il obtint qu'on ne ferait point de poursuites contre eux. Ses parents et ses amis, alarmés du danger continuel où il était d'être assassiné, firent de nouveaux efforts pour le rappeler. Le comte de Sales était le plus ardent de tous. Il manda à son fils qu'il devait absolument abandonner une entreprise que toutes les personnes sensées désapprouvaient; qu'il y avait une opiniâtreté condamnable à vouloir suivre un projet dont l'exécution était impossible, et que s'il ne revenait au plus tôt il ferait mourir sa mère de douleur. Le saint, qui n'était touché que de la gloire de Dieu, resta inébranlable; les obstacles mêmes ne servaient qu'à donner plus d'activité à son zèle. Il espérait toujours que le moment de la miséricorde arriverait : il ne se trompa point. La vérité se fit jour à la fin, et dissipa les ténèbres de l'erreur par l'éclat de sa lumière. Les soldats calvinistes de la garnison des Allinges furent la première conquête de François; il dissipa leurs préjugés, réforma leurs mœurs, et bannit d'entre eux l'ivrognerie, les duels et les blasphèmes. Les habitants

du Chablais s'humanisèrent peu à peu à son égard; ils vinrent l'entendre, et bientôt ils coururent en foule à ses discours. Plusieurs d'entre eux abjurèrent l'hérésie, malgré tous les ressorts que les ministres firent jouer pour les y retenir. François eut beau leur proposer des conférences publiques, jamais ils ne voulurent les accepter. Ceci, joint aux violences qu'ils avaient employées contre le saint, et surtout contre un de leurs confrères qui s'était converti, rendit suspecte la cause qu'ils défendaient; au contraire, la conduite tout apostolique du missionnaire, sa piété, sa douceur, sa charité, son zèle infatigable que rien ne pouvait rebuter, étaient comme autant de voix qui criaient aux calvinistes que lui seul était le prédicateur de la vérité.

Une des conversions qui firent le plus de bruit fut celle du baron d'Avuli : ce seigneur jouissait de la plus haute considération parmi les calvinistes. Il arriva vers ce temps là une autre chose qui fit perdre aux ministres le peu de crédit qui leur était resté. D'Avuli, indigné que La Faye, le plus fameux d'entre eux, eût manqué lâchement à la parole qu'il avait donnée d'entrer en dispute avec le saint missionnaire, mena François chez lui à Genève. La conférence dura trois heures; mais toutes les fois que le ministre se sentait pressé il se jetait sur une autre question, de sorte que rien ne pouvait être décidé. Il lui fut aisé de lire sur le visage des assistants que le désavantage était de son côté; il ne s'en fut pas plus tôt aperçu qu'il rompit la conférence par un torrent d'injures qu'il vomit contre le saint. Celui-ci les écouta avec sa douceur ordinaire, sans laisser échapper un seul mot qui marquât la moindre aigreur. L'issue de cette dispute

ne fit qu'affermir de plus en plus la conversion du baron d'Avuli.

Le duc de Savoie, informé du succès de la mission, manda François à Turin, afin de conférer avec lui sur les moyens de conduire à sa perfection le grand ouvrage qu'il avait si heureusement commencé. Le saint, de retour à Thonon, se mit en possession de l'église de Saint-Hippolyte, la fit parer, et y célébra les saints mystères la veille de Noel de l'an 1597 : huit cents personnes y communièrent de sa main; il prêcha avec son zèle ordinaire, et toute la nuit se passa à louer Dieu. Les fêtes suivantes, il continua les mêmes exercices de piété, et il eut la consolation de voir augmenter tous les jours le nombre de ses prosélytes. Il regarda depuis l'église de Saint-Hippolyte, comme celle dont il était le propre pasteur.

François pensa ensuite à exécuter la commission dont le pape Clément VIII l'avait chargé. Il s'agissait de travailler à faire rentrer dans le sein de l'Église Théodore de Bèze, le plus ferme appui du calvinisme; il alla donc le trouver quatre fois à Genève, et lui proposa des conférences, qui furent acceptées. Le ministre, pressé par les raisons de son adversaire, fit connaître par son morne silence et par ses yeux égarés et distraits, qu'il balançait s'il ne se réunirait pas à une Église dans laquelle il avait avoué qu'on pouvait se sauver. Il dit même une fois, en levant les yeux au ciel : « Si je ne suis pas dans le bon chemin, je prie Dieu tous les jours que, par son infinie miséricorde, il lui plaise de m'y mettre. » Le saint missionnaire espérait qu'une cinquième conférence achèverait de dissiper tous les doutes du ministre; mais ceux de Genève, à qui

ses premières visites avaient donné de l'ombrage, observèrent Bèze de si près qu'elle ne put avoir lieu. Le ministre mourut peu de temps après. On dit que dans ses derniers moments il marqua une grande douleur de ce qu'il ne pouvait parler à notre saint; du moins est-il certain qu'il parut fort irrésolu dans la quatrième conférence. D'un côté il était frappé du vif éclat de la lumière qui brillait à ses yeux; mais de l'autre, il était chef de parti, et il en eût trop coûté à son orgueil pour donner une rétractation; d'ailleurs il lui eût fallu renoncer à des passions honteuses et secrètes, dont il n'eut jamais le courage de briser le joug.

Cependant notre saint continuait toujours avec le même fruit ses travaux apostoliques dans le Chablais. La peste dont la ville de Thonon fut affligée lui fournit une nouvelle occasion de faire éclater son zèle et sa charité. Supérieur aux impressions de crainte dont ce terrible fléau frappe souvent les cœurs les plus intrépides, il se dévoua généreusement au service des pestiférés. Il volait partout où il y avait des malades, afin de procurer aux ames et aux corps tous les secours dont ils avaient besoin. Les hérétiques, qui ne voyaient rien de tel dans leurs ministres, en furent extrêmement édifiés ; aussi le calvinisme faisait-il sans cesse de nouvelles pertes. Des bourgs entiers venaient faire abjuration; et François, avec l'aide de quelques ouvriers évangéliques qu'on lui avaient envoyés, fut bientôt en état de former plusieurs paroisses. Enfin les erreurs de Calvin furent bannies, en 1598, du Chablais et des bailliages de Terni et de Gaillard, et l'on fit partout une profession publique de la vraie foi.

Il fallait pour opérer ce merveilleux changement un homme tel que notre saint, c'est à dire un missionnaire animé du zèle le plus pur, incapable d'être rebuté par les fatigues et les difficultés, intrépide au milieu des dangers les plus évidents, plein de cette douceur qui n'est point déconcertée par les contradictions, insensible aux affronts et aux calomnies; en un mot un François de Sales.

Un succès aussi prompt et aussi inespéré, joint à d'éminentes vertus, attira à notre saint les louanges les plus flatteuses de la part du souverain pontife, du duc de Savoie et de toute l'Église; mais elles ne firent pas la moindre impression d'orgueil sur son ame, solidement établie dans l'humilité. Il possédait cette vertu dans un si sublime degré qu'il se réservait toujours ce qu'il y avait de plus pénible et de plus humiliant dans l'exercice du ministère, laissant aux autres les fonctions les plus honorables. Les peuples savaient toutefois le distinguer, et ils avaient une telle confiance en lui que tous le choisissaient pour directeur. Rien ne pouvait résister à la force toute puissante de sa piété et de sa douceur; elle était sûre de triompher du vice et de l'hérésie dès qu'elle les attaquait.

François, jugeant que sa présence n'était plus si nécessaire dans le Chablais, revint à Annecy en 1596, pour rendre compte à son évêque de la commission dont il l'avait chargé conjointement avec le duc de Savoie. Il ne s'attendait pas que le prélat lui proposerait de le faire son coadjuteur. Jamais surprise ne fut semblable à la sienne; effrayé des dangers de l'épiscopat, il conjura son évêque de fixer son choix sur un autre sujet, ajoutant qu'il était tout à fait indigne de cette sublime dignité.

Claude de Granier, ne pouvant obtenir son consentement, mit dans ses intérêts le pape et le duc de Savoie. François se soumit à la fin; mais ce fut uniquement dans la crainte de résister à la volonté de Dieu qui se manifestait par la voix de ses supérieurs; et ce qui prouve la sincérité de ses dispositions c'est que l'idée de la grandeur des devoirs attachés à l'épiscopat le frappa si vivement qu'il fut pris d'une maladie dangereuse, dont il pensa mourir. Dès que sa santé fut rétablie il partit pour Rome, afin de recevoir ses bulles et de conférer avec sa Sainteté sur plusieurs points relatifs aux missions de la Savoie. Il fut traité dans cette ville avec tous les égards et toute la distinction dus à son mérite. Le pape, qui ne le connaissait que de réputation, ne l'eut pas plus tôt entretenu qu'il conçut pour lui la plus haute estime. Il le nomma évêque de Nicopolis et coadjuteur de Genève, puis lui fit expédier ses bulles. Le saint, n'ayant plus rien qui le retînt à Rome, alla visiter l'église de Notre-Dame de Lorette, et reprit la route d'Annecy : il passa par Turin pour presser l'exécution des brefs donnés par le souverain pontife. Il s'agissait de la restitution des biens ecclésiastiques du Chablais, qui étaient entre les mains des ordres militaires de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. Cette restitution, que le saint coadjuteur demandait avec instance, avait souffert jusque là de grandes difficultés; mais il l'obtint à la fin. Ces biens ayant fourni des fonds suffisants pour établir des pasteurs et pour rebâtir les églises et les monastères, le Chablais prit une face toute nouvelle, et la religion catholique s'y affermit de plus en plus.

Les syndics d'Annecy, qui connaissaient tout le

mérite du saint coadjuteur, le prièrent de prêcher le carême de l'année 1600. Il leur accorda ce qu'ils lui demandaient; mais, lorsqu'il était près de se mettre en chemin, il apprit que le comte son père était dangereusement malade. Il se rendit en diligence au château de Sales; et, quoique pénétré de la douleur la plus vive, il eut le courage de consoler sa famille, d'administrer les derniers sacrements à son père, et de l'exhorter à la mort. La diminution de la maladie ayant donné quelque lueur d'espérance, il partit pour Annecy; mais quelques semaines après il fut obligé de revenir au château de Sales, afin de rendre les derniers devoirs à son père. Il retourna ensuite à Annecy, où il acheva de prêcher le carême.

Le bailliage de Gex ayant été cédé à Henri IV par le traité de paix conclu entre ce prince et le duc de Savoie, le saint se rendit à la cour de France, afin d'obtenir de Sa Majesté très chrétienne la permission de travailler à la conversion des peuples de ce bailliage. Tout Paris s'empressa de lui donner les marques les plus flatteuses des sentiments que son rare mérite avait fait naître. Comme il était resté dans cette ville pendant le voyage de Fontainebleau, on le pria de prêcher le carême suivant à la cour, dans la chapelle du Louvre. On ne peut dire jusqu'à quel point il y fut goûté, et combien ses discours opérèrent de conversions. Sachant qu'il y avait des calvinistes dans son auditoire, il donna un sermon sur la prétendue réforme, qu'il attaqua par ses fondements, en démontrant que les ministres étaient sans autorité légitime, puisqu'ils ne tenaient leur mission que d'une troupe de laïques, auxquels le droit d'envoyer des pasteurs ne pouvait

appartenir. Ce sermon ouvrit les yeux à plusieurs calvinistes, entre autres à la comtesse de Perdrieuville, qui avait plus de prévention que de lumières. Les ministres n'ayant pu dissiper ses doutes, elle alla trouver le coadjuteur de Genève, qui dans des conférences particulières acheva de la convaincre. Elle fit abjuration avec toute sa famille. Sa conversion fut suivie de celle de l'illustre maison de Raconis, et de celle d'un si grand nombre de zélés défenseurs de la prétendue réforme que le célèbre cardinal du Perron, alors évêque d'Evreux, ne put s'empêcher de dire : « Je suis sûr de convaincre les calvinistes; mais pour les convertir, c'est un talent que Dieu a réservé à monsieur de Genève. » Le carême fini, les duchesses de Longueville et de Mercœur, qui connaissaient la modicité des revenus du saint et ses aumônes abondantes, lui envoyèrent une somme d'argent considérable dans une bourse fort riche. François admira la beauté du travail de la bourse sans l'ouvrir; puis l'ayant rendue au gentilhomme qui la lui avait apportée, il le pria de remercier de sa part les princesses de l'honneur qu'elles lui avaient fait d'assister à ses sermons, et d'avoir contribué par leur bon exemple au fruit qu'ils avaient pu faire. Le roi, informé du talent singulier qu'avait notre saint pour la prédication, voulut l'entendre lorsqu'il fut de retour à Paris. Il l'entendit en effet avec la plus grande satisfaction, et il conçut de lui une si haute idée qu'il le consulta plusieurs fois dans la suite sur des matières qui concernaient la direction de sa conscience. Ceci arriva en 1602.

François servit beaucoup au cardinal de Berulle pour l'établissement des carmélites en France, et

pour celui de la congrégation de l'Oratoire. Il n'y avait point d'assemblée de piété où il ne fût invité, point de projet de dévotion qui ne lui fût communiqué, ni de bonne œuvre sur laquelle on ne prît son conseil. Henri IV, qui l'estimait de plus en plus, forma le dessein de l'attacher absolument à la France. Il lui fit donc offrir le premier évêché vacant, et en attendant une pension de quatre mille livres. Le saint répondit que pour l'évêché Dieu l'avait appelé malgré lui à celui de Genève, et que pour suivre sa vocation il se croyait obligé de le garder toute sa vie. Quant à la pension, ajouta-t-il, le peu que j'ai suffit pour m'entretenir, et ce que j'aurais au-delà ne servirait qu'à m'embarrasser. Le roi fut touché d'un désintéressement dont il n'avait point encore vu d'exemple; et ce qui prouve la sincérité de ce désintéressement c'est qu'il ne se démentit jamais, notre saint n'ayant eu toute sa vie d'autre revenu que celui de son évêché, lequel ne montait qu'à quatre ou cinq mille livres de rente.

Qui croirait qu'un homme dont la vertu était si pure dût trouver des ennemis à la cour? Cependant on l'accusa auprès du roi d'être l'espion du duc de Savoie. Il en fut averti lorsqu'il allait monter en chaire; il ne fit paraître aucune émotion, et il prêcha avec son zèle ordinaire, laissant à Dieu le soin de son innocence. Le prince, qui avait l'ame si belle et si grande, ne s'en laissa point imposer par les couleurs que la calomnie sut donner à l'accusation; il ne put croire qu'un homme dont la vie était si sainte et dont toutes les actions portaient l'empreinte de la candeur fût propre à l'indigne personnage qu'on lui faisait jouer. Cette affaire n'eut donc point d'autres suites, ou plutôt elle ne

servit qu'à combler de gloire le saint coadjuteur. Sa présence n'étant plus nécessaire à la cour de France il prit congé du roi, et le pria de lui accorder des lettres dont il pût faire usage dans le besoin. Il partit ensuite pour Annecy, neuf mois après son arrivée à Paris. Il reçut en route la nouvelle de la mort de Claude de Granier, évêque de Genève, prélat dans lequel avaient brillé toutes les qualités et toutes les vertus qui caractérisent les dignes pasteurs.

Notre saint alla descendre au château de Sales, qu'il avait choisi pour le lieu de son sacre. Il se prépara à cette auguste cérémonie par une retraite de vingt jours, et la commença par une confession générale de toute sa vie. Ce fut pendant cette retraite qu'il régla le plan de vie qu'il voulait suivre, et dont il ne s'est jamais départi. Ce réglement est trop édifiant pour que nous le passions sous silence; il faut au moins que nous en donnions une idée. Le saint promit à Dieu de ne point porter d'étoffes éclatantes, telles que le camelot et la soie; mais d'être toujours vêtu de laine comme avant son épiscopat; de bannir de sa maison la magnificence des meubles, de n'y mettre que des tableaux de dévotion; de n'avoir ni carrosse ni litière, et de faire à pied la visite de son diocèse. Il réduisit son domestique à deux prêtres, l'un destiné à lui servir d'aumônier, et l'autre à prendre soin de son temporel, et qui lui seraient attachés. Il se fit une loi de n'avoir que des viandes communes sur sa table, à moins qu'il ne survînt quelque personne distinguée. Il s'obligea à se trouver à toutes les fêtes de dévotion qui se célébraient dans la ville; à regarder les pauvres comme ses enfants, et à les visiter lui-même dans leurs ma-

ladies ; à se lever tous les jours à quatre heures du matin, puis à faire une heure de méditation, qui serait suivie de la récitation de laudes et de prime. Il se chargeait lui-même de présider à la prière de ses domestiques. Tout le reste du temps jusqu'à neuf heures qu'il devait dire la messe, et cela tous les jours, était partagé entre l'étude et la lecture de l'Écriture sainte. Après la messe les affaires de son diocèse devaient l'occuper jusqu'au dîner. Au sortir de table il donnait une heure à la conversation et reprenait les affaires du diocèse; si elles lui laissaient du temps, il le consacrait à l'étude et à la prière. Après souper il devait pendant une heure lire un bon livre à ses domestiques, et terminer cette lecture par la prière du soir; ensuite il se retirait pour dire matines. Il s'engagea à jeûner tous les vendredis et les samedis, ainsi que les veilles des fêtes de la sainte Vierge, et à ne jamais s'absenter de son diocèse sans des raisons très fortes, et toujours tirées de l'utilité de l'Église et du prochain. Quoique le saint ne se fût point prescrit de pénitences extraordinaires, il ne laissait pas de porter le cilice et de prendre la discipline; mais il se cachait dans ces pratiques avec d'autant plus de soin qu'il était ennemi de tout ce qui sentait l'ostentation. Au reste les mortifications extérieures sont beaucoup moins méritoires qu'une exacte et constante fidélité à remplir les devoirs d'une vie commune en apparence, surtout lorsqu'elle est accompagnée d'un renoncement entier et perpétuel à soi-même. Or c'est ce que l'on remarqua toujours dans S. François de Sales.

Cependant le jour de son sacre arriva, et il reçut l'onction sainte le 8 décembre 1602. Une foi vive

lui ayant découvert toute l'étendue de ses devoirs, il ne pensa plus qu'à s'en acquitter dignement. Il se livra tout entier aux fonctions du ministère, et surtout à la prédication. Moins jaloux de multiplier le nombre des ministres que d'en avoir de bons, il n'admit aux ordres sacrés que ceux qu'il avait trouvés capables après un mûr examen. Il établit pour l'instruction des ignorants des catéchismes solides, qui se faisaient régulièrement les dimanches et les fêtes ; il ne dédaignait pas, pour les animer, d'exercer souvent lui-même la fonction de catéchiste. Les pasteurs subalternes se piquèrent d'émulation, et les laïques avancés en âge ne rougirent plus d'assister à ces instructions familières, qui sont plus importantes qu'on ne pense, et qui procurent des fruits merveilleux lorsqu'elles sont en de bonnes mains. Le saint évêque avait grand soin d'indiquer aux simples fidèles différentes pratiques de piété propres à nourrir la ferveur, et principalement celle d'élever souvent son cœur à Dieu et de faire le signe de la croix lorsque l'heure sonne. Il publia un nouveau rituel, afin d'introduire une parfaite uniformité dans la dispensation des choses saintes ; rétablit les conférences ecclésiastiques, toujours si utiles quand elles sont bien faites ; recommanda très fortement la fuite des procès, surtout aux ministres des autels ; bannit ou prévint tous les abus par des réglements pleins de sagesse, et tels qu'on devait les attendre d'un évêque qui avait pris S. Charles Borromée pour modèle.

Les difficultés qui s'opposaient au rétablissement de la religion catholique dans le bailliage de Gex ayant été enfin levées, notre saint ne pensa plus qu'à en bannir l'hérésie, qui depuis long-temps y

causait de grands ravages; il partit donc avec quelques ecclésiastiques dignes de travailler sous ses ordres, et se mit à instruire de malheureux peuples qui étaient assis dans les ombres de la mort. Ses discours, et encore plus ses exemples, opérèrent une quantité prodigieuse de conversions. Les calvinistes, furieux du discrédit où tombait leur secte, et des pertes continuelles qu'elle faisait, résolurent de se défaire de celui qui en était l'auteur; ils attentèrent plusieurs fois à sa vie, mais toujours inutilement, parceque Dieu prenait invisiblement la défense de son serviteur, dont la conservation intéressait le bien de l'Église. Le saint évêque continua de travailler avec un égal succès. Enfin la moisson fut si abondante qu'il se vit en état de rétablir les églises et les pasteurs dans tout le bailliage de Gex, comme il avait déjà fait dans le Chablais.

Un autre objet non moins important l'occupa dans l'année 1605; je veux dire la réformation des monastères. Il commença par celui de Six, où il laissa des ordonnances dictées par l'esprit de sagesse et de vertu; mais les moines, accoutumés à une vie licencieuse et ennemis de toute règle, en appelèrent au sénat de Chambéry. Le saint évêque suivit cette affaire avec la fermeté convenable, et obtint un arrêt qui confirmait ses ordonnances, et l'autorisait à réformer l'abbaye. Ce fut à Six qu'il apprit la désolation arrivée dans une vallée à trois lieues de là. Les sommets de deux montagnes s'étant détachés avaient écrasé plusieurs villages, quantité de bestiaux, et un grand nombre d'habitants. Quoique les chemins fussent impraticables, il partit sur-le-champ pour aller consoler cette partie de son troupeau, d'autant plus digne de com-

passion qu'elle était plus malheureuse. Son cœur fut vivement attendri à la vue de ces pauvres gens, qui manquaient de tout, même d'habits et de maisons. Il mêla ses larmes aux leurs, les consola, distribua tout l'argent qu'il avait apporté, et leur obtint ensuite du duc de Savoie l'exemption de toutes taxes.

Les habitants de Dijon ayant enfin trouvé le moyen d'avoir l'agrément du duc de Savoie, le saint évêque alla prêcher le carême chez eux, comme ils l'en avaient prié. Ses sermons produisirent de merveilleux fruits, tant parmi les catholiques que parmi les calvinistes. Le carême fini, le corps de ville voulut lui témoigner sa reconnaissance en lui faisant un riche présent; mais il ne fut pas possible de le déterminer à l'accepter. De retour à Annecy il donna une nouvelle preuve de son désintéressement. Il refusa une abbaye considérable qui lui était offerte de la part de Henri IV. en disant qu'il craignait autant les richesses que d'autres pouvaient les désirer, et que moins il en posséderait moins il aurait de compte à rendre. Une autre fois que le même prince le pressait d'accepter une pension, il pria sa majesté de lui permettre de la laisser entre les mains de son trésorier royal jusqu'à ce qu'il en eût besoin. Ce grand roi, frappé de cette réponse, qui n'était qu'un honnête refus, ne put s'empêcher de dire « que l'évêque de Genève, par cette heureuse indépendance où sa vertu l'avait mis, était autant au dessus de lui que la royauté l'élevait au dessus des autres hommes. » Déterminé absolument à lui faire du bien, il l'assura qu'il demanderait un chapeau de cardinal pour lui à la première promotion. Le saint, qui n'aimait pas plus les honneurs que les richesses, répondit qu'il respectait la dignité

qu'on lui offrait, mais que les grandeurs ne lui convenaient pas et qu'elles apporteraient de nouveaux obstacles à son salut. Il sut aussi traverser les vues de Léon XI, qui avait dessein de l'agréger au sacré collége.

Cependant l'approche du carême l'obligea d'interrompre la visite générale de son diocèse qu'il faisait, et il se rendit à Chambéry, où le sénat l'avait prié de prêcher. Il se serait bientôt repenti de sa complaisance s'il eût été un homme ordinaire. En effet le sénat ordonna la saisie de son temporel, sur le refus qu'il fit de publier des monitoires pour une affaire peu importante et qui ne méritait pas qu'on employât les censures ecclésiastiques. Il répondit tranquillement à ceux qui lui signifièrent l'arrêt, qu'il remerciait Dieu de lui avoir appris qu'un évêque devait être tout spirituel. Il oublia dans le moment même l'injure qu'il recevait, et au lieu d'en porter ses plaintes au duc de Savoie, il continua de prêcher le carême comme si on ne lui eût pas manqué. Cette conduite édifia toute la ville de Chambéry; le sénat rougit de son arrêt, et accorda de son propre mouvement au saint la main-levée de la saisie de son temporel.

Les sermons du saint évêque de Genève produisaient partout les plus grands fruits. Néanmoins il aimait mieux prêcher dans les villages que dans les grandes villes, où les applaudissements faisaient beaucoup souffrir son humilité. Il avait d'ailleurs une tendresse toute particulière pour les pauvres. On lui en présenta un qui était sourd et muet; il le logea dans son propre palais, se chargea lui-même de l'instruire par signes, et vint à bout de le confesser. Ses aumônes étaient si abondantes qu'elles

paraissent incroyables quand on les compare avec la modicité de son revenu. Il donnait toujours sans penser à ce qu'exigeait l'entretien de sa maison, jusque-là que son intendant, qui manquait souvent de fonds, le querellait et le menaçait quelquefois de le quitter. « Vous avez raison, répondit le saint avec une naïveté admirable, je suis un incorrigible, et, qui pis est, j'ai bien l'air de l'être long-temps. » Il lui disait une autre fois en lui montrant un crucifix : « Peut-on refuser quelque chose à un Dieu qui s'est mis en cet état pour nous. »

Notre saint, dont la réputation croissait de jour en jour, reçut des lettres de Rome en 1607 ; elles lui avaient été écrites de la part de Paul V, qui occupait alors la chaire de S. Pierre. On lui demandait son sentiment sur la fameuse contestation qui divisait alors les dominicains et les jésuites. Il s'agissait de la manière dont la grâce agit avec la liberté de l'homme ; ce qui a fait donner aux congrégations qui se tinrent à ce sujet le titre de congrégation *de Auxiliis*. Le saint fit une réponse, mais conçue de manière qu'il ne prenait point de parti ; conduite qu'il observa toujours dans les questions de l'école. Il est pourtant aisé d'apercevoir dans son *Traité de l'Amour de Dieu* quel était son sentiment. Au reste il blâmait en général l'esprit de parti, comme contraire à la charité, et condamnait hautement cette sorte d'hommes qui, au lieu de consacrer à la gloire de Dieu un temps dont le prix est infini, le perdent à disputer sur des questions obscures et inutiles au salut.

Les amis du saint évêque ayant eu communication des lettres spirituelles qu'il avait écrites à une dame du monde, pour lui tracer des règles de con-

duite, le prièrent d'en former un corps d'ouvrage, où il montrerait que la dévotion est de tous les états, et qu'elle regarde le commun des chrétiens comme ceux qui vivent dans les cloîtres ; il se rendit à leurs instances, et composa le livre admirable de l'*Introduction à la vie dévote.* Cet ouvrage fut reçu avec un applaudissement universel, et on le traduisit dans toutes les langues qui se parlent en Europe. Henri IV en faisait une estime singulière, et prenait un plaisir incroyable à le lire. La reine Marie de Médicis en envoya un exemplaire magnifiquement relié et enrichi de pierreries à Jacques I[er], roi d'Angleterre. Ce prince, tout ennemi qu'il était de l'Église romaine, éprouvait en le lisant une grande satisfaction ; il ne s'en cachait pas, jusque là qu'il demandait aux évêques protestants pourquoi ils n'écrivaient pas avec la même onction. « Votre livre, mandait à notre saint, Pierre de Villars, archevêque de Vienne, votre livre m'enchante ; toutes les fois que je l'ouvre je me sens enflammé et ravi hors de moi-même. » On se tromperait pourtant si l'on croyait que l'*Introduction à la vie dévote* n'essuya point de critique : un ordre religieux entreprit de le décrier, sous prétexte que l'on y permettait la galanterie, les bons mots, le bal et la comédie. Un peu d'attention eût suffi pour découvrir qu'on attribuait au saint une doctrine qu'il n'avait point ; mais un zèle mal réglé ne raisonne point et se laisse subjuguer par le préjugé. Ce n'est pas encore tout : un prédicateur du même ordre osa déclamer en chaire de la manière la plus indécente contre le livre de l'*Introduction à la Vie dévote*, et finit par le brûler en présence de son auditoire. Une scène aussi scandaleuse excita l'indignation de tous les

honnêtes gens. Il n'y eut que le saint évêque de Genève qui ne fit point entendre de plaintes; il apprit même, sans ressentir aucune émotion, la nouvelle de l'affront qu'il venait de recevoir. Il faut avouer qu'une telle conduite suppose un homme d'une vertu bien héroïque, et l'on en conviendra pour peu que l'on considère jusqu'où va la délicatesse des auteurs pour les productions de leur esprit.

Quelque temps après parut le *Traité de l'Amour de Dieu,* qui demanda beaucoup plus de lecture et de travail que *Introduction à la Vie dévote.* Le saint y décrit, avec la plus grande vérité, les transports, les refroidissements, les inquiétudes, les peines, les sécheresses qu'éprouve une ame qui aime Dieu; et il est d'autant plus croyable en tout ce qu'il dit sur cette sublime matière que sa plume était dirigée par l'expérience. Quoique quelques endroits de ce livre ne puissent être compris que de ceux qui ont passé dans les divers états dont nous venons de parler, cela n'a pas empêché qu'on n'ait toujours donné de justes éloges au mérite de l'exécution. Le général des chartreux ayant lu l'*Introduction à la Vie dévote,* avait conseillé au saint prélat de ne plus écrire, sous prétexte que sa plume ne pourrait rien produire de comparable à ce livre; mais il n'eut pas plus tôt lu le *Traité de l'Amour de Dieu* qu'il lui conseilla de ne jamais cesser d'écrire, puisque ses derniers ouvrages effaçaient toujours les premiers. La lecture qu'en fit Jacques I[er], roi d'Angleterre, le toucha si vivement qu'il marqua une grande envie de voir l'auteur. Dès que le saint en fut informé, il s'écria : « Qui me donnera les ailes de la colombe pour voler dans cette île, autrefois si féconde en saints, et aujourd'hui plongée dans les

ténèbres de l'erreur? Oui, si le duc, mon souverain, veut me le permettre, j'irai à cette nouvelle Ninive, j'irai trouver le roi pour lui annoncer la parole de Dieu, au risque de ma propre vie. » Il aurait effectivement passé en Angleterre si le duc de Savoie eût voulu y consentir. Ce prince, extrêmement jaloux de son autorité, craignait que François, venant se fixer dans un pays étranger, ne fît la cession de son droit sur la principauté de Genève. Ce fut encore par un mouvement de cette même crainte qu'il lui refusa souvent la permission d'aller prêcher en France, où plusieurs villes se disputaient l'honneur de l'entendre.

Jean-Pierre Camus, ayant été nommé à l'évêché de Belley en 1609, écrivit à notre saint pour le prier de venir faire la cérémonie de son sacre. François lui accorda cette sorte de satisfaction avec d'autant plus de plaisir qu'il savait que son seul mérite l'avait élevé à l'épiscopat, et le rendait infiniment utile à l'Église. Ces deux grands hommes furent toujours unis depuis par les liens d'une amitié aussi sainte qu'étroite. Ils se voyaient tous les ans, et avaient ensemble des conférences sur plusieurs matières spirituelles. Ce fut dans une de ces conférences que notre saint dit un jour à l'évêque de Belley ces paroles remarquables sur la correction fraternelle. « La vérité doit toujours être charitable. Un zèle amer ne produit que du mal. Les réprimandes sont une nourriture difficile à digérer; il faut si bien les cuire au feu ardent de la charité qu'elles perdent toute leur âpreté, autrement elles ressembleront à ces fruits mal mûrs qui donnent des tranchées. La charité ne cherche point ses intérêts, mais seulement la gloire de Dieu. L'amer-

tume et la dureté viennent de la passion, de la vanité et de l'orgueil. Un bon remède, quand on l'applique à contre-temps, devient poison. Un silence judicieux est toujours meilleur qu'une vérité non charitable. » On sait que nous sommes redevables à M. Camus du livre intitulé l'*Esprit de S. François de Sales.* C'est un recueil des paroles et des actions de ce saint. On y trouve véritablement le même esprit, c'est à dire un esprit de douceur, d'humilité, d'oraison et de charité; et voilà aussi ce qui caractérise les écrits du saint évêque de Genève. Chaque mot inspire cette douceur et cette charité dont son cœur était rempli : c'est ce qui paraît surtout dans ses lettres, qu'on doit regarder comme un corps d'instructions touchantes et propres à toutes sortes de personnes, dans quelques circonstances qu'elles puissent se trouver.

Nous ne nous étendrons point sur l'ordre de la Visitation, que notre saint fonda en 1610, parceque nous réservons cet article pour la vie de la bienheureuse Jeanne-Françoise de Chantal; nous ne ferons donc ici que quelques observations générales sur cet institut. Le fondateur, qui ne voulait point l'exclusion des personnes infirmes, ou d'une complexion délicate, choisit la règle de S. Augustin, qui prescrit peu d'austérités corporelles. Les religieuses devaient être rentées, et posséder du bien en commun, afin que le manquement des choses nécessaires ne les empêchât point de vaquer aux exercices de la vie intérieure; mais chaque sœur en particulier était obligée à une pauvreté si absolue qu'elle ne possédait rien en propre, pas même quant à l'usage; elles devaient, pour cet effet, changer tous les ans de chambre, de lits, de

croix, de chapelets et de livres. Il fallait, dans la réception des sujets, avoir égard, non à la naissance ni aux talents de l'esprit, mais à l'humilité seule. Le saint n'ordonna que le petit office de la sainte Vierge, persuadé que les méditations, les pieuses lectures, le recueillement perpétuel et les retraites fréquentes suppléeraient à la récitation du grand office. Quant aux autres règles qu'il fit, elles tendaient toutes à inspirer l'esprit de piété, de douceur, de simplicité et de charité. Le nouvel institut n'avait point de supérieur général; il était soumis immédiatement aux ordinaires. Il fut confirmé par le pape Paul V, qui lui donna de grands éloges, et l'érigea en corps de religion, sous le titre de *Congrégation de la Visitation de Sainte-Marie.*

Cependant la santé du saint évêque de Genève s'affaiblissait de jour en jour; ce qui, joint à la multiplicité des affaires auxquelles il craignait de ne pouvoir suffire, le détermina à demander un coadjuteur. Son choix, de l'avis du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, se fixa sur Jean-François de Sales, son frère. Il est certain que les liens du sang n'entrèrent pour rien dans ses vues, et qu'il n'eut égard qu'au mérite personnel. Il préféra son frère à tout autre, uniquement parcequ'il le crut devant Dieu le plus digne de servir l'Église. Jean-François fut donc sacré évêque de Calcédoine, à Turin en 1618. Quoique notre saint eût un coadjuteur, il ne laissa pas de continuer l'exercice de toutes les fonctions pastorales. Il s'absenta quelque temps pour aller prêcher le carême à Grenoble, comme il avait fait l'année précédente. Ses discours, qui avaient toujours une bénédiction particulière, ouvrirent les yeux à un grand nombre de calvi-

nistes, qui se convertirent. On compta parmi eux le célèbre duc de Lesdiguières, qui fut depuis connétable.

Le saint fut chargé en 1619 d'accompagner à Paris le cardinal de Savoie, qui allait demander en mariage, pour le prince de Piémont, Christine de France, sœur de Louis XIII. Son zèle ne put rester oisif dans cette grande ville; il prêcha le carême à Saint-André-des-Arcs. Tout le monde courut à ses sermons, et la foule y fut si grande que les personnes les plus qualifiées avaient peine à y trouver place. Les hérétiques et les libertins rentraient en eux-mêmes après l'avoir entendu, et lui demandaient des conférences particulières pour achever d'éclaircir leurs doutes. Souvent il lui arrivait de prêcher deux fois par jour. Un de ses amis lui ayant représenté qu'il devait ménager un peu plus sa santé, il répondit en souriant, qu'il lui en coûtait moins de donner un sermon que de trouver des excuses pour s'en dispenser. «D'ailleurs, ajoutait-il, j'ai été établi pasteur et prédicateur : ne faut-il pas que chacun exerce sa profession? Mais je suis surpris que les Parisiens courent à mes sermons avec un tel empressement, d'autant plus qu'il n'y a ni noblesse dans mon style, ni élévation dans mes pensées, ni beauté dans mes discours. Croyez-vous donc, lui repartit son ami, qu'ils aillent chercher l'éloquence dans vos discours? Il leur suffit de vous voir en chaire. Votre cœur parle par votre visage et par vos yeux. ne fissiez-vous que dire *Notre Père*. Les expressions les plus communes deviennent toutes de feu dans votre bouche, et vont allumer les flammes du divin amour; et voilà pourquoi chacune de vos paroles a tant de poids, et pénètre jusqu'au cœur. Vous avez

déjà tout dit, même quand vous croyez n'avoir rien dit encore; vous avez une espèce de rhétorique à part dont les effets sont merveilleux. » Le saint évêque se mit à sourire, et changea de conversation.

Le mariage du prince de Piémont avec Christine de France ayant été conclu, la princesse choisit l'évêque de Genève pour son premier aumônier. Son dessein était de l'attacher spécialement à sa personne, et de lui confier la direction de sa conscience : mais le saint refusa cette charge, alléguant pour raison qu'elle lui paraissait incompatible avec la résidence dont il ne se croyait pas dispensé, quoiqu'il eût un coadjuteur; et s'il se rendit à la fin aux instances réitérées de la princesse, ce ne fut qu'à deux conditions: l'une, qu'il résiderait dans son diocèse; l'autre, que quand il n'exercerait point sa charge il ne recevrait point le revenu qui y était attaché. Christine, comme pour lui donner l'investiture de sa nouvelle dignité, lui fit présent d'un très beau diamant, qu'elle lui recommanda de garder pour l'amour d'elle. « Madame, dit le saint, je vous le promets tant que les pauvres n'en auront pas besoin. En ce cas là, répondit la princesse, contentez-vous de l'engager, et je le dégagerai. Madame, répondit l'évêque de Genève, je craindrais que cela n'arrivât trop souvent et que je n'abusasse enfin de votre bonté. » La princesse l'ayant vu depuis à Turin sans le diamant, il lui fut aisé de deviner ce qu'il était devenu. Elle lui en donna un autre d'un plus grand prix encore, mais en lui recommandant bien de n'en pas faire comme du premier. « Madame, dit le saint prélat, je ne vous en réponds pas; je suis peu propre à garder les choses précieuses. » Comme la princesse parlait un jour de ce diamant, un

gentilhomme lui dit qu'il était toujours engagé pour les pauvres, et *qu'il était moins à l'évêque de Genève qu'à tous les gueux d'Annecy*. Effectivement notre saint avait une si grande tendresse pour les pauvres qu'il ne pouvait rien leur refuser; il leur donnait jusqu'à des pièces d'argenterie de sa chapelle, et jusqu'à ses propres habits.

Il n'a pas tenu à la France qu'il n'ait été compté parmi nos saints évêques. Nous avons vu tout ce que fit Henri IV pour l'attacher à son royaume. Le cardinal Henri de Gondi, évêque de Paris, fut si touché de son rare mérite qu'il le demanda pour coadjuteur, et qu'il mit tout en œuvre pour l'engager à consentir à ses désirs; mais il lui fut impossible d'arracher son consentement. François répondit toujours qu'il ne quitterait jamais l'église de Genève que Dieu lui avait donnée pour épouse. Il donna aussi au cardinal des avis fort salutaires sur la conduite que doit tenir un évêque.

Lorsque notre saint fut de retour à Annecy, on lui apporta une année et demie de son revenu; mais il ne voulut point le recevoir, sous prétexte qu'ayant été absent durant tout ce temps-là il ne l'avait point gagné. Il fit donner à sa cathédrale la somme qu'on avait mise en réserve. On le vit reprendre ses différentes fonctions avec son zèle ordinaire, et ce zèle parut avec un nouvel éclat pendant la peste qui désola son troupeau. Il avait un talent admirable pour gagner le cœur de ses ennemis : c'était de n'opposer à leurs insultes et à leurs outrages que la douceur et les bienfaits. Le démon cependant lui en suscita un qui porta la noirceur et la scélératesse jusqu'à leur comble. Ce malheureux, outré des précautions que le saint évêque avait prises pour arrêter les

désordres d'une courtisane qu'il entretenait, imagina une espèce de vengeance inouïe. Il lui supposa une lettre adressée à cette méchante femme, dans laquelle il lui prêtait le langage du plus effronté libertin, et il lui fut d'autant plus aisé de réussir qu'il avait trouvé le moyen de contrefaire parfaitement son style et son écriture. Cette lettre, étant devenue publique, en imposa à un grand nombre de personnes, même au duc de Nemours. L'évêque de Genève fut traité d'infâme hypocrite, et chargé des imputations les plus flétrissantes, qui par contre-coup retombèrent sur les religieuses de la Visitation. Le saint, à qui sa conscience ne reprochait rien, souffrit patiemment les traits envenimés de la calomnie, bien persuadé que Dieu prendrait soin de justifier sa réputation. La vérité cependant ne parut qu'au bout de deux ans dans tout son jour; mais ce fut avec des circonstances qui lui donnèrent une nouvelle force. Le calomniateur, se voyant au lit de la mort, avoua son crime en présence de plusieurs personnes : il en demanda pardon avec les sentiments d'un vif repentir, et conjura tous les assistants de publier sa rétractation. Ainsi furent justifiés le saint évêque de Genève et ses filles spirituelles, qui avaient eu part à sa diffamation.

Jamais personne ne se confia plus en la Providence que notre saint. Comme il s'était fait une habitude de regarder tous les événements dans les décrets de la volonté divine, il s'y soumettait avec résignation et même avec joie. De cette disposition naissait en lui un souverain mépris de toutes les choses du monde, des dangers et des souffrances. Il ne considérait en tout que la gloire de Dieu, et y apportait l'usage de chacune des facultés de son

ame. La divine charité épuisait toutes ses affections, se répandait jusque sur son extérieur, et enflammait son visage, surtout lorsqu'il disait la sainte messe, comme nous l'avons déjà observé, ou lorsqu'il donnait la communion au peuple. Souvent elle le brûlaitavec tant de vivacité qu'il s'écriait en conversantavec ses amis : « Ah! si vous connaissiez les consolations dont mon ame est inondée vous en remercieriez pour moi la bonté divine, et vous la prieriez de m'accorder la force d'exécuter les saintes inspirations qu'elle m'envoie. Mon cœur ressent un désirinexprimable d'être la victime perpétuelle de l'amour de mon sauveur. Quel bonheur que de ne vivre, de ne travailler, de ne se réjouir qu'en Dieu! J'espère que par sa grâce je ne serai plus rien aux créatures, et que les créatures ne me seront plus rien qu'en lui et pour lui. » Une autre fois il s'écriait: « Ah! si je savais que la moindre affection de mon cœur ne fût pas pour Dieu, je l'en arracherais aussitôt. Oui, si je croyais que tout mon cœur ne portât pas l'empreinte de Jésus crucifié, je ne le garderais pas un instant. »

Cependant la santé de notre saint dépérissait tous les jours. Il vit bien lui-même que sa mort n'était pas éloignée; aussi ne manqua-t-il pas d'avertir ses amis qu'ils ne le reverraient plus lorsqu'il partit pour Avignon en 1622. Le duc de Savoie lui avait mandé de le joindre dans cette ville, où il devait aller saluer le roi Louis XIII, qui venait de soumettre les huguenots du Languedoc. Il s'interdit, par un esprit de mortification, la vue de la pompe avec laquelle le roi fit son entrée dans Avignon, et passa en prières tout le temps que dura la cérémonie. Ayant été obligé de suivre la cour à Lyon, l'in-

tendant de la province et plusieurs autres personnes de marque se disputèrent le bonheur de le loger; mais il trouva le moyen de les refuser honnêtement, et logea dans la chambre du jardinier de la Visitation, afin d'imiter autant qu'il était en lui la pauvreté de Jésus-Christ. Cet éloignement pour les distinctions, lequel avait l'humilité pour base, augmenta encore la haute idée que l'on avait de son éminente sainteté. Le roi et la reine-mère lui donnèrent plusieurs fois des preuves publiques de leur estime, ainsi que les princes et les seigneurs les plus qualifiés de la cour.

Quoique la santé du saint évêque fût dans un état déplorable, il ne laissa point malgré cela de suivre tous les mouvements de son zèle; il prêcha encore la veille et le jour de Noel. Le lendemain il s'aperçut que sa vue et ses forces diminuaient, et il se trouva si mal l'après-midi qu'il fallut le mettre au lit. On découvrit bientôt tous les symptômes d'une apoplexie. Comme le saint était toujours en pleine connaissance, il demanda l'extrême-onction, et elle lui fut administrée. Il ne reçut point le saint viatique, parcequ'il avait dit la messe le matin, et que d'ailleurs il avait de fréquents vomissements; ensuite il ne pensa plus qu'à produire les actes convenables aux mourants. On l'entendait répéter avec une ferveur tout angélique plusieurs passages de l'Écriture, et ceux ci entre antres : « Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant. Je chanterai les miséricordes du Seigneur pendant toute l'éternité. Quand paraîtrai-je devant sa face? Montrez-moi, ô mon bien-aimé! où vous paissez et où vous vous reposez à midi. O mon Dieu, mon désir est devant vous, et mes gémissements ne vous sont point in-

connus. Mon Dieu est mon tout, mon désir est celui des collines éternelles. » Cependant comme l'apoplexie se formait insensiblement, on lui mit des vésicatoires, et on lui appliqua le fer chaud sur la nuque du cou et le bouton de fer sur le haut de la tête, qui en fut brûlée jusqu'à l'os. Au milieu des larmes qui lui étaient arrachées par la douleur il répétait souvent ces paroles : « Lavez-moi, Seigneur, de mes iniquités; ôtez-moi mon péché, purifiez-moi toujours de plus en plus. Que fais-je ici, ô mon Dieu! éloigné, séparé de vous? » Puis adressant la parole aux assistants qui fondaient en larmes, « Ne pleurez point, mes enfants; ne faut-il pas que la volonté de Dieu s'accomplisse? » Quelqu'un l'ayant exhorté à dire avec S. Martin : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail, » il parut blessé de ce qu'on le comparait à un si grand saint, et répondit qu'il était un serviteur inutile dont Dieu ni son peuple n'avaient besoin. Enfin, l'apoplexie allant toujours en croissant, il perdit la parole, et mourut le 28 décembre 1622, à huit heures du soir. Il était à la cinquante-sixième année de son âge et à la vingtième de son épiscopat.

Quand on fut assuré de sa mort on l'ouvrit pour l'embaumer. On porta son cœur, enfermé dans une boîte de plomb, à l'église de la Visitation de Belle-Cour, à Lyon; on le mit ensuite dans un reliquaire d'argent, puis dans un reliquaire d'or donné par Louis XIII. Comme le saint avait choisi à Annecy le lieu de sa sépulture, on y transporta solennellement son corps, qui fut enterré dans une chapelle à côté du sanctuaire de l'église du premier monastère de la Visitation. Alexandre VII ayant béatifié le ser-

viteur de Dieu en 1661, on exhuma son corps pour le placer sur le grand autel dans une belle châsse d'argent. Le même pape canonisa le bienheureux évêque de Genève en 1665, et fixa sa fête au 29 janvier, jour auquel son corps avait été porté à Annecy.

La bulle de la canonisation de notre saint rapporte sept miracles des plus authentiques opérés par son intercession et par la vertu de ses reliques. Ces miracles sont, la résurrection de deux morts, les guérisons d'un aveugle-né, d'un paralytique et de trois perclus. Le cardinal Chigi, depuis pape sous le nom d'Alexandre VII, Louis XIII, Louis XIV, et plusieurs autres personnes furent toute leur vie persuadés qu'ils avaient été guéris de maladies dangereuses par l'intercession du saint évêque de Genève. On n'en doit point être surpris puisque, de son vivant même, Dieu le favorisa du don des miracles, qui éclata surtout dans les missions qu'il entreprit.

La douceur était la vertu dominante de S. François de Sales. Il disait un jour qu'il avait été trois ans à l'étudier à l'école de Jésus-Christ, et que son cœur ne pouvait se contenter là-dessus. Si celui qui était la douceur même croyait néanmoins en avoir si peu, que dirons-nous de ceux dont le cœur est si rempli d'amertume, et dont les manières et les paroles portent si souvent l'empreinte du trouble et de la colère. Rien n'étant plus propre à déconcerter les supérieurs que cette multiplicité d'affaires et cette affluence de monde qui ne leur laissent pas un moment pour respirer, le saint disait à ce sujet : « Dieu sonde par là nos cœurs, afin de voir s'ils sont à l'épreuve et armés

de toutes pièces. Je me suis quelquefois trouvé dans ce cas ; mais j'ai fait un pacte avec mon cœur et avec ma langue, pour les contenir dans les règles du devoir. Toutes ces personnes qui arrivent coup sur coup sont des enfants qui courent dans le sein de leur père. Jamais une poule ne se fâche quand les poussins se jettent tous à la fois sous ses ailes ; au contraire, elle les étend le plus qu'elle peut, afin de les couvrir tous. Il me semble que mon cœur se dilate à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. Le remède le plus souverain que je connaisse contre les émotions subites d'impatience est un silence doux et sans fiel. Quelque peu de paroles que l'on dise, l'amour-propre s'y glisse, et il échappe des choses qui jettent le cœur dans l'amertume pour vingt-quatre heures. Lorsqu'on ne dit mot, et qu'on sourit de bon cœur, l'orage passe ; on étonne la colère et l'indiscrétion, et l'on goûte une joie pure et durable... Quiconque possède la douceur chrétienne a un cœur tendre pour tout le monde ; il est porté à pardonner et à excuser les fragilités des autres. Il témoigne la bonté de son cœur par une douce affabilité qui influe sur ses paroles et ses actions, et lui fait trouver tout agréable ; il s'interdit tout discours sec, brusque, impérieux. Une aimable sérénité est toujours peinte sur son visage ; il ne ressemble point à ces gens qui ne lancent que des regards furieux, qui ne savent que refuser, ou qui accordent de si mauvaise grâce qu'ils perdent tout le mérite du bienfait. »

Quelques personnes l'ayant un jour blâmé de son indulgence pour les pécheurs, il leur répondit : « S'il y avait quelque chose de meilleur que la douceur, Dieu nous l'aurait appris ; mais il ne nous re

commande que deux choses, d'être doux et humbles de cœur. Me voulez-vous empêcher d'observer le commandement de Dieu, et d'imiter le plus que je pourrai la vertu dont il nous a donné l'exemple, et dont il fait un si grand cas? Sommes-nous donc plus savants que Dieu? » Quand les apostats et les pécheurs les plus abandonnés avaient recours à lui il leur ouvrait son cœur avec une tendresse inexprimable, et les recevait comme le père de l'enfant prodigue reçut son fils. « Venez, disait-il, mes chers enfants, venez que je vous embrasse et que je vous mette dans mon cœur. Dieu et moi nous vous assisterons. Je ne vous demande qu'une chose, qui est de ne point vous désespérer : je me charge de tout le reste. » Il les regardait avec des yeux qui annonçaient la sincérité de ses sentiments; il leur ouvrait sa bourse, son cœur et toutes ses entrailles. Il disait à tous ceux qui se scandalisaient de ce procédé, et qui lui représentaient qu'il enhardissait à pécher par l'impunité : « Ne voyez-vous pas que ce sont mes brebis? Notre Seigneur leur a donné tout son sang; comment leur refuserais-je mes larmes? Ces loups se changeront en agneaux : un jour viendra qu'ils seront plus saints que tous tant que nous sommes. Si Paul eût été rejeté, jamais on n'aurait eu S. Paul. »

LE B. PIERRE FOURRIER,

GÉNÉRAL DES CHANOINES RÉGULIERS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE SEIGNEUR, ET INSTITUTEUR DES RELIGIEUSES DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME.

(9 décembre.)

Pierre Fourrier, dit *le P. de Matincour*, parce-qu'il fut curé de la paroisse de ce nom, naquit à Mirecour, ville du diocèse de Toul, le 30 novembre 1565. Son père était médiocrement favorisé des biens de la fortune; mais il avait une rare piété. Pierre montra dès son enfance un amour extraordinaire pour la pureté. On l'envoya à l'université de Pont-à-Mousson pour y faire ses études, et il y eut les plus grands succès. Sa vertu le rendait respectable à tous ceux qui le connaissaient, et sa jeunesse ne l'empêchait point de se livrer aux plus rigoureuses mortifications de la pénitence. Il avait une telle réputation de doctrine et de sainteté qu'on le chargea de l'instruction de plusieurs enfants, quoiqu'il fût encore fort jeune. Les leçons qu'il donnait à ses élèves avaient tout à la fois pour objet de leur inspirer l'application au travail et la crainte du Seigneur. Il prenait un soin particulier de la conservation de leur innocence.

Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année il entra dans l'abbaye des chanoines réguliers de Chaumousey, peu éloignée de Mirecour, laquelle avait été fondée en 1094. Ceux qui l'habitaient alors étaient bien déchus de la ferveur de leurs premiers pères. On fut d'abord étonné du choix de Pierre Fourrier; mais on ne douta pas ensuite qu'il n'eût été dirigé

par des vues particulières de la Providence. On le fit beaucoup souffrir dans son noviciat; il ne se rebuta point, et fut admis à la profession. Etant retourné à Pont-à-Mousson pour y faire sa théologie, il s'y lia d'une étroite amitié avec deux hommes destinés comme lui à réformer leur ordre, le P. Servais de Lairuels et D. Didier de La Cour. On dut au premier la réforme de l'ordre de Prémontré, et au second l'établissement de la congrégation de Saint-Vanne. Notre jeune chanoine régulier était parent du P. Jean Fourrier, qui fut depuis provincial des jésuites; il lui donna sa confiance, et se fit un devoir de ne plus rien entreprendre sans l'avoir consulté.

Son cours de théologie achevé, il retourna à Chaumousey. Sa régularité, sa ferveur, ses mortifications lui attirèrent la haine des plus relâchés de ses confrères. Ils ne voyaient dans sa conduite que la censure secrète de leurs déréglements; ils l'accablèrent d'injures et d'outrages. Pierre Fourrier souffrit sans se plaindre et avec une patience qui ne se démentit jamais. Enfin on lui proposa la nomination à trois cures. Il choisit celle de Matincour, parcequ'elle était plus pauvre et qu'il y avait plus de travail. Il en prit possession en 1597. Cette paroisse était dans l'état le plus déplorable; l'irreligion ou l'hérésie en avait entièrement banni l'esprit de piété. Il y entra le jour du Saint-Sacrement, et fit la procession. De retour à l'église il fit un discours si pathétique qu'il toucha les cœurs les plus endurcis, et tira de tous les yeux des larmes abondantes. Il annonça à ses paroissiens qu'il venait uniquement pour travailler à leur salut, et que s'il le fallait il sacrifierait sa propre vie pour sauver leurs ames. Son zèle se manifesta bientôt par les

effets. Il s'attacha d'abord à dissiper les ténèbres de l'ignorance et à réformer les abus qui mettaient principalement obstacle au règne de la piété. Il cherchait les moyens les plus propres à déraciner les habitudes invétérées et à éloigner les occasions du péché. Il faisait souvent le catéchisme, et y rendait sensibles toutes les vérités de la religion. Il possédait l'art d'exciter l'émulation parmi les enfants afin de fixer leur attention et de leur inspirer le désir d'apprendre. Les parents rougissaient de se voir moins instruits que leurs enfants, et ils les engageaient à leur répéter ce qui avait été dit à l'église. Pierre Fourrier ne se contentait pas d'instruire en public, il parcourait encore les maisons de sa paroisse pour parler en particulier à ceux dont il connaissait l'ignorance. On ne saurait imaginer les fruits merveilleux que produisit son zèle. Il avait un talent particulier pour conduire les ames de ceux qui venaient se confesser à lui. Après leur avoir aidé à faire une confession exacte, il leur suggérait les motifs d'une vive componction, et les confirmait solidement dans la vertu. Il établit dans son église diverses conrféries, et ceux qui voulaient y être associés étaient obligés de se confesser tous les mois. S'il se trouvait quelque pécheur dont il ne pouvait vaincre l'endurcissement, il allait le trouver secrètement; il se jetait à ses pieds fondant en larmes, et le conjurait d'avoir pitié de son ame. Lorsqu'il ne le touchait point il se prosternait au pied des autels, et y demandait la conversion de ce pécheur au Père des miséricordes. Il allait ensuite le trouver de nouveau, et il était rare qu'il ne triomphât pas de la dureté de son cœur. Sa charité envers les pauvres n'était pas moins admirable. Leurs

misères ne lui étaient pas plus tôt connues qu'il s'empressait de les soulager. Malgré la modicité du revenu de sa cure il suffisait à tout, et disait agréablement que *la frugalité était une banque de grand rapport.* Personne en effet ne portait cette vertu plus loin que lui; il ne vivait que de légumes; il couchait sur la dure, et n'avait jamais de feu, même dans la saison la plus rigoureuse.

Cependant quelques filles de sa paroisse, dégoûtées du monde, formèrent le projet de se consacrer à Dieu dans l'état de virginité. Elles allèrent trouver Pierre Fourrier, auquel elles communiquèrent leur dessein, en lui promettant de se soumettre aux réglements qu'il leur prescrirait. Il leur répondit qu'elles devaient encore examiner leur vocation. Elles revinrent quelque temps après, et lui dirent qu'elles persistaient dans la même résolution. Il leur permit donc d'assister à la messe de la nuit de Noel avec un habit noir et un voile sur la tête, pour marquer publiquement leur renonciation au monde. Telle fut la naissance de la congrégation des filles de Notre-Dame, destinées à l'instruction des enfants de leur sexe. Leur établissement en corps de communauté souffrit d'abord de grandes difficultés; mais Pierre Fourrier vint à bout de les lever. Il logea ces filles dans une maison de sa paroisse. Leur nombre s'étant considérablement augmenté, elles s'établirent dans plusieurs villes où on les demandait. Les services qu'elles rendaient les firent universellement respecter. Enfin leur institut fut approuvé par les bulles de Paul V, du 1er février 1615 et du 6 octobre 1616.

Lorsque le P. Matincour eut réglé tout ce qui concernait ses filles spirituelles il s'occupa de la

réforme de sa propre congrégation, afin de la mettre en état de rendre service à l'Église par l'instruction de la jeunesse et par l'exercice des fonctions du saint ministère. L'évêque de Toul avait reçu une commission du pape pour travailler à cette réforme ; mais il n'espéra de succès qu'autant que le P. de Matincour l'aiderait de ses lumières et de ses exemples. La bonne œuvre réussit au-delà de ses espérances. Les difficultés qu'on éprouva d'abord s'aplanirent ; la réforme commença par quelques maisons particulières, et devint bientôt générale. Ceux qui l'embrassèrent prirent le titre de *congrégation de Notre-Sauveur*. On en donna le gouvernement au P. Guinet, qui mourut trois ans après. On élut pour le remplacer le P. de Matincour, qui donna en cette occasion les plus grandes preuves de son humilité.

Cette place ne lui fit rien changer à son premier genre de vie. Il se regardait comme le dernier de ses frères, et ne pouvait souffrir aucune distinction. Sa douceur était inaltérable et sa charité sans bornes. Il rendait le bien pour le mal, et ne se vengeait de ses ennemis que par des services. Le cardinal de Bérulle, qui le vit à Nancy et qui conversa avec lui, dit à ses disciples quand il fut de retour que s'ils voulaient d'un coup d'œil considérer toutes les vertus ils devaient aller en Lorraine, et qu'ils les trouveraient réunies en la personne du P. de Matincour. Nous ne finirions pas s'il fallait entrer dans le détail de toutes ses vertus, de sa piété envers Dieu, de sa dévotion à la sainte Vierge et aux autres saints, de son amour pour la prière, de sa pureté, de son zèle pour la foi catholique et pour la conversion des hérétiques. Tant de vertus furent

récompensées par le don de prophétie et par celui des miracles.

La guerre qui troubla la Lorraine l'ayant obligé de fuir avec une partie de ses enfants, il se retira à Grey, en Bourgogne, où il passa deux ans. Il y mit la dernière main aux constitutions des religieuses de la congrégation de Notre-Dame(1). Ayant été attaqué de la maladie qui devait l'enlever de ce monde, il fit son testament, par lequel il laissa aux religieuses leurs constitutions et aux chanoines réguliers des avis salutaires pour entretenir parmi eux l'esprit de la réforme qu'ils avaient embrassée. Il mourut le 9 décembre 1636, et fut béatifié le 29 janvier 1730, d'après les preuves les plus authentiques de l'héroïsme de ses vertus et de plusieurs miracles opérés par son intercession. On garde son corps à Matincour. Ce précieux trésor fut à l'époque de la révolution sauvé de la profanation et caché avec soin par de pieux habitants du lieu. Lorsque les temps devinrent plus tranquilles on le remit dans l'église où il est encore conservé. Le 30 août 1832, M. Munier, vicaire général de Saint-Diez, examina ce saint corps, en reconnut l'authenticité, et le replaça avec solennité dans l'ancienne châsse où il avait été d'abord renfermé le 30 août 1732, par M. Begon, évêque de Toul, et qui venait d'être réparée. On porte à plus de quarante mille le nombre des pélerins qui visitèrent l'église de Matincour à l'occasion de cette cérémonie. En ce moment on s'occupe du rétablissement du monastère qui existait autrefois dans ce lieu et qui a été le berceau de l'ordre de la congrégation de Notre-Dame.

(1) Outre les constitutions des religieuses de la congrégation

S. JEAN-FRANÇOIS RÉGIS,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(15 juin.)

Ce saint, d'une des bonnes familles de Languedoc, naquit le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne. Dès son enfance il se montra ennemi de ces amusements qui ont tant d'attrait pour le premier âge. On lui donna pour précepteur un homme d'un caractère sombre et chagrin, sous lequel il eut beaucoup à souffrir. Il supporta toutes ses peines sans laisser échapper la moindre plainte. Pendant le temps qu'il fréquenta le collége que les jésuites avaient à Béziers, il se permettait à peine quelques moments de récréation. Les dimanches et les fêtes il ne s'occupait que d'exercices de piété. Les jeunes gens de son âge, qui raillaient d'abord sa conduite, finirent par devenir ses admirateurs. Son exemple influa sur ses compagnons d'études; plusieurs embrassèrent sérieusement le parti de la vertu. Ils révéraient Régis comme un saint, et l'écoutaient avec docilité comme leur maître dans la vie spirituelle. Brûlant du désir de travailler au salut des ames, il entra dans la Société des jésuites, et alla faire son noviciat à Toulouse en 1616.

Dès son entrée dans cette maison, il s'appliqua

de Notre-Dame, le B. Pierre Fourrier composa aussi les statuts des chanoines réguliers dont il était le réformateur. Le recueil de ses lettres manuscrites est considérables, et il entreprit un ouvrage intitulé *Pratique des curés*; mais il ne l'acheva pas.

à servir le Seigneur de la manière la plus intime. On admirait sa ferveur et sa ponctualité dans les moindres pratiques, et surtout son humilité, son mépris pour le monde, sa charité pour les pauvres, son amour et son zèle pour la gloire de Dieu. Mais autant il avait de douceur pour les autres, autant il avait de dureté pour lui-même. Il était au comble de la joie lorsqu'il pouvait dans les hôpitaux rendre aux malades les services les plus humiliants et les plus dégoûtants. On le voyait souvent au pied des autels immobile et dans une espèce de ravissement. Ses discours, quand il parlait de Dieu, avaient tant d'onction qu'ils ranimaient la ferveur des plus tièdes. Son noviciat fini, ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors, puis à Tournon; sa fidélité à tous ses devoirs était si grande qu'on ne le trouvait jamais en faute; on le désignait ordinairement sous le nom de l'*Ange du collége*. Comme il désirait ardemment se former au ministère évangélique et surtout à l'instruction du peuple, il se chargea, du consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de Tournon, qui venaient à certains jours recevoir les aumônes du collége. Les dimanches et les fêtes il allait prêcher dans les villages voisins. Il rassemblait les enfants au son d'une clochette, puis il leur expliquait les premiers principes de la doctrine chrétienne. Il entreprit la réforme du bourg d'Andance, où régnaient de grands désordres; bientôt l'ivrognerie, les jurements et l'impureté disparurent. Le saint religieux y rétablit l'usage fréquent de la communion, et institua la confrérie du Saint-Sacrement; il dressa lui-même les réglements de cette pieuse association, qui de-

puis s'est répandue partout, mais dont il doit être regardé comme l'instituteur.

Pendant qu'il enseignait les humanités à Billom, à Auch et au Puy il n'épargna aucune peine pour inspirer à ses disciples l'amour de l'étude et de la vertu. Il les chérissait comme ses enfants. Dans leurs maladies il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui. Il était surtout extrêmement sensible à leurs infirmités spirituelles. Pour obtenir leur guérison il s'adressait à Dieu par des prières ferventes, et pratiquait des austérités et autres saints exercices, dans la vue de rendre efficaces les efforts de son zèle. Il savait aussi mêler dans les conversations les plus familières des choses qui portaient puissamment à la vertu. Après avoir enseigné sept ans les humanités il étudia la théologie à Toulouse. Dans les vacances, au lieu de s'occuper comme les autres à des plaisirs innocents, il se retirait dans des lieux écartés pour y converser avec Dieu. Pendant la nuit il sortait secrètement de sa chambre pour aller prier dans la chapelle de la maison. Ayant été ordonné prêtre, il célébra sa première messe avec tant de ferveur qu'il fondit en larmes tout le temps du saint sacrifice. Ceux qui y assistèrent ne purent eux-mêmes s'empêcher de pleurer. Ils s'imaginaient voir un ange à l'autel.

Cependant quelques affaires de famille l'obligèrent de faire un voyage dans le lieu de sa naissance. Il y édifia singulièrement par ses vertus et ses exemples. Ses proches et ses amis trouvèrent qu'il portait les choses trop loin, et lui en firent des reproches; mais il leur répondit qu'un ministre de l'Évangile ne pouvait excéder lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu; ses affaires étant terminées, il se

rendit au collége de Pamier. Enfin ses supérieurs, qui voyaient en lui une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'employer uniquement aux missions; il y consacra les dix dernières années de sa vie. Il les commença dans le Languedoc, les continua dans le Vivarais, et les termina dans le Vélay, dont le Puy est la capitale. Il passait l'été dans les villes, parceque les habitants des campagnes sont alors occupés à leurs travaux, et pendant l'hiver il prêchait dans les villages.

La ville de Montpellier fut le premier théâtre de son zèle. Il s'attacha d'abord à l'instruction des enfants. Il prêchait au peuple les dimanches et les fêtes. Ses discours étaient simples et familiers. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne il en tirait des conséquences morales et pratiques sur lesquelles il insistait fortement. Il finissait par des mouvements vifs et tendres, toujours proportionnés à la portée de ses auditeurs et appropriés à la qualité du sujet qu'il avait à traiter. Il parlait avec tant de véhémence et d'onction que d'ordinaire le prédicateur et les auditeurs fondaient en larmes. Quoiqu'il ne refusât son ministère à personne, il avait une sorte de prédilection pour les pauvres, et il y en avait toujours une foule autour de son confessionnal. « Les pauvres, disait-il, cette portion la plus abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, doit être mon partage. » Il forma une association de dames vertueuses pour visiter les prisonniers, les soulager et les consoler dans leurs peines; il convertit plusieurs hérétiques, et retira du désordre un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Étant à Sommières, capitale du pays appelé le Lavonage, à quatre lieues de Montpellier, il

en bannit les vices qui y régnaient universellement, et y rétablit l'amour et la pratique de la religion. Il empêcha les soldats calvinistes de piller une église, et se fit rendre des effets que les mêmes hérétiques avaient enlevés.

En 1633 l'évêque de Viviers l'appela dans son diocèse, qui depuis cinquante ans était le centre du calvinisme. Il y fit des missions qui produisirent des fruits surprenants. Dans ce même temps son zèle ranima celui de plusieurs pasteurs d'un certain nombre de paroisses, qui se montrèrent dans la suite aussi fervents qu'exemplaires ; Régis en reçut beaucoup de consolations. Peu de temps après le ciel permit qu'il s'élevât un violent orage contre le saint missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, et de se permettre dans ses discours des personnalités et des invectives contraires à la décence. L'évêque de Viviers trompé écrivit au supérieur des jésuites de rappeler Régis ; le saint souffrit la calomnie sans se plaindre, et n'allégua aucune des raisons qui auraient pu le justifier. Il dit simplement que sans doute il lui était échappé bien des fautes, mais que Dieu, qui connaissait le fond de son cœur, savait qu'il n'avait cherché que sa gloire. Bientôt l'évêque de Viviers, après avoir pris de bons renseignements sur cette affaire, reconnut publiquement que le saint missionnaire n'était point coupable de ce dont on l'accusait, et rendit à sa vertu l'hommage qu'elle méritait.

A cette époque Régis obtint de son général la permission d'aller au Canada et d'être employé à prêcher l'Évangile aux Hurons et aux Iroquois ; mais des personnes puissantes firent révoquer cette

permission. Il fut envoyé de nouveau dans le diocèse de Viviers, où il travailla à la conversion des calvinistes et à l'instruction des habitants de la petite ville de Cheylard, qui étaient plongés dans une ignorance grossière du christianisme. Il eut beaucoup à souffrir dans ce pays à demi sauvage et tout rempli de montagnes. Après cette mission il alla en faire une à Privas, qui, comme la précédente, produisit des fruits abondants. De là il passa dans le diocèse de Valence, où il exerça son zèle avec le même succès.

Enfin les quatre dernières années de sa vie furent employées à la sanctification du Vélai. Plus d'une fois son zèle pensa lui coûter la vie. De jeunes débauchés, qui avaient formé le projet de l'assassiner, parcequ'il leur avait enlevé l'objet impur de leur passion, furent si touchés de ses discours qu'ils se convertirent. Dieu autorisa par divers miracles les vérités qu'il prêchait. Quoique nous ayons parlé des héroïques vertus du serviteur de Dieu à mesure que l'occasion s'en est présentée, il est à propos de les rapprocher sous un même point de vue pour les faire connaître plus parfaitement.

Son amour pour Dieu était si ardent qu'une seule parole pieuse suffisait pour lui causer des ravissements. Il ne trouvait de délices que dans les croix. Dans les tribulations, au lieu de demander la diminution de ses peines, il désirait souffrir encore davantage pour le saint nom du Seigneur. Egalement insensible aux louanges et au mépris, il recevait en silence les mauvais traitements. En différentes occasions il manifesta un parfait détachement de la vie. Sa confiance en Dieu le rendait intrépide au milieu des plus grands dangers. Par

une suite de son extrême amour pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie il allait souvent prier devant le saint-sacrement. Tous les jours il disait la sainte messe, quoiqu'il lui en coûtât souvent pour trouver une église. Il ne dormait que trois heures dans la nuit, et cela sur la terre nue ou sur des planches. La volonté de ses supérieurs était la règle de la sienne. Il avait un respect singulier pour les évêques et les grands-vicaires des diocèses où il travaillait. Sa pureté était vraiment angélique, et sa présence seule inspirait l'amour de cette vertu.

Ayant ouvert la mission de la Louvesc, il prêcha trois fois le jour de Noel et le jour de S. Etienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Il lui prit deux défaillances, qui firent juger aux médecins que son mal était sans remède. Après avoir reçu les derniers sacrements avec la plus vive piété, il pria qu'on le laissât seul. La vue du crucifix qu'il tenait entre ses mains adoucissait le sentiment de ses souffrances, qui étaient extrêmes. Sur le soir du dernier de décembre il dit à son compagnon avec un transport extraordinaire : « Ah ! mon frère, quel honneur ! Que je meurs content ! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au devant de moi pour me conduire dans le séjour des saints. » Il rendit doucement l'esprit vers minuit du 31 décembre 1640, dans la quarante-quatrième année de son âge. Il fut enterré dans l'église de la Louvesc, et il y eut à ses funérailles un concours prodigieux de peuple. La multiplicité et l'authenticité des miracles opérés par son intercession le firent béatifier en 1716 par le pape Clément XI. Clément XII le canonisa en 1737, sur la requête de Louis XV, roi de France, de Philippe V, roi d'Espagne, et du

clergé de France, assemblé à Paris en 1735. (1) Sa fête a été fixée au 16 juin.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL,

VEUVE, FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE.

(21 août.)

Jeanne de Chantal était fille de Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne; il eut pour épouse Marguerite de Berbisy, l'un et l'autre recommandables par la noblesse et surtout par leur fidélité aux devoirs de la religion. De leur mariage naquirent trois enfants, Marguerite, qui épousa le comte d'Effran, Jeanne, dont nous écrivons la vie, et André, qui mourut archevêque de Bourges. Jeanne vint au monde à Dijon le 23 janvier 1572.

(1) Le saint-siége apporte les plus grandes précautions dans l'examen des miracles qu'on lui propose. Un gentilhomme anglais, protestant, en fit autrefois l'aveu. Etant à Rome, un prélat avec lequel il était lié lui donna à lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Après l'avoir lu avec beaucoup d'attention il dit en le rendant : « Si tous les miracles qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes que ceux-ci le sont, nous n'aurions aucune peine à y souscrire. Eh bien, répondit le prélat, de tous ces miracles qui vous paraissent si avérés aucun n'a été admis par la congrégation des rites parcequ'on ne les a pas crus suffisamment prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse, avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des saints, et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Église romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles. (Voyez le P. Daubenton, *Vie du bienheureux Jean-François Régis*, *l.* 4.)

Lorsqu'elle reçut le sacrement de la confirmation elle ajouta le nom de Françoise à celui de Jeanne, qu'on lui avait donné au baptême.

Son père devint veuf lorsque ses enfants étaient encore en bas âge; mais il ne négligea rien pour leur éducation, les élevant dans de grands sentiments de piété, et leur faisant apprendre tout ce qui devait un jour leur être utile dans le monde. Jeanne fut celle qui répondit le mieux à ses vues; aussi avait-il pour elle une tendresse particulière. Elle montra dès ses plus tendres années un zèle ardent pour la religion catholique; elle n'avait encore que cinq ans qu'elle eut le courage de reprendre un hérétique qui blasphémait contre le sacrement de l'Eucharistie. Quelques années après elle préserva son innocence, sous la protection de la sainte Vierge, d'un danger auquel l'avait exposée une femme intrigante et sans mœurs. Ayant été passer quelque temps chez sa sœur, on voulut la marier à un gentilhomme fort riche; mais, ayant appris qu'il était calviniste, elle refusa de l'épouser.

Lorsqu'elle eut atteint sa vingtième année son père la maria au baron de Chantal, l'aîné de la maison de Rabutin : c'était un officier de vingt-sept ans, servant avec distinction, et que le roi Henri IV honorait de sa faveur. Le mariage fut célébré à Dijon; et quelques jours après les nouveaux époux allèrent à Bourbilly, dans une de leurs terres, pour y faire leur résidence ordinaire. Notre sainte, en entrant dans la maison de son mari, s'employa de toutes ses forces pour y établir l'ordre et la régularité à la place de la dissipation et d'une négligence presque générale de la part des gens attachés au baron, dont les absences fréquentes avaient

comme autorisé la conduite. Son premier soin fut de veiller sur les domestiques, de leur faire pratiquer les devoirs de la religion en les obligeant d'assister tous les soirs à la prière commune, et les jours de dimanches et fêtes à la messe de paroisse, et le plus souvent qu'ils le pouvaient aux instructions chrétiennes. Elle assigna à chacun son emploi et le temps pour le remplir. Tout était chez elle comme prévu; et ses qualités aimables lui attachèrent toutes les personnes de sa maison, où l'ordre ne tarda pas à paraître et à se maintenir par sa vigilance.

Quand son mari était obligé de s'absenter pour aller, soit à la cour, soit à l'armée, notre sainte se tenait renfermée dans sa maison, ne faisant et ne recevant que rarement des visites. Elle donnait tout son temps à ses exercices de piété, aux soins que demandaient ses enfants et ses affaires domestiques. Lorsque le baron de Chantal était de retour cette vertueuse épouse n'oubliait rien pour le prévenir, et lui procurer des amusements innocents; elle attirait pour cela les compagnies qui lui étaient agréables, abrégeait même quelquefois ses exercices pieux pour se prêter à des complaisances qui ne sont pas contraires au régime de la vertu quand on sait se contenir dans de justes bornes. Le baron de Chantal, plein d'honneur et de religion, aimait tendrement son épouse, qui de son côté le payait de retour; ils faisaient ainsi leur bonheur réciproque.

Mais Dieu voulut les éprouver pour leur salut commun, et exigea de la baronne de Chantal le plus sensible des sacrifices. Son mari relevait de maladie; un de ses amis vint le voir au château de Bourbilly, et lui proposa, pour le récréer, une partie de chasse. Le baron y consentit, et s'habilla pour sortir d'un

surtout couleur de biche. Son ami, qui était un peu éloigné de lui, ne s'aperçut point qu'il s'était placé derrière des broussailles; trompé par un faux jour, il le prend pour une bête fauve, et décharge sur lui son fusil. Le coup fut mortel; le baron ne vécut que quelques jours, et reçut les derniers sacrements avec la plus grande piété, se soumettant à la volonté divine, et consolant son ami qui s'abandonnait au désespoir; il ne cessait de lui répéter qu'il lui pardonnait de tout son cœur, et ordonna que l'acte de ce pardon fût inscrit sur les registres de la paroisse. Il expira dans les bras de son épouse, qu'il laissa dans une désolation inexprimable.

Veuve à vingt-huit ans, cette tendre épouse avait eu six enfants, dont quatre vivaient encore, un fils et trois filles. L'excès de sa douleur n'altéra ni sa résignation ni sa constance. Dieu la fortifia dans le plus cruel des événements; elle s'offrit à lui comme une victime, acceptant d'avance toutes les tribulations par où il voudrait l'éprouver, et fit en même temps vœu de chasteté perpétuelle. Pour se conformer aux règles que S. Paul et les Pères ont tracées pour la sanctification des veuves, elle s'adonna à la pratique de l'oraison la plus fréquente, augmenta ses aumônes, se défit en faveur des pauvres et pour l'ornement des saints autels de ce qu'elle avait d'habits précieux, et s'obligea par un vœu de n'en plus porter que de laine. Elle renvoya le plus grand nombre de ses domestiques, après les avoir libéralement récompensés : ses jeûnes devinrent alors fréquents et rigoureux.

Retirée du monde, elle partageait son temps entre la prière, le travail et l'instruction de ses enfants. Dieu la préparait par les lumières de sa grâce,

à l'accomplissement de ses desseins; ensorte qu'elle ne voyait plus dans les peines et les souffrances de cette vie que l'aliment de l'amour divin sur la terre, et le gage du bonheur éternel dans le ciel. Son deuil fini, elle se rendit auprès de son père à Dijon; elle y continua le même genre de vie, et l'année suivante elle fut obligée de se rendre avec ses enfants auprès du vieux baron de Chantal, son beau-père, à Montholon dans le diocèse d'Autun. Notre sainte eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur du baron de Chantal, ainsi que de celle d'une gouvernante, qui avait pris un tel ascendant sur ce vieillard que toute la maison était à ses ordres. La jeune baronne supporta tout avec une patience héroïque, jusqu'à se conformer en tout ce qui pouvait être agréable à son beau-père et à sa gouvernante. Elle continua son assiduité aux exercices de la vie intérieure et aux devoirs que la religion prescrit.

Ayant appris que S. François de Sales devait prêcher à Dijon le carême de l'année 1604, elle résolut d'aller entendre ce grand serviteur de Dieu; elle allégua pour raison de ce voyage une visite qu'elle croyait devoir au président Frémiot, son père, et partit pour s'y rendre. La première fois qu'elle vit le saint évêque de Genève elle en fut si édifiée qu'il lui semblait que c'était le directeur de sa conscience qu'elle cherchait, et ne cessait de demander à Dieu depuis long-temps. Elle l'entretint plusieurs fois chez son père, où il venait souvent, et mit en lui une entière confiance. Mais se trouvant gênée par un vœu indiscret, de ne consulter jamais sur sa conscience que son confesseur ordinaire, elle découvrit à S. François de Sales la cause de ses perplexités. Il lui déclara qu'elle pouvait être dispensée de ce

vœu, et qu'elle était libre de donner sa confiance pour la conduite de son ame au ministre du Seigneur à qui elle croirait, selon Dieu, devoir s'adresser pour la conduire dans ses voies.

Elle pria instamment S. François de Sales de la confesser, et lui fit une confession générale de toute sa vie. Il lui donna tous les conseils de perfection, et toutes les règles intérieures et extérieures de conduite pour l'unir à Dieu et l'élever à cette haute sainteté à laquelle elle était appelée. La baronne de Chantal, fidèle à la grâce, se conforma à tout; et le départ du saint évêque, après le carême, ne changea rien à sa ferveur dans l'oraison et dans l'exercice de l'humilité, de la charité et de la pénitence qu'elle pratiquait par de fréquentes austérités. Elle allait de temps en temps à Annecy trouver le saint évêque; et ses entretiens avec lui, en la détachant toujours plus du monde, la portaient au désir de ne plus vivre que pour Dieu; et, pour s'y consacrer extérieurement elle-même, elle grava avec un fer chaud sur son cœur le nom adorable de Jésus.

Pressée plus que jamais de tout quitter pour briser d'un seul coup tous les liens qui l'attachaient encore à la terre, elle fit connaître à S. François de Sales l'attrait qui la portait à renoncer à tout pour Dieu. Le saint lui demanda du temps pour consulter la volonté divine. Enfin il lui proposa d'entrer dans divers ordres de religieuses. La baronne de Chantal lui répondit que c'était à lui à décider ce choix, auquel elle s'en tiendrait comme au choix de Dieu même, dont elle ne se proposait que la plus grande gloire. Le saint évêque se décida alors à lui faire connaître son dessein d'établir une nouvelle

congrégation religieuse, sous le nom de la Visitation de Sainte-Marie, dont il lui expliqua le fond de l'institut et les obligations particulières. La pieuse veuve y applaudit avec joie, mais l'exécution lui en parut difficile dans les circonstances où elle se trouvait; ayant un père et un beau-père fort âgés qui avaient droit à ses soins, des enfants encore jeunes à élever, et des biens de famille à administrer.

S. François de Sales, à qui elle fit part de toutes les difficultés qui pouvaient l'arrêter dans son désir pour embrasser le nouvel institut, répondit à tout, et calma si bien ses inquiétudes et celles de ses parents qu'ils consentirent à sa retraite après avoir versé beaucoup de larmes. Leur douleur augmenta la sienne; et la sensibilité de son cœur lui fit éprouver de rudes combats. Avant de quitter le monde elle maria l'aînée de ses filles au baron de Thorens, neveu du saint évêque de Genève, et elle amena avec elle ses deux autres filles. Le jeune baron de Chantal, son fils, âgé de quinze ans, resta chez le président Frémiot, son grand-père, qui se chargea d'achever son éducation.

Après avoir mis ordre aux affaires de sa famille, la pieuse veuve prépara tout pour son départ; mais avant de partir elle alla demander à son beau-père et à son oncle, l'archevêque de Bourges, leur bénédiction, qui l'un et l'autre la baignèrent de leurs larmes, et lui témoignèrent le plus tendre attachement. Elle partit ensuite pour Autun et Dijon, où elle remit son fils au président Frémiot, pour lui servir de père. Ce vertueux magistrat, en voyant sa fille à ses pieds, s'écria: « O mon Dieu, il ne m'est pas permis de m'opposer à vos desseins, quoiqu'il doive m'en coûter la vie. Je vous offre, Seigneur,

cette chère enfant, daignez la recevoir et être ma consolation. » Pendant cette scène si touchante le jeune baron de Chantal, suffoqué par ses sanglots, court vers sa mère, se jette à son cou, et emploie les expressions les plus tendres pour l'empêcher de partir; ne pouvant la retenir, il se couche sur le seuil de la porte par où elle devait sortir. Sa sainte mère, ppdafr'eéu n tel spectacle, s'arrête et fixe sur son fils des yeux fondant en larmes; mais bientôt, soutenue par la grâce, elle passe sur le corps de son fils, et franchit ainsi cette terrible barrière pour aller consommer son sacrifice. Elle part pour la ville d'Annecy, où elle arriva avec sa fille et son gendre le baron de Thorens.

Le dimanche de la très sainte Trinité de l'année 1610 elle commença l'établissement du nouvel ordre de la Visitation. La première maison lui fut donnée à Annecy par S. François de Sales; elle y prit l'habit avec deux femmes pieuses, qui s'étaient attachées à elle pour suivre la même vocation. Dix autres femmes, d'une grande vertu, augmentèrent en peu de temps la communauté naissante. Le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, ayant connu le nouvel institut, conseilla à S. François de Sales de faire ériger sa congrégation en ordre religieux pour lui donner plus de stabilité.

Le saint fondateur s'y décida, et la baronne de Chantal, quand le temps fut venu, prononça avec ses compagnes les vœux solennels de profession religieuse. Le saint évêque leur donna une règle qui, sans de grandes austérités extérieures, devait être par sa pratique exacte l'exercice le plus continuel de la pénitence, de l'esprit et du cœur. Cette pénitence, la plus essentielle, qui seule nous fait mourir

à nous-mêmes pour ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu, devait être le caractère de la perfection du nouvel ordre, où le saint fondateur se proposait de n'admettre que les tempéraments les plus faibles, et même les personnes déjà avancées en âge.

Que le renoncement intérieur à tout ce qui peut flatter l'orgueil et les sens, leur disait S. François de Sales, dans ses entretiens d'explication sur la règle, soit continuel et étudié en Jésus-Christ, l'adorable modèle. Il nous a dit à tous : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames.* « Que l'humilité, continue S. François, soit pour vous la source des vertus; qu'elle soit sans bornes, qu'elle paraisse en toutes actions ; et bientôt avec elle la charité et la douceur envers le prochain vous deviendront comme naturelles à force de les pratiquer. Car il faut mourir en esprit pour que Dieu vive en nous ; sans ce moyen unique il est impossible que nous parvenions en cette vie à nous unir à lui. Ne désirez rien, ne refusez rien; soyez soumises à l'obéissance, et régulières dans l'ordre de vos exercices intérieurs et extérieurs; aimez le silence et la prière, et dans le souvenir habituel de la présence de Dieu recevez également tout ce qui vous arrivera par l'ordre de son adorable et très aimable Providence. » C'était d'après ces maximes d'une si haute perfection, et dans l'habitude d'une mortification continuelle de l'ame et des sens, que sainte Chantal réglait sa conduite et celle de ses sœurs, comme institutrice et première supérieure de l'ordre, veillant à tout pour les encourager, les soutenir, et, quand il le fallait, reprenant avec douceur et fermeté, punissant même

par des actes d'humiliation, ou de petites privations sensibles, les fautes qui le méritaient.

Quelque temps après sa profession, elle voulut s'engager par un vœu à faire toujours ce qu'elle jugerait être le plus parfait. S. François de Sales, qu'elle consulta, le lui permit, parcequ'il connaissait sa ferveur et sa générosité pour accomplir avec fidélité l'engagement qu'elle contractait, à l'exemple de plusieurs autres saints d'une vertu héroïque. Dieu l'éprouva dans ces premières années par des maladies fréquentes et douloureuses, dont les médecins ne connaissaient pas les causes naturelles; elle souffrait avec joie et avec la paix que donne l'amour divin, et parlait ainsi au saint évêque dans une de ses lettres : « Le monde entier mourrait d'amour pour un Dieu si aimable s'il connaissait la douceur que goûte une ame à l'aimer. » Après la mort de son père elle fut obligée de faire un voyage à Dijon pour arranger les affaires de son fils, qu'elle maria quelque temps après à Marie de Coulanges, qui réunissait à une grande vertu la noblesse, les richesses et les autres avantages du caractère et de la beauté.

Revenue dans sa chère communauté, elle ne tarda pas à se trouver forcée de partir d'Annecy pour aller fonder des maisons de son ordre en différentes villes de France, spécialement à Paris, où elle eut à soutenir une sorte de persécution assez violente, dont elle triompha par sa patience, sa prudence et sa vive confiance en Dieu. Elle gouverna la maison qu'elle avait fondée à Paris depuis l'an 1619 jusqu'en 1622. Dieu lui enleva à cette époque son bienheureux Père le saint évêque de Genève; cette perte, sans doute la plus sensible pour elle, la trouva dans le sentiment d'adoration et de soumis-

sion la plus entière à la volonté divine, qui rendit sa constance encore plus admirable. Elle fit rendre tous les honneurs au corps de S. François de Sales, qui fut enterré dans l'Église de la Visitation d'Annecy. Cette perte fut suivie d'une autre. En 1627 le baron de Chantal, son fils, fut tué en combattant les huguenots dans l'île de Rhé, dans la trente-unième année de son âge; il s'était préparé à la bataille par la réception des sacrements. Il laissait après lui une fille qui n'avait pas encore un an. Notre sainte à cette nouvelle montra un courage si héroïque qu'il étonna les ames les plus fortes. » « Seigneur, disait-elle, détruisez, coupez, brûlez tout ce qui s'oppose à votre sainte volonté. » La même résignation la soutint en 1631, en apprenant la mort de la baronne de Chantal, sa belle-fille, et celle du comte Touloujon, son gendre, gouverneur de Pignerol.

Toutes ces épreuves, ainsi que celles des désolations intérieures qui furent fréquentes dans l'intérieur de notre sainte, achevèrent d'immoler en elle toute la nature au bon plaisir divin. De là ses leçons à ses sœurs sur la nécessité de renoncer à tous les objets créés : « Notre Seigneur, leur disait-elle, a attaché le prix de son amour et de la gloire éternelle à la victoire que nous remporterons sur nous-mêmes; et votre intention en entrant à la Visitation a dû être de vous désunir de vous en entier pour vous unir totalement à Dieu ». La mère de Chantal ajoutait souvent à ses instructions sur la vie de sacrifice des exhortations lumineuses et touchantes sur la pratique essentielle et la meilleure manière de faire l'oraison : « Suivez, leur disait-elle, la direction du Saint-Esprit en vous, livrez-vous aux senti-

ments qu'il vous inspire dans cet exercice, voulant et ne désirant que ce que Dieu veut. Sans vous troubler pour vos distractions et les sécheresses qui vous déplaisent et doivent toujours humilier, mais sans découragement, priez le Seigneur dans cet état pénible d'être votre soutien, et de vous donner la ferveur du désir de l'aimer, de le prier et de le glorifier.

La peste s'étant déclarée à Annecy, le duc et la duchesse de Savoie voulurent engager notre sainte à quitter cette ville pour mettre sa vie en sûreté; mais rien ne put lui faire abandonner sa chère communauté, qui fut préservée de la contagion. La sainte, dans cette calamité publique, rendit mille bons soins à ses concitoyens par ses conseils, ses aumônes, ses services et ses prières. Elle fut appelée par la duchesse de Savoie en 1638 à Turin, pour y établir une maison de son ordre. Anne d'Autriche l'invita aussi à revenir à Paris, où elle fut reçue avec de grands honneurs ; elle visita plusieurs de ses monastères en retournant à Annecy. A peine arrivée à Moulins en Bourbonnais, elle y tomba malade d'une fluxion de poitrine; l'inflammation se déclara si dangereusement qu'on lui administra les derniers sacrements dans son monastère. Toute sa foi et sa piété parurent avec éclat dans ses derniers instants : elle donna les plus touchantes instructions à ses filles spirituelles, jusqu'au moment où elle s'endormit dans le Seigneur, le 15 de décembre l'an 1741. Son cœur fut laissé à la communauté de la Visitation de Moulins, et son corps conduit honorablement au monastère d'Annecy. Elle fut béatifiée par Benoît XIV en 1751, après plusieurs miracles opérés par son interces-

sion. Clément XIII la canonisa en 1767, et fixa sa fête au 21 d'août.

Une des plus grandes maximes de notre sainte, dit Marsolier, son historien, était de répéter souvent à ses filles spirituelles : « Il faut que l'humilité, leur disait-elle, soit notre vertu ordinaire. Quand les autres nous humilient, humilions-nous nous-mêmes encore davantage ; quand les autres nous accusent, ajoutons encore à leurs accusations ; quand on nous emploie aux fonctions les plus basses, reconnaissons sincèrement qu'on nous traite encore mieux que nous ne méritons ; et quand on nous méprise, soyons contentes. Avec qui, leur disait-elle, Jésus-Christ a-t-il conversé ? Avec un traître qui l'a vendu, avec un voleur qui l'a outragé sur la croix, avec des pécheurs, avec des ingrats pour tous ses bienfaits, avec des pharisiens orgueilleux. D'après ces grands et divins exemples, pourrons-nous à la moindre contradiction manquer de patience et de charité si nous sommes disciples de l'Évangile !

SAINTE ROSE DE LIMA,

DANS LE PÉROU, VIERGE.

(30 août.)

L'Asie, l'Europe et l'Afrique avaient reçu depuis plusieurs siècles la lumière de l'Évangile, et produit une multitude de saints de tout âge et de tous états, tandis que l'Amérique était encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. La foi y pénétra par un effet de la miséricorde divine peu de temps après que cette grande partie du monde eut été mieux connue ; et la sainte dont on célèbre

en ce jour la fête fut un des plus beaux ornements de cette Église naissante, et la première à laquelle le saint-siége ait décerné un culte public. Elle était d'extraction espagnole, et naquit à Lima, capitale du Pérou, en 1586. Elle reçut au baptême le nom d'Isabelle ; mais dans la suite sa beauté la fit appeler Rose. Elle montra dès sa première jeunesse une grande patience dans les souffrances, et un amour extraordinaire pour la mortification. Etant encore enfant elle jeûnait trois fois par semaine au pain et à l'eau, et ne vivait les autres jours que d'herbes cuites ou de racines,

Sainte Catherine de Sienne fut le modèle qu'elle se proposa. Toujours humble et retirée du monde, lorsqu'elle devait paraître en public elle se frottait le visage et les mains avec l'écorce et la poudre du poivre des Indes pour éloigner d'elle tous les regards. Soumise à ses parents, docile et fidèle à tous ses devoirs, elle était leur joie et leur consolation. D'opulents qu'ils étaient divers événements les ayant réduits à la plus grande pauvreté, sainte Rose pourvut à leurs besoins en travaillant nuit et jour. On la sollicita long-temps et vivement de se marier, elle résista toujours, et garda le vœu qu'elle avait fait de rester vierge ; et pour se delivrer enfin d'une sorte de persécution, elle entra chez les religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique. Son amour pour la solitude et la pénitence, sa régularité, son union avec Dieu, la firent avancer à grands pas dans la voie de la perfection ; et Dieu lui accorda souvent des grâces extraordinaires au milieu des épreuves qui, pendant quinze ans, soit par des peines intérieures, soit par les persécutions des personnes du

dehors, ne cessèrent de multiplier ses sacrifices et sa résignation au bon plaisir de Dieu.

Une maladie longue et douloureuse acheva de la préparer avec la grâce à la possession du souverain bien; elle mourut le 24 août 1617, dans la trente-unième de son âge. La ville de Lima l'honora presque d'une vénération générale à ses funérailles. Plusieurs miracles s'opérèrent par son intercession. Clément X la canonisa en 1671, et fixa sa fête au 30 d'août.

S. VINCENT DE PAUL,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES DE LA MISSION, COMMUNÉMENT APPELÉS LAZARISTES.

(19 juillet.)

Dieu ménage des ministres fidèles à son Église dans les temps même où l'esprit de la foi paraît presque universellement anéanti; ces hommes privilégiés se préparent à devenir des vases de grâces par l'exercice de la prière et par le crucifiement des inclinations de la nature corrompue; une fois bien pénétrés des maximes de Jésus-Christ, ils paraissent dans le monde comme de nouveaux apôtres, et conduisent les autres dans les voies de la piété, où le Saint-Esprit leur servit lui-même de maître et de guide. S. Vincent de Paul fut un de ces instruments dont la divine miséricorde se sert pour ranimer la piété sur la terre.

Il naquit en 1576 dans le village de Poy, au diocèse d'Acqs en Gascogne, vers les Pyrénées. Son père se nommait Guillaume de Paul, et sa mère Bertrande de Moras. Ils faisaient valoir par eux-

mêmes une petite ferme qui leur appartenait en propre, et ils tiraient du travail de leurs mains de quoi subsister avec leur famille. Ils avaient six enfants, quatre garçons et deux filles ; ils les élevaient dans la piété et dans les exercices des travaux de la vie champêtre.

Vincent, qui était le troisième des fils de Guillaume de Paul, donnait des preuves singulières d'esprit et de capacité. Il avait un maintien grave et un amour pour la prière qui étaient au dessus de l'âge d'un enfant. Ses premières années se passèrent à garder le troupeau de son père. Souvent il lui arrivait de se priver d'une partie de son nécessaire pour en assister les pauvres, dans la personne desquels il envisageait Jésus-Christ. C'était là comme autant d'indices de cette ardeur extraordinaire avec laquelle il se mit à chercher Dieu lorsque sa raison fut entièrement formée. On peut aussi assurer que sa fidélité à correspondre aux grâces qu'il recevait dans son enfance lui en mérita de nouvelles, et devint le principe de ces bénédictions dont il fut depuis comblé.

Guillaume de Paul, qui voyait en son fils de rares dispositions pour les sciences et la piété, résolut de le faire étudier. Il le mit en pension chez les cordeliers d'Acqs, qui se chargeaient de l'éducation des jeunes gens. Au bout de quatre années Vincent fut en état d'instruire les autres. M. de Commet, avocat de la ville d'Acqs et juge de Poy, le fit précepteur de ses enfants; par là le jeune Vincent se vit en état de continuer ses études sans être à charge à sa famille. A l'âge de vingt ans il se rendit à Toulouse, y fit son cours de théologie et y prit le degré de bachelier. Il reçut le sous-dia-

conat ainsi que le diaconat en 1598, et la prêtrise deux ans après.

Déjà on admirait en lui les vertus qui font un digne ministre de Jésus-Christ, sans qu'il connût cependant encore ce parfait crucifiement sur lequel porte tout l'édifice de la sainteté. Il avait appris la théologie et les autres sciences ecclésiastiques; il s'était pénétré des maximes de l'Évangile par la lecture des livres divins, par celle des vies des saints et des meilleurs ouvrages de spiritualité : mais il lui restait encore une science à apprendre, et celle-ci demandait plus qu'une étude et une application ordinaires. Elle consiste dans de vifs sentiments et dans la connaissance pratique de l'humilité, de la patience, de la douceur et de la charité, et elle ne peut s'acquérir que par le bon usage des épreuves intérieures et extérieures : c'est là ce mystère de la croix, inconnu à tous ceux que le Saint-Esprit n'a point initiés dans les secrets importants de la conduite qu'il tient quand il prépare les ames aux merveilleuses opérations de la grâce. Au dernier jour la prospérité des méchants paraîtra l'effet du plus redoutable jugement du Seigneur, tandis que les afflictions des saints feront exalter ses miséricordes. Ce fut donc par un enchaînement de tribulations que Dieu conduisit Vincent à ce haut degré de vertu auquel il l'éleva depuis par sa grâce.

En 1605 Vincent fut obligé de faire un voyage à Marseille pour recevoir un legs de quinze cents livres que lui avait fait un de ses amis mort dans cette ville. Etant sur le point de retourner à Toulouse, il accepta la proposition qu'on lui fit de prendre la voie de la mer jusqu'à Narbonne : mais le vaisseau qu'il montait fut bientôt attaqué par

trois brigantins d'Afrique. Comme les chrétiens refusaient de se rendre, les infidèles les chargèrent avec furie, leur tuèrent trois hommes et blessèrent tout le reste de l'équipage. Vincent reçut un coup de flèche dont il se sentait encore plusieurs années après. La première chose que firent les mahométants lorsqu'ils eurent remporté l'avantage fut de mettre le pilote en pièces pour se venger de ce qu'il ne s'était pas rendu d'abord, et de ce que dans le combat il avait tué un des principaux d'entre eux avec quatre ou cinq esclaves. Ils enchaînèrent les autres prisonniers, et coururent encore la mer sept à huit jours. Enfin, chargés de butin, ils firent voile du côté de Tunis. A peine y eurent-ils abordé qu'ils dressèrent un procès-verbal de leur prise, où ils déclaraient faussement que Vincent et ses compagnons avaient été enlevés sur un vaisseau espagnol. Le but qu'ils se proposaient en cela était d'empêcher le consul français de revendiquer leurs prisonniers. Ayant habillé les chrétiens en esclaves ils les promenèrent cinq ou six fois dans la ville pour les faire voir ; ils les ramenèrent ensuite à leur vaisseau, où ils furent visités par ceux qui se présentaient pour les acheter. On les examinait, afin de s'assurer s'ils mangeaient bien ; on leur tâtait les côtes, on leur regardait les dents, on sondait leurs plaies, après quoi on les faisait marcher et courir pour connaître s'ils étaient forts et robustes. En un mot on les traitait comme des bêtes de charge.

Vincent fut acheté par un pêcheur ; mais celui-ci, voyant que son esclave ne pouvait supporter l'air de la mer, le revendit à un vieux médecin, grand chimiste et grand distillateur, qui cherchait depuis

cinquante ans la pierre philosophale. Il traita Vincent avec beaucoup d'humanité ; il lui promit, s'il voulait changer de religion, de lui laisser tous ses biens, et, ce qu'il estimait infiniment plus, de lui communiquer tous les secrets de sa prétendue science. Le saint, qui craignait plus le danger que courait son ame que les rigueurs de l'esclavage, implora le secours du ciel par l'intercession de la bienheureuse Vierge, et il se crut toujours principalement redevable à la mère de Dieu du bonheur qu'il avait eu d'échapper à la tentation. Une année environ se passa de la sorte. Le médecin étant mort laissa pour héritier un neveu, qui fut le troisième maître de Vincent. Celui-ci, plein de confiance en la bonté divine, jouissait dans la captivité d'une paix inaltérable. Il apprenait, en méditant souvent sur la passion du Sauveur, à faire un bon usage de ses peines, et à acquérir, autant qu'il lui était possible, une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ.

Peu de temps après son nouveau maître le vendit à un rénégat, originaire de Nice en Savoie, qui l'envoya dans son *témat* : c'est le nom que l'on donne au bien que l'on fait valoir comme fermier du prince. Ce *témat* était situé sur une montagne, dans un lieu extrêmement chaud et désert. Le rénégat avait trois femmes. Une d'entre elles, qui était turque de naissance et de religion, allait souvent à la campagne où Vincent travaillait ; elle lui faisait diverses questions sur la loi, les usages et les cérémonies religieuses des chrétiens ; elle lui commandait quelquefois de chanter les louanges du Dieu qu'il adorait. Le saint avait coutume de chanter le psaume *Super flumina Babylonis*, le *Salve regina*, et d'autres semblables prières de l'Église,

ce qu'il faisait avec beaucoup d'onction et toujours les larmes aux yeux. La femme mahométane fut extrêmement frappée de ce qu'elle avait appris du christianisme, ainsi que de la conduite vertueuse de son esclave. Elle fit des reproches à son mari de ce qu'il avait abandonné une religion qui paraissait si bonne, et l'amena au point qu'il sentit son crime et rentra en lui même. Malheureuse de n'avoir point elle-même ouvert les yeux à la lumière !

Le rénégat confus ne put rien répondre à sa femme. Plein d'horreur pour son crime, il eut un entretien avec Vincent, et ils convinrent tous deux de se sauver. Ils montèrent sur une petite barque, et traversèrent la Méditerranée sans penser que le moindre coup de vent pouvait les faire périr. Enfin le 28 juin 1507 ils abordèrent à Aigues-Mortes, d'où ils se rendirent à Avignon. Le rénégat y fit abnégation entre les mains du vice-légat. L'année suivante il accompagna le saint à Rome, où il entra pour faire pénitence dans le couvent des *Fate-Ben-Fratelli*, qui servaient les malades dans les hôpitaux suivant la règle de S. Jean-de-Dieu.

Vincent étant à Rome ressentit une grande consolation à la vue d'une ville où résidait le chef de l'Église militante, qui avait été arrosée du sang de tant de martyrs, et dans l'enceinte de laquelle sont les tombeaux de S. Pierre et de S. Paul, ainsi que ceux d'une multitude innombrable d'autres saints. Il ne pouvait retenir ses larmes quand il se rappelait le zèle, le courage, l'humilité, et les autres vertus qui avaient éclaté dans tous ces dignes disciples de Jésus-Christ. Souvent il visitait les lieux où reposaient leur cendres sacrées, et demandait à Dieu la grâce de marcher fidèlement sur leurs traces.

Lorsqu'il eut satisfait sa dévotion à Rome il partit pour la France. Arrivé à Paris il se logea au faubourg Saint-Germain, dans le voisinage du lieu où est l'hôpital de la Charité, et il y allait souvent servir et consoler les malades. Quelque soin qu'il prît de cacher ses vertus plusieurs personnes les découvrirent. On le fit connaître à la reine Marguerite, qui faisait alors profession de piété. Cette princesse voulut le voir; elle le mit sur l'état de sa maison, et lui donna le titre de son aumônier ordinaire.

Il y avait à la cour de cette princesse un docteur qui avait toujours montré beaucoup de zèle pour la religion, et qui s'était rendu redoutable aux hérétiques et aux impies; mais Dieu, soit pour l'éprouver, soit pour le punir de quelques fautes, permit qu'il fût attaqué de tentations violentes contre la foi. Les moyens qu'il employa, ou qui lui furent suggérés pour dissiper le trouble qui l'agitaient, ne produisirent aucun effet, ils ne servirent même qu'à augmenter encore la tentation. Ses peines devinrent telles qu'il tomba dans le désespoir, et qu'on craignit plus d'une fois qu'il ne s'ôtât lui-même la vie. Enfin la nature succomba, et il fut attaqué d'une maladie dangereuse. Vincent, touché de son état, sollicita en sa faveur la miséricorde divine; il s'offrit même au Seigneur en esprit de victime, et se chargea, pour dédommager sa justice, ou de subir une semblable épreuve, ou telle autre peine qu'il plairait à Dieu de lui infliger. Sa prière fut exaucée dans toute son étendue: le docteur recouvra le calme, et fut entièrement délivré de la tentation; mais cette tentation resta à Vincent de Paul. Celui-ci eut reçours pour s'en délivrer à la prière et

aux pratiques de la mortification. En vain le démon redoublait ses efforts, il ne perdait point courage, et mettait en Dieu sa confiance. Il écrivit sa profession de foi, et l'appliqua sur son cœur; puis, faisant un désaveu général de toutes les pensées d'infidélité, il convint avec notre Seigneur que toutes les fois qu'il toucherait l'endroit où était cette profession de foi il serait censé la renouveler, et par conséquent renoncer à la tentation, quoiqu'il ne proférât aucune parole extérieure : par là il rendait inutiles les assauts de l'ennemi. Cependant il s'appliquait de plus en plus à mener cette vie de foi qui fait le caractère du juste. Quatre ans se passèrent de la sorte. Enfin un jour que fatigué de la violence de son mal il s'occupait des moyens de l'arrêter pour toujours, il résolut de se consacrer au service des pauvres pour suivre plus parfaitement l'exemple que nous a laissé le Fils de Dieu. A peine eut-il formé cette résolution que toutes ses peines s'évanouirent, la paix qu'il goûta depuis fut suivie des plus abondantes consolations; il reçut même le don de guérir dans la suite ceux que Dieu éprouvait de la même manière.

Vincent demeurait dans la même maison qu'un juge du village de Sore, situé dans les Landes, et dans le district du parlement de Bordeaux. Celui-ci étant sorti sans avoir pris les précautions nécessaires, trouva à son retour qu'on lui avait volé quatre cents écus. Il accusa Vincent du vol, et se mit à le décrier parmi toutes ses connaissances et tous ses amis. Le saint se contenta de nier le fait et de dire tranquillement : « Dieu sait la vérité. » Pendant les six années que dura la calomnie il ne dit rien autre chose pour sa défense, et il ne laissa ja-

mais échapper la moindre plainte. Enfin le voleur, qui était aussi des environs de Bordeaux, fut arrêté pour quelque nouveau crime. Déchiré par les remords de sa conscience, il envoya chercher le juge de Sore, lui déclara qu'il était le voleur de son argent, et que le serviteur de Dieu était innocent du crime dont on l'avait accusé. Vincent raconta depuis cette histoire dans une conférence qu'il faisait à ses prêtres; mais il parla de lui en troisième personne, pour ne pas se faire honneur du mérite qui lui en était revenu devant Dieu. Le but qu'il se proposait était d'apprendre à ses prêtres que la patience, la résignation et un humble silence sont en général la meilleure apologie des personnes que poursuit la calomnie; que par là on trouve le moyen de se sanctifier dans de pareilles épreuves, et que la Providence sait tôt ou tard nous justifier aux yeux des hommes, lorsque cela est expédient pour notre salut.

Vincent fit connaissance avec M. de Berulle, qui fut depuis cardinal, et qui dans le temps dont nous parlons était occupé de l'établissement de la congrégation des Oratoriens en France. Les saints ont bientôt découvert les ames où règne l'esprit de Dieu. M. de Berulle conçut une grande estime pour Vincent dès la première fois qu'il s'entretint avec lui. Il l'engagea à travailler au salut des ames, et le détermina à accepter la cure de Clichi, village à une lieue de Paris. Le serviteur de Dieu s'appliqua de toutes ses forces à remplir les devoirs attachés à son ministère. Non seulement il instruisait son peuple, mais il cherchait encore les moyens de corriger et de prévenir même les abus. Il visitait les malades, soulageait les pauvres, consolait les affligés, réunissait les divisés, entretenait la paix dans les

familles. Pour exciter l'amour de la religion, il fit divers établissements, qui produisirent de grands fruits : il renouvela la face de sa paroisse, et y introduisit l'usage saint et fréquent des sacrements. Ses paroissiens s'empressaient de seconder son zèle, parcequ'ils avaient en lui une confiance entière, et qu'ils le regardaient comme leur ange tutélaire.

Quelque temps après on l'obligea de quitter la cure de Clici, pour le charger de l'éducation des enfants de Philippe-Emmanuel de Gondi, prince de Joigni, général des galères de France. Ce seigneur avait épousé Françoise-Marguerite de Silly, dame singulièrement recommandable pour sa piété. Elle fut si touchée des éminentes vertus de Vincent qu'elle lui donna toute sa confiance, et le choisit même pour confesseur.

En 1616 Vincent accompagna la comtesse de Joigni au château de Folleville, dans le diocèse d'Amiens. On vint un jour le prier de se rendre à Gannes, village éloigné de Folleville d'environ deux lieues : c'était pour confesser un paysan dangereusement malade, et qui avait témoigné avoir beaucoup de confiance au saint prêtre. Vincent partit sans délai. Ayant examiné sérieusement l'état de l'ame du malade, il lui proposa de faire une confession générale de toute sa vie, ce que celui-ci accepta volontiers. Il s'aperçut bientôt que son pénitent ne s'était jamais confessé avec les dispositions nécessaires, et conséquemment que ses péchés ne lui avaient point été pardonnés. Le paysan, fondant en larmes, s'accusa de tous ses crimes et en reçut l'absolution. La joie qu'il ressentit ensuite fut extraordinaire. Il se félicitait d'avoir eu le bonheur de parler à Vincent; il disait à haute voix qu'il eût

été perdu sans cela; il répéta cette déclaration en présence de plusieurs personnes, et notamment de la comtesse de Joigni.

Cette vertueuse dame, saisie de frayeur, était comme hors d'elle-même quand elle pensait au danger que couraient tant de pauvres ames faute de secours ou d'instruction. Elle craignait que plusieurs de ses vassaux ne fussent dans le même cas que le paysan. Elle était bien éloignée de penser comme ceux qui ne se croient point obligés à veiller sur les personnes attachées à leur service. La nature et la religion lui avaient appris que les supérieurs ont des devoirs de justice et de charité à l'égard de tous leurs inférieurs, et que la première de leurs obligations est de pourvoir, autant qu'il leur est possible, au salut de ceux qui leur sont soumis. Elle pria donc Vincent de prêcher dans l'église de Folleville le jour de la fête de la conversion de S. Paul, afin d'instruire le peuple sur le caractère de la vraie pénitence, et sur les dispositions avec lesquelles on doit se confesser pour obtenir le pardon de ses péchés. Le saint fit ce que la comtesse avait exigé de lui : son discours produisit les plus grands fruits. Il ne pouvait suffire au nombre de ceux qui demandaient à tranquilliser leur conscience par une confession générale. Il appela à son secours deux prêtres zélés de la ville d'Amiens.

Le jour de la fête de la Conversion de S. Paul fut pour lui un jour mémorable. Tout le reste de sa vie il en célébra chaque année la mémoire avec les sentiments d'une vive reconnaissance, et à son imitation les prêtres de la Mission rendent à pareil jour d'humbles actions de grâces au Seigneur de ce que

c'est à cette époque que leur congrégation a été en quelque sorte conçue.

La même année Vincent sortit de la maison de Gondi, et sa retraite eut pour objet le désir de procurer la plus grande gloire de Dieu. Il avait consulté auparavant M. de Berulle, et il ne s'était déterminé que d'après son avis. Il fut envoyé en Bresse, où régnait une ignorance grossière des premières vérités du christianisme, et on le chargea de faire les fonctions de curé à Châtillon-les-Dombes. Il s'associa un vertueux prêtre nommé Louis Girard : ils logèrent l'un et l'autre chez un calviniste qui, malgré les préjugés de sa secte, les traita avec distinction. Le ciel bénit les travaux apostoliques du saint missionnaire. Un grand nombre de personnes, et le comte de Rougemont entre autres, embrassèrent avec ferveur les mortifications de la pénitence. Plusieurs hérétiques rentrèrent aussi dans le sein de l'Église, et de ce nombre fut celui chez lequel le saint avait logé, et qui se nommait Beynier : en un mot tout le pays changea de face en fort peu de temps.

La comtesse de Joigni apprit avec une joie singulière le succès des travaux de Vincent. Elle lui donna depuis une somme d'argent, afin qu'il fondât une mission perpétuelle pour l'instruction du petit peuple, lui laissant le choix du lieu et de la manière d'exécuter cette bonne œuvre : mais elle souffrait beaucoup de son absence, parcequ'elle n'était plus à portée de le consulter sur son intérieur. Elle fit plusieurs tentatives pour l'engager à rentrer dans sa maison, et pour y réussir plus sûrement elle mit dans ses intérêts M. de Berulle ; elle obtint même qu'il dirigerait sa conscience tant

qu'elle vivrait, et qu'il l'assisterait à l'heure de la mort. Cependant, comme elle désirait ardemment contribuer à la sanctification des autres, de ceux surtout sur lesquels il était de son devoir de veiller spécialement, elle résolut, de concert avec son mari, d'établir une compagnie de missionnaires qui s'emploieraient à l'instruction de leurs fermiers et de leurs vassaux. Ce projet fut proposé à Jean-François de Gondi, frère du comte, et premier archevêque de Paris. Le prélat l'accepta en vue de l'utilité qui en reviendrait à l'Église, et donna le collége des Bons-Enfants pour loger la nouvelle communauté. Ce fut au mois d'avril de l'année 1625 que Vincent prit possession de cette maison. Le comte et la comtesse de Joigni assignèrent une somme pour commencer l'établissement.

Immédiatement après son retour dans la maison de Gondi, Vincent entreprit de faire la visite des galériens détenus dans les différentes prisons de Paris. Sensiblement affligé de l'abandon général où ils étaient réduits, il forma le projet de les réunir dans une même maison, et il vint à bout de l'exécuter par les libéralités de plusieurs personnes pieuses qu'il avait intéressées à cette bonne œuvre. Ayant ainsi pourvu aux besoins corporels de ces malheureux, il les rendit plus disposés à recevoir les instructions qu'il leur donna, ou par lui-même, ou par ses prêtres. M. de Gondi, surpris et édifié du bel ordre qui régnait parmi les galériens, résolut de l'introduire dans toutes les galères du royaume. Il en parla au roi, auquel il fit connaître le zèle et la capacité de Vincent de Paul; il lui représenta que si la cour voulait l'autoriser il ne manquerait pas de faire ailleurs le même bien qu'il avait fait à Paris.

Louis XIII trouva cette proposition très juste, et, par un brevet expédié le 8 février 1619, il établit Vincent aumônier réal ou général de toutes les galères de France.

Trois ans après Vincent fit un voyage à Marseille : il se proposait de visiter les forçats de cette ville, et de s'assurer s'il pourrait faire sur eux ce qu'il avait fait dans la capitale. Il ne voulut point se faire connaître, pour mieux s'assurer du véritable état des choses. Il fut extrêmement touché à la vue du désespoir d'un des forçats, et il fit d'inutiles efforts pour le consoler. On assure que, par un héroïsme inouï de charité, il obtint de prendre sa place, qu'il fut chargé des mêmes chaînes, et qu'il les porta quelque temps. Au reste il fit tout ce qui dépendait de lui pour adoucir le sort de tous ces malheureux, en les recommandant aux officiers, en les exhortant à la patience, et en tâchant de leur inspirer des sen-

(1) Nous rapporterons ici ce qu'on lit dans les *Délassements de l'homme sensible*, de M. d'Arnaud, t. I, part. 1, p. 27 et suiv. «Eh! quel était, dit-il à l'occasion du trait de charité dont nous venons de parler, eh! quel était ce modèle des ames sensibles, des vrais héros de la vertu, des vrais chrétiens? Un ecclésiastique né sans aïeux, sans fortune, n'occupant aucune place, à qui la France et l'humanité doivent un nombre d'établisements aussi utiles qu'admirables ; c'est à cet ecclésiastique que nous avons l'obligation de conserver par année près de dix mille individus que notre libertinage et notre barbarie semblait en quelque sorte condamner à la mort dès qu'ils voyaient le jour; c'est à cet ecclésiastique que, sans nulle distinction de rang, de pays, de culte même, les pauvres et les malades sont redevables des secours que la charité aujourd'hui leur prodigue, et qui en rappellent la plus grande partie à la vie... O nom cher et sacré pour les ames sensibles! puissent les larmes délicieuses que tu m'as fait répandre passer dans tous les cœurs! Vincent de Paul, tu fus le meilleur des hommes, et sans flatterie j'ai pu te nommer l'homme unique.»

timents de vertu; il vint à bout de les rendre plus dociles aux instructions des aumôniers ordinaires. Mais il fut surtout affligé du triste état de ceux qui étaient malades; ils languissaient dans un abandon général, livrés à toutes les horreurs de la misère, et privés presque de tout secours pour l'ame et pour le corps. Il forma dès lors le projet d'un hôpital pour les galériens de Marseille; mais il ne put l'exécuter que quelques années après. Louis XIV le dota en 1648, en lui assignant douze mille livres de revenu annuel. Cet hôpital devint bientôt un des plus commodes du royaume; il y a trois cents lits, et les malades y trouvent tous les secours qui leur sont nécessaires.

Madame de Gondi étant morte le 23 juin 1625, Vincent alla demeurer avec ses prêtres. Louis XIII autorisa la nouvelle association par ses lettres-patentes, données en 1627, et Urbain VIII l'érigea en congrégation par une bulle du 12 janvier 1632. Ce ne fut qu'en 1658 que le saint instituteur donna des constitutions à ses disciples, qui prirent le nom de prêtres de la Mission; on les connaît aussi sous le nom de *Lazaristes*, du prieuré de Saint-Lazare que les chanoines réguliers de Saint-Victor leur cédèrent en 1633. Ceux qui composent cette congrégation ne sont point religieux, ce sont des prêtres séculiers qui, après deux ans de probation ou de noviciat, font les quatre vœux simples de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de stabilité. Ils s'engagent: 1° à se sanctifier eux-mêmes par les exercices qui leur sont prescrits par leur institut; 2° à travailler à la conversion des pécheurs; 3° à former les jeunes ecclésiastiques aux fonctions du ministère. Les exercices que leur prescrit leur règle pour

leur propre sanctification sont de faire tous les matins une heure de méditation, de s'examiner trois fois par jour, d'assister chaque semaine à des conférences spirituelles, de passer tous les ans huit jours en retraite, et de garder le silence, excepté dans les heures où l'on peut s'entretenir ensemble. Ils remplissent leur second engagement, en s'employant aux missions de la campagne. Chaque jour ils font le catéchisme et des discours familiers ; ils entendent les confessions, terminent les différends et pratiquent toutes les œuvres de charité. Pour satisfaire à la troisième obligation qu'ils se sont imposée plusieurs d'entre eux tiennent les séminaires, font des retraites de huit à dix jours, où ils admettent les ecclésiastiques et même d'autres personnes ; ils suivent en ces exercices les règles pleines de sagesse qui leur ont été laissées par S. Vincent de Paul. Le pape Alexandre VII était si convaincu de l'utilité de ces retraites qu'il ordonna en 1662, sous peine de suspense, à tous ceux qui voudraient recevoir les ordres sacrés à Rome, ou dans les six évêchés suffragans, d'en faire une de dix jours chez les prêtres de la Mission. L'avantage que l'Église retirait du nouvel institut lui donna des accroissements considérables, et il comtpait à la mort du saint vingt-cinq maisons, tant en France qu'en Piémont, en Pologne et en d'autres pays.

L'établissement des prêtres de la Mission ne fut point encore capable de satisfaire le zèle de Vincent de Paul. Cet homme apostolique cherchait chaque jour de nouveaux moyens de procurer au prochain tous les secours spirituels et corporels. Il établit la confrérie *de la Charité* pour le soulagement des pauvres malades de chaque paroisse. Cette associa-

tion, qui prit naissance dans la Bresse, s'étendit dans tous les lieux où le saint fit depuis des missions. La confrérie *des dames de la Croix* avait pour objet l'éducation des jeunes filles. Celle qu'on appelait *des Dames* se consacrait au service des malades dans les grands hôpitaux, comme dans celui de l'Hôtel-Dieu de Paris. Cette capitale surtout n'oubliera jamais ce qu'elle doit à Vincent de Paul. Ce fut lui qui procura et dirigea la fondation des hôpitaux de la Pitié, de Bicêtre, de la Salpétrière et des Enfants-Trouvés.

Ce dernier établissement intéresse trop l'humanité et la religion pour que nous n'en parlions pas avec une certaine étendue. Un grand nombre d'enfants, nés du libertinage ou dans le sein de la misère, étaient souvent exposés aux portes des églises ou dans les places publiques. Si les officiers de police les enlevaient c'était presque l'unique bien qu'ils leur fissent. Une veuve et deux servantes furent d'abord chargées du soin de les nourrir; mais on manqua bientôt de secours. Il périssait tous les jours une multitude de ces malheureux enfants; ou ils n'avaient point de nourrice, ou on les faisait allaiter par des femmes gâtées. Quelquefois, pour s'en débarrasser, on les vendait ou on les donnait à quiconque voulait les prendre. Vincent, vivement touché de leur sort, chercha le moyen de remédier à un si grand mal; il pria quelques dames de son assemblée de charité d'aller les visiter. Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux les effraya. Comme elles ne pouvaient se charger de ce grand nombre d'enfants, elles voulurent au moins prendre soin de quelques-uns. On en augmentait le nombre à mesure que les ressources se multi-

pliaient. Enfin Vincent tint une assemblée de toutes les dames qui s'occupaient de la bonne œuvre, au commencement de l'année 1640. Il y exposa d'une manière si touchante le besoin de ces pauvres enfants qu'il fut unanimement décidé qu'on se chargerait de tous, mais seulement par manière d'essai. On n'avait d'autre fonds que les aumônes des personnes charitables, et il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent suffisantes. Le serviteur de Dieu ne se décourageait point, espérant toujours que la Providence viendrait à son secours. Ses sollicitations auprès d'Anne d'Autriche lui obtinrent du roi douze mille livres de rente, ce qui soutint l'établissement pendant quelque temps ; mais le nombre des enfants croissant tous les jours, et leurs entretien allant au-delà de quarante mille livres, les dames de charité perdirent courage, et déclarèrent qu'une pareille dépense était au dessus de leurs forces. Vincent, toujours plein de confiance en Dieu, indiqua une assemblée générale en 1648 : on y délibéra si l'on continuerait la bonne œuvre qu'on avait commencée. Le saint, après avoir pesé les raisons de l'un et l'autre parti, sentit tellement ses entrailles émues qu'il ne s'exprimait presque plus que par des soupirs; prenant ensuite un ton plus tendre et plus animé, il conclut la délibération en ces termes : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants; vous avez été leurs mères, selon la grâce, depuis que leurs mères, selon la nature, les ont abandonnées; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort

sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voudrez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin, et au contraire ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. » L'assemblée ne repondit que par des larmes. Il fut décidé que l'on continuerait la bonne œuvre, et il ne fut plus question que d'aviser aux moyens d'exécuter cette résolution. On obtint du roi les bâtiments de Bicêtre pour y loger ceux des enfants qui n'avaient plus besoin de nourrices ; mais, comme l'air y était trop vif, on les transporta dans le faubourg de Saint-Lazare à Paris, et on confia le soin de leur éducation à douze filles de Charité. On leur acheta dans la suite deux maisons, l'une dans le faubourg Saint-Antoine, et l'autre près de la cathédrale. Nos rois ont sucessivement augmenté leurs revenus, et leur nombre monte aujourd'hui à plus de dix mille.

Outre les hôpitaux dont nous avons parlé, Vincent fonda encore dans le faubourg de Saint-Laurent, à Paris, celui du nom de Jésus pour quarante pauvres vieillards, et celui de Sainte-Reine en Bourgogne, au diocèse d'Autun, pour les pélerins pauvres et malades que la dévotion attire au tombeau de cet illustre martyr. Ce dernier est devenu fort célèbre ; on y reçoit tous les ans trois à quatre cents malades et plus de vingt mille pauvres passants de tout âge, de tout sexe et de toute nation. Le saint donna de sages réglements à ces différentes maisons, et leur fit trouver des fonds suffisants pour toutes les dépenses nécessaires.

Pour procurer des secours encore plus efficaces aux pauvres malades, Vincent, de concert avec mademoiselle Legras, forma le dessein de choisir un certain nombre de filles auxquelles on apprendrait à servir les malades, et que l'on formerait aux exercices de la vie spirituelle. Les premières que l'on trouva entrèrent chez mademoiselle Legras, qui se chargea de les loger et de les entretenir, et qui travailla de toutes ses forces à les rendre capables de ce qu'on attendait d'elles. Leur modestie, leur douceur, leur zèle à remplir leurs devoirs, et la sainteté de leur vie, charmèrent tous ceux qui eurent occasion de les voir. Leur nombre s'augmenta insensiblement, et devint bientôt considérable. Tels furent les commencements de cette compagnie connue sous le nom de *Filles de la Charité*, qui a aujourd'hui plus de trente maisons dans la seule ville de Paris. Ces filles ne rendent pas seulement service dans les paroisses, elles prennent encore soin de l'éducation des enfants trouvés, de l'instruction des jeunes filles qui sans cela en seraient privées, des malades d'un grand nombre d'hôpitaux, et même des criminels condamnés aux galères. Mais comme ces diverses occupations font en quelque sorte plusieurs communautés d'une seule compagnie, le saint prêtre leur prescrivit des règles, et générales et particulières, pour diriger et soutenir le corps tout entier, ainsi que les différentes parties qui le composent. (1)

(1) Mademoiselle Legras, qui fonda conjointement avec S. Vincent de Paul la congrégation des *Filles de la Charité* dites aussi *Sœurs Grises*, était fille de Louis de Marillac, frère de Michel de Marillac, garde des sceaux, et du maréchal Marillac. Elle fut infiniment plus recommandable par ses vertus que par

En destinant une partie de ses prêtres à tenir les séminaires, il les mit en état de se bien acquitter de cette importante fonction. Il traça le plan des exercices auxquels on devait appliquer ceux qui se préparaient à la réception des ordres sacrés; il en assigna aussi pour ceux qui voulaient faire des confessions générales, ainsi pour ceux qui avaient un état de vie à choisir. A ces établissements il joignit celui des conférences ecclésiastiques, où l'on traitait des devoirs de la vie cléricale. Le nombre de ceux qui y assistaient devint bientôt considérable. Elles furent fréquentées par tout ce qu'il y avait de plus respectable dans le clergé. (1)

sa naissance. Elle épousa Antoine Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, qu'elle perdit en 1625, après douze ans de mariage. S'étant mise sous la conduite de S. Vincent de Paul, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissements de charité qu'il fit, surtout à Paris. Elle mourut le 15 mars 1660. Voici ce que S. Vincent de Paul dit d'elle dans une lettre datée du samedi saint 1660. « Je recommande son ame à vos prières, quoique peut-être elle n'ait pas besoin de ce secours; car nous avons grand sujet de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire de Dieu, promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle a fait. » (*Voyez* la vie de madame Legras, par Gobillon, curé de Saint-Laurent, mort en 1710, Paris, 1676, in-12.)

(1) Adrien Bourdoise, ami particulier de Vincent de Paul, s'intéressait comme lui de la manière la plus vive au renouvellement de la ferveur parmi les ecclésiastiques. Il était dévoré de zèle pour la gloire de Dieu, et attaquait le déréglement partout où il le voyait. Une espèce d'excès a été tout le défaut qu'on a trouvé dans son zèle; mais les circonstances le rendaient bien excusable. (M. Collet, *Vie de S. Vincent de Paul, t. I, p.* 132.) Ce vertueux prêtre, qui fut occupé toute sa vie du soin de former de dignes ministres à Jésus-Christ, et qui édifia les fidèles par ses conférences et ses missions, mourut en 1655. Il était du Perche. C'est à lui que l'on doit l'établissement du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris. (*Voyez* sa vie, par M. Descourveaux, Paris, 1714, in-4.)

On est étonné de voir faire de si grandes choses à un homme qui n'avait rien de recommandable du côté de la fortune ou de la naissance, et qui était dépourvu de ces qualités brillantes qui attirent l'estime et l'admiration du monde ; mais on le sera bien plus si l'on entre dans le détail de ses actions merveilleuses et des services innombrables qu'il rendit au prochain. Durant les guerres qui ravagèrent la Lorraine, il entreprit de soulager les malheureux de ce pays, qui était réduit dans l'état le plus déplorable. Il y fit passer les aumônes qu'il avait ramassées à Paris, et qui, au rapport d'Abelly, montèrent à cinq ou six cent mille livres. M. Collet prouve par des autorités incontestables que les sommes envoyées par le saint allèrent infiniment plus haut, et montèrent jusqu'à deux millions. Il y eut beaucoup d'autres circonstances où le serviteur de Dieu tira de la charité des fidèles des secours extraordinaires pour ceux qui étaient dans la misère.

Au reste, la surprise diminuera si l'on se rapelle qu'il jouissait par toute la France de la plus grande vénération. On le regardait même à la cour comme un ange envoyé du ciel. Il assista Louis XIII à la mort, et le disposa par ses exhortations à finir sa vie dans les plus parfaits sentiments de piété. La reine régente, Anne d'Autriche, l'estimait et le respectait singulièrement ; elle le nomma membre du conseil de conscience, et se fit un devoir de le consulter sur toutes les affaires eccléstastiques, principalement sur la collation des bénéfices, qui ne furent plus donnés qu'au mérite et à la vertu.

Au milieu de tant d'occupations Vincent avait toujours son ame intimement unie à Dieu. Dans les

affaires les plus capables de lui causer des distractions il avait toujours pour ainsi dire un œil ouvert sur le Seigneur, afin de ne cesser jamais de converser avec lui. De temps en temps il élevait son cœur vers le ciel, et produisait quelque acte de religion. S'il lui arrivait d'éprouver des contradictions il ne perdait rien de sa sérénité ; son ame toujours égale était inaccessible au moindre trouble. Il considérait tous les événements de la vie dans les desseins de la Providence, se soumettant avec résignation à la volonté du ciel, et ne désirant rien autre chose en tout que la gloire de Dieu. Que le Seigneur fût glorifié par ses souffrances personnelles ou par d'autres moyens qu'il daignait choisir, il s'en réjouissait également. Il était cependant bien éloigné de l'insensibilité prétendue des stoïciens et de l'indifférence impie des faux mystiques ; il savait que la vraie piété est tendre et sensible aux intérêts de la religion et de la charité. Il regardait les afflictions d'autrui comme les siennes propres. Sans cesse il soupirait avec S. Paul après cet heureux état où l'on est inséparablement uni à Dieu, et versait des larmes de componction tant sur ses misères spirituelles que sur celles du prochain. L'espérance, semblable à une ancre, le tenait attachée à Dieu : de là cette disposition qui le rendait supérieur à la malignité des créatures et au mépris du monde. Il n'y avait point de tempêtes qui pussent altérer le calme de son ame. Maître de ses passions, rien n'était capable de déconcerter sa douceur et sa patience. Les humiliations étaient pour lui un sujet de joie, parcequ'il y trouvait un trésor caché de grâces, et une occasion de se vaincre lui-même. Ces sortes de victoires coûtent plus que les actes ex-

térieurs des vertus d'éclat. Ce fut par la pratique de la mortification et de l'humilité, jointe à l'exercice de la prière, que Vincent parvint à ce degré de perfection ; aussi recommandait-il fortement les mêmes vertus à ses disciples.

Il voulut surtout que l'humilité fût la base de sa congrégation, et il ne cessait d'en donner des leçons à ses prêtres; il les exhortait même à cacher leurs talents naturels. Deux hommes d'un mérite reconnu s'étant présentés à lui pour augmenter le nombre de ses disciples, il les refusa en leur disant : « Vous avez trop de savoir pour un état tel que le nôtre. Vous pourrez faire ailleurs un bon usage de vos talents. Quant à nous toute notre ambition consiste à instruire les ignorants, à inspirer aux pécheurs des sentiments de pénitence, et à établir tous les chrétiens dans cet esprit de charité, d'humilité, de douceur et de simplicité que prescrit l'Évangile.» C'était une de ses maximes en fait d'humilité que nous ne devons jamais, autant qu'il est possible, parler de nous ni de ce qui nous concerne ; ces sortes de discours venant communément d'un fonds d'amour-propre, et se terminant d'ordinaire à nourrir dans nos cœurs de sentiments d'orgueil. Les philosophes païens eux-mêmes adoptaient cette maxime, mais avec cette différence qu'ils n'enseignaient pas comme les disciples de Jésus-Christ à aimer une vie cachée, à se mépriser soi-même et à se concentrer pour ainsi dire dans l'abîme de son néant.

La foi de Vincent de Paul fut toujours très pure. Il n'eut pas plus tôt été instruit que Jean du Verger de Haurane, abbé de Saint-Cyran, avec lequel il était lié, enseignait une doctrine contraire à celle de l'Eglise, qu'il rompit entièrement avec lui. Il se

déclara fortement contre la doctrine de Jansénius, et combattit avec zèle son système sur la grâce; mais en même temps qu'il attaquait des erreurs dont les suites étaient si préjudiciables, et qu'il rejetait un rigorisme désespérant, il condamnait aussi la morale relâchée qui ouvre la porte à tous les désordres. Il recommandait aux pécheurs d'entrer dans les sentiments d'une sincère pénitence, et leur en traçait les caractères d'après les maximes de l'Écriture et des saints Pères. Sans cela, disait-il avec S. Ambroise, il n'y a que de faux pénitents; leur hypocrisie sacrilége ne sert qu'à les rendre plus criminels par l'abus qu'ils font des sacrements.

Toutes les personnes de la France qui faisaient profession de piété avaient des relations avec lui; plusieurs même voulaient se procurer la consolation de le voir. De ce nombre fut M. de Quériolet : c'était un homme qui avait d'abord vécu dans un libertinage affreux, et qui avait même affecté de ne suivre aucune religion ; mais, s'étant depuis converti, il expia les désordres de sa vie passée par une pénitence qui fait frémir la nature, et telle que l'on n'en trouve presque point de semblable dans l'antiquité.

S. François de Sales ayant eu occasion de connaître Vincent de Paul s'était bientôt aperçu qu'il possédait les plus sublimes vertus, et qu'il avait tous les talents nécessaires pour conduire les ames à la perfection. Il s'était donc déterminé à le faire premier supérieur des religieuses de la Visitation qu'il venait détablir à Paris. Ce choix fut justifié par les bénédictions sans nombre qui accompagnèrent le ministère du vertueux prêtre. Il rendit au nouvel ordre les plus importants ser-

vices, et se montra toujours digne de la confiance qu'avait eue en lui le saint évêque de Genève.

Il fut aussi fait supérieur de plusieurs autres communautés religieuses, entre autres de celle des Filles de la Providence. Celle-ci avait été établie en 1643 par madame de Pollalion. Cette pieuse femme, formée par Vincent de Paul, voulut procurer un asile aux jeunes personnes de son sexe que l'indigence, l'abandon ou la mauvaise conduite de leurs parents exposent souvent au danger de perdre leur honneur et leur ame. Vincent, par l'ordre de François de Gondi, archevêque de Paris, examina celles qui se présentaient pour concourir à la formation de la société naissante. Il en choisit sept, qui lui parurent les plus propres à servir de fondement à tout l'édifice, et il leur donna des avis dignes de sa haute sagesse et de sa grande expérience. Après la mort de madame de Pollalion, il se déclara le protecteur de ces pieuses filles; il trouva le moyen de les faire subsister, et de rendre leur établissement perpétuel. Les Filles de la Providence font, après deux ans de noviciat, des vœux simples de chasteté, d'obéissance, de stabilité, et s'engagent à servir le prochain selon leurs constitutions. Leur supérieure est triennale.

En 1658 le saint convoqua à Saint-Lazare l'assemblée des membres de sa congrégation. Il remit à chacun le recueil des règles qu'il avait dressées, après quoi il les exhorta tous de la manière la plus pathétique à les observer avec une parfaite exactitude. Elles sont pleines de sagesse et de piété; on y trouve des moyens sûrs et efficaces pour arriver à la perfection chrétienne et sacerdotale, pour se prémunir contre la corruption du siècle, et pour

travailler avec fruit à la sanctification des peuples. L'institut de Vincent de Paul fut de nouveau approuvé et confirmé par les papes Alexandre VII et Clément X.

Cependant la santé du saint dépérissait de jour en jour. Quoiqu'il fût d'un tempérament assez robuste, les fatigues occasionnées par son zèle et par les austérités de sa pénitence le firent à la fin succomber. Il fut pris, à l'âge de quatre-vingts ans, d'une fièvre dont les accès étaient périodiques. Il éprouvait toutes les nuits des sueurs qui achevaient de l'épuiser. On doit juger de là que le temps destiné au sommeil n'était point pour lui un temps de repos. Cela ne l'empêchait pas de se lever régulièrement à quatre heures du matin, de dire la messe, et de donner chaque jour un temps considérable à l'oraison. Il ne diminuait rien non plus de ses autres exercices de piété, ni de la pratique de ses œuvres ordinaires de charité. Plus il sentait approcher son dernier moment, plus il redoublait de zèle pour l'instruction de ses enfants spirituels. La pensée de la mort l'occupait continuellement; tous les jours, après avoir dit la messe, il récitait les prières de l'Eglise pour les agonisants, avec les recommandations de l'ame et les autres actes par lesquels on prépare les fidèles à aller paraître devant Dieu. Le pape Alexandre VII, ayant été informé de l'extrême faiblesse où il était réduit, le dispensa de la récitation du bréviaire : mais le serviteur de Dieu ne vivait plus lorsque le bref de dispense arriva. Il mourut le 27 septembre 1660, après avoir reçu les derniers sacrements. On l'enterra dans l'Eglise de Saint-Lazare, et il y eut un concours de monde prodigieux à

ses funérailles. Le prince de Conti, le nonce du pape, plusieurs évêques et un grand nombre de personnes de la première qualité, y assistèrent. Il s'opéra par l'intercession de Vincent divers miracles dont la vérité fut juridiquement reconnue.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

Pages.

Suite du seizième siècle.

S. François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes. (2 avril.) 1
Sainte Catherine de Gênes. (14 septembre.) . . 12
S. Jean de Dieu, fondateur de l'ordre de la Charité. (8 mars.) 19
S. François Xavier, apôtre des Indes. (3 décembre.) 30
S. Thomas de Villeneuve, archevêque. (18 septembre.) 73
S. Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. (31 juillet.) 80
S. Pierre d'Alcantara. (19 octobre.). 122
S. Stanislas Kostka. (13 novembre.) 128
S. Pie V, pape. (5 mai.) 136
S. François de Borgia, 3e général de la Compagnie de Jésus. (10 octobre.) 150
S. Louis Bertrand. (9 octobre.) 183
Sainte Thérèse, fondatrice des Carmélites. (15 octobre.) 190
Notice sur l'origine et les dangers des romans. . 306
S. Charles Borromée, archevêque de Milan. (4 novembre.) 309
S. Louis de Gonzague. (21 juin.) 361
S. Jean de la Croix, carme. (24 novembre.) . . 366
S. Philippe de Néri, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire (26 mai.) 370
Notice sur le cardinal Berulle, le P. de Condren et quelques autres prêtres de l'Oratoire. 374

Pages

Dix-septième siècle de l'Église. — Précis historique. 383
Les saints Martyrs du Japon (6 février.) 387
S. Camille de Lellis, fondateur de l'ordre des Clercs réguliers. (14 juillet.) 390
S. François de Sales, évêque de Genève. (29 janvier.) 397
Le B. Pierre Fourrier. (9 décembre.) 440
S. Jean François Régis. (16 juin.) 446
Sainte Jeanne-Françoise de Chantal. (21 août.) . 355
S. Vincent de Paul. (9 juillet.) 467

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

DES SIX VOLUMES,

PAR ORDRE DU CALENDRIER.

Les chiffres romains *indiquent les tomes, et les chiffres* arabes *les pages.*

JANVIER.

1 S. Odilon, IV, 438.
» S. Pierre Nolasque, V, 219.
2 S. Adélard, IV, 345.
2 S. Macaire d'Alexandrie, III, 115.
3 Sainte Geneviève, IV, 53.
4 S. Tite, I, 252.
5 S. Siméon Stylite, III, 523.
7 S. Lucien, II, 271.
14 S. Félix de Nole, II, 47.
» S. Hilaire, évêque, II, 375.
15 S. Paul, erm., II, 310.
16 S. Honorat, III, 336.
» S. Macaire d'Egypte, III, 106.
17 S. Antoine, II, 337.
20 S. Sébastien, II, 159.
21 S. Fructueux, II, 100.
22 S. Vincent, mart., II, 253.
23 S. Raymond de Pennafort, V, 352.
24 S. Thimothée, évêque et mart., I, 217.
» S. Babylas, II, 26.
» S. Macédone, III, 211.
25 S. Paul (Conversion de), I, 78.
» S. Juventin et S. Maximin, II, 364.
26 S. Polycarpe, I, 345.
27 S. Jean-Chrysostome, III, 239.
28 S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, III, 460.
» B. Charlemagne (le), IV, 336.
» Sainte Paule, III, 236.
» S. Sulpice-Sévère, III, 290.
29 S. François de Sales, VI, 397.
30 S. Jean l'aumônier, IV, 221.
» Sainte Bathilde, reine de France, IV, 278.

FÉVRIER.

1 S. Ignace, mart., I. 321.
» S. Sigebert, IV, 246.
4 Sainte Jeanne de Valois, V, 465.
5 Sainte Agathe, II, 29.
6 SS martyrs du Japon (les), VI, 387.
» S. Vaast, IV, 163.
7 S. Romuald, IV, 427.
8 S. Etienne, IV, 533.
» S. Jean de Matha, V, 91.
9 S. Nicéphore, mart., II, 107.
10 Sainte Scolastique, IV, 107.
12 S. Mélèce, III, 38.
» S. Benoit d'Aniane, IV, 340.
» S Fulgence, IV, 70.
14 S. Cyrille, IV, 376.
» S. Méthode, IV, 376.
16 S Onésime, I, 312.
17 S. Flavien, III, 473.
18 S. Siméon, mart., I, 318.
22 Sainte Marguerite de Cortone, V, 373.
23 S. Pierre Damien, IV, 458.
24 B. Robert d'Arbrisselles (le), IV, 529.
» S. Mathias, ap., I, 114.
25 S. Taraise, IV, 332.
26 S. Porphyre, III, 307.
» S. Alexandre, patriarche, II, 281.
27 S. Léandre, IV, 156.
28 SS. martyrs (les), pendant la peste d'Alexandrie, II, 105.

MARS.

3 Sainte Cunégonde, IV, 434.
» S. Marin et S. Astère, II, 180.
4 S. Casimir, V, 456.
6 B. Colette Boilet (la), V, 446.
» S. Chrodegang, IV, 316.
7 S. Thomas d'Aquin, V, 306.
» Sainte Perpétue, etc., I, 437.
» S. Paul-le-Simple, II, 290.
8 S. Jean de Dieu, VI, 49.
9 S. Grégoire de Nysse, III, 207.
» S. Pacien, III, 212.
» Sainte Françoise, V, 438.
10 Quarante martyrs (les) de Sébaste, II, 277.
11 S. Sophone, IV, 232.
12 S. Grégoire-le-Grand, IV, 172.
13 S. Nicéphore, IV, 351.
14 Sainte Mathilde, IV, 396.
15 S Abraham et sainte Marie, II, 359.
» S. Zacharie, pape, IV, 307.
17 Martyrs d'Alexandrie (les saints), III, 112.
» S. Joseph d'Arimathie, I, 314.
» S. Patrice, IV, 9.
18 S. Cyrille, III, 64.
» S. Edouard, IV, 405.
» S. Alexandre, évêque, II, 32.

19 S. Joseph, I, 39.
21 S. Sérapion le Sindonite, III, 76.
» S. Benoit, IV, 94.
23 S Victorien, etc.. IV, 46.
24 S. Irénée, II, 241.
26 S. Ludger, IV, 383.
30 S. Jean Climaque, IV, 199.

AVRIL.

1 S. Hugues, IV, 539.
2 S. François de Paule, VI, 1.
4 S. Isidore de Séville, IV, 228.
5 S. Vincent Ferrier, V, 418.
6 S. Célestin, I[er] pape, III, 452.
» S. Prudence, IV, 356.
8 S. Perpétue, IV, 47.
9 Sainte Marie d'Egypte, IV, 35.
11 S. Léon le Grand, III, 527.
12 S. Jules, pape, II, 334.
13 S. Herménigilde, IV, 139.
14 B. Lidwine (la), V, 435.
15 S. Pierre Gonzalès, V, 204.
17 S, Siméon, évêque, II, 300.
» S. Etienne, abbé de Cîteaux, IV, 546.
18 S. Apollonius, I, 411.
19 S. Léon IX, pape, IV, 442.
21 S. Anselme, IV, 507.
22 S. Epipode et S. Alexandre, I, 401.
» S. Azade, II, 296.
» S. Léonide, I, 430.
23 S. Adalbert, IV, 407.
25 S. Marc, év., I, 196.
26 S. Paschase Radbert, IV, 360.
» S Riquier, IV, 282.
27 S. Anthime, II, 208.
28 S. Vital, I, 307.
» S. Didyme, II, 228.
29 S. Robert, IV, 115.
30 Ste Catherine de Sienne, V, 407.

MAI.

1 S. Jacques le Mineur, ap., I, 110.
» S. Philippe, ap., I, 292.
2 S. Athanase, II, 392.
4 Sainte Monique, III, 70.
5 S. Hilaire, III, 479.
» S. Pie V, pape, VI, 136.
» S. Jean Porte Latine. I, 213.
6 S. Jean Damarcène, IV, 318.
7 S. Stanislas, IV, 471.
» S. Jean de Beverley, IV, 284.
8 S. Pierre, arch. de Tarantaise, V, 76
9 S. Grégoire de Nazianze, III, 78.
10 S. Isidore, V, 59.
» S. Antonin, V, 453.
11 S. Mamert, IV, 12.
12 Sainte Flavie Domitille, I, 313.
» S. Epiphane, III, 229.
13 S. Jean le Silenciaire, IV, 123.
14 S. Pacôme, II, 317.
» S. Boniface, II, 265.
15 S. Pierre de Lampsaque, S. André, etc., II, 20.
16 S. Simon Stock, V, 230.
» S. Jean Népomucène, V, 402.
18 S. Théodote et les sept vierges, II, 216.
19 S. Pierre Célestin, V, 359.
20 S. Bernardin de Sienne, V, 443.
» B. Yves (le), IV, 525.
22 S. Caste et S. Emile, II, 187.
24 S. Vincent de Lérins, III, 506.
26 S. Eleuthère, I, 412.
» S. Philippe de Néri, VI, 370.
27 S. Augustin, ap. d'Angleterre, IV, 169.
« S. Bède, IV, 293.
» S. Jean I[er], pape, IV, 60.
28 S. Germain, IV, 133.
30 S. Ferdinand, V, 371.

JUIN.

1 S. Justin, mart, I, 358.
2 S. Pothin, etc, I, 374.
3 S. Cécilien, II, 1.
3 Sainte Clotilde, reine de France, IV, 109.
4 S. Quirin, II, 249.
6 S. Philippe, I, 93.
» S. Norbert, IV, 556.
8 S. Médard, IV, 116.
9 S. Optat, III, 53.
10 Sainte Marguerite, IV, 478.
11 S. Barnabé. ap., I, 99.
14 S. Basile-le-Grand, III, 1.
16 S. Jean-François Régis, VI, 44.
« S Quiric et Ste Julitte, II, 246.
17 S. Nicandre et S. Marrien, II, 221.
18 S. Antoine de Padoue, V, 181.
19 S. Gervais et S. Protais, I, 308.
» Ste Julienne Falconieri, V, 391.
21 S. Louis de Gonzague, VI, 361.
» S. Eusèbe, III, 33.
22 S. Paulin, III, 439.
24 SS. Martyrs de Rome sous Néron, I, 117.
» S. Jean-Baptiste, I. 25.
25 S. Prosper d'Aquitaine, IV, 5.
26 S. Alban, II, 205.
28 Sainte Potamiène et sainte Basilide, I, 453.
» S. Irénée, martyr, I, 420.
29 S. Pierre, ap., I, 120.
30 S. Paul. ap., I, 154.

JUILLET.

1 S. Thibaud, V, 370.
3 S. Phocas, III, 221.
4 S. Odon, IV, 416.

4 S. Ulric, IV, 400.
7 S. Pantène, II, 14.
8 S. Thibaut, IV, 454.
8 Sainte Elisabeth, reine de Portugal, V, 386.
9 S. Ephrem, II, 427.
» S. Vincent de Paul, VI.
10 S. Arsène, III, 487.
» Les sept frères martyrs et sainte Félicité, leur mère, I, 405.
11 S. Jacques, év., II, 128.
12 S. Jean Gualbert, IV, 468.
14 S. Camille de Lellis, VI, 390.
» S. Bonaventure, V. 332
15 S. Henri II, empereur, IV, 418.
17 S. Spérat, etc., I, 392.
» S. Alexis, IV, 28.
21 Sainte Praxède, I, 410.
» S. Victor de Marseille, II, 164.
22 Sainte Marie-Madeleine, I, 279.
23 S Apollinaire, I. 311.
24 S. Loup, IV, 15.
25 S. Jacques-le-Majeur, ap., I, 85.
26 Sainte Anne, I, 23.
28 S. Innocent Ier, pape, III, 301.
» S. Nazaire, I, 310.
29 S. Lazare, I, 258.
30 S. Germain, III, 468.
31 S. Ignace de Loyola, VI, 80.

AOUT.

1 S. Justin, II, 188.
» Machabées (les sept) et leur mère, I, I.
» Sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité, I, 410.
2 S. Etienne, pape, II, 52.
3 L'Invent. de S. Etienne, IV, 31.
» S. Gamaliel, I, 307.
4 S. Dominique, V, 97.
5 Sainte Afre et ses compagnes, II, 224.
6 S. Just et S. Pasteur, II, 244.
7 S. Victrice, III, 294.
» S. Gaétan de Thienne, V, 467.
10 S. Laurent, martyr, II, 59.
12 Sainte Claire, V, 209.
13 S. Cassien, II, 357.
» S. Hippolyte, II, 44.
» S. Maxime, IV, 262.
» Sainte Radegonde, IV, 143.
14 S. Eusèbe, martyr, II, 180.
» B. Eberhart (le) IV, 415.
15 S. Alypins, III, 434.
16 S. Hyacinthe, V, 227.
18 Sainte Hélène, impérat., II, 288.
19 S. Louis, év de Toulouse, V, 364.
20 S. Bernard, V, I.
21 Sainte Jeanne-Françoise de Chartal, VI, 453.
22 S. Symphorien, I, 343.
23 S. Sidoine-Apollinaire, IV, 10.
24 S. Barthélemy, ap., I, 209.
24 S. Augustin, III, 338.
25 S. Louis, roi de France, V, 233.
26 S. Genès, II, 136.
27 S. Césaire, IV, 89.
29 S. Jean-Baptiste, I, 47.
30 Sainte Rose de Lima, VI, 465.

SEPTEMBRE.

2 S. Etienne, roi de Hongrie, IV, 432.
5 S. Laurent Justinien, V, 449.
6 S. Pambon, III, 58.
7 S. Cloud, IV, 129.
10 S. Némésien, etc., II, 111.
« Sainte Pulchérie, impératrice, III, 513.
14 Ste Catherine de Gênes, VI, 12.
16 S. Cyprien, II, 66.
» S. Corneille, II, 35.
18 S. Thomas de Villeneuve, VI, 75.
19 S. Janvier et ses comp., II, 258.
21 S. Mathieu, ap. et évang., I, 284.
» S. Castor, IV, 45.
22 S. Maurice, etc., II, 139.
23 Sainte Thècle, I, 248.
26 S. Nil le jeune, IV, 481.
27 S. Elzéar et sainte Delphine, V, 374.
28 Wenceslas, IV, 387.
» S. Exupère, IV, 44.
» S. Eustochie, III, 304.
30 S. Jérôme, III, 317.

OCTOBRE.

1 S. Remi, IV, 76.
3 S. Denis l'aréopagite, I, 339.
4 S. François d'Assise, V, 131.
6 S. Bruno, IV, 488.
8 Sainte Brigitte, V, 393.
» Sainte Thaïs, IV, 159.
9 S. Denis, év., II, 133.
» S. Louis Bertrand, VI, 183.
10 S. François de Borgia, VI, 150.
13 S. Edouard le confesseur, IV, 451.
15 Sainte Thérèse, VI, 190.
17 Sainte Edwige, V, 201.
18 S. Luc, évang., I, 268.
21 S. Hilarion, II, 385.
» Sainte Ursule et ses compagnes, III, 520.
23 S. Théodoret, II, 370.
» S. Ignace, patriarche de Constantinople, IV, 362.
25 S. Crépin et S. Crépinien, II, 148.
27 S. Frumence, III, 217.
28 S. Jude, ap, I, 254.
» S. Simon, ap. I, 296.
31 S. Quentin, II, 156.

NOVEMBRE.

3 S. Hubert, IV, 289.
» S. Malachie, IV, 561.

4 S. Charles Borromée, VI. 309.
6 S. Léonard, IV, 127.
8 S. Godefroy, IV, 531.
11 S. Martin, év. de Tours, III, 182.
12 S. Martin, IV, 239.
13 S. Stanislas Kostka, VI, 128.
15 Sainte Gertrude, V, 381.
» S. Didier, IV, 236.
» S. Léopold, V, 79.
16 S. Eucher, III, 510.
» S. Edmond, V, 192.
17 S. Grégoire, év. de Tours, IV, 150.
» S. Grégoire Thaumaturge, II, 116.
18 S. Odon, abbé, IV, 393.
19 Sainte Elisabeth de Hongrie, V, 186.
» S. Pierre d'Alcantara, VI, 122.
» S. Barlaam, II, 203.
21 Sainte Maure, IV, 385.
» S. Gélase, pape, IV, 24.
» S. Colomban, IV, 208.
22 S. Philémon, I, 246,
» Sainte Cécile, II, 185.
24 S. Jean de La Croix, VI, 366.
25 Sainte Catherine, III, 214.
26 S. Pierre, év. d'Alexandrie, II, 69.
27 S. Jacques l'Intercis, III, 332.
28 S. Etienne le jeune, IV, 309.
29 S. Saturnin, II, 25.
30 S. André, ap., I, 202.

DÉCEMBRE.

» S. Eloi, IV, 249.
3 S. François Xavier, VI, 30.
4 S. Pierre Chrysologue, III, 501.
6 S. Nicolas, év., IV, 306.
7 S. Ambroise, III, 125.
9 S. Hipparque et S. Philothée, II, 172.
» B. Pierre Fourrier (le) VI, 440.
10 S. Melchiade, II, 271.
» Sainte Eulalie, II, 235.
11 S. Damase, III, 44.
12 Sainte Lucie, III, 223.
15 Chrétienne captive (la) III, 224.
16 Sainte Adelaïde, IV, 412.
17 Sainte Olympiade, III, 287.
21 S. Thomas, ap., I, 298.
26 S. Etienne (diacre), I, 69.
27 S. Jean, ap. et év., I, 222.
28 SS. Innocents, I, 33.
29 S. Thomas, archev. de Cantorbéry, V, 63.
31 Sainte Mélanie la jeune, III, 456.
» S. Sylvestre, II, 293.

NOTICES

SUR

Alcuin, IV, 286.
Arnobe, I, 455.
Berulle (le cardinal de) VI, 374.
Boice, IV, 63.
Cassien, II, 169.
Clément d'Alexandrie. II, 17.
Condren (le P.), VI, 374.
Henri (le bon). II, 150.
Julien l'Apostat, II, 366.
Lactance, I, 459.
Lomfrom, IV, 513.
Mahomet, IV, 277.
Ordre (l') de S. François, V, 175.
Origine (l') et le danger des romans, VI, 396.
Ouvrages (les) de S. Thomas d'Aquin, V, 329.
Rancé (M. de) IV, 520.
Renty (le baron de), II, 153.
Persécuteurs (la mort des), II, 213.
Prudence, II, 238.
Sénèque, I, 193.
Rosière (la) de Salency, IV, 121.
Tertullien, I, 139.

PRÉCIS HISTORIQUES

DU

Premier siècle, I, 61.
Second siècle, I, 314.
Troisième siècle, I, 414.
Quatrième siècle, II, 191.
Cinquième siècle, III, 226.
Sixième siècle, IV, 49.
Septième siècle, IV, 165.
Neuvième siècle, IV, 326.
Douzième siècle, IV, 483.
Treizième et quatorzième siècles, V, 83.
Quinzième siècle, V, 416.
Seizième siècle, V, 460.
Dix-septième siècle, VI, 383.

FIN.

